

Bibl. cant. VS Kantonsbibl.



1010245595

14 cartes
33 gr. noires
12 gr. coal



ALPES

PITTORESQUES.

1^{RE} PARTIE.

SUISSE.

TOME DEUXIÈME.



PITTORESQUES.

DE LA PARTIE.

SUISSE.

TOME DEUXIÈME.

ALPES PITTORESQUES.

Description de la

S U I S S E

Par MM. Le M^{rs} de Chateaufieux, Dubochet, Franseini, le Pr^sid^t Monnard, Meyer de Knonau,
N. de Ruttimann, Schnell J^{rs} Straumeier, le C^l de Tscharnner, Henry Zschokke &c.

Unie de Vues et Cartes gravées sur acier. Costumes et Armes des colonies &c.

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

de M. le V^{te} Alcide de Forestier.



Serment du Grutli
(URI)

PARIS.

Chez Delloye, Rue des Filles St. Thomas, N^{os} 5 et 13.

Place de la Bourse.

1858.

Rh 458/9

BIBLIOTHÈQUE
CANTONALE
DU VALAIS



WALLISER
KANTONS-
BIBLIOTHEK

97 / 7838



LE CANTON DE LUCERNE.

CHAPITRE PREMIER.

Étendue et limites du canton ; le *mont Pilate*, sa légende. — Montagnes, glaciers, rivières, le lac de Lucerne. — Productions de la contrée. — Histoire du canton de Lucerne ; son origine ; domination des abbés de Murbach et de la maison d'Autriche. — Affranchissement de la ville en 1332. — Guerre contre l'Autriche. — Bataille de Sempach. — Organisation ancienne du canton ; organisation actuelle.

Le canton de Lucerne, le troisième de la confédération, occupe la partie la plus centrale de la Suisse. Il est borné au nord par le canton d'Argovie, à l'ouest par celui de Berne, au sud par le même canton et celui d'Unterwald, et à l'est par les cantons de Zug, de Schwitz et d'Argovie. La ligne de ses frontières parcourt un espace de quarante-six lieues (1) ; sa surface comprend trente-six milles géographiques carrés, ou soixante-dix lieues environ.

De toutes les montagnes du canton, la plus célèbre comme la plus remarquable, c'est sans contredit le mont Pilate, qui le limite du côté d'Unterwald. Selon de Wyss, le Pilate s'élève de cinq mille deux cent douze pieds au-dessus du lac des quatre cantons ; de cinq mille cinq cent quatre-vingt-six pieds, selon Escher ; enfin, au rapport du général Pfyffer, confirmé par Ebel, il atteindrait jusqu'à cinq mille sept cent soixante pieds, ou sept mille quatre-vingts au-dessus du niveau de la Méditerranée. Les avis se partagent également au sujet de l'origine du nom qu'il a reçu. Les uns l'appellent *Pilate*, en latin *mons pileatus*, à cause de la longue bande de nuages qui couvre sa cime et qu'on aurait comparée à un chapeau (2) ; d'autres attribuent le nom de Pilate qui lui est resté au fameux proconsul romain de la Judée. Dans les anciens documents, le Pilate est appelé *Fracmont* (*mons fractus*), désignation la plus raisonnable sans contredit, car le Pilate semble un amas de rocs déchirés. M. Ebel a constaté avec raison qu'il n'est pas de montagnes en Suisse dont on se soit moins occupé de nos jours, et en même temps qui ait été aussi souvent parcourue et décrite dans les siècles précédents. Il ne faut pas chercher ailleurs la raison qui a dégoûté pour toujours les modernes de la relation d'un voyage au Pilate ; les anciens ont si bien fait, qu'on désespère de dire mieux qu'eux. Il existe à ce sujet une relation curieuse, c'est celle

(1) Voici le détail exact de la frontière lucernoise : En partant de Sehongau, à l'extrémité septentrionale du canton, la frontière côtoie de l'est à l'ouest le canton d'Argovie en suivant une ligne irrégulière jusqu'à Saint-Urbain, de là elle court droit au sud jusqu'à la Schrattenfluh en suivant la crête des montagnes de l'Emmenthal bernois. Cette seconde ligne de frontières, qu'on peut appeler l'occidentale, a comme la première un développement d'environ onze lieues. De la Schrattenfluh au Roth-Horn, la frontière décrit une nouvelle ligne de cinq lieues, c'est la limite méridionale du canton. De là elle remonte vers le nord-est, en rasant la frontière d'Unterwald par les cimes du mont Pilate jusqu'au lac de Lucerne ; puis, contournant la baie de Küssnacht et le promontoire de Vrienzen à Immensee, elle court vers le nord-ouest rejoindre la limite septentrionale. Cette dernière ligne des frontières, dite l'orientale, est la plus étendue ; on y compte dix-neuf lieues.

(2) Il y a un vieux proverbe du pays qui dit en style d'almanach :

Quand Pilate a mis son chapeau,
Le temps sera serein et beau.

de Conrad Gessner, qui visita le Pilate au milieu du XVI^e siècle (1); ce petit écrit (en latin) est devenu si rare, et en même temps il nous a paru si plein de faits intéressants et d'une couleur si chaude et si vraie, que nous n'hésitons pas à transcrire ici ce qu'il nous a paru présenter de plus remarquable. Les ouvrages de la nature ont cet avantage sur ceux des hommes, c'est qu'ils sont immuables. Le temps n'a presque rien enlevé à la vérité des observations recueillies par le savant zurichois, il y a trois siècles; ce morceau est une antiquité pour nous, et cependant tout ce qu'il mentionne a un caractère actuel. On croit voir une bonne et vieille peinture qui retracerait dans toute sa naïveté un événement contemporain.

« Le pied du Pilate, dit Conrad Gessner, là où l'on commence à monter, est distant de la ville d'environ une demi-lieue. La route s'élève à travers des forêts, des prairies, des vallées et des coteaux. Après une heure de marche, on découvre à sa droite les masures du château ruiné qu'on prétend avoir été habité par quelque seigneur anglais. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est qu'autrefois une armée anglaise a passé par là (2).

« Nous entrâmes ensuite dans la vallée d'Eigenthal, couverte d'une infinité de chalets et d'étables. Là se trouvent plusieurs de ces bons pasteurs qu'Homère appelle *les plus justes des hommes, ne vivant que de lait*; ils n'y séjournent que pendant quatre mois d'été, si du moins il peut être question de cette saison en pareils lieux. Nous trouvâmes cependant quelques cerises à mi-chemin de la montagne, ainsi que des fraises et des framboises en petite quantité. Un berger nous donna l'hospitalité dans son chalet; nous lui fîmes goûter le vin apporté par un envoyé de Lucerne qui nous servait de guide (3), car il nous fallait un conducteur pour deux raisons, premièrement pour ne pas nous égarer, et en second lieu, à cause du préjugé superstitieux des habitants, qui ne laissent pénétrer personne jusqu'au lac du Pilate sans la permission du magistrat (4). La vallée est arrosée par un ruisseau, qui, tout petit et glacé qu'il est, n'en nourrit pas moins d'excellentes truites. Sur les cimes les plus escarpées, j'ai aperçu ou j'ai cru apercevoir des chamois et des bouquetins (5). On y voit aussi le faisan des Alpes et la perdrix blanche.

(1) Conrad Gessner, le Plin de l'Allemagne, naquit à Zurich en 1516, et y mourut en 1564. On lui doit une *Histoire des animaux*, riche mine où Buffon a puisé à pleines mains. Le voyage de Gessner au Pilate est un des premiers, et par conséquent des plus heureux ouvrages de ce genre. Naturaliste comme il était, l'auteur a consacré les trois quarts de sa courte notice à la mention d'articles d'histoire naturelle; nous n'avions garde de les reproduire, nous avons conservé seulement de son récit toutes les indications de lieux, indications qui ne sauraient vieillir. Avant et depuis Gessner, le mont Pilate a été visité et décrit successivement 1^o par Wagner dans son *Histoire naturelle de la Suisse*; 2^o par Félix Platter, de Bâle, dont l'ouvrage, croit-on, est perdu; 3^o par le général Pfyster; et enfin par le docteur Cappeller, membre du conseil souverain de Lucerne. L'ouvrage de ce dernier auteur, écrit en latin, mériterait certainement de trouver un bon traducteur.

(2) Il est présumable que le narrateur veut parler ici de l'expédition d'Enguerrand, dont l'armée fut battue pour la première fois à Buttisholz, près de Willisau; le champ de bataille porte encore aujourd'hui le nom de *colline des Anglais*.

(3) Il faut savoir que Conrad Gessner était en si haute estime par toute la Suisse, que, lors de son passage à Lucerne pour gagner le Pilate, le sénat lui donna un *héraut* pour guide et lui envoya le vin d'honneur, distinction qu'on n'accordait alors qu'aux ambassadeurs des puissances étrangères ou aux premiers magistrats des états voisins.

(4) Les fables qu'on débitait sur le Pilate, fables dont nous parlerons tout à l'heure, étaient cause qu'aucun étranger ne pouvait le visiter sans permission. Les pâtres prêtaient, chaque année, serment entre les mains de l'autorité de n'y conduire personne; tous les printemps un messager faisait renouveler le serment, et recevait pour salaire un florin. On mettait en prison les téméraires qui méprisaient cette défense; Stumpf et Vadian vont plus loin, ils citent des exemples de prévarication dont les auteurs furent punis de mort.

(5) Gessner se trompe, au sujet des bouquetins du moins; ces animaux n'habitent que des Alpes beaucoup plus élevées que le Pilate.

« Depuis la vallée d'Eigenthal et le milieu de la montagne, la route devient toujours plus pénible et plus raide ; à la porte du dernier chalet nous découvrîmes une source cachée dans un enfoncement de terrain, dont l'eau glacée nous rafraîchit et nous délasse merveilleusement. A cet endroit, la vue plonge sur un amas gigantesque de pics, de forêts, de vallées, de pâturages ; elle ne sait où se fixer, sollicitée qu'elle est par la fraîcheur de la verdure, la couleur variée des fleurs, ou l'imposante forme des montagnes, hautes, moyennes, escarpées, et toujours inégales entre elles. Voulez-vous promener vos regards en long et en large ? Voici des pointes et des sommités dont la tête disparaît dans les nuages. Préférez-vous les fixer sur une moins vaste étendue ? Alors parcourez de l'œil ces prairies et ces verdoyantes forêts ; arrêtez vos regards sur ces roches ombreuses, sur ces cavernes sombres, sur ces vallons silencieux et comme voilés. Du haut de ces cimes aériennes, dont l'hémisphère céleste s'ouvre et se déploie devant vous, pour parvenir aux lieux où vous êtes, vous avez successivement traversé les quatre saisons, et maintenant il vous est donné d'observer le lever et le coucher des astres ; la vie pour vous est presque doublée, car vous voyez le soleil disparaître plus tard de l'horizon et y remonter plus tôt.

« Les montagnards disent qu'au-dessous de la source que j'ai mentionnée il s'en trouve une autre efficace contre les accès de fièvre ; ils vous diront qu'il faut en boire jusqu'à ce qu'on la vomisse. Ces braves gens croient voir la cause et ne voient point l'effet. La bile évacuée, la fièvre doit s'éteindre : c'est infaillible ; toutefois c'est un remède violent, qui ne convient guère qu'aux personnes robustes (1).

« Dans le chalet le plus élevé, où nous nous arrê tâmes long-temps, nous essayâmes de jouer de *la trompe des Alpes* ; c'est un instrument long de onze pieds, formé de deux morceaux de bois légèrement recourbés, creusés en dedans et étroitement serrés l'un contre l'autre par une ligature d'osier (2). Ensuite, ayant pris pour guide un berger de ce pâturage, nous virâmes à gauche, et bientôt, marchant à trois pieds, c'est-à-dire appuyés sur un bâton ferré, nous gravîmes la pente d'un escarpement fort raide, obligés parfois de nous trainer sur le ventre en nous retenant çà et là aux touffes de gazon pour ne point glisser. Enfin, à travers les pierres et les rochers, nous parvinmes au sommet de la montagne (3). Après nous être rassasiés du

(1) Cette source, autrefois célèbre, n'est plus fréquentée. Il en est une autre sur le revers opposé de Pilate dont la médecine recommande l'usage ; c'est le *bain gelé* de l'Entlibuch ; chaque année les malades y affluent : la baignoire est un tronc d'arbre creusé. Cette eau est renommée pour les cures de rhumatismes. Il en existe une pareille au mont Righi : on croirait difficilement, et cependant le fait est vrai, que certains malades ne pouvant s'y transporter y envoient des gens à leur place, et se disent ensuite guéris de cette manière, c'est-à-dire par procuration.

(2) Aujourd'hui encore, les pâtres du Pilate ont pour habitude de jouer de cet instrument le soir et le matin avant la prière ; toute la montagne en retentit, et les vaches, ainsi rappelées, se rassemblent autour de leurs maîtres. On sait que dans les anciennes guerres, les montagnards de l'Entlibuch et leurs voisins de l'Unterwald firent un redoutable usage de cet instrument ; il effraya Charles-le-Téméraire à Morat. La trompe des Alpes se fait entendre de fort loin ; on lui attribue le pouvoir de donner le *mal du pays* aux Suisses qui en entendent les sons loin de leur patrie.

(3) Gessner ne désigne pas plus clairement le pic qu'il atteignit. S'il était réellement sur le plus élevé, comme il le dit, ce doit être le *Tomlishorn*. Bien que tous les pics du Pilate n'appartiennent pas au canton de Lucerne et qu'il s'en trouve aussi de considérables sur le territoire d'Unterwald, nous croyons pouvoir donner des explications qui leur sont communes. Voici l'itinéraire exact à suivre pour gravir chacun des pics de la montagne. On compte aujourd'hui six chemins différents qui vont au Pilate, quatre au nord, deux au midi. Le plus commode et le moins dangereux est celui qui monte d'Alpach au Tomlishorn (quatre lieues et demie) ; de là on se rend aisément sur les autres sommités, que l'on nomme l'*OEsel* et l'*Oberhaupt*. De Lucerne on arrive au Pilate en six heures.

spectacle, nous avisâmes à nos côtés un petit rocher en forme de guérite; la superstition populaire veut que Pilate s'y tienne en sentinelle pendant la nuit. Sur ce rocher on voyait encore les restes des noms de quelques curieux et la date de leur voyage ainsi que les armoiries de certaines grandes familles (1). » Après le Knappstein, Gessner visita le Reidesteld, où se trouve, dit-il, une plaine et une caverne, appelée Mondlass (grotte de la lune). Son entrée est étroite, mais s'élargit à mesure qu'on avance; on peut y pénétrer l'espace de cent toises, puis on sent l'eau qui s'élève; c'est de là qu'on rapporte de ces concrétions qu'on appelle *lac lunæ* (lait de lune) (2). Mais ce ne sont pas là encore les seules curiosités du mont Pilate; on va visiter sur ses hauteurs deux petits lacs qui méritent d'être vus moins pour eux-mêmes que pour ce qu'on en a dit. Le plus grand des deux n'a pas plus de cent cinquante pieds de longueur sur quatre-vingts de large; il a à peine quatre pieds de profondeur. C'est un étang plutôt qu'un lac, et un marais aussi bien qu'un étang, car il n'a ni poissons dans ses ondes, ni fleurs sur ses rivages; mais l'imagination du peuple l'a choisi pour théâtre de tant d'histoires bizarres, on en a fait des contes si étranges, qu'il mérite bien qu'on s'y arrête.

Nous avons dit que la rumeur populaire, fort peu soucieuse des étymologistes et de leurs explications, rapportait à Ponce-Pilate, le préfet romain, l'ordonnateur du supplice de Jésus-Christ, l'honneur d'avoir donné son nom à la montagne. L'invention du berger des Alpes a été plus loin. Pilate, à ses yeux, n'est pas seulement le patron de la montagne, Pilate l'a habitée et il l'habite encore; son séjour de prédilection, c'est précisément ce lac, étang ou marais, comme on voudra l'appeler. Une autre singularité de cette histoire, déjà si singulière, c'est que de l'imagination du peuple elle a passé dans celle des savants, ou écrivains réputés tels. Conrad de Mur, chanoine zurichois, auteur célèbre dans son pays, au XIII^e siècle, a fait un recueil de contes qu'il donne pour *histoires vraies*; la biographie de

Des deux chemins, celui qui passe près de Kalwelbrunnen (fontaine de la fièvre, citée par Gessner) est le plus court, mais le plus fatigant; l'autre, moins pénible, monte à l'Alpe de *Bründlen*, où l'on remarque le chalet de Gantersey, situé en face d'une paroi de rocher coupée à pic jusqu'à une hauteur de quatorze cents pieds. En quittant la *Bründlen-Alpe*, on atteint le Widderfeld, l'endroit le plus sauvage de la montagne; sa hauteur est de six mille huit cent soixante pieds. Le Tomlishorn, plus élevé de vingt-six pieds, est le géant de toute cette petite chaîne; il s'élève au nord-est du Widderfeld: ces deux sommets communiquent par des chaînes de rochers, au-dessous desquelles s'étend l'Alpe de Watt, environ six cents pieds plus bas. L'Ober-Alpe et le *Knappstein* sont situés au sud du Widderfeld. Le Knappstein (pierre chancelante) est ainsi nommé, parce qu'on voit sur le sommet de ce pic un quartier de rocher de la grandeur d'une maison, et qui chancelle dès qu'on essaie d'y monter. On n'atteint pas sans danger le *Gemsmattli*, d'où l'on passe facilement sur le *Tomlishorn*. Des chemins difficiles mènent par la *Bründlen-Alpe* à celle de Kastlen; cette dernière est la plus remarquable de toutes, sous le rapport des végétaux et des animaux qu'on y trouve. Le chemin qui mène à l'*Esel* n'offre pas grande difficulté, mais la pointe qui en termine la sommité est si aiguë, que cinquante personnes ont peine à s'y placer ensemble. Les neiges que l'on voit au-dessous de la principale face de l'*Esel* sont les seules qui résistent toute l'année à l'action des rayons du soleil sur le mont Pilate. Selon le général Pfyffer, on peut, par un temps serein et à l'aide d'une bonne lunette, découvrir du haut de chacun de ces pics, et compter treize lacs. Le général a pu distinguer aussi la cathédrale de Strasbourg.

(1) Les inscriptions gothiques dont parle ici Gessner ont été effacées par le temps; il n'en reste plus qu'une antérieure à son voyage, elle date de 1518 et reproduit les initiales de: Ulrich de Wirtemberg; le duc de ce nom était alors à Lucerne, d'où il fit une excursion au Pilate. Le rocher où elle est gravée, c'est le *Knappstein* (pierre chancelante), dont nous avons parlé dans la note qui précède.

(2) Cette caverne, fort difficile à aborder, a été formée par les eaux qui s'y rassemblent et s'en échappent en ruisseaux; elle s'enfonce au milieu de rochers, dont la plupart menacent ruine. On y trouve effectivement le *lait de lune*, remède dont les montagnards font encore grand cas. Le *lait de lune* est assez commun en Suisse, ajoute M. Bridel, j'en ai trouvé dans la *grotte des Fées*, près de Val-Orbe et à la *Chaudière d'enfer*, dans la vallée du lac de Joux.

PLATE XXXI. THE PRINCE OF LUC

(LUCERNE)

and ed.

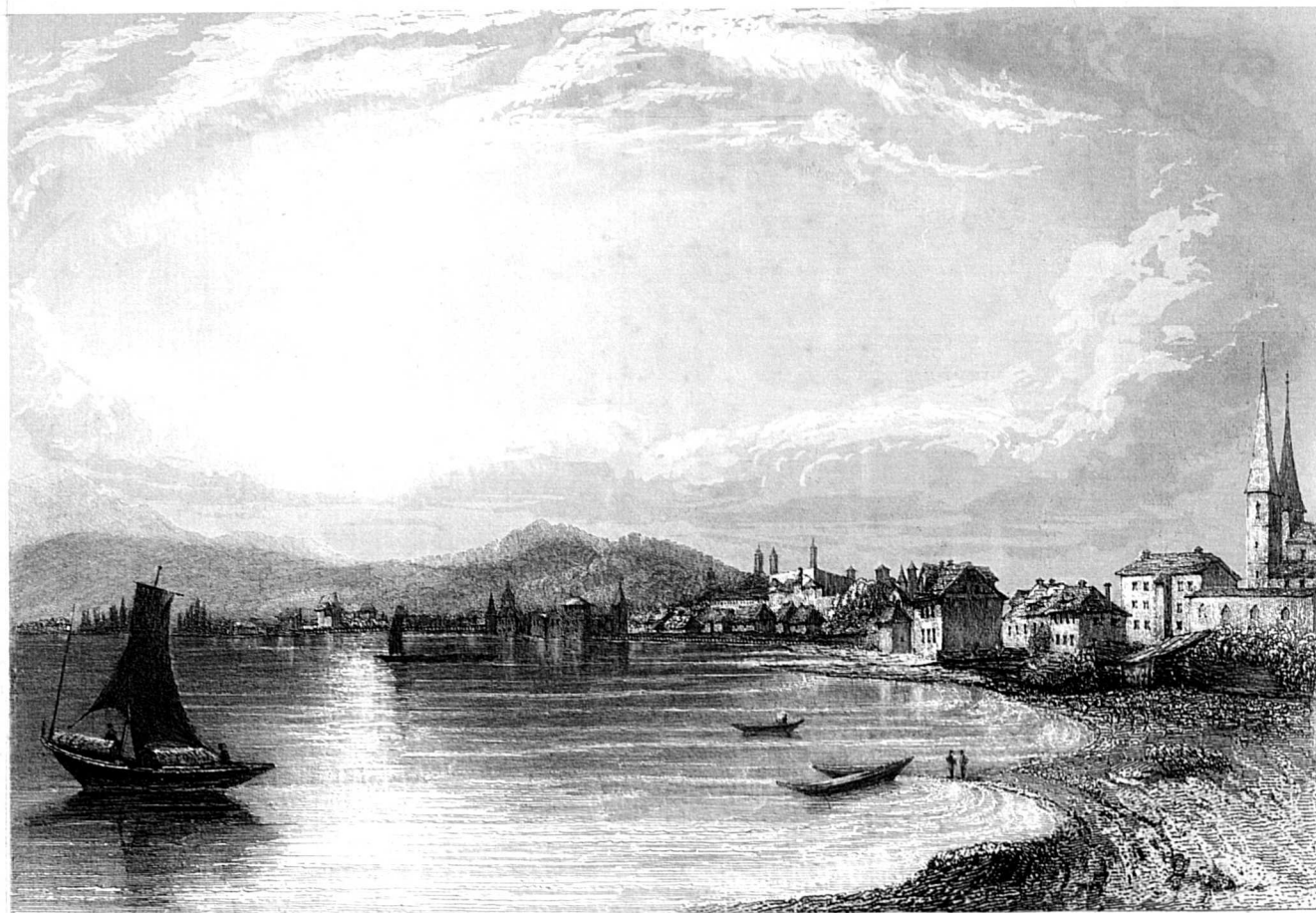
spectacle, nous avisâmes à nos côtés un petit rocher en forme de guérite; la superstition populaire veut que Pilate s'y tienne en sentinelle pendant la nuit. Sur ce rocher on voyait encore les restes des noms de quelques curieux et la date de leur voyage ainsi que les armoiries de certaines grandes familles (1). » Après le Knappstein, Gessner visita le Reidesfeld, où se trouve, dit-il, une plaine et une caverne, appelée *Mondluis* (grotte de la lune). Son entrée est étroite, mais s'élargit à mesure qu'on avance; on peut y pénétrer l'espace de cent toises, puis on sent l'eau qui s'élève; c'est de là qu'on rapporte de ces concrétions qu'on appelle *lactunde* (lait de lune) (2). Mais ce ne sont pas là encore les seules curiosités du mont Pilate; on va visiter sur ses hauteurs deux petits lacs qui méritent d'être vus moins pour eux-mêmes que pour ce qu'on en a dit. Le plus grand des deux n'a pas plus de cent cinquante pieds de longueur sur quatre-vingts de largeur; il a à peine quatre pieds de profondeur. C'est un étang plutôt qu'un lac, et un marais aussi bien qu'un étang, car il n'a ni poissons dans ses ondes, ni fleurs sur ses rives; mais l'imagination du peuple l'a choisi pour théâtre de tant d'histoires bizarres, on en a fait des contes si étranges, qu'il mérite bien qu'on s'y arrête.

Nous avons dit que la rumeur populaire, fort peu soucieuse des étymologistes et de leurs explications, rapportait à Ponce-Pilate, le préfet romain, l'ordonnateur du supplice de Jésus-Christ, l'honneur d'avoir donné son nom à la montagne. L'invention du berger des Alpes a été plus loin. Pilate, à ses yeux, n'est pas seulement le patron de la montagne, Pilate l'a habité et il en a fait son séjour de prédilection, c'est précisément ce lac, étang ou marais, comme on voudra l'appeler. Une autre singularité de cette histoire, déjà si singulière, c'est que de l'imagination du peuple elle a passé dans celle des savants, ou écrivains réputés tels. Conrad de Mur, chanoine zurichois, auteur célèbre dans son pays, au XIII^e siècle, a fait un recueil de contes qu'il donne pour *histoires vraies*; la biographie de

Des deux chemins, celui qui passe près de Kalwelbrannen (fontaine de la fièvre, citée par Gessner) est le plus court, mais le plus fatigant; l'autre, moins pénible, monte à l'alpe de *Bründlen*, où l'on remarque le chalet de Gantersey, situé en face d'une paroi de rocher coupée à pic jusqu'à une hauteur de quatorze cents pieds. En quittant la *Bründlen-Alpe*, on atteint le *Widderfeld*, l'endroit le plus sauvage de la montagne; sa hauteur est de six mille huit cent soixante pieds. Le *Tomlishorn*, plus élevé de vingt-six pieds, est le géant de toute cette petite chaîne; il s'élève au nord-est du *Widderfeld*: ces deux sommets communiquent par des chaînes de rochers, au-dessous desquelles s'étend l'alpe de *Walt*, environ six cents pieds plus bas. L'*Ober-Alpe* et le *Knappstein* sont situés au sud du *Widderfeld*. Le *Knappstein* est une éminence assez abrupte, parce qu'on voit sur le sommet de ce pic un quartier de rocher qui paraît avoir été détaché par quelque catastrophe et se tenir en équilibre. On n'atteint pas sans danger le *Knappstein*, il faut s'y prendre avec précaution. Le chemin difficile mène par la *Bründlen-Alpe*, c'est le plus beau chemin de montagne que l'on trouve en Suisse, sous le rapport des végétaux et des animaux. On y voit beaucoup de fleurs et de plantes rares, mais la route est très difficile, mais la route qui en termine la montagne est encore plus difficile. Les neiges que l'on voit au-dessous de la montagne sont très belles, mais elles sont très difficiles à traverser. Les neiges que l'on voit au-dessous de la montagne sont très belles, mais elles sont très difficiles à traverser. Les neiges que l'on voit au-dessous de la montagne sont très belles, mais elles sont très difficiles à traverser.

(1) Les inscriptions auxquelles nous venons de faire allusion ont été effacées par le temps; il ne reste plus qu'une antécédente à son tour, elle date de 1518 et reproduit les initiales de Ulrich de Wurtemberg; le duc de ce nom était alors à l'armée, et il fit une excursion au Pilate. Le rocher où elle est gravée, c'est le *Knappstein* (pierre chancelante), dont nous avons parlé dans la note qui précède.

(2) Cette caverne, qui paraît s'aboucher, a été formée par les eaux qui s'y rassemblent et s'en échappent en ruisselant, et s'écoulent en aval de rochers, dont la plupart menacent ruine. On y trouve effectivement le *lait de lune*, mais dont les usages sont encore grand cas. Le *lait de lune* est assez commun en Suisse, ajoute M. Bridel, on en trouve dans la grotte des *Fées*, près de Val-Orbe et à la *Chaudière d'enfer*, dans la vallée du lac de Joux.



Girard del.

Lepoit sc.

1^{RE} VUE DE LUCERNE PRISE DU LAC.

(LUCERNE)

Pilate s'y trouve. Le bon chanoine fait du proconsul romain plus qu'un grand homme ; il en fait une espèce de diable dont il place la dépouille mortelle dans une des cavernes du mont Septimer. Après Conrad de Mur, voici venir Jacques de Vorragine, archevêque de Gênes, ni plus, ni moins, homme de grand sens, au même siècle, et qui reprend le conte du chanoine pour l'étendre et l'enjoliver. Jacques de Vorragine enlève sans façon le cadavre de Pilate du Septimer, et l'enterre à Lausanne, dans son ouvrage intitulé *Histoire des saints de Lombardie*. On voit que l'archevêque et le chanoine, tout en utilisant Pilate et son histoire, n'ont par pour lui les mêmes procédés. L'un le damne, l'autre le canonise. L'un l'envoie en enfer par le chemin du Septimer, l'autre lui ouvre le ciel et les colonnes du calendrier. Mais il est temps de rendre Pilate et sa légende à la montagne qui porte son nom. Voici comment cela eut lieu au XV^e siècle, histoire qu'aujourd'hui encore vous racontent volontiers les pâtres du Pilate.

Il faut savoir que le bourreau de Jésus-Christ, condamné à mort pour son crime, prévint son supplice en se tuant. Pilate, suicide, fut jeté dans le Tibre avec une pierre au cou. Les historiens et poètes romains racontent de quelles catastrophes physiques fut suivi l'assassinat de César à Rome ; la légende des pâtres concorde avec celle de Salluste et d'Horace ; mais ces tempêtes, ces pluies de grêle, ce déchainement des vents et de la foudre, tout cela ne fut pas causé par l'attentat de Brutus : le cadavre de Pilate était dans le Tibre et l'enfer y était avec lui. Les Romains du siècle d'Auguste (disent toujours les pâtres suisses), pour mettre fin au désordre des éléments, retirèrent du fleuve le cadavre du criminel et l'envoyèrent tout droit à Vienne, en Dauphiné. Là, autre incident : on jette Pilate dans le Rhône, et le Rhône s'émeut, il menace le pays d'inondations ; la foudre dévaste les habitations et les hommes, la grêle coupe les moissons : toujours le cadavre de Pilate ! Il est donc repêché pour la seconde fois et envoyé à Lausanne. A Lausanne, on eut d'abord l'idée de confier au Léman ces fatales dépouilles qui faisaient peur, mais un habitant, mieux avisé et qui ce jour-là s'en allait voir la montagne de Lucerne, prit le cadavre et courut l'enfouir dans le petit lac où il est encore. On pense bien que là, comme partout ailleurs, Pilate fit des siennes. Il agite et trouble les eaux, il ébranle la montagne, c'est lui qui y attire la foudre et en précipite l'avalanche. Quelquefois il reprend sa forme corporelle, et on le rencontre parcourant la montagne, enlevant les troupeaux et parfois les bergers et les bergères. Quelques-uns l'ont vu se quereller avec le roi Hérode et lui infligeant, par manière de représailles, le supplice que subit N.-S. Voilà bien des siècles que Pilate désole ainsi la contrée, et pas moyen de s'en débarrasser. On a tenté bien souvent de repêcher le cadavre, mais comme le cadavre ne se trouve pas, on le garde depuis trois siècles. Cependant l'humeur de Pilate est devenue plus traitable ; c'est toujours lui qui trouble les eaux du lac, mais il ne bat presque plus le roi Hérode, et il a renoncé tout-à-fait à enlever les bergers. Voici l'événement merveilleux auquel on attribue ce changement de conduite. Au commencement de la guerre de la réforme, un frère *rose-croix*, Espagnol de nation, quitta Salamanque, sa ville natale, où il avait fait de bonnes études théologiques, et vint en Suisse offrir le secours de sa logique et de son bras à la cause de ses coréligionnaires. Une trêve momentanée entre les deux partis laissant du répit à l'humeur bataillarde du frère rose-croix, on le lâcha, pour occuper ses loisirs, à la poursuite de Ponce-Pilate. Le frère était robuste et courageux, il aimait les dangers et la gloire ; c'était une occasion ou jamais de se distinguer : il n'hésita pas. On lui donna une grosse somme d'argent, et le voilà pourchassant Pilate. On montre encore l'endroit où les deux adversaires se rencontrèrent ; le combat fut terrible, on s'en doute. Il commença par des exor-

cismes de la part du religieux et finit par des coups de pieds si violemment appliqués sur le terrain, qu'on en voit encore la trace au haut de la colline du Widderfeld; la preuve, c'est que cette colline est restée sans gazon (1). La victoire, long-temps douteuse, se déclara enfin pour le rose-croix; en digne adversaire, il offrit à Pilate une capitulation qui fut acceptée. Le vaincu s'engagea à ne plus dépasser l'enceinte de son humide séjour, et le vainqueur dut lui fournir un démon sous forme de jument noire pour monture. Les habitants livrèrent avec joie la jument noire au frère rose-croix, qui partit sur l'heure pour la remettre à Pilate. Depuis lors on ne les revit plus ni l'un ni l'autre. Je me trompe : Pilate avait glissé une autre clause dans son contrat, c'est que chaque année, le vendredi-saint, il lui serait permis de prendre l'air sur la montagne, en robe de juge. Ce jour-là, vous ne feriez pas sortir de chez lui un pâtre quelque peu croyant, car s'il allait rencontrer Pilate, il mourrait infailliblement dans l'année.

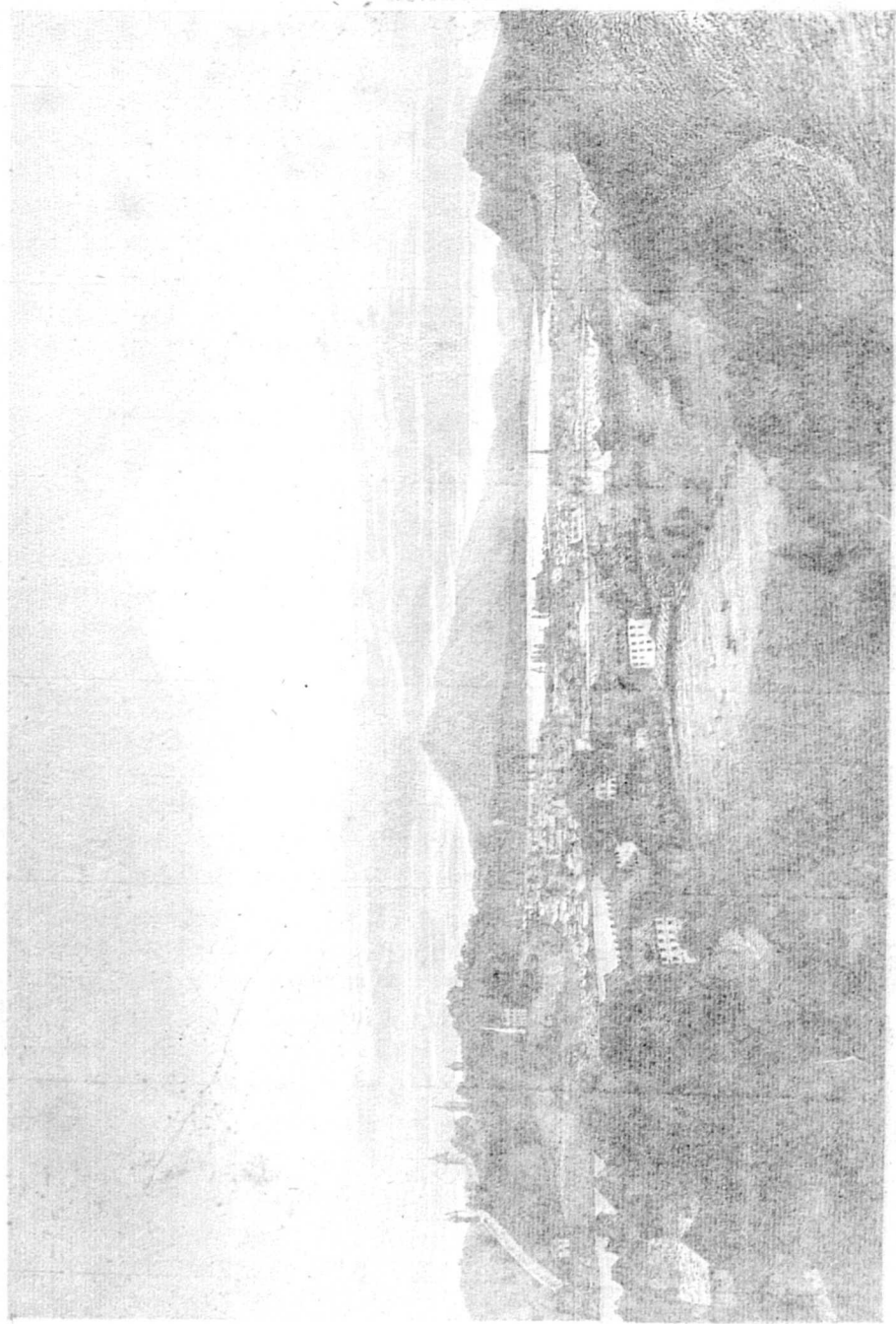
Nous avons cité, dans les notes, les différents pics du Mont-Pilate, en insistant sur ce qu'ils offrent de remarquable, nous n'y reviendrons plus, si ce n'est pour dire un mot de Bründlen-Alpe.

D'après ce que nous venons de dire, on a pu pressentir que ce qu'on appelle le mont Pilate n'est pas une seule montagne, mais une réunion de sommités plus ou moins élevées; on y compte sept pics principaux qui s'échelonnent autour de la Bründlen-Alpe, l'habitation la plus élevée de la montagne.

On ne compte pas moins de sept lacs dans le canton de Lucerne, en tête desquels il faut citer le lac qui porte son nom, mais plus généralement nommé lac des *quatre cantons*. Il appartient en effet, mais inégalement, aux cantons d'Uri, d'Unterwald et de Schwitz, aussi bien qu'à celui de Lucerne; cependant nous ne croyons pas sortir des limites assignées à notre travail en présentant ici les principaux traits de sa physionomie générale; le nom qu'il porte nous y autorise d'ailleurs.

Sa surface est à mille trois cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer; il a neuf lieues de long sur cinq lieues de largeur. En divers endroits, et notamment près de l'Axemberg, on lui a trouvé six cents pieds de profondeur. L'enceinte des montagnes dont il est entouré et dont toutes les sources viennent grossir ses ondes commence au mont Righi et s'étend, en suivant une ligne considérable d'autres montagnes, jusqu'au mont Pilate, où elle se termine. Sa navigation est par cela même regardée comme très-dangereuse. Le mugissement des vents, les échos qu'ils vont éveiller dans cet amas de montagnes, le rendent, pour ceux qui y naviguent, plus redoutable encore : ajoutez à cela que ses côtes sont d'un abord difficile. Cependant M. Ebel prétend qu'on a beaucoup exagéré les dangers de cette navigation, et il donne d'excellents conseils pour en diminuer toutes les mauvaises chances; c'est surtout de s'assurer de la sobriété de ses bateliers, de ne point s'entêter à partir à certaines heures, et d'éviter de côtoyer la rive, surtout après les grandes pluies, qui précipitent souvent des blocs entiers du haut des montagnes et en écrasent les navigateurs.

(1) Les personnes sensées ont enlevé son merveilleux à toute cette histoire; elles ne voient dans ce sol dénudé qu'un effet de vents violents du nord, qui, dans leurs tourbillons rapides, emportent en hiver les neiges de certaines parties du sol pelé, avec la croûte herbeuse qui le recouvre, et qui souvent même en arrachent le terreau. Ces mêmes vents étioilent les sapins, leur arrachent leurs feuilles, et les courbent sur le sol même qui les porte, de manière qu'aucune branche ne saurait leur pousser du côté du nord. On pourrait attribuer aussi cet abâtardissement des végétaux et cette stérilité du sol en certains endroits à quelque cause qui tient plutôt à la nature du terrain même qu'aux accidents qui troublent sa surface.



LA VUE DE LUDEREN.

(LUDEREN)

Ligne 10

1000 m

cismes de la part du religieux et finit par des coups de pieds si violemment appliqués sur le terrain, qu'on en voit encore la trace au haut de la colline du Widderfeld; la preuve, c'est que cette colline est restée sans gazon (1). La victoire, long-temps douteuse, se déclara enfin pour le rose-croix; en digne adversaire, il offrit à Pilate une capitulation qui fut acceptée. Le vaincu s'engagea à ne plus dépasser l'enceinte de son humide séjour, et le vainqueur dut lui fournir un démon sous forme de jument noire pour monture. Les habitants livrèrent avec joie la jument noire au frère rose-croix, qui partit sur l'heure pour la remettre à Pilate. Depuis lors on ne les revit plus ni l'un ni l'autre. Je me trompe: Pilate avait glissé une autre clause dans son contrat, c'est que chaque année, le vendredi-saint, il lui serait permis de prendre l'air sur la montagne, en robe de juge. Ce jour-là, vous ne feriez pas sortir de chez lui un pâtre quelque peu croyant, car s'il allait rencontrer Pilate, il mourrait infailliblement dans l'année.

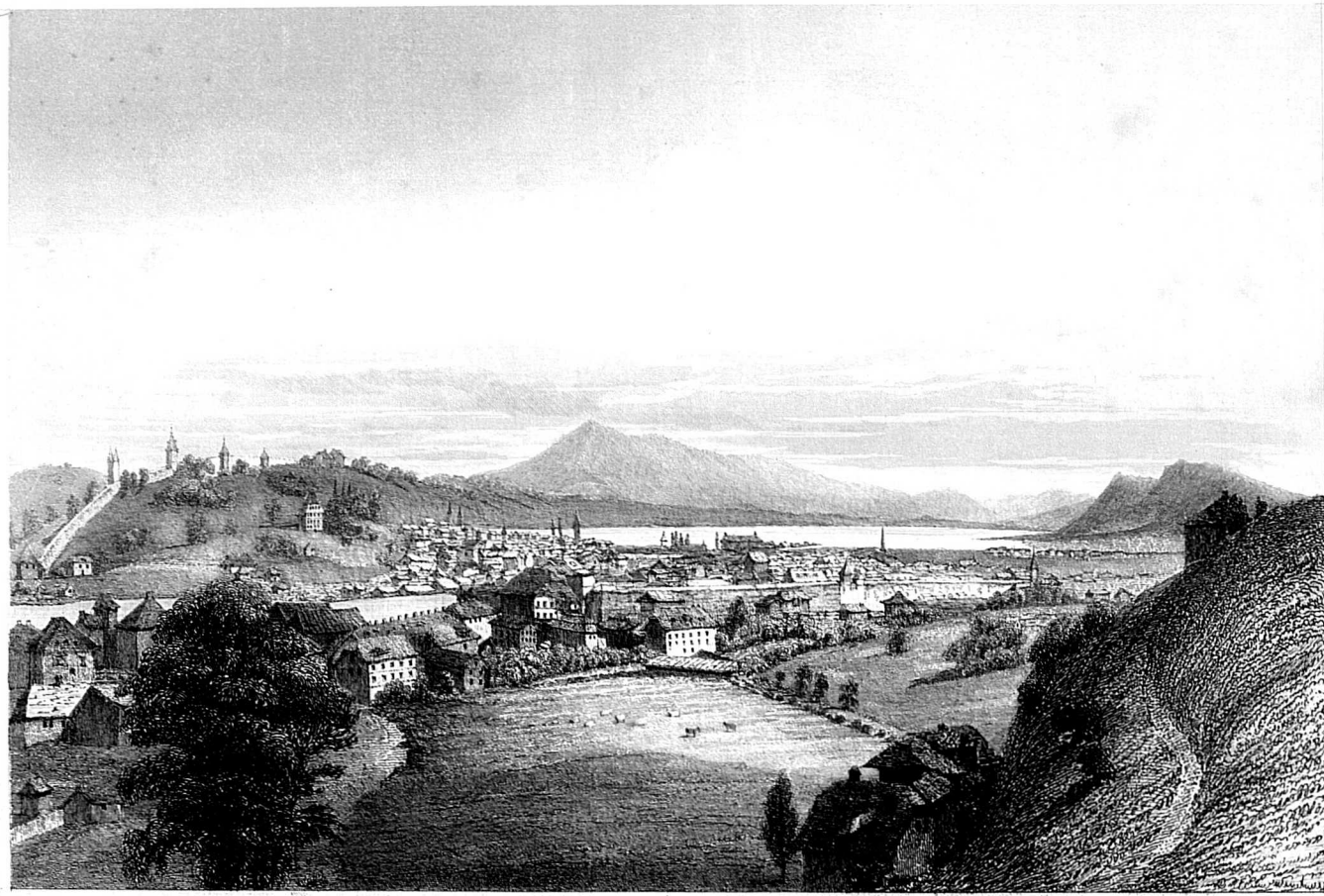
Nous avons cité, dans les notes, les différents pics du Mont-Pilate, en insistant sur ce qu'ils offrent de remarquable, nous n'y reviendrons plus, si ce n'est pour dire un mot de Bründlen-Alpe.

D'après ce que nous venons de dire, on a pu pressentir que ce qu'on appelle le mont Pilate n'est pas une seule montagne, mais une réunion de sommités plus ou moins élevées; on y compte sept pics principaux qui s'échelonnent autour de la Bründlen-Alpe, l'habitation la plus élevée de la montagne.

On ne compte pas moins de sept lacs dans le canton de Lucerne, en tête desquels il faut citer le lac qui porte son nom, mais plus généralement nommé lac des quatre cantons. Il appartient en effet, mais inégalement, aux cantons d'Uri, d'Unterwald et de Schwitz, aussi bien qu'à celui de Lucerne; cependant nous ne croyons pas sortir des limites assignées à notre travail en présentant ici les principaux traits de sa physionomie générale; le nom qu'il porte nous y autorise d'ailleurs.

Sa surface est à mille trois cent vingt pieds au-dessus du niveau de la mer; il a neuf lieues de long sur cinq lieues de largeur. En divers endroits, et notamment près de l'Axemberg, on lui a trouvé six cents pieds de profondeur. L'enceinte des montagnes dont il est entouré et dont toutes les sources viennent grossir ses ondes commence au mont Righi et s'étend, en suivant une ligne considérable d'autres montagnes, jusqu'au mont Pilate, où elle se termine. Sa navigation est par cela même regardée comme très-dangereuse. Le mugissement des vents, les échos qu'ils font entendre dans les anfractuosités des montagnes, le rendent, pour ceux qui y naviguent, plus redoutable encore. On a remarqué aussi que ses côtes sont d'un abord difficile. Cependant M. Ebel prétend qu'on a beaucoup exagéré les dangers de cette navigation; et il donne d'excellents conseils pour en diminuer toutes les mauvaises chances; c'est surtout de s'enfuir de la proximité de ses batières, de ne point s'entêter à partir à certaines heures, et d'éviter de s'arrêter à terre, surtout après les grandes pluies, qui précipitent souvent des blocs énormes du haut des montagnes et en écrasent les navigateurs.

Les pluies orageuses ont enlevé ses merveilles à cette histoire; elles ne voient dans ce sol détrempé que les effets de vents violents du nord, qui, dans leurs impétueuses sautes, emportent en hiver les neiges de certaines parties du sol pelé, avec la croûte herbivore qui le recouvre, et qui arrachent même en arrachent le terreau. Ces mêmes vents ôtent les sapins, leur arrachent leurs feuilles, et les jettent sur le sol même qui les porte, de manière qu'aucune branche ne montre leur sommet du côté du nord. On pourrait attribuer aussi cet abâtardissement des végétaux et cette stérilité du sol en certains endroits à quelques causes qui tiennent plutôt à la nature du terrain même qu'aux accidents qui troubleraient sa surface.



Girard del.

Lepoit sc.

2^e VUE DE LUCERNE.

(LUCERNE)

Après le lac de Lucerne, on distingue surtout, parmi les six autres (1), celui de Sempach, d'une longueur de plus de deux lieues, et qui baigne les murailles du bourg glorieux dont il tient son nom.

Deux rivières principales arrosent le territoire lucernois ; la Reuss, la plus considérable de toutes, sort du Saint-Gothard, traverse Altorf et le lac, et reparait dans Lucerne qu'elle partage en deux ; l'autre, l'Emmen, sillonne tout le canton et se jette dans la Reuss. On sait que l'Emmen charrie de l'or qui servit jadis à la fabrication des ducats de Lucerne (2).

La description des trois règnes du canton (minéral, végétal et animal) n'offre rien de bien essentiel à mentionner ; à propos du mont Pilate, nous avons déjà eu l'occasion de parler de quelques merveilles du sol lucernois, nous nous occuperons ailleurs de ses différentes productions : passons à son histoire.

L'origine du canton se rattache à celle de sa ville principale, c'est-à-dire qu'elle est fort obscure : on sait seulement que vers la fin du VII^e siècle, un comte du pays, nommé Wicard, bâtit le couvent de Saint-Léger sur la colline auprès de laquelle Lucerne s'éleva plus tard. L'an 768, Pepin-le-Bref fit don de ce couvent et de la *ville de Lucerne* aux abbés de Murbach, de la Haute-Alsace. Nos annales racontent encore que les Lucernois ayant assisté Charlemagne dans les guerres contre les Sarrasins, obtinrent de lui quelques privilèges, entre autres celui de se servir de *cornets pour sonner les batailles et les retraites*. Les Lucernois en arrachèrent de plus importants à leur abbé de Murbach, qui, fatigué des réclamations de ses vassaux, les vendit un beau jour à deniers comptants à l'empereur Albert ; c'était vers 1280. « Le prince d'Autriche, dit une vieille chronique dans son langage naïf, promit aussi de conserver ces privilèges inviolablement, et fit semblant de vouloir être seigneur très-débonnaire, n'étant pas chiche de belles promesses ; mais il ne tarda pas à serrer et accabler les pauvres Lucernois, qui furent contraints, à leur grand désavantage, de faire la guerre à leurs voisins, car ils étaient les premiers exposés aux courses des cantons, et entretenaient en leur ville une garnison à grands frais. La tour de Sbourg, encore debout aujourd'hui, confirme ce que nous disons ; car c'était là que les Lucernois *avaient posé un corps-de-garde contre les courses que leurs ennemis faisaient sur le lac*. Un jour, étant allés à la guerre avec ceux de Glaris, sous la conduite d'Othon, capitaine de Colmar, à l'encontre de l'empereur Louis, on les frustra des gages qui leur étaient promis. Ils avaient *frayé* beaucoup en d'autres guerres et prêté *bonne somme de deniers sur cédule* aux capitaines des princes d'Autriche ; mais au lieu d'être payés on les maniait de telle sorte qu'ils estimaient le bienfait et l'argent perdus.

« Étant harassés de tant d'endroits, ils requièrent et supplièrent maintes fois les ducs d'Autriche de faire la paix avec les cantons ; mais voyant que c'était se travailler en vain, eux-mêmes s'accordèrent avec les trois cantons (Uri, Schwitz, Unterwald), laissant toutefois intacts les droits de la maison d'Autriche. Cette paix aigrit non-seulement les Autrichiens, mais aussi plusieurs serviteurs et pensionnaires des gentilshommes étrangers. Les uns et les autres craignaient à bon droit que la ville ne fit alliance avec les trois cantons et qu'elle ne finit par s'affranchir du joug impérial. Pour prévenir cet effet, ils *brassèrent* en secret

(1) Les autres lacs du canton sont : ceux de *Roth*, aux portes de Lucerne, de *Sempach*, de *Durten*, de *Soppen* et de *Baldekr* dans les environs, et enfin les lacs d'Egotzwiler et de Manensée.

(2) Les autres rivières, beaucoup moins considérables, sont : l'Entlen, la Sur, l'Eschembach, la Rumlig, le Rengbach et les deux Wigger.

une ligue, laquelle contenait en substance qu'à certaine heure de nuit ceux de la ville ouvriraient les portes, et qu'en ce temps ceux d'Autriche, avec gens de cheval bien équipés, s'en saisiraient, puis, ayant joint leurs forces ensemble et réduit la ville en leur puissance, ils puniraient les amis des cantons, rompraient la paix, mettraient garnison en la ville, afin qu'à l'avenir on n'y pût rien entreprendre de nouveau. Par bonheur, les citoyens, avertis des embûches qu'on leur dressait, se trouvèrent tous en armes la nuit désignée, mirent bonne garde aux portes et pourvurent si bien à leur sûreté, que les partisans de la maison d'Autriche n'osèrent bouger; seulement, le gouverneur de Rothembourg étant venu aux portes avec plusieurs gentilshommes, ceux de la ville (desquels il se disait l'ami) lui donnèrent entrée ainsi qu'à un petit nombre des siens, le reste demeura dehors. Voyant donc que ses finesses n'obtenaient pas le succès qu'il s'en était promis, et n'osant rien tenter à force ouverte parce qu'il était le plus faible, il s'en retourna le lendemain à Rothembourg avec sa suite. Quelques citoyens de Lucerne, partisans des Autrichiens, craignant d'être chastrés en la ville, allèrent se ranger avec lui. Ces événements hâtèrent la ligue des Lucernois avec les trois cantons. Cela eut lieu le samedi, veille de la Saint-Martin, l'an 1332. » Ainsi s'explique le chroniqueur.

Cette alliance fut le signal de la guerre. Les citoyens combattirent avec énergie pour la défense de leurs droits, soutenus par leurs nouveaux confédérés; mais, dans Lucerne même, les premières familles de la ville prenaient parti pour la noblesse étrangère; elles tramèrent une conspiration dans le but de rendre la ville au duc d'Autriche, après avoir égorgé tous ses ennemis. Déjà les conjurés en armes se tenaient assemblés dans un souterrain voisin du lac; un jeune garçon passant par là entendit leur délibération et ne put fuir. Saisi par eux, ils ne le relâchèrent qu'après lui avoir fait jurer sur sa vie de ne rien dire de ce qu'il avait appris. Ce jeune homme, lié par son serment, vint au poste gardé par les bouchers, et là, adressant hautement la parole au poêle qui échauffait la salle, il lui raconta tout ce qu'il avait juré de taire aux hommes. Aussitôt on s'assura des conjurés, et l'on ôta pour toujours aux familles nobles le gouvernement de la ville. Lucerne était délivrée; toutefois sa reconnaissance définitive par l'Autriche n'eut lieu qu'en 1384, deux ans avant la célèbre bataille de Sempach. Dans le demi-siècle qui suivit ce brillant fait d'armes, auquel Lucerne prit une part glorieuse (1), elle acquit tout entier le territoire qui forme aujourd'hui le canton. Depuis cette époque et par la force des choses, le gouvernement retomba peu à peu dans

(1) La bataille de Sempach est la première qui décida du sort de la liberté helvétique, elle fut gagnée, le 9 juillet 1386, par les confédérés des six cantons de Lucerne, de Schwitz, d'Unterwald, d'Uri, de Zug et de Glaris, sur le duc Léopold d'Autriche, le fils du duc du même nom, qui, soixante-dix ans auparavant, avait perdu celle de Morgarten. On ne lira peut-être pas sans intérêt les principaux détails de cette mémorable journée, épars dans vingt historiens et que l'on a recueillis ici.

Le duc Léopold parut, le jour de la Saint-Jean, aux environs de Brugg; ses troupes, au nombre de sept mille hommes, semblaient d'abord menacer Zurich. Les Suisses y dépêchèrent seize cents hommes et garnirent de monde Sempach ainsi que les autres points menacés. La forte garnison de Zurich laissant à Léopold peu d'espérance de s'en rendre maître, il se contenta de détacher de ce côté le baron de Bonstetten, tandis qu'il marchait vers Sempach, suivi de l'élite de son armée. L'avant-garde, forte de quinze cents hommes, commit en route les plus grands excès. Le baron de Reinach, qui la commandait, était monté sur un chariot rempli de cordes, et criait aux habitants qu'avant le soleil couché chacun d'eux en aurait une au cou. Les Autrichiens s'étaient munis de faux pour détruire toutes les moissons, et disaient insolemment, en s'adressant à ceux de Sempach: « Que n'apportez-vous le goûter aux faucheurs? » A quoi ceux-ci répondirent: « Patience! messieurs de Lucerne viennent vous l'apporter. » En effet, les Lucernois et les autres des cantons arrivaient en même temps que le gros de l'armée ennemie.

Léopold ayant rassemblé ses principaux officiers, le comte d'Harembourg, vieux et brave officier qui s'était

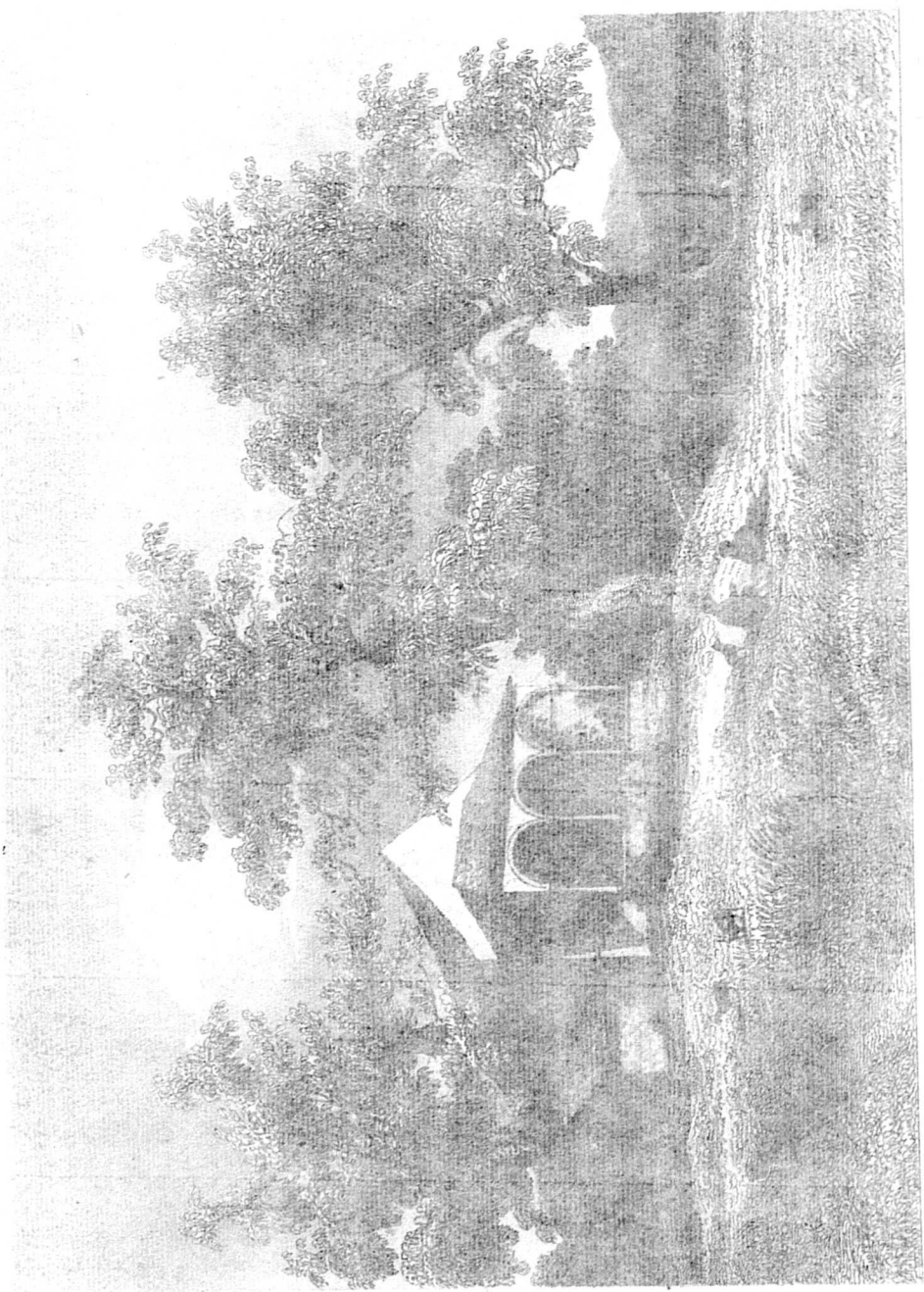


Fig. 10.

THE GREAT HALL OF THE UNIVERSITY OF OXFORD

Viewed from the West

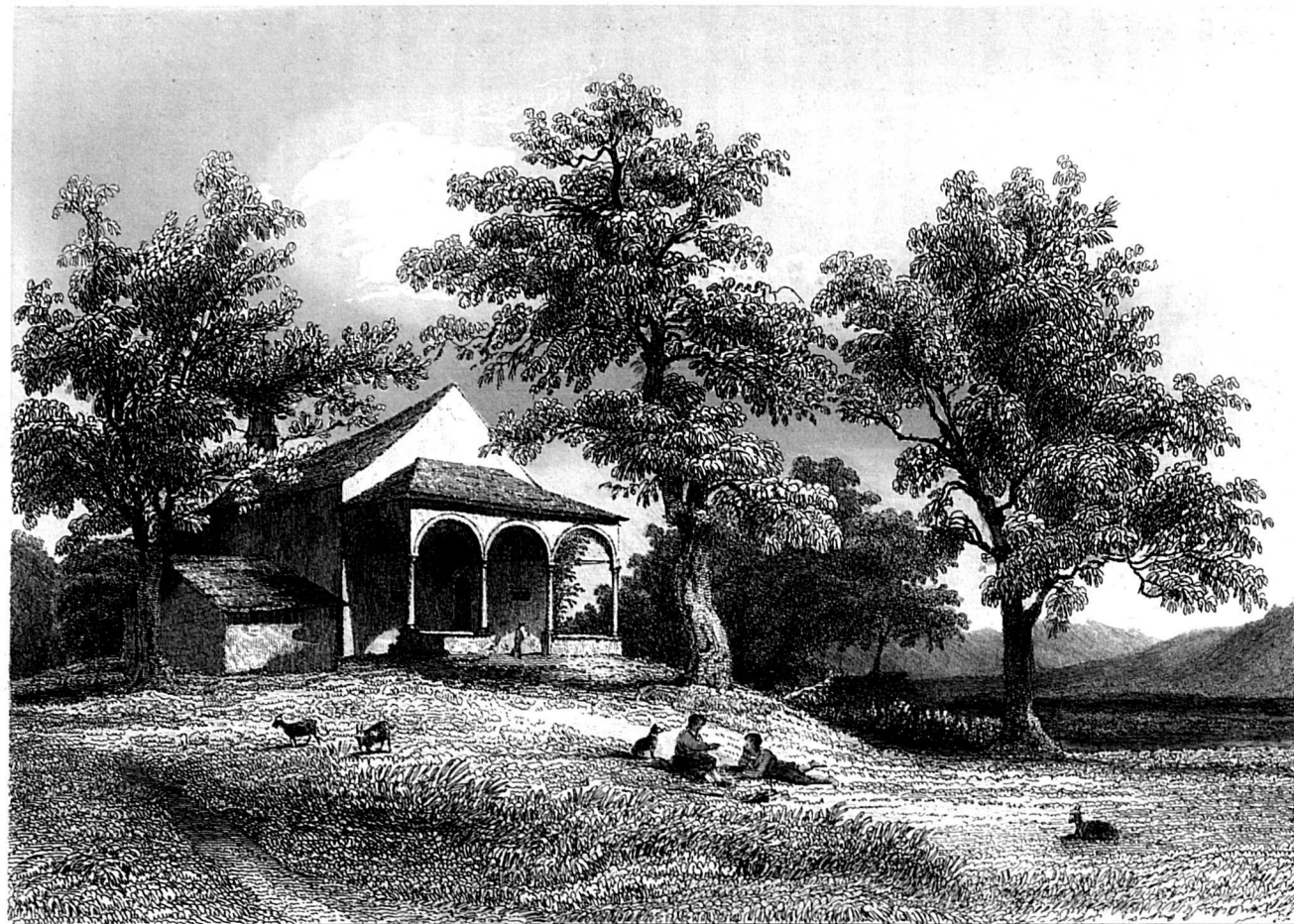
une ligue, laquelle contenait en substance qu'à certaine heure de nuit ceux de la ville ouvriraient les portes, et qu'en ce temps ceux d'Autriche, avec gens de cheval bien équipés, s'en saisiraient, puis, ayant joint leurs forces ensemble et réduit la ville en leur puissance, ils puniraient les amis des cantons, rompraient la paix, mettraient garnison en la ville, afin qu'à l'avenir on n'y pût rien entreprendre de nouveau. Par bonheur, les citoyens, avertis des embûches qu'on leur dressait, se trouvèrent tous en armes la nuit désignée, mirent bonne garde aux portes et pourvurent si bien à leur sûreté, que les partisans de la maison d'Autriche n'osèrent bouger; seulement, le gouverneur de Rothembourg étant venu aux portes avec plusieurs gentilshommes, ceux de la ville (desquels il se disait l'ami) lui donnèrent entrée ainsi qu'à un petit nombre des siens, le reste demeura dehors. Voyant donc que ses finesses n'obtenaient pas le succès qu'il s'en était promis, et n'osant rien tenter à force ouverte parce qu'il était le plus faible, il s'en retourna le lendemain à Rothembourg avec sa suite. Quelques citoyens de Lucerne, partisans des Autrichiens, craignant d'être chastrés en la ville, allèrent se ranger avec lui. Ces événements hâtèrent la ligue des Lucernois avec les trois cantons. Cela eut lieu le samedi, veille de la Saint-Martin, l'an 1332. » Ainsi s'explique le chroniqueur.

Cette alliance fut le signal de la guerre. Les citoyens combattirent avec énergie pour la défense de leurs droits, soutenus par leurs nouveaux confédérés; mais, dans Lucerne même, les premières familles de la ville prenaient parti pour la noblesse étrangère; elles tramèrent une conspiration dans le but de rendre la ville au duc d'Autriche, après avoir égorgé tous ses ennemis. Déjà les conjurés en armes se tenaient assemblés dans un souterrain voisin du lac; un jeune garçon passant par là entendit leur délibération et ne put fuir. Saisi par eux, ils ne le relâchèrent qu'après lui avoir fait jurer sur sa vie de ne rien dire de ce qu'il avait appris. Ce jeune homme, lié par son serment, vint au poste gardé par les bouchers, et là, adressant hautement la parole au poêle qui échauffait la salle, il lui raconta tout ce qu'il avait juré de taire aux hommes. Aussitôt on s'assura des conjurés, et l'on éia pour toujours aux familles nobles le gouvernement de la ville. Lucerne était délivrée; toutefois sa reconnaissance définitive par l'Autriche n'eut lieu qu'en 1384, deux ans avant la célèbre bataille de Sempach. Dans le demi-siècle qui suivit ce brillant fait d'armes, auquel Lucerne prit une part glorieuse (1), elle acquit tout entier le territoire qui forme aujourd'hui le canton. En 1415, et par la force des choses, le gouvernement retomba peu à peu dans

(1) La victoire de Sempach, qui consacra les droits du sort de la liberté helvétique, elle fut gagnée, le 9 juillet 1386, par les confédérés des cantons de Lucerne, de Schwitz, d'Unterwald, d'Uri, de Zug et de Glaris, que le duc Léopold d'Autriche, le fils du duc d'Autriche, qui, soixante-dix ans auparavant, avait perdu celle de Marston. On ne lira peut-être pas sans intérêt les principaux détails de cette mémorable journée, éparés dans divers ouvrages et que l'on a réunis ici.

Le duc Léopold partit, le jour de la Saint-Jean, aux environs de Brugg; ses troupes, au nombre de sept mille hommes, se mirent d'abord à menacer Zurich. Les bourgeois de Zurich se joignirent seize cents hommes et garnirent de monde les hauteurs qui les autres points menacés. Le duc Léopold de Zurich laissant à Léopold peu d'espérance de s'en rendre maître, il se contenta de détacher de ce côté le baron de Bonstetten, tandis qu'il marchait vers Sempach, suivi de mille de son armée. L'avant-garde, forte de quinze cents hommes, combattit les plus grands exploits. Le baron de Bonstetten, qui la commandait, était monté sur un chariot rempli de cordes, et criait aux habitants qu'avant le soleil couché chacun d'eux en aurait une au cou. Les Autrichiens s'étaient munis de faux pour détruire toutes les maisons, et disaient insensiblement, en s'adressant à ceux de Sempach: « Que n'apportez-vous le goûter aux faucheurs? » A quoi ceux-ci répondirent: « Patience! messieurs de Lucerne viennent vous l'apporter. » En effet, les Lucernois et les autres des cantons arrivaient en même temps que le gros de l'armée ennemie.

Léopold ayant rassemblé ses principaux officiers, le comte d'Harembourg, vieux et brave officier qui s'était



Girard del.

Lepetit. Sc.

CHAPELLE DE SEMPA-GHI

(LUCERNE)

Alpes Pittoresques

les mains des familles nobles. Lucerne fut mêlée activement dans les guerres de la réforme ; c'est dans son sein que prit naissance la fameuse fédération religieuse, connue sous le nom de *ligue d'or*, conclue entre les sept cantons catholiques.

L'insurrection qui, au milieu du XVII^e siècle, éclata en Suisse parmi les habitants de la campagne, trouva des adhérents jusqu'aux portes de Lucerne ; le véritable motif de cette insurrection, c'était l'écrasement des paysans qui se voyaient réduits à l'état de serfs des bourgeois des villes : ils prirent pour occasion de leur révolte un édit qui altérerait la valeur de la menue monnaie. Les communes de l'Entlibuch ayant réclamé à ce sujet, leurs députés furent fort mal reçus par les magistrats, et, par représailles, celles-ci chassèrent ignominieusement les délégués de Lucerne. C'est en vain que l'avoyer, suivi d'un nombreux cortège d'ecclésiastiques et de magistrats, se rendit dans l'Entlibuch pour apaiser le tumulte, il trouva la population de tous les villages disposés à repousser la force par la force. A la tête des insurgés on voyait un porte-enseigne avec un drapeau blanc, escorté de trois jeunes gens sonnant du cor des Alpes ; venaient ensuite les chefs et derrière eux trois hommes dans l'an-

avancé vers les fossés pour examiner leur contenance, représenta au duc qu'il ne devait pas mépriser de tels ennemis, et qu'il serait bon d'attendre un renfort pour leur livrer bataille ; mais on prit son avis pour celui de la timidité, et le doyen de la cathédrale de Strasbourg lui dit avec un geste de mépris : « *Mout de lièvre* (sens littéral de Haisanbourg) *cœur de lièvre!* » Puis, se tournant vers le duc : « Comment voulez-vous avoir tous ces manants ? bouillis ou rôtis ? Choisissez. »

Le duc avait un autre fou auprès de lui, fou de profession, mais dans le fait beaucoup plus sage, et qui, comme ses pareils, avait le privilège de dire des vérités utiles. Celui-ci était d'Uri, et quelques-uns de ses compatriotes l'avaient engagé à les venir voir. A son retour, et après avoir été témoin de l'enthousiasme des Suisses, il ne manqua pas de supplier le duc d'éviter de livrer bataille à ces gens-là ; mais Léopold devait être également sourd aux avis de la folie et de la sagesse. Il arrêta bientôt la résolution qui décida sa perte. Le champ de bataille est un terrain raboteux et serré, peu propre aux manœuvres de la cavalerie. Le duc fit mettre pied à terre à la nombreuse noblesse qui l'entourait et à toute la gendarmerie pesamment armée. Ces troupes d'élite se placèrent aux premiers rangs, ne voulant point céder à la simple infanterie l'honneur de combattre et de vaincre les Suisses. Alors plusieurs seigneurs voulurent engager leur chef à rester à cheval, mais, généreux autant que brave, il leur dit : « Je combats pour mes amis et mon héritage ; à Dieu ne plaise que vous périissiez et que je vive heureux ! Nous partagerons le bien et le mal ; je mourrai aujourd'hui avec vous ou nous jouirons ensemble de la victoire. »

Les deux armées marchèrent avec calme l'une contre l'autre. Les Autrichiens, au nombre de quatre mille, porteurs de cuirasses à l'épreuve et de longues lances qui maintenaient l'ennemi à distance, formaient un long bataillon carré ; la troupe des Suisses, forte d'environ treize cents hommes des six cantons et principalement de Lucerne, était mal armée, sans cuirasses, n'ayant qu'une épée courte et la hallebarde, avec une espèce de petite fascine au bras pour parer les premiers coups. Ils se formèrent en bataillon triangulaire et pointu, selon leur coutume ; mais, malgré la vivacité et l'ensemble de leur attaque, ils ne purent pénétrer dans le bataillon ennemi : leurs courtes hallebardes se brisaient contre les lances autrichiennes. Déjà l'avoyer de Lucerne, Pierre de Gundoldingen, et cinquante avaient succombé sans avoir abattu un seul ennemi. C'en était fait peut-être de la liberté helvétique sans le dévouement si célèbre d'Arnold de Winkelrid, d'Unterwald. Sa mort héroïque ouvrit une brèche aussitôt comblée par l'élan des Suisses ; en un clin d'œil les Autrichiens, embarrassés de leurs lances, furent mis en déroute. Les seigneurs veulent courir à leurs chevaux, mais des valets infidèles les avaient enlevés. Ils conjurent du moins le duc de se retirer, le brave prince leur répond : « J'aime mieux mourir que d'abandonner le terrain. » Et, apercevant la grande bannière d'Autriche prête à tomber dans les mains des confédérés, il se précipite au plus fort de la mêlée, arrive au porte-enseigne, et périt à ses côtés sous l'étendard qu'on lui arrache. Six cent soixante-seize gentilshommes tombèrent également avec lui : sur ce nombre trois cent cinquante portaient *casques couronnés*, honneur qui n'était permis qu'aux premières maisons de l'empire. Ainsi s'éteignirent plusieurs des hautes familles d'Autriche. Les Suisses perdirent environ deux cents hommes, l'ennemi deux mille. Ils permirent aux survivants d'enterrer leurs morts. Parmi eux on reconnut l'avoyer de la ville de Joffringue, lequel tenait encore avec les dents des lambeaux de sa bannière. Le duc d'Autriche fut enterré dans le couvent de Koenigsfeld. Son char funèbre fut précisément ce même chariot qui renfermait les cordes destinées aux habitants de Sempach.

cien costume suisse, représentant les trois héros du Grütli ; le corps d'armée, fort de quatorze cents hommes, suivait, armé de massues et de pieux. Quand cette troupe eut rencontré la députation de la ville, elle réclama à grands cris contre la réduction des monnaies, contre les exactions des percepteurs d'impôts, n'oubliant pas d'articuler tous les griefs dont elle croyait avoir à se plaindre. Des réclamations on en vint bientôt aux injures, et des injures aux menaces. Les députés, effrayés, rebroussèrent chemin, et les mutins, encouragés par ce premier succès, organisèrent des comités d'insurrection, établirent des postes militaires, et formèrent entre eux, représentants des dix baillages de l'Entlibuch, une fédération, celle de Wolhausen. Malgré ces menaçants pronostics, cette première levée de boucliers ne fut pas de longue durée, et, sur la nouvelle que quatre cents hommes des petits cantons accouraient en aide aux Lucernois, les révoltés se dispersèrent. Mais l'année suivante, et sous l'influence d'une insurrection pareille qui éclata dans le canton de Berne, les paysans de Lucerne renouvelèrent leurs plaintes et dépêchèrent des députés aux sujets des autres cantons leurs voisins. « Nous sommes las, leur disaient-ils, d'être les sujets de vos villes, et nous avons juré de vivre libres comme nos frères des petits cantons. » A leur voix s'insurgèrent l'Emmenthal, l'Argovie, et même Bâle et Soleure, si bien que tous ces insurgés de la campagne tinrent à Summiswald une assemblée générale dans laquelle ils choisirent pour leur chef suprême un paysan du village de Schœnholz, Nicolas Leuenberger; en même temps, cette assemblée décréta d'envoyer aux sujets de tous les cantons une invitation à se faire représenter à une diète qui se tiendrait dans l'Entlibuch, et dont le but serait de rendre à tous les Suisses le bienfait de la liberté. Les habitants des villes, justement effrayés, armèrent pour réduire les paysans, et négocièrent en même temps; mais toute tentative de pacification échoua. Leuenberger et les autres chefs, Schybi, Ulrich Galli, se voyant à la tête de vingt mille hommes, marchèrent sur Hoffingen et Mellingen dont ils furent successivement repoussés. Un échec les découragea, et partie de leurs troupes improvisées se débandèrent et rentrèrent dans l'obéissance. C'étaient des paysans de Berne, Bâle et Soleure; ceux de Lucerne tinrent bon d'abord, ne voulant pas entendre parler de capitulation; mais après la victoire de d'Erlach à Langenthal, et effrayés du supplice de leurs principaux chefs (1), ils consentirent à négocier avec leur gouvernement.

Nous mentionnerons, en passant, une agitation d'une autre nature, qui, au siècle suivant, troubla la ville de Lucerne. Il ne s'agissait pas ici de la lutte des paysans contre les bourgeois des villes, mais bien des bourgeois contre leur aristocratie, et cela menaçait de devenir plus grave. La fermeté, d'autres diront la sévère rigueur du gouvernement, déjoua les conspirateurs et le complot, mais une tête tomba, celle de Schumacher, patricien lui-même, et de qui le supplice faillit causer de fâcheuses représailles.

Jusqu'à la révolution française, l'histoire du canton de Lucerne ne présente plus rien d'intéressant. En 1798, le canton de Lucerne fut un des premiers qui provoqua l'établissement d'une constitution, dite démocratique, ce qui lui valut le triste honneur de devenir successivement le siège du gouvernement unitaire helvétique, établi par les baïonnettes françaises, et plus tard le quartier-général de cette armée; les événements de 1814 rendirent au canton son indépendance.

La constitution actuelle de Lucerne n'est qu'un calque assez fidèle de l'ancienne. Le gouvernement est toujours aristocratique, c'est-à-dire que, comme par le passé, le pouvoir sou-

(1) Leuenberger, livré par un de ses complices, fut décapité; Ulrich Galli fut pendu.

verain réside dans un conseil dit des *cent* ou *grand conseil*, dont les fonctions sont à vie, et dont les chefs (avoyers) sont également inamovibles. Autrefois la bourgeoisie de Lucerne possédait exclusivement le droit de nommer les membres de ce conseil; aujourd'hui les villes et les communes du canton sont admises pour moitié à la nomination de cette magistrature. Le conseil des cent s'assemble régulièrement trois fois l'an.

Dans le sein de ce grand conseil se recrute le conseil *quotidien* ou des trente-six; c'est lui qui est investi de l'autorité exécutive, administrative et judiciaire; il juge en dernier ressort le contentieux de l'administration, il désigne douze de ses membres pour composer le *tribunal d'appel*, qui juge tous les procès en dernier ressort, sauf dans les affaires criminelles qui entraînent la peine capitale, auquel cas le jugement de l'accusé est remis à la décision du conseil *quotidien*. Chaque année, deux membres du tribunal d'appel sortent de charge, bien que demeurant rééligibles. Les fonctions de *garde-des-sceaux* sont exercées par un membre de ce conseil, nommé *conseiller-juge*.

Chacune des villes municipales et chacun des arrondissements judiciaires nomment parmi leurs citoyens un membre direct du conseil des cent; la bourgeoisie de la ville de Lucerne en nomme dix; les quarante autres membres à choisir dans le sein de la bourgeoisie de Lucerne, et les vingt-neuf membres à prendre dans le reste du canton, sont nommés par le conseil des *cent*. Toutes les élections se font au scrutin secret et à la majorité absolue des voix.

Le candidat au conseil *quotidien* doit avoir au moins trente ans; un père n'y peut siéger avec son fils, ni deux frères ensemble. Il faut, en outre, remplir toutes les conditions nécessaires pour être éligible au conseil des cent; c'est: de payer l'impôt d'une propriété de 4,000 francs au moins, d'avoir fait une action d'éclat ou rendu d'honorables services à l'état. Il suffit, pour être électeur, de payer l'impôt d'une propriété de 4 à 500 francs.

Le canton est divisé en cinq préfectures qui se subdivisent en dix-huit arrondissements judiciaires (1).

(1) Voici l'indication exacte de ces préfectures :

I. Préfecture de *Lucerne*.

Elle est riche en prairies et en arbres fruitiers. On la subdivise en quatre arrondissements judiciaires, qui sont :

A. Lucerne; B. Hapsbourg; C. Weggis; D. Krienz.

Elle compte quatre communes paroissiales. Population, 19,300 habitants. Villes, bourgs et villages principaux : Weggis, 300 maisons, 1,000 habitants; Krienz, 453 maisons, 1,900 habitants; Malers, 575 maisons, 3,700 habitants.

II. Préfecture de l'*Entlibuch*.

Les habitants sont agriculteurs; quelques-uns manufacturiers. Il y a des filatures de coton et de lin très-renommées, notamment à Marbeuch. On la subdivise en trois arrondissements judiciaires :

A. Entlibuch; B. Eschlimatt; C. Schupfen.

On y compte 3,360 maisons, et 19,800 habitants. Bourgs et villages principaux : Dopplischwand, 130 maisons, 750 habitants; Werthenstein, lieu de pèlerinage; Eschlimatt, 700 maisons, 3,000 habitants; Schupfen, 530 maisons, 2,900 habitants.

III. Préfecture de *Willisau*.

Elle est divisée en quatre arrondissements, qui se subdivisent en douze paroisses :

A. Willisau; B. Altishoffen; B. Zell; C. Reiden.

3,960 maisons, 23,300 habitants.

Villes, villages et bourgs principaux : Willisau, 200 maisons, 800 habitants; Altishoffen; Zell, 1,340 ha-

La population du canton de Lucerne est évaluée à cent deux mille neuf cents habitants. Comme dans les autres endroits de la Suisse, cette population s'accroît tous les ans : un des derniers recensements a constaté pour une année trois mille cinq cent dix-sept naissances et deux mille neuf cent onze morts.

C'est la religion catholique qui est la dominante, et, sous ce rapport, le canton relève de l'évêché de Bâle et de Soleure. Le clergé est divisé en quatre chapitres : ceux des quatre Waldstetten, de Hochdorf, de Sursée et de Willisau ; il compte soixante-deux paroisses desservies par autant de vicaires ou chapelains ; en outre, il existe plusieurs monastères dans le canton : 1^o l'abbaye de Saint-Urbain, fondée, en 1148, sur les frontières de l'état de Berne, et qui est habitée par des moines de l'ordre de Cîteaux ; 2^o deux abbayes de femmes du même ordre à Rothausen et à Eschenbach, fondées en 1245 et en 1285 ; 3^o deux cloîtres de franciscains, l'un à Lucerne et l'autre à Wertenstein, dont la fondation remonte à 1215 et à 1630 ; 4^o trois cloîtres de capucins, à Lucerne, à Sursée et à Schüpfen dans l'Entlibuch ; enfin, à Lucerne encore, un cloître d'ursulines et un autre dit *sœurs de l'ordre de Sainte-Claire*. C'est à Lucerne que réside le nonce du pape en Suisse.

L'état de Lucerne ne possède qu'un petit nombre de domaines : ses revenus consistent en impôts directs ou indirects, entre autres l'impôt foncier, celui du timbre, des patentes, des successions, marchandises, denrées, boissons, etc. Les revenus de l'état s'élèvent, en moyenne, à 230,000 francs, et tendent à augmenter. Lucerne paie à la diète un contingent de 26,000 francs.

Quant à d'autres détails relatifs aux établissements publics du canton, ces établissements appartenant à la capitale, nous les ferons connaître dans le chapitre suivant.

bitants ; Reiden, 2,000 habitants ; Saint-Urbain, autrefois célèbre abbaye de l'ordre de Cîteaux.

IV. Préfecture de *Sursée*.

Divisée en quatre arrondissements qui comprennent dix-huit paroisses.

A. Russwyl ; B. Sursée ; C. Munster ; D. Sempach.

5,420 maisons, 23,000 habitants.

Villes et bourgs principaux : Sursée, 3,600 habitants ; Russwyl, 2,600 habitants ; Knutwyl, visitée pour ses bains ; Münster, dont l'église collégiale est célèbre ; Sempach, 1,400 habitants.

V. Préfecture de *Hochdorf*.

Divisée en trois arrondissements qui comprennent seize paroisses :

A. Hochdorf ; B. Hitzkirch ; C. Rothenburg.

On y compte 3,600 maisons et 16,800 habitants.

Bourgs et villages principaux : Hochdorf ; Hitzkirch ; Schongau, renommée pour ses bains ; Rothenbourg, 1,200 habitants.

CHAPITRE II.

§ 1^{er}.

La ville de Lucerne.

Lucerne s'élève aux bords de la Reuss, à l'endroit où le fleuve s'échappe du lac. Si vous arrivez à Lucerne par le lac, vous débarquerez au pied d'une tour assez haute qui passe dans le pays pour une construction romaine. On dit qu'autrefois cette tour était surmontée d'un phare destiné à guider le navigateur attardé à travers les écueils de ces rivages, d'où serait venu à la ville son nom de Lucerne (Lucerna). La ville est grande et bien bâtie; on a dit dans tous les temps que sa population ne semblait pas proportionnée à son étendue: cela est encore vrai aujourd'hui. On y compte environ sept mille habitants; le recensement de 1810 avait donné le chiffre de six mille cent cinquante; mais il y a eu accroissement notable depuis cette époque. L'aspect de Lucerne n'en paraît pas moins un peu triste et désert, parce qu'en même temps que la population augmentait, on reculait les murailles de la cité. Cela est reconnaissable, surtout dans la partie qui s'étend sur la rive droite de la Reuss, où la plupart des constructions sont faites dans le goût moderne.

Comme curiosité, Lucerne mériterait d'être vue rien que pour ses ponts. Celui qui sert de communication entre la ville et l'église paroissiale, dit *pont de la Cour*, a quatorze cents pieds de longueur; c'est le plus grand de toute la Suisse. Le pont de *Kappel*, bâti sur l'écoulement du lac, en a mille. Ces deux ponts sont couverts, et les tableaux dont ils sont ornés leur donnent l'air d'un musée. La peinture, comme les sujets, sont une date pour ces monuments de l'art, ce sont des scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau-Testament, ou empruntées aux temps héroïques du pays; mais quel que soit l'intérêt historique de ces peintures, il s'efface devant le panorama naturel qui s'étend autour de vous. D'une table de forme circulaire fixée sur le pont de *la Cour*, et au moyen de rayons qui y sont tracés et de l'aiguille mobile dont elle est pourvue, chacun peut reconnaître et nommer les hauteurs qu'on aperçoit à l'horizon. Il est deux de ces géants, les plus voisins de tous, qui s'accusent d'eux-mêmes; à l'est le Righi, et au sud le Pilate.

Un autre pont, celui des Moulins, mérite de fixer l'attention pour l'ornement singulier dont l'esprit caustique de nos aïeux l'a paré. On y voit une représentation burlesque de l'inévitable danse des morts, qu'il faut s'attendre à retrouver partout en Suisse, sur les façades de nos monuments, dans le sanctuaire de nos églises, aux portes des cathédrales et sur les murs des cimetières, leur place naturelle. Le pont des Moulins a aussi sa *danse des morts*, copie de celle qui se voyait jadis à Bâle et que tout le monde a attribuée à Holbein.

L'hôtel-de-ville, siège du gouvernement, est un édifice dont l'architecture n'a rien de remarquable, mais l'intérieur en est décoré avec beaucoup de goût. Un tableau du célèbre Narsch, natif de l'Unterwald, y attire l'attention; c'est le *Moïse au mont Sinaï*. Dans la même salle on distingue encore deux peintures de Carle Maratte et les quarante-six portraits des avoyers de la république. Quelques-uns font défaut dans cette collection, entre autres l'héroïque Gundoldingen, mort glorieusement à Sempach. Cette lacune est d'autant plus sensible, qu'en sortant de l'hôtel-de-ville, on ne manque pas de visiter l'*arsenal*, où vous re-

trouvez des traces vivantes de l'illustre avoyer ; c'est la bannière encore tachée de son sang, celle même qu'il portait dans la bataille et que l'ennemi ne put lui arracher. Par un rapprochement que l'on comprendra, les Lucernois ont placé auprès de ce glorieux trophée l'énorme collier de fer que le duc d'Autriche destinait à Gundoldingen, ainsi que la cotte de mailles du vaincu qui périt aussi bravement que son vainqueur, mais moins glorieusement que lui. L'*arsenal* possède d'autres richesses : drapeaux enlevés dans les guerres d'Italie, flèches et arcs antiques, armures de toutes sortes, derniers restes du butin fait sur Charles-le-Téméraire dans les journées de Morat et de Grandson. Les Lucernois n'ont pas oublié d'ajouter à leur collection le casque et la haché d'armes de Zwingli le réformateur, tué à la bataille de Cappel, étrange trophée qu'on aperçoit avec douleur auprès de ceux de l'héroïque avoyer de Sempach.

Après les ponts, l'hôtel-de-ville et l'arsenal, nous citerons de nouveau la *tour d'eau*, cette même tour où la tradition a placé un phare, où l'on gardait jadis le trésor de l'état et le grand sceau de la république, où furent déposés pendant long-temps quelques-uns de ces trophées qui ornent maintenant l'arsenal.

Il est singulier que Lucerne, l'une des villes les plus ferventes de la Suisse, ne possède aucun monument du culte digne d'être offert à l'admiration des étrangers. La cathédrale seule mérite d'être distinguée pour son orgue et les antiquités qu'elle renferme. L'art, qui, au moyen-âge, éleva tant de temples chrétiens, qui puisa dans une croyance sincère de si hautes et de si touchantes inspirations, n'a rien légué de ses merveilles à Lucerne. Cela vient peut-être de ce que l'époque de la renaissance fut ici l'époque des guerres de religion. Lucerne, armée pour le triomphe de la foi catholique, ne laissa pas à ses artistes le loisir d'en élever les monuments, et quand son épée rentra dans le fourreau, l'inspiration qui lui eût bâti des chefs-d'œuvre était éteinte ; voilà pourquoi, à côté d'un esprit religieux et d'une croyance plus fervente peut-être qu'en aucun autre pays du monde, on ne trouve à Lucerne ni églises, ni cathédrale, dans le sens élevé du mot. Tout ce que la foi y a construit n'a qu'un caractère individuel et conséquemment passager ; ça et là des oratoires et des *ex-voto*, des images des saints et de la Vierge. Cette mesquinerie des monuments du culte dans une ville catholique par excellence a été si bien sentie par nos ancêtres, que l'un d'eux, en mentionnant la cathédrale, n'y trouve guère de digne d'attention que son clocher qui *fait entendre*, dit le vieil auteur, *un admirable carillon*. Nous lisons dans le même écrivain qu'on montrait jadis à la porte de la cathédrale la figure d'un géant découverte sous un vieux chêne, l'an 1577 ; un habile anatomiste de Bâle, en ayant examiné les os, trouva, toutes proportions observées, que le corps devait avoir eu dix-neuf pieds de hauteur. C'était bien un géant, et probablement de l'espèce d'hommes anté-diluvienne, à moins que l'anatomiste bâlois ne se soit trompé.

La plupart des touristes, s'avants ou tout simplement curieux, qui ont visité Lucerne, l'ont assez mal traitée sous le rapport de la culture intellectuelle. M. Coxe, dans ses lettres, beaucoup trop vantées selon nous, dit que, de toutes les villes du monde, Lucerne est celle où les arts et les sciences sont le moins encouragés. Un autre voyageur, un Français, M. Ramond, se plaint d'avoir perdu inutilement son temps à y découvrir un libraire. Que n'allait-il aux bibliothèques ? Dans tous les cas, et leur récit fût-il vrai, notre ville s'est bien heureusement transformée depuis le voyage de ces étrangers. L'énumération serait longue de tous les établissements destinés à la propagation des sciences et des arts.

D'abord, Lucerne a son gymnase et son lycée qui ne compte pas moins de quatorze pro-

fesseurs, et qui tous ont un nombre considérable d'étudiants. Sans vouloir établir aucun point de comparaison entre des sujets et des cités qui n'en comportent pas, nous croyons tenir de bonne source qu'il est telle capitale d'un état voisin, la plus belle, la plus éclairée, la plus civilisée des capitales, dont les professeurs ne réunissent pas à leurs cours plus de trois ou quatre auditeurs; cours de haute instruction ouverts pour tous, et fréquentés à peine par des écoliers. Quant à l'argument déjà vieux du voyageur qui ne découvrirait pas un libraire dans Lucerne, on ne pourrait pas le répéter aujourd'hui sans injustice, car la ville compte trois imprimeries et deux vastes magasins de librairie, où certains bons livres français, qui n'ont pas eu d'acheteurs dans leur pays, trouvent un débouché satisfaisant. En général, on se fait en France et ailleurs une fausse idée de la culture intellectuelle de la plupart des villes suisses. On ne tient pas assez de compte, en les jugeant sous ce rapport, de l'exiguité de leur population. Si nous disions que, toutes proportions gardées, il y a dix fois plus d'acheteurs de livres français à Lucerne, ville allemande, qu'à Paris même, on ne nous en croirait pas, et pourtant c'est l'exacte vérité (1).

Outre ses établissements littéraires, Lucerne possède une école de dessin et une académie de chant; enfin, il y a chaque hiver un théâtre d'amateurs; chacune de ces représentations a une destination charitable, et les pauvres sont payés du plaisir qu'y prennent les riches. Deux bibliothèques, parmi d'autres considérables aussi, se font distinguer par le nombre et le bon choix de leurs livres: celle des ex-jésuites et celle des capucins. Parmi les collections particulières, la bibliothèque de M. de Balthazar mérite une mention; elle est riche en manuscrits et en ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse. Citons aussi le *cabinet d'histoire naturelle* de l'abbaye de Saint-Urbain, et le cabinet de minéralogie de M. Pfyffer. Dans la maison du général de ce nom, mort en 1802, tous les voyageurs ne manquent pas d'aller visiter la fameuse carte en relief, dressée sur une échelle géographique qui embrasse cent quatre-vingts lieues carrées; savoir, les cantons de Lucerne et d'Unterwald, ainsi qu'une grande partie de ceux d'Uri, de Schwitz et de Zug, indépendamment des contrées limitrophes des cantons de Berne, de Zurich et d'Argovie. Les plus hautes montagnes, celles qui atteignent jusqu'à près de dix mille pieds, sont élevées de dix pouces sur ce relief. L'ensemble a vingt-deux pieds en longueur sur douze de largeur; il est composé de cent trente-six pièces carrées que l'on peut démonter, et forme incontestablement la meilleure carte qui existe de ces contrées. Les formes des montagnes et des rochers y sont reproduites avec une précision admirable. Chaque accident de terrain y est suivi jusque dans ses plus minces détails; pas un sentier, pas une cabane, pas une croix, n'ont été oubliés. « Tout voyageur, dit à ce sujet M. Ebel, peut y étudier toute la route qu'il se propose de suivre dans les montagnes voisines. » Quand on observe ce magnifique ouvrage de haut en bas, il offre l'aspect d'une carte de géographie; mais pour jouir d'une illusion complète, il faut se baisser de manière que les regards effleurent seulement la surface du relief. Dans cette position, vous aurez en petit, sous les yeux, le panorama naturel tout entier.

Du reste, ce que Lucerne offre de plus curieux et de plus intéressant pour l'observateur, ne le cherchez pas dans les monuments de l'art ou de l'industrie, mais voyez sa population,

(1) Nous ne pouvons que confirmer ici l'opinion courageuse et véridique de notre collaborateur; il est bien vrai que Paris est l'une des villes de l'Europe où on achète le moins de livres; mais c'est peut-être celle où on en lit le plus. Une statistique récemment publiée dans une revue en vogue a révélé à ce sujet des résultats curieux, c'est qu'à part les livres d'éducation indispensables destinés à l'enfance et à la jeunesse, à part encore l'alimentation obligée et journalière des cabinets de lecture, il n'y a pas en France plus de cinq cents personnes qui achètent les nouveautés, même les bonnes. On compte en France trente-trois millions d'âmes! (Note du D.)

douce, riante, animée, fervente, encore pleine des souvenirs de la vieille Suisse, mais ouverte à toutes les bonnes influences de la civilisation moderne, laborieuse et aimant les arts, les cultivant par besoin d'imagination plus encore que par passe-temps; population poétique par tout ce qui constitue la poésie chez tous les peuples : vénération du passé, attachement à la religion, culte des aïeux, penchant aux jouissances intellectuelles, affections et joies de la famille, tout est là. Le caractère de la Suisse, on le sait, c'est une variété sans bornes, l'infini des détails et leur contraste; mais, dans aucun autre endroit de la Suisse, ce contraste n'est peut-être plus frappant qu'à Lucerne. La ville ressemble à une décoration gothique jetée au milieu des merveilles d'un admirable paysage naturel. Là-bas, ces pics gigantesques, ces monts immobiles, dont les horizons se confondent dans ceux des lacs grands comme eux, vous donnent l'idée de l'immensité; mais regardez à côté de vous, voilà le contraste qui s'accuse; après l'albâtre des glaciers, voici le vert tendre des plaines; après le noir foncé des monts de granit couverts de sapin et de mélèzes, voici les teintes pourpres que le soleil jette sur les maisons et les clochers des églises. C'est un monde féerique qui s'ouvre et se déploie sous vos yeux, et pour compléter la magie du spectacle, voici les costumes des habitants ou plutôt des habitantes, costumes simples et pourtant brillants, qui, soit dit sans fade allusion, font ressembler celles qui les portent à autant de fleurs. Il n'y aurait aucune convenance à mentionner le costume des hommes de Lucerne, mais comment ne rien dire de celui des Lucernoises? Une jupe courte de couleur tranchante, qui laisse à découvert la jambe sur laquelle colle un bas d'un bleu céleste; autour de la gorge un corset de la forme la plus simple, mais chargé d'ornements en broderie et de petits bijoux suspendus par des chaînes d'argent; puis un chapeau de paille orné de fleurs, et appliqué tout au sommet de la tête, et si légèrement qu'il ne cache rien des longues tresses de cheveux qui, de là, descendent et flottent jusqu'aux talons : tel est, en abrégé, ce costume, que la fantaisie de nos dames a quelquefois adopté et qui est devenu l'uniforme de nos paysannes; aussi le retrouverons-nous dans toutes les autres parties du canton.

§ II.

Les environs de Lucerne; l'Entlibuch, etc.

A une lieue de Lucerne, aux bords du lac, on montre les ruines d'un vieux château, dont le nom réveille de lointains et bien grands souvenirs : c'est Neu-Habsbourg, autrefois demeure des comtes de ce nom, des ancêtres de ce Rodolphe qui ceignit la couronne des Césars. Plus d'une fois, sous ces voûtes en ruine maintenant, sous ces portails en poussière, mais que l'imagination redresse aisément, le passant a remplacé les glorieux propriétaires de ce manoir; il a revu ces hommes de fer, à la main pesante, au grand et noble cœur, et ces jeunes femmes, frêles et douces; châtelaines mélancoliques, qui miraient leurs beaux yeux et leurs larmes dans les eaux du lac, quand leur seigneur était à la guerre. Plus d'une fois aussi, sur l'indication du garde qui ne manque pas de vous informer que cette habitation des comtes de Habsbourg devint plus tard, pour eux, un simple château de chasse, le voyageur ne manque pas de remplir ces ruines muettes du bruit des fanfares et des cris des chasseurs. Un beau jour, il y a six siècles de cela, le comte Rodolphe revenait de la forêt de Meggen, où il avait chassé tout le jour, lorsqu'il aperçut non loin de son château un pauvre curé portant le viatique, et fort empêché de traverser un torrent, que les eaux du lac débordé avaient

creusé sur la route. Le comte arriva près du pauvre pasteur, juste au moment où celui-ci se déchaussait pour passer la rivière à gué. Le futur empereur commença par mettre genou en terre, et sur quelle terre! et demanda au prêtre sa bénédiction, puis il lui offrit sa monture, et l'accompagna jusqu'au lit du mourant. Le viatique administré, le curé veut rendre le cheval à son propriétaire. « Dieu me garde, répond le comte, que je me serve à l'avenir d'un cheval qui a porté mon créateur et mon souverain maître! Gardez-le, mon père, il appartient désormais à votre église. » Ce don, qui n'a rien de bien extraordinaire, ne mériterait pas d'être rapporté s'il n'avait été magnifiquement rendu au comte par le pauvre prêtre. Effectivement, dix ans après, le curé de Meggën était chapelain de l'archevêque de Mayence, et le comte Rodolphe était prétendant à l'empire. Or, le chapelain était en grand crédit auprès des électeurs, et grâce à son intervention, Rodolphe de Habsbourg fut élu. Il est une autre anecdote beaucoup plus connue, et non moins digne de l'être, qui se rattache aux ruines de ce château; c'est celle qui a immortalisé le dévouement de la courageuse femme d'un gouverneur autrichien auquel les confédérés ne voulaient pas faire quartier dans le château. La tendre épouse demanda aux assiégeants la libre sortie pour elle avec la permission d'emporter ce qu'elle avait de plus précieux, et elle sortit du château, emportant son mari sur ses épaules. Il n'est que trop vrai que le barbare époux la tua un peu plus loin, pour qu'il ne fût pas dit qu'un chevalier ait jamais dû la vie à une femme. On montre l'endroit (à une demi-lieue du château) où ce fanatique commit son crime, circonstance qui ajoute au dévouement de la dame, mais qui ôte beaucoup d'intérêt au récit de son action.

Veut-on d'autres souvenirs? voici Münster, qui doit sa fondation et ses chanoines à un comte de Lentzbourg. Au VIII^e siècle, ce plateau froid et fourré, au fond duquel on aperçoit le bourg, était un repaire d'ours, chasse dangereuse et par conséquent fort aimée de ces terribles seigneurs du moyen-âge, qui, trop souvent en paix contre leur gré, guerroyaient contre les ours, faute de mieux. A l'une de ces chasses, le fils unique du comte de Lentzbourg fut étouffé par un de ces quadrupèdes qu'il avait percé de sa lance; pour éterniser sa douleur, l'infortuné père éleva un monument à sa mémoire, monument qui devint abbaye, puis ville. L'anecdote que nous venons de raconter est retracée dans une suite de quatre tableaux qui ornent l'église; cette église, aux colonnes de stuc, possède une *Passion* sculptée en bois par un artiste célèbre, J. Kuessli. On célèbre encore, chaque année, à Münster, une cérémonie semi-religieuse et semi-profane qui paraîtrait bizarre aux étrangers et qui n'a rien d'étrange pour le pays, puisqu'elle est l'accomplissement d'un vœu fait, dit-on, par les habitants, il y a cinq ou six siècles. Le jour de l'Ascension, tous les habitants de Münster et des environs suivent la procession, quelques-uns à cheval, tous guidés par un chapelain sonnant de la trompette. On sort ainsi du bourg et le cortège se répand dans la campagne; à chaque ferme il y a une station, et le propriétaire est tenu d'offrir une tartine de beurre à chaque cavalier, qui en fait don aux pauvres; quelquefois la provision de sel de ces braves gens s'est fondue dans cette offrande, mais nul ne s'en plaindrait, c'est pour un vœu des ancêtres! Chemin faisant, et à cheval, on prononce ou plutôt on commence un discours qui ne s'achève que dans la chaire; puis, la cérémonie terminée, la statue de J.-C. est subitement élevée jusqu'à la voûte à force de bras. Nos collaborateurs, et notamment celui à qui l'on doit l'intéressant travail sur Fribourg, ont décrit plusieurs des processions usitées dans le pays; il est remarquable d'y voir conservé jusqu'à nos jours l'antique usage de ces pieuses promenades à cheval dont le cérémonial semble emprunté à la Bible. De pareilles solennités sont fréquentes dans tous les cantons catholiques, et nous mentionnerons ici, au risque d'empiéter

sur le terrain de quelque autre de nos honorables collaborateurs, la procession qui se fait dans un canton voisin, à la chapelle de Guillaume Tell, procession que l'on fait en bateau !

Après Münster, nous citerons Sursée, petite ville riante, aux portes de laquelle on visite Buttisholz, ou du moins la *colline des Anglais*, qui l'avoisine : c'est là que les Lucernois détruisirent les bandes d'Enguerrand de Coucy. On sait que l'armée ennemie, aussitôt entrée sur le territoire helvétique, se partagea en trois corps qui prirent séparément leurs quartiers d'hiver ; le premier de ces corps fut cantonné dans les comtés de Büren et de Nidau ; le second, commandé par le sire de Coucy en personne, s'établit dans l'abbaye de Saint-Urbain ; le troisième corps se répandit dans le canton de Lucerne, et son chef, le comte d'Armagnac, choisit Willisau pour son quartier-général : c'est ce même corps qui fut écrasé par quatre cents confédérés suisses à Buttisholz. La misère était grande parmi les hommes de cette bande ; la chronique dit que, faute de chaussures, ils étaient réduits à s'envelopper les jambes de peaux de moutons ; beaucoup périrent de froid et de faim, d'autres furent dévorés par les loups, tandis que leurs chefs, chaudement logés dans de bonnes abbayes, passaient les nuits en festins et débauches : qu'on juge de la discipline de cette horde ! Les volontaires de Lucerne et des autres cantons saisirent l'occasion favorable, et, par une nuit froide et pluvieuse, ils les attaquèrent brusquement et en eurent bon marché. On conte à ce sujet que, comme les vainqueurs se retiraient au point du jour, tout chargés de butin, un seigneur des environs, le comte de Torrenberg, leur cria de la porte de son château : « Faut-il que je voie de pareils *vilains* couverts des armes de nobles seigneurs. » Ce à quoi l'un d'eux répondit simplement : « Monseigneur, nous avons aujourd'hui si bien mêlé le sang des nobles et le sang des chevaux, qu'on ne peut plus les distinguer l'un de l'autre. » Si l'anecdote est vraie, elle donnerait à croire, contre l'avis des historiens, que l'expédition d'Enguerrand ne fut pas celle d'un aventurier isolé, mais bien un des épisodes de cette guerre d'extermination faite aux peuples de la Suisse par la féodalité.

Non loin de Sursée, on visite le village de Büren, ou plutôt les ruines de son château, ancien séjour des comtes d'Arberg ; puis on se rend aux bains de Knutwyll, les plus célèbres et les plus fréquentés de tout le canton. Ces bains avaient de la renommée dès le XV^e siècle ; alors, sans doute, leur situation avait une physionomie agreste et sauvage que l'affluence des visiteurs modernes a contribué à leur ôter. Les alentours des bains rappellent assez exactement un paysage anglais, avec ses bosquets, ses kiosques, ses allées sablées, ses ponts, ponts jetés sur la Süen, petite rivière dont le cours tortueux dessine les compartiments de ce joli parc. Nous n'insisterons pas sur le mérite des cures opérées par la vertu de ces bains ; la meilleure preuve de leur efficacité, c'est que le bâtiment, tout vaste qu'il est, ne suffit pas toujours à la foule des baigneurs.

En général, tout le pays, surtout vers la frontière bernoise, est d'une beauté et d'une fertilité remarquables. Les prairies y donnent jusqu'à quatre récoltes par an ; la culture n'y est pas morcelée comme le long du lac de Zurich, elle s'y exécute assez en grand pour tirer tout le parti possible du travail et des instruments ; aussi, pas un mendiant ; des logements propres et bien tenus ; tout, jusqu'aux bâtiments servant de grange et d'écurie, est recouvert, non de bardeaux grossiers, mais de tuiles plates et vernissées ; ce sont surtout les habitations lucernoises qui peuvent donner l'idée de ces poétiques chalets, malheureusement trop rares dans les autres cantons. Il faut dire, à l'honneur des habitants, que l'ordre et le soin qui les distinguent ne sont pas circonscrits dans l'enceinte de leurs demeures ; ils n'oublient pas non plus la demeure des aïeux, et les cimetières ne sont pas moins parés que les villages. Chaque

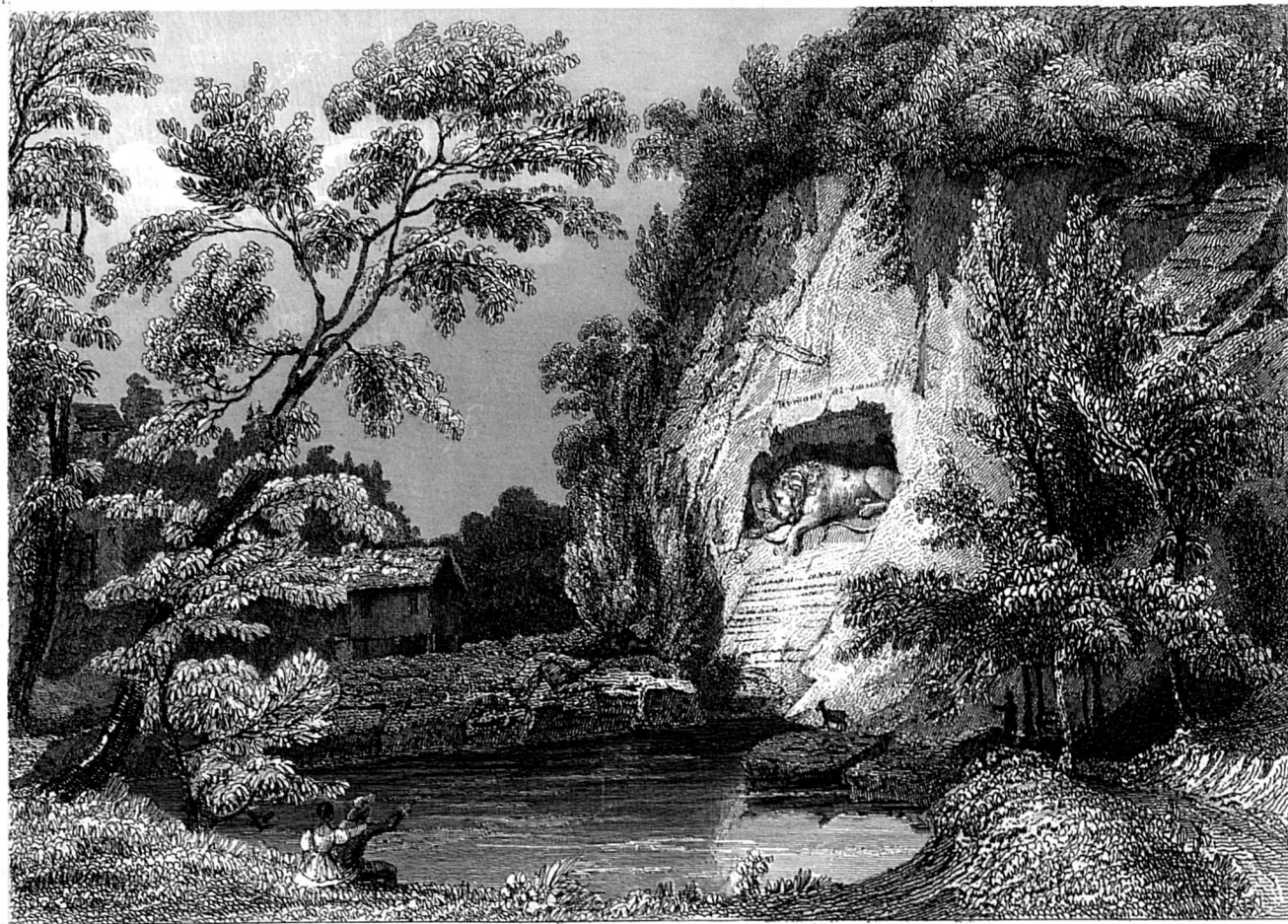


sur le terrain de quelque autre de nos honorables collaborateurs, la procession qui se fait dans un canton voisin, à la chapelle de Guillaume Tell, procession que l'on fait en bateau!

Après Münster, nous citerons Sursée, petite ville riante, aux portes de laquelle on visite Buttisholz, ou du moins la *colline des Anglais*, qui l'avoisine : c'est là que les Lucernois détruisirent les bandes d'Enguerrand de Coney. On sait que l'armée ennemie, aussitôt entrée sur le territoire helvétique, se partagea en trois corps qui prirent séparément leurs quartiers d'hiver; le premier de ces corps fut cantonné dans les comtés de Büren et de Nidau; le second, commandé par le sire de Coney en personne, s'établit dans l'abbaye de Saint-Urbain; le troisième corps se répandit dans le canton de Lucerne, et son chef, le comte d'Armagnac, choisit Willisau pour son quartier-général : c'est ce même corps qui fut écrasé par quatre cents confédérés suisses à Buttisholz. La misère était grande parmi les hommes de cette bande; la chronique dit que, faute de chaussures, ils étaient réduits à s'envelopper les jambes de peaux de moutons; beaucoup périrent de froid et de faim; d'autres furent dévorés par les loups, tandis que leurs chefs, chaudement logés dans de bonnes abbayes, passaient les nuits en festins et débauches: qu'on juge de la discipline de cette horde! Les volontaires de Lucerne et des autres cantons saisirent l'occasion favorable, et, par une nuit froide et pluvieuse, ils les attaquèrent brusquement et en eurent bon marché. On conte à ce sujet que, comme les vainqueurs se retiraient au point du jour, tout chargés de butin, un seigneur des environs, le comte de Torrenbess, leur cria de la porte de son château: « Faut-il que je voie de pa-
« reils vilains couverts des armures de nobles seigneurs. » Ce à quoi l'un d'eux répondit simplement: « Monseigneur, nous avons aujourd'hui si bien mêlé le sang des nobles et le sang des chevaux, qu'on ne peut plus les distinguer l'un de l'autre. » Si l'anecdote est vraie, elle donnerait à croire, contre l'avis des historiens, que l'expédition d'Enguerrand ne fut pas celle d'un aventurier isolé, mais bien un des épisodes de cette guerre d'extermination faite aux peuples de la Suisse par la féodalité.

Non loin de Sursée, on visite le village de Büren, où plutôt les ruines de son château, ancien séjour des comtes d'Arberg; puis on se rend aux bains de Knutwyll, les plus célèbres et les plus fréquentés de tout le canton. Ces bains avaient de la renommée dès le XV^e siècle; alors, sans doute, leur situation avait une importance agreste et sauvage que l'affluence des visiteurs modernes a contribué à leur ôter. Les chantiers des bains rappellent assez exactement un paysage anglais, avec ses bosquets, ses kiosques, ses allées sablées, ses ponts, ponts jetés sur la Sün, petite rivière dont le cours tortueux dessine les compartiments de ce joli parc. Nous n'insisterons pas sur le mérite des cures opérées par la vertu de ces bains; la meilleure preuve de leur efficacité, c'est que le baliment, tout vaste qu'il est, ne suffit pas toujours à la foule des baigneurs.

En général, tout ce qui, au point de vue de la fréquence harmonique, est d'une beauté et d'une fertilité remarquables, les prairies étendant jusqu'à quatre lieues par an; la culture n'y est pas, comme dans le canton de Zurich, si exclusivement assés en grand pour tirer tout le parti possible du travail et des instruments; mais, par un mendiant; des logements propres et bien tenus; tout, jusqu'aux bâtiments servant de grange et d'écurie, est recouvert, non de la brique crasseuse, mais de tuiles plates et vernies; ce sont surtout les habitations lucernoises qui portent l'idée de ces pratiques saines, malheureusement trop rares dans les autres cantons. Il faut dire, à l'honneur des habitants, que l'ordre et le soin qui les distinguent ne sont pas circonscrits dans l'enceinte de leurs demeures; ils n'oublient pas non plus la demeure des vieux, et les cimetières ne sont pas moins parés que les villages. Chaque



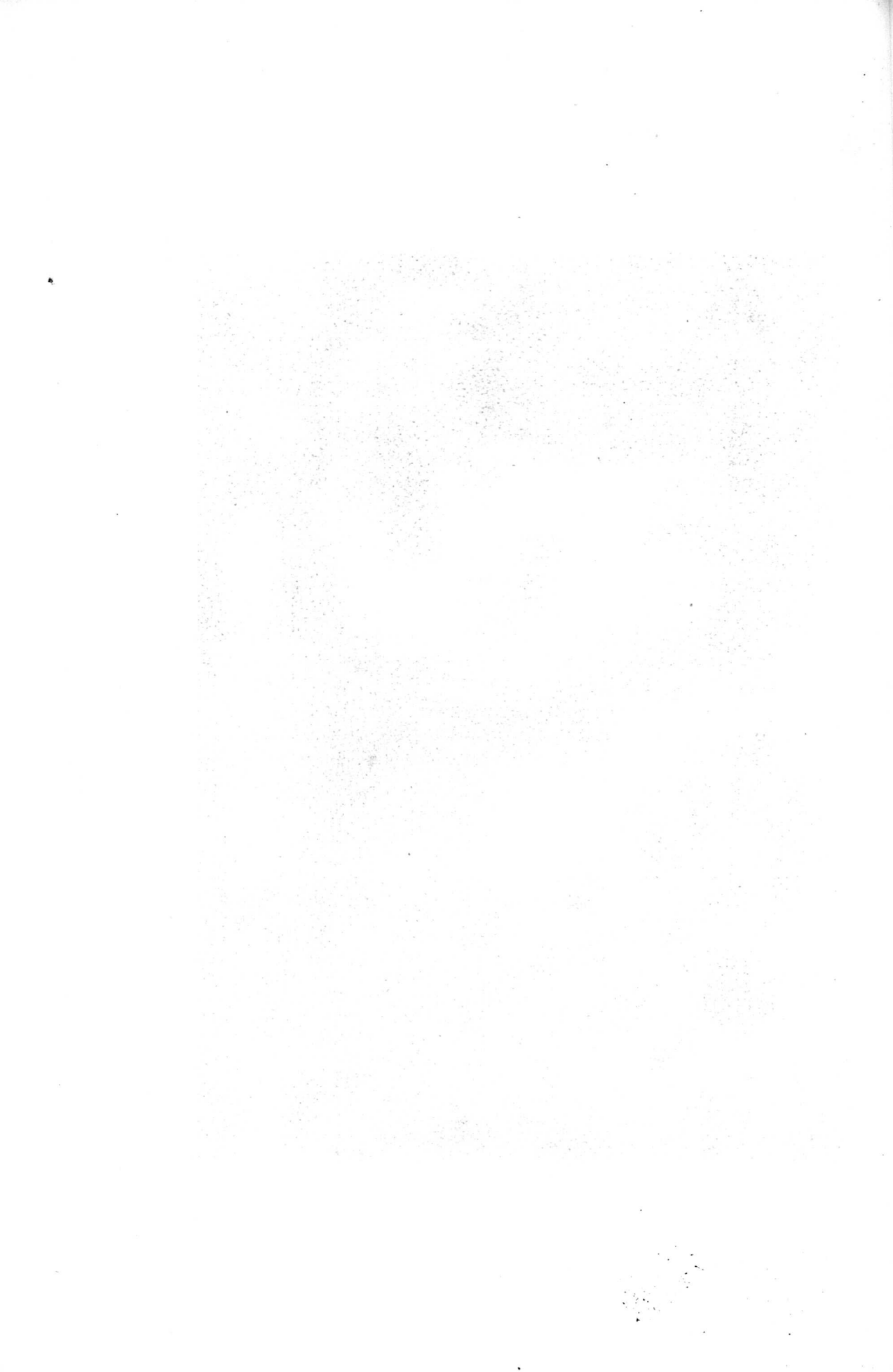
Girard del.

Lepetit Sc.

MONUMENT DU 10 AOUT

À LUCERNE

Alpes-Pyrénées



tombe à sa croix de bois chargée d'inscriptions et de devises, ornée de sculptures, d'images peintes, d'emblèmes et d'*ex-voto*.

Il nous tarde maintenant, comme peut-être au lecteur, d'arriver à Sempach : nous avons déjà cité sa fameuse bataille, nous n'y reviendrons pas ; mais, sur les lieux mêmes où elle fut livrée, le patriotisme des Lucernois en entretient le pieux souvenir. Ce n'est pas sans émotion que l'on visite la chapelle, qui n'offre d'autre inscription que celle-ci : 9 JUIN 1386 ; date éloquente, énergique et touchant laconisme ! A l'intérieur, les murailles ne présentent, pour tout ornement, que les noms et les écussons peints des gentilshommes allemands, et à côté, mais dépourvus de ces fastueux insignes, les noms des vainqueurs tombés martyrs de leur victoire. Ces noms, dont l'inscription date de plus de quatre siècles, sont malheureusement altérés, mais tout le monde comprendra le sentiment de délicatesse nationale qui s'oppose à ce qu'une main moderne ravive ces caractères presque effacés ; la plupart ont été écrits par les guerriers mêmes de Sempach ! Quant à l'action de Winkelried, l'épisode le plus glorieux de cette grande journée, elle est reproduite dans un tableau moderne d'une exécution plus que médiocre, mais qui, pour les curieux et les antiquaires, a ce mérite, c'est qu'il offre, écrites sur une de ses faces, les paroles de la chanson de Sempach, production d'un autre Weit-Weber, demeuré inconnu.

Comme souvenirs contemporains de la bataille, on voit encore un portrait du duc Léopold, portrait trouvé dans sa tente ; les autres trophées, nous l'avons dit, furent déposés dans l'arsenal de Lucerne.

A propos de souvenirs guerriers, nous devons une mention à Altishoffen et à son château, illustré par le séjour des Pfyffer, noble famille dont on retrouve le nom à toutes les pages de notre histoire, et dont le sang coula dans toutes nos grandes batailles, à Morgarten, à Laupen, à Morat (1). Mais ce n'est pas seulement sur la terre natale (la France surtout ne l'ignore pas et doit s'en souvenir) que les Suisses ont donné des preuves de leur valeur ; ils ont leur part de trophées dans presque tous les grands succès militaires de cette nation voisine ; à For-

(1) C'est à un Pfyffer, le descendant de celui qui s'illustra à Meaux par sa belle retraite, que l'on doit la première idée du monument du 10 août, élevé aux portes de Lucerne. Rien de plus simple à la fois et de plus poétique que cette pensée qui a été saisie et rendue par Thorwaldsen avec tout le succès qu'on devait attendre d'un artiste aussi célèbre : un lion percé d'une lance expire en couvrant de son corps un bouclier fleurdelisé qu'il ne peut plus défendre. L'expression du lion mourant est sublime ; il est caché dans une grotte peu profonde, et creusée dans un pan de rocher absolument vertical ; le tranchon de la lance qui l'a percé est resté enfoncé dans son flanc ; il étend sa griffe redoutable comme pour repousser une nouvelle attaque ; sa face majestueuse offre l'image d'une noble douleur et d'un courage tranquille et résigné. Au-dessus de la grotte, on lit l'inscription suivante : *Helvetiorum fidei ac virtuti*. Au bas sont les noms des officiers et soldats qui périrent le 10 août et de ceux qui, soustraits à la mort, ont contribué à l'érection du monument. A dix pas de là s'élève une petite chapelle sur l'entrée de laquelle on a gravé ces deux mots : *Invictis pax*. Du côté opposé on voit la maison de l'invalidé, gardien du monument. Une pièce d'eau vive, alimentée par plusieurs sources, baigne le pied du rocher. Tout autour sont disposés, avec beaucoup de goût, quelques groupes d'arbres qui ombragent les bancs placés dans les points de vue les plus favorables.

Le lion a vingt-huit pieds depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, et sa hauteur est de dix-huit pieds. Il est en haut-relief, et taillé d'un seul morceau dans la masse même du rocher. La grotte dans laquelle il est couché a quarante-quatre pieds de long sur vingt-huit d'élévation. A côté est une chapelle élevée à la mémoire des Suisses du 10 août. L'autel est couvert d'une nappe de soie brodée de la main de S. A. R. madame la duchesse d'Angoulême. Les yeux s'arrêtent sur cette inscription : « *Ouvrage de S. A. R. madame la dauphine Marie-Thérèse de France, an 1825. Donné à la chapelle du monument du 10 août 1792, à Lucerne.* » Un riche ostensor a été donné par S. A. R. la duchesse de Berri.

C'est un jeune sculpteur de Constance, nommé Lhorn, qui a exécuté ce travail sur le modèle en plâtre envoyé de Rome par Thorwaldsen, et sous la direction du colonel Pfyffer d'Altishoffen.

noue, à Cerizoles, à Moncontour, à Arques, aux Dunes, dans toutes les guerres de Flandre sous Louis XIV, à Fontenoy ! Enfin, c'est un Suisse qui, en sauvant le monarque, sauva la monarchie des Valois, lors de la *retraite de Meaux* (1), grande et belle action qui trouve sa place naturelle ici, puisque c'est un des possesseurs du château d'Altishoffen, un Pfyffer, qui en fut le héros.

Le pays qu'on nomme l'Entlibuch est une vallée des Alpes qui peut avoir dix lieues de longueur sur huit de largeur. On le divise en trois districts. La renommée que s'est acquise l'Entlibuch par ses beautés pittoresques, et surtout pour le caractère original et l'esprit qui distinguent ses habitants, semble tout-à-fait récente ; les vieux auteurs suisses qui en ont parlé ne lui consacrent, pour la plupart, qu'une sèche et froide mention. L'un d'eux dit n'y avoir vu d'*assez intéressant* qu'un ruisseau, le Goldbach, qui *charrie du sable et des paillettes d'or*.

Aujourd'hui, d'autres mérites recommandent l'Entlibuch à la curiosité des voyageurs. Sa poésie, à lui, n'est pas, comme en tant d'autres endroits de la Suisse, celle des ruines et des

(1) Brantôme a dit de cette retraite : « C'est une retraite, celle-là, et des belles, non en plein jour, non de la façon que M. de Montluc en donna l'instruction à tous gens de guerre, de faire les leurs de nuit. Voici le fait. Catherine de Médicis, étant à Meaux avec ses deux fils (Charles IX et le duc d'Anjou, depuis Henri III), apprit tout-à-coup que les chefs des mécontents (les réformés), assemblés à Châtillon, avaient formé le dessein d'enlever la cour. Aussitôt elle s'enferme dans la ville, et envoie au colonel Pfyffer l'ordre d'amener en toute diligence son régiment de Château-Thierry pour défendre la vie et la couronne du roi. Les Suisses partent à minuit, et arrivent dans la journée à Meaux. Le roi va à leur rencontre, il les accueille comme des sauveurs ; puis le conseil s'assemble. Le connétable de Montmorency, à qui le retour à Paris semble impraticable par une route de dix lieues menacée par l'ennemi, opine pour que l'on coure les chances d'un siège dans la ville de Meaux ; le duc de Nemours prétend, au contraire, qu'il serait insensé de demeurer plus long-temps, sans artillerie et sans munitions, dans une ville dont les murailles tombent en ruines. Tels sont les deux avis qui partagent le conseil, lorsque le colonel Pfyffer demande à être introduit. Il dit à la reine : « Madame, confiez sans crainte votre personne et celle de ces jeunes garçons (montrant le roi et son frère) à nous autres Suisses ; nous sommes six mille, et, à la pointe de nos piques, nous saurons vous ouvrir un chemin assez large au milieu des ennemis. » L'avis est goûté, et, au point du jour, le régiment suisse va se former en bataille aux portes de la ville ; la reine-mère, le roi, le duc d'Anjou et toute la cour, entrent dans cette citadelle mouvante. Le vieux Montmorency, suivi d'une poignée de gentilshommes, forme l'arrière-garde, tandis que la marche de cette colonne est éclairée par le duc de Nemours à la tête de cinq cents lances. Après une heure de marche, les éclaireurs signalèrent la cavalerie des réformés. A son approche, Pfyffer s'arrête, il place ceux de ses soldats portant cuirasse au premier rang de la ligne du carré, et disperse sur les ailes ses arquebusiers ; puis, à l'exemple de ses ancêtres qui commencèrent par une prière les batailles de Morgarten et de Morat, Pfyffer tombe à genoux pour appeler la protection du ciel sur le roi de France, et la petite armée s'avance, déterminée et impassible, à travers la mousqueterie de l'ennemi. Chargés en tête par le prince de Condé et l'amiral de Coligny, inquiétés sur les flancs par La Rochefoucault et d'Andelot, aucun effort ne peut réussir à les entamer. Le roi lui-même, tout jeune qu'il est, enflammé par cet exemple, partage leur intrépidité ; il s'écrie au milieu du bataillon : « J'aime mieux mourir roi que de vivre captif ! » Enfin, comme on approchait des portes de Paris, les réformés tentent une dernière charge et vont se briser contre cette forêt de piques. C'est après leur déroute que le roi, de l'avis du connétable, sort du bataillon avec son escorte et gagne la capitale à toute bride ; en entrant dans les faubourgs, il dit publiquement : « Sans mes bons compères les Suisses, ma liberté et ma vie estoient en très grand bransle. » Service immense rendu à Charles IX par notre nation, et dont son royal protégé eut dû se souvenir le jour de la Saint-Barthélemy.

Le lendemain de cette délivrance, l'entrée du régiment suisse eut tous les honneurs d'un véritable triomphe. Le roi les harangua à la porte Saint-Martin, il passa au cou de leur colonel le collier de l'ordre de Saint-Michel, et fit délivrer à la troupe la paie de bataille ; puis le parlement envoya, au nom du roi, le vin d'honneur à chaque capitaine. Le célèbre Lanoue a parlé en ces termes de cette retraite : « J'ai entendu que ce gros bataillon fit une contenance digne des Suisses, car, sans jamais s'estonner, ils avancèrent serrés, toujours la teste comme a coutume de faire un gros sanglier que poursuivent les aboyeurs, jusqu'à ce qu'on les abandonna, voyant bien qu'il n'y avait nulle apparence de les forcer. »

souvenirs ; tout y est actuel et vivant. En général, l'étranger qui parcourt notre pays, ou, pour mieux dire, qui le traverse, est trop enclin à le juger tout entier d'après l'impression des villes qu'il a vues à la hâte, des établissements qu'il a visités, des auberges où il est descendu. La population de tous ces lieux, qui peut constituer la Suisse officielle, n'est pas celle qu'il faut aller voir exclusivement. Voulez-vous que votre instruction, à cet égard, soit complète ? Que votre barque sillonne les lacs et les rivières ; franchissez les montagnes, descendez dans les vallées, ne dédaignez pas tel petit village qui vous semble inhospitalier ; là, peut-être, vous attend quelqu'un de ces spectacles qui en disent plus que les tableaux des économistes ou que les chiffres des faiseurs de statistique. Qui pourrait se flatter de connaître *Berne*, s'il n'a vu l'Oberland ? Connaitrait-on bien les Neuchatelois à ne les voir que dans Neuchâtel ? Tel canton n'est pas reconnaissable dans sa capitale. Ce qu'on a dit ailleurs du sol de la Suisse s'applique à ses habitants ; la zone des races, s'il est permis de s'exprimer ainsi, est aussi différente que celle des climats : même variété, mêmes oppositions, partant mêmes contrastes. On n'aura jamais fini d'étudier la Suisse, et il faut s'attendre à y voir détruire à chaque pas les indications des voyageurs ; elle échappe presque à toute analyse par la délicatesse et l'infinité de ses détails.

Nous voilà dans l'Entlibuch, presque au sortir de Lucerne, ville ancienne, mais que la civilisation rajeunit tous les jours ; ville polie, élégante même, industrielle autant qu'un peuple ami des arts peut aimer l'industrie ; ville civilisée, après tout, et fort civilisable. Eh bien ! à cinq ou six lieues de là, c'est-à-dire dans l'Entlibuch où nous entrons, tout a changé : le site seul dit encore qu'on est aux environs de Lucerne, mais, population, mœurs, habitations, cérémonies, costumes même, tout revêt un caractère primitif et particulier.

Je veux raconter les détails d'une cérémonie qui semblera bizarre à quelques-uns, intéressante peut-être au plus grand nombre. Il s'agit de la scène qui se joue dans tous les hameaux de l'Entlibuch, le dernier lundi du carnaval, ou *hirmonstag* ; sorte de représentation où tous les genres se confondent, le sérieux et le comique, le trivial et le poétique, l'art et la nature, le réel et l'idéal. La scène, si vous le voulez, sera aux portes du village d'Entlibuch, qui a l'honneur de donner son nom à toute la vallée. Il est midi, et le service divin est terminé. Au sortir de l'église, la foule aperçoit un drapeau hissé devant la maison de justice : c'est le signal de la cérémonie. Hommes, femmes, enfants, investissent la place ; il y a du monde à toutes les fenêtres des maisons ; pas un habitant ne voudrait manquer au spectacle ; tout le village est dans l'attente, les yeux tournés vers la porte principale. Tout-à-coup on voit paraître, monté sur un magnifique cheval, un inconnu, vêtu d'un costume de parade, chamarré de rubans, son chapeau chargé de fleurs et orné de petits miroirs. A mi-chemin de la maison principale, l'envoyé (car c'est un envoyé de quelque village voisin) s'arrête devant un cabaret ; on lui sert à boire, on boit avec lui, et il paie son écot par des quolibets et des épigrammes sur le village, sur les jeunes filles, sur les femmes, mais point sur les maris : cela fait, c'est-à-dire suffisamment rafraîchi, notre homme poursuit sa route ; arrivé sur la place, les magistrats du village viennent le saluer et tenir la bride de son cheval pendant qu'il met pied à terre. Dans les yeux des fêtants et du fêté, il y a une certaine gravité grotesque qui prête mieux à rire que les fades plaisanteries ou les gros mots en usage chez d'autres peuples plus civilisés. Après les premières politesses, le héros de la cérémonie remonte sur sa bête et commence une longue harangue qui est tout à la fois un cours d'histoire, une farce, une satire et un sermon, le tout en vers de la façon de l'orateur, et qu'il débite sur un ton de récitatif. Ce discours est divisé en quatre parties ; dans la pre-

mière, l'*histoire*, l'auteur dit quelques mots de l'histoire générale du pays et de l'histoire particulière de l'Entlibuch ; la seconde partie, la *farce*, est consacrée au récit grotesque de toutes les balourdises qui se sont dites dans la vallée pendant le cours de l'année ; il faut savoir que l'auteur comique nomme ses personnage et les *singe* ; il reproduit leur manière, leur tenue, leur prononciation, leurs *tics*, et comme son talent de mime est d'ordinaire fort distingué, on comprend l'hilarité de ces bons villageois, d'autant plus que les ridicules seuls sont attaqués. On sait qu'en Suisse on ne plaisante jamais sur les délits frappés de la réprobation des magistrats, on prend trop la vie au sérieux pour que ses misères puissent servir de texte à des amusements. La troisième partie, la *satire*, attaque la généralité des habitants de l'endroit ; notre Juvénal rustique les fait comparaître un à un devant son burlesque tribunal, il les harcelle de plaisanteries, il les drape de toutes les manières ; chacun doit prendre la plaisanterie en bonne part, et il n'y a d'exception pour personne, si ce n'est pour les magistrats ; encore est-il permis à l'orateur de les bafouer hautement, pourvu qu'il leur conserve l'anonyme. La dernière scène est morale, c'est un sermon ; le bon apôtre, sans changer de ton, invite ses auditeurs à l'obéissance aux lois, à être charitables, hospitaliers, travailleurs, à bien mériter de la patrie, et il leur promet, pour récompense, la répétition de la même fête pour le lundi-gras prochain.

La lecture terminée, car on a compris qu'un si long récit ne s'improvise pas, notre homme quitte sa monture, et se rend, revêtu du même costume, dans la salle de danse et d'exercice ; il choisit la plus jolie villageoise et ouvre le bal avec elle aux applaudissements de tous ; ensuite il prend la place d'honneur à la collation ; les magistrats sont à ses côtés et le servent ; malgré toutes les incartades des plaisants, sa personne reste inviolable et sacrée, au milieu même de l'ivresse de la fête ; seulement il ne faut pas qu'il se laisse surprendre par la nuit. Son caractère d'envoyé, ses fonctions privilégiées cessent avec le jour ; aussi ses adieux sont-ils précipités, et sa retraite a-t-elle tout l'air d'une fuite. Rentré dans son village, hors d'haleine, les magistrats le régalaient à leur tour, et lui font un petit présent. Ainsi se passe la cérémonie, et chaque village a son envoyé réciproque, Schupfheim honore OEschlimatt, Marbach honore Entlibuch, et ainsi de suite. Un long usage a consacré ce long et singulier cérémonial, et l'étiquette n'est pas mieux observée entre les cours des petits princes d'Allemagne. Il est inutile d'ajouter que tous les jeunes gens de l'Entlibuch passent le reste de cette joyeuse nuit à boire, à chanter et danser, avec un tel fracas que les torrents s'en émeuvent et que les montagnes en retentissent.

Autrefois la fête présentait un intermède maintenant supprimé. Il y a moins de soixante ans, sitôt le fameux discours terminé, le banneret de la commune levait en l'air son étendard, le magistrat prononçait une harangue guerrière, et chacun de partir, sans armes, il est vrai, mais avec autant d'ardeur que si quelque ennemi eût menacé la frontière ; les tambours *roulaient*, la musique se faisait entendre, et des cris de joie et de guerre leur répondaient. En route, la troupe se partageait en deux, l'une figurait les Suisses, l'autre l'ennemi. Il fallait voir les pères et les mères encourageant leurs fils, les enfans maudissant leur âge trop tendre encore, et les vieillards gémissant sur la perte de leur vigueur qui les enchainait loin des combats. Une fois dans la plaine, les deux troupes prenaient position, et tombant genoux en terre, et levant les bras vers le ciel, imploraient sa protection ; puis, au signal donné par la trompette, tous se relevaient, et les deux troupes se précipitaient l'une contre l'autre, bras contre bras, genou contre genou, poitrine contre poitrine ; sorte de combat gymnastique, où personne ne voulait céder ni reculer, et où les plus faibles furent souvent foulés sous les



A. B. B. B. B.

Copyrighted by J. B. B. B.

THE B. B. B. B. B.

THE B. B. B. B. B.

mière, l'histoire, l'auteur dit quelques mots de l'histoire générale du pays et de l'histoire particulière de l'Entlibuch; la seconde partie, la *faren*, est consacrée au récit grotesque de toutes les balourdises qui se sont dites dans la vallée pendant le cours de l'année; il faut savoir que l'auteur comique nomme ses personnages et les *singe*; il reproduit leur manière, leur tenue, leur prononciation, leurs *ties*, et comme son talent de mime est d'ordinaire fort distingué, on comprend l'hilarité de ces bons villageois, d'autant plus que les ridicules seuls sont attaqués. On sait qu'en Suisse on ne plaisante jamais sur les délits frappés de la réprobation des magistrats, on prend trop la vie au sérieux pour que ses misères puissent servir de texte à des amusements. La troisième partie, la *satire*, attaque la généralité des habitants de l'endroit; notre Juvénal rustique les fait comparaître un à un devant son burlesque tribunal, il les harcèle de plaisanteries, il les drapé de toutes les manières; chacun doit prendre la plaisanterie en bonne part, et il n'y a d'exception pour personne, si ce n'est pour les magistrats; encore est-il permis à l'orateur de les bafouer hautement, pourvu qu'il leur conserve l'anonymat. La dernière scène est morale, c'est un sermon; le bon apôtre, sans changer de ton, invite ses auditeurs à l'obéissance aux lois, à être charitables, hospitaliers, travailleurs, à bien mériter de la patrie, et il leur promet, pour récompense, la répétition de la même fête pour le lundi-gras prochain.

La lecture terminée, car on a compris qu'un si long récit ne s'improvise pas, notre homme quitte sa monture, et se rend, revêtu du même costume, dans la salle de danse et d'exercice; il choisit la plus jolie villageoise et ouvre le bal avec elle aux applaudissements de tous; ensuite il prend la place d'honneur à l'orchestre; les magistrats sont à ses côtés et le servent; malgré toutes les incartades des plaisants, sa personne reste inviolable et sacrée, au milieu même de l'ivresse de la fête; seulement il ne faut pas qu'il se laisse surprendre par la nuit. Son caractère d'envoyé, ses fonctions privilégiées cessent avec le jour; aussi ses adieux sont-ils précipités, et sa retraite a-t-elle tout l'air d'une fuite. Rentré dans son village, hors d'haleine, les magistrats le régalaient à leur tour, et lui font un petit présent. Ainsi se passe la cérémonie, et chaque village a son envoyé réciproque. Schupfeim honore Oeschlimatt, Marbach honore Entlibuch, et ainsi de suite. Un long usage a consacré ce long et singulier cérémonial, et l'étiquette n'est pas mieux observée entre les cours des petits princes d'Allemagne. Il est inutile d'ajouter que tous les jeunes gens de l'Entlibuch passent le reste de cette joyeuse nuit à boire, à chanter et à danser, avec un tel fracas que les torrents s'en émeuvent et que les montagnes en retentissent.

Autrefois la fête présentait un intermède maintenant supprimé. Il y a moins de soixante ans, sitôt le fameux discours terminé, le banneret de la commune levait en l'air son étendard, le magistrat prononçait une harangue guerrière, et chacun de partir, sans armes, il est vrai, mais avec autant d'ardeur que si quelque ennemi eût menacé la frontière; les tambours *roulaient*, la musique se faisait entendre, et des cris de joie et de guerre leur répondaient. En route, la troupe se partageait en deux, l'une figurait les Suisses, l'autre l'ennemi. Il fallait voir les pères et les mères encourageant leurs fils, les enfants maudissant leur âge trop tendre encore, et les vieillards gémissant sur la perte de leur vigueur qui les enchainait loin des combats. Une fois dans la plaine, les deux troupes prenaient position, et tombant genoux en terre, et levant les bras vers le ciel, imploraient sa protection; puis, au signal donné par la trompette, tous se relevaient, et les deux troupes se précipitaient l'une contre l'autre, bras contre bras, genou contre genou, poitrine contre poitrine; sorte de combat gymnastique, où personne ne voulait céder ni reculer, et où les plus faibles furent souvent foulés sous les



A. Daveria lith.

d'après le Croquis du M.^r Ellger.

LUCERNE ET ZUG.

Lith. de Kappelin.



pieds des forts. Il arrivait souvent aussi qu'au plus vif de la mêlée les femmes et les jeunes filles se jetaient entre les combattants, mais leur intervention était rarement efficace, et, plus d'une fois, elles prirent part au combat où on ne les épargnait pas. La victoire enfin déclarée, les magistrats ne laissaient pas séparer les combattants qu'ils ne se fussent tendu la main en signe de paix définitive. On devine pourquoi ce combat simulé fut supprimé dans ces derniers temps; il y avait çà et là quelques bras démis, des jambes cassées, et, ce qui est pis, des haines particulières qui trouvaient pâture, ou des vengeance qui s'exerçaient.

Tels furent, tels sont encore ces divertissements belliqueux, où, par un amalgame étrange, on retrouve le caractère des jeux célébrés chez les Grecs, à Olympie par leurs athlètes, et sur les tréteaux de Thespis.

Du reste, si le combat de l'*hirmsmontag* a cessé, la fête burlesque se continue encore, et son institution semble irrévocable. Quant à la véritable gymnastique, quant à ces luttes d'athlètes dont l'antiquité nous a légué le souvenir, si l'on veut en retrouver les vivants tableaux, il faut visiter encore l'Entlibuch. Sept jours de l'année sont consacrés à cet exercice, qui a lieu à des places différentes. On s'y rend en foule des cantons voisins; il y a là des lutteurs de l'Oberland et du Hasli, des athlètes de l'Unterwald et de l'Emmenthal: rien ne manque à ces fêtes de la vigueur et du courage, et l'on croirait assister, sauf la différence du costume et des armes, à ces tournois si célèbres du moyen-âge, présidés par des magistrats, sinon par des rois, où les vieillards animaient leurs fils, où les femmes encourageaient du geste et de la voix leurs chevaliers, où parents et amis partageaient la gloire du vainqueur ou la honte du vaincu.

Chez tous les peuples, dans leurs divertissements les plus futiles même en apparence, il y a presque toujours une intention cachée; on les adopte d'abord par nécessité, et cette nécessité devient coutume utile et salutaire. Tels sont ces jeux de l'Entlibuch; les farces et les satires de l'*hirmsmontag* ont plus d'une fois servi la cause des mœurs en effrayant le vice par la menace de la censure publique; et quant à ces exercices gymnastiques, outre qu'ils entretiennent la vigueur et l'agilité si nécessaires à une population de laboureurs, ils nourrissent et confirment dans les cœurs une certaine ardeur belliqueuse qui a valu autrefois aux habitants une haute renommée militaire, et dont ils se montreraient encore dignes, s'il en était besoin, devant l'ennemi de la patrie commune. Ce sont les volontaires de l'Entlibuch qui commencèrent la victoire de Morat; plus tard, leur bannière fut teinte la première du sang des hordes d'Enguerrand de Couci? Ah! s'il est des usages et des cérémonies que le temps et la civilisation effacent et doivent effacer, ce ne sont pas assurément ceux qui rappellent à des populations énergiques et simples des souvenirs d'innocence, de gloire et de bonheur.

N. DE RUTTIMANN.

Notre récit devrait se terminer ici, mais, entraînés par la description de Lucerne et de l'Entlibuch, nous nous apercevons, un peu tard sans doute, que nous n'avons pas donné tous les renseignements nécessaires à la connaissance du canton: cette dernière note y suppléera.

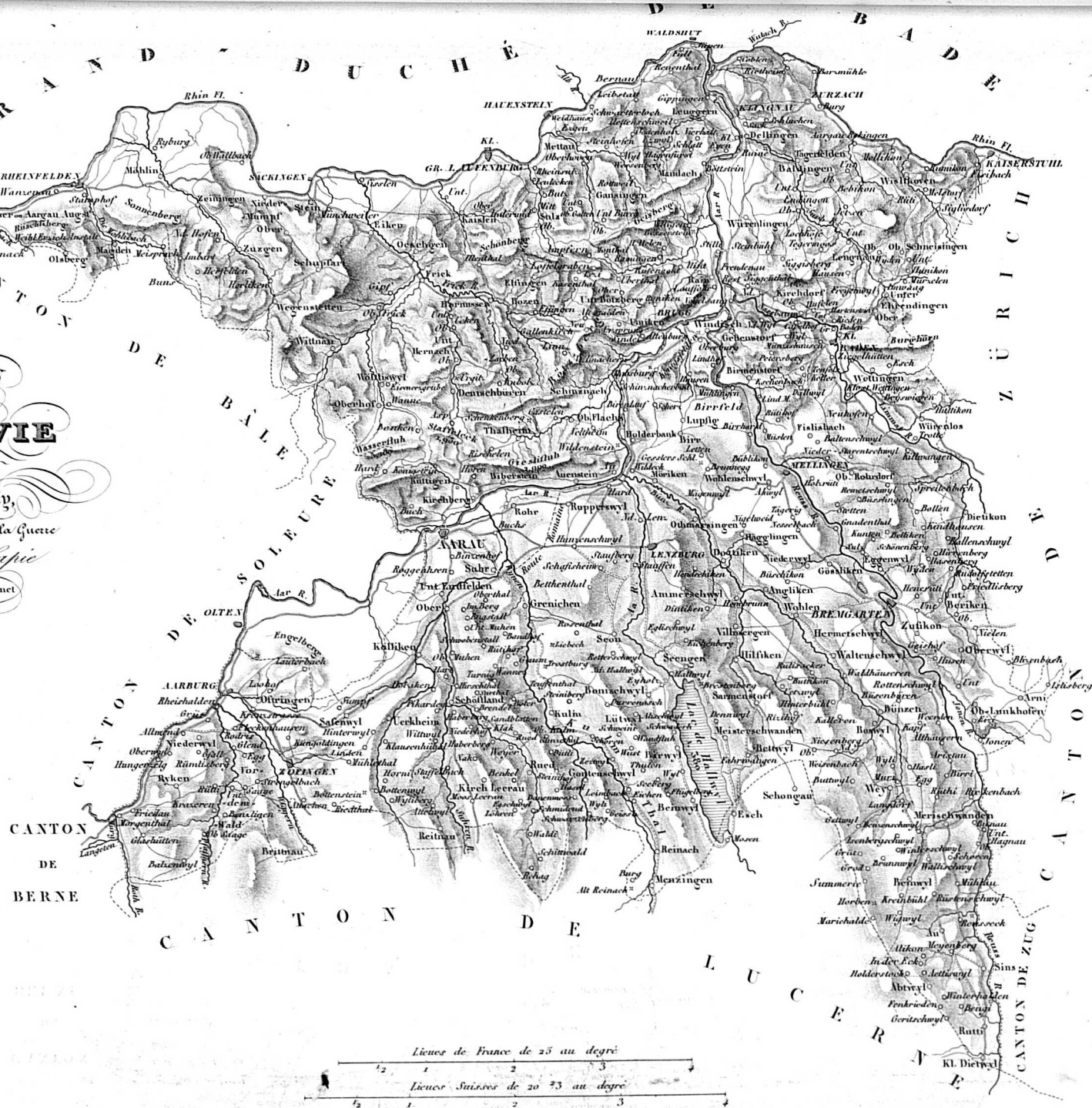
L'exportation consiste principalement en grains et bestiaux, l'importation en vins et sel. La valeur des bâtiments assurés contre l'incendie s'élevait, en 1827, à plus de 18,000,000 de francs. Les monnaies de Lucerne se divisent de la même manière que celles de Berne; sa-

voir, le louis d'or en 160 batz, et le gros écu en 40. On compte quinze aunes de Lucerne pour huit aunes de France, et huit pieds de Lucerne pour sept pieds de roi. Le grand arpent a quarante-cinq mille pieds carrés. Le poids usité pour les marchandises est, comme à Zurich, la livre de dix-huit onces.

Le canton de Lucerne a produit dans les armes et dans l'administration une foule d'hommes distingués; ses savants et ses écrivains méritent aussi une mention; disons en finissant, à l'honneur du pays, que, le premier, il a donné une imprimerie à la Suisse, celle du couvent de Berominoli, près de Lucerne, établie, en 1470, par le chanoine Elie de Laufen. Une autre circonstance digne d'être connue, c'est que le jeune Ulrich Hering, de Münster, qui apprit l'art de la composition dans cette imprimerie, l'exerça à Paris pendant quarante ans. Les premiers livres imprimés en France sont sortis de ses presses.

Dressé par
Ch. Duvothenay,
Géographe au Dépôt de la Guerre
Elève de M.^r Lapie

Gravé par C. Dyonnet
Benard sculp



LE CANTON D'ARGOVIE.

Étendue et limites du canton. — Ses montagnes et ses fleuves. — Histoire de l'Argovie. — Division territoriale et population, constitution, finances, revenus, culte, instruction publique. — Aarau et ses environs; le château d'Habsbourg; les ruines de Windonissa. — Les bains de Baden; Brugg, Zoffingue, Bremgarten, Muri, Lentzbouurg, le Frickthal. — Caractère et mœurs des Argoviens.

Le canton d'Argovie, le seizième de la confédération, comprend dans son territoire l'ancienne *Argovie*, le comté de Bade, le Frickthal, et les ci-devant *bailliages libres*. Il est borné au nord par le cours du Rhin, qui le sépare de l'Allemagne; à l'ouest, par les cantons de Bâle, de Soleure et de Berne; au sud, par le canton de Lucerne, et à l'est par ceux de Zurich et de Zug. Sa surface est de trente-trois milles carrés ou soixante-dix lieues environ.

Les montagnes qui traversent le canton appartiennent à la chaîne du Jura et ne présentent guère de sommets dignes d'être mentionnés, si ce n'est le Wasserfluh (2880 pieds) et le Gislæfluh (2710 pieds). Quatre des principales rivières de la Suisse coulent sur le territoire argovien. L'Aar, qui a donné son nom au canton, mêle, non loin de Brugg, ses eaux profondes à celles de la Reuss; un peu plus loin la Limmat, à sa sortie du lac de Zurich, vient s'y réunir; enfin le Rhin, près du petit village de Coblenz, reçoit les eaux de ces trois fleuves. Le seul lac d'Argovie est celui de Halweyl. Le canton possède plusieurs sources minérales et sulfureuses; dans le cours de notre récit nous aurons plus d'une occasion de les mentionner, et notamment celles de Baden; mais avant d'entreprendre notre tournée pittoresque de l'Argovie, avant de décrire ses curiosités et ses merveilles, nous éprouvons le besoin de dire un mot de l'histoire du pays. Ce sera le cadre du tableau dont plus tard nous tracerons les lignes.

À l'époque où les Romains pénétrèrent dans l'Helvétie, le pays était habité par les Rauques au nord du Jura, et par les Urbigènes au midi de la même chaîne. Le territoire aujourd'hui appelé *Argovie* fut un séjour de prédilection pour les vainqueurs; ils y fondèrent des villes, y tracèrent des routes, y élevèrent des monuments et des châteaux et camps de défense. Les souvenirs de *Windonissa* et de l'*Augusta Rauracorum* revivent encore dans les noms des deux villages de Windisch et d'Augst. L'invasion des barbares aux V^e et VI^e siècle effaça bientôt jusqu'aux traces de la conquête romaine. L'Argovie, à la suite de longues et sanglantes disputes, demeura au pouvoir des Francs jusqu'à l'établissement du régime féodal. À dater de cette époque, elle fit successivement partie du royaume de Bourgogne et des possessions des empereurs d'Allemagne, puis au XII^e siècle elle échut aux comtes de la maison d'Habsbourg. Ces comtes avaient des châteaux sur l'Aar, aux bords du lac de Lucerne et sur le Rhin, près de Laufenbourg. Quand le plus célèbre d'entre eux parvint au trône de l'empire, il n'oublia pas son pays, et les villes d'Argovie reçurent des privilèges et franchises municipales. Ses successeurs, loin d'imiter son exemple, s'attirèrent la haine du peuple et de la noblesse argovienne; la cupidité d'Albert I^{er}, les rigueurs inouïes de ses enfants poussaient les esprits irrités à la révolte, c'est-à-dire à un affranchissement.

La délivrance ou, si l'on veut, la conquête de l'Argovie par les Suisses, conquête qui eut lieu dans les premières années du XV^e siècle, est l'épisode le plus intéressant de notre his-

d'un commun accord, effacé de leur code de lois toute trace de patriciat et d'oligarchie, et il n'est aucun bourgeois qui ne puisse parvenir aux premiers emplois de l'état. Pour prendre part aux élections communales il suffit d'être domicilié depuis un an dans la commune, de posséder un bien fonds de 3 à 400 francs et d'avoir vingt-cinq ans révolus. Pour les électeurs du cercle, on exige un bien de 1,000 francs.

Le grand conseil est composé de cent cinquante membres, et le petit de treize. La population catholique du canton balançant également à peu près la population protestante, la moitié de chacun de ces conseils doit être protestante et l'autre catholique. Deux bourguemestres appartenant à l'un et à l'autre de ces cultes sont à la tête des conseils. Les bourguemestres, élus par le grand conseil, demeurent en charge une année, et sont rééligibles (1).

Dans chaque district, un préfet ou grand-bailli surveille l'exécution des lois. L'administration de la justice est confiée à deux sortes de tribunaux, l'un dit *de première instance*, composé du préfet et de quatre juges; l'autre dit *d'appel*, composé de treize membres. Les préfets, élus par le petit conseil, demeurent en charge douze ans et sont rééligibles. Les membres du tribunal d'appel, élus pour le même nombre d'années, sont renouvelés par tiers tous les quatre ans. C'est le grand conseil qui les nomme.

Le canton a un code pénal depuis 1805. La direction de la police est confiée à un conseiller d'état. Dans le chef-lieu de chacun des districts il existe une maison de détention. On a établi récemment à Baden une maison de correction pour les criminels de toute l'Argovie.

Le canton est divisé en onze districts militaires qui sont à peu de chose près les mêmes que les onze districts civils. Chaque bourgeois est astreint au service depuis dix-huit jusqu'à trente-six ans. La loi exige qu'ils s'habillent et s'arment à leurs frais; l'état pourvoit à l'équipement des indigents. La force armée du canton dépasse seize mille hommes, il fournit deux mille quatre cent dix hommes de contingent à la confédération. L'organisation militaire de l'Argovie est regardée comme une des meilleures de la Suisse.

Les revenus ordinaires de l'état s'élèvent de 500 à 550,000 francs; c'est indiquer le chiffre des dépenses (2).

Quant à l'organisation religieuse, elle se compose, pour l'église réformée, de cinquante-deux paroisses et de deux décanats, dont l'un renferme les classes d'Aarau et de Zoffingen, et l'autre celles de Lenzbourg et de Brugg. L'église catholique romaine compte soixante-onze cures, et relève de l'évêque de Bâle. C'est dans le district de Zurzach que les juifs ont le libre exercice de leur religion; ils y possèdent des synagogues.

L'instruction publique du canton est placée sous la surveillance d'un conseil de sept membres; outre l'école supérieure du canton fondée à Aarau, on compte d'autres écoles secondaires, et notamment à Laufenbourg, à Zurzach, Brugg, Baden et Zoffingen.

Aarau, capitale du canton et siège du gouvernement, est une ville assez grande et bien

(1) Les différentes branches de l'administration argovienne sont réparties entre les dix commissions suivantes :

- | | |
|-------------------------------|---------------------------------------|
| 1. Commission de l'intérieur; | 6. Conseil ecclésiastique réformé; |
| 2. Commission des finances; | 7. Conseil ecclésiastique catholique; |
| 3. Commission des comptes; | 8. Commission d'instruction publique; |
| 4. Commission militaire; | 9. Commission des pauvres; |
| 5. Commission des bâtiments; | 10. Commission sanitaire. |

(2) Ces revenus se composent de la dîme et de l'impôt foncier, qui produisent plus de 250,000 francs; du produit des domaines et des forêts, qui donnent 40,000 francs; d'une taxe sur la poudre et le sel (70,000 francs environ), de l'impôt sur les boissons (26 à 28,000 francs), et d'autres revenus provenant des postes, des chasses et de la pêche, des amendes et du droit des successions.



La Jolla, Cal.

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

1900

Aug. 1900

d'un commun accord, efface de leur code de lois toute trace de patriciat et d'oligarchie, et il n'est aucun bourgeois qui ne puisse parvenir aux premiers emplois de l'état. Pour prendre part aux élections communales il suffit d'être domicilié depuis un an dans la commune, de posséder un bien fonds de 3 à 400 francs et d'avoir vingt-cinq ans révolus. Pour les électeurs du cercle, on exige un bien de 1,000 francs.

Le grand conseil est composé de cent cinquante membres, et le petit de treize. La population catholique du canton balancé également à peu près la population protestante, la moitié de chacun de ces conseils doit être protestante et l'autre catholique. Deux bourguemestres appartenant à l'un et à l'autre de ces cultes sont à la tête des conseils. Les bourguemestres, élus par le grand conseil, demeurent en charge une année, et sont rééligibles (1).

Dans chaque district, un préfet ou grand-bailli surveille l'exécution des lois. L'administration de la justice est confiée à deux sortes de tribunaux, l'un dit de *première instance*, composé du préfet et de quatre juges; l'autre dit d', composé de treize membres. Les préfets, élus par le petit conseil, demeurent en charge douze ans et sont rééligibles. Les membres du tribunal d'appel, élus pour le même nombre d'années, sont renouvelés par tiers tous les quatre ans. C'est le grand conseil qui les nomme.

Le canton a un code pénal depuis 1805. La direction de la police est confiée à un conseiller d'état. Dans le chef-lieu de chacun des districts il existe une maison de détention. On a établi récemment à Baden une maison de correction pour les criminels de toute l'Argovie.

Le canton est divisé en onze districts militaires qui sont à peu de chose près les mêmes que les onze districts civils. Chaque bourgeois est astreint au service depuis dix-huit jusqu'à trente-six ans. La loi exige qu'ils s'habillent et s'arment à leurs frais; l'état pourvoit à l'équipement des indigents. La force armée du canton dépasse seize mille hommes, il fournit deux mille quatre cent dix hommes de contingent à la confédération. L'organisation militaire de l'Argovie est regardée comme une des meilleures de la Suisse.

Les revenus ordinaires de l'état s'élèvent de 500 à 550,000 francs; c'est indiquer le chiffre des dépenses (2).

Quant à l'organisation religieuse, elle se compose, pour l'église réformée, de cinquante-deux paroisses et de deux décanats, dont l'un renferme les classes d'Aarau et de Zoffingen, et l'autre celles de Lenzbourg et de Brugg. L'église catholique romaine compte soixante-onze cures, et relève de l'évêque de Bâle. C'est dans le district de Zurzach que les Juifs ont le libre exercice de leur religion; ils y possèdent des synagogues.

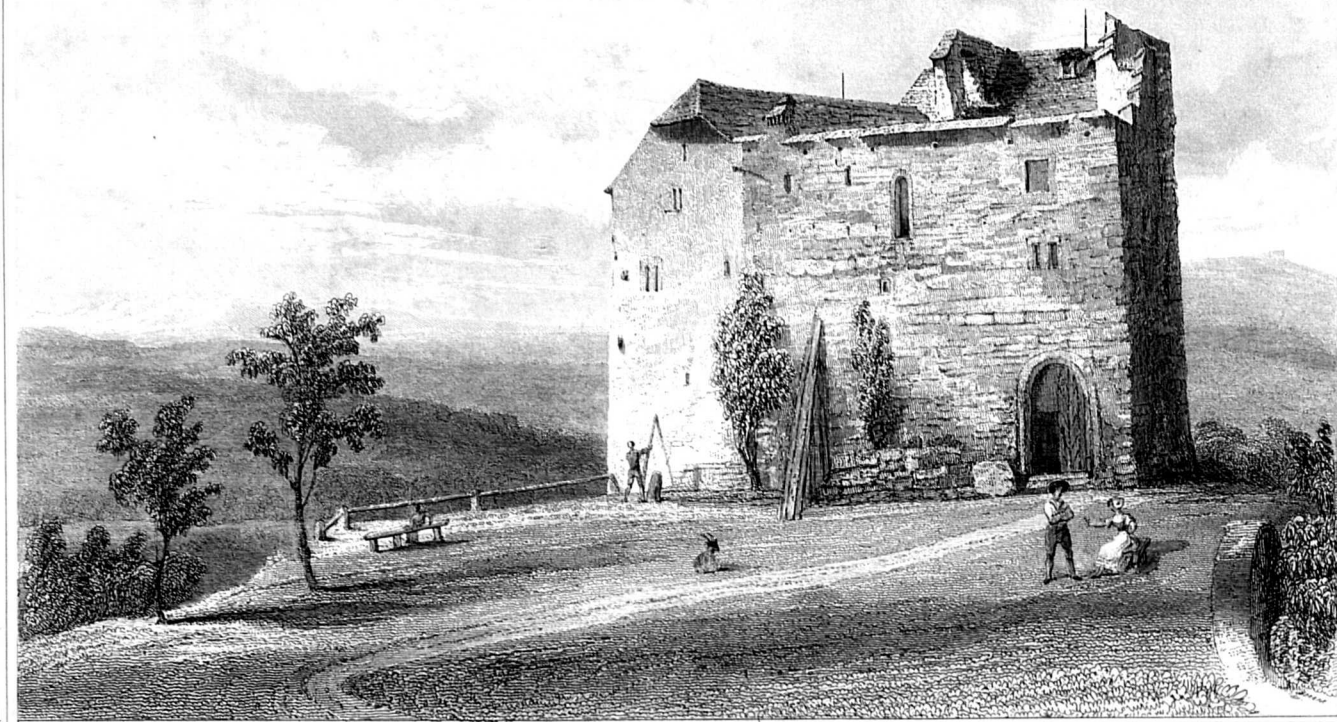
L'instruction publique du canton est placée sous la surveillance d'un conseil de sept membres; outre l'école supérieure du canton fondée à Aarau, on compte d'autres écoles secondaires, et notamment à Laufenbourg, à Zurzach, Brugg, Baden et Zoffingen.

Aarau, capitale du canton et siège du gouvernement, est une ville assez grande et bien

(1) Les différentes branches de l'administration argovienne sont réparties entre les dix commissions suivantes :

- | | |
|-------------------------------|---------------------------------------|
| 1. Commission de l'intérieur; | 6. Conseil ecclésiastique réformé; |
| 2. Commission des finances; | 7. Conseil ecclésiastique catholique; |
| 3. Commission des comptes; | 8. Commission d'instruction publique; |
| 4. Commission militaire; | 9. Commission des pauvres; |
| 5. Commission des bâtimens; | 10. Commission nautique. |

(2) Les revenus se composent de la dîme et de l'impôt foncier, qui produisent plus de 150,000 francs; du produit des forêts, qui donnent 40,000 francs; d'une taxe sur la poudre et le sel (70,000 francs environ); d'un impôt sur les boissons (25 à 28,000 francs), et d'autres revenus provenant des postes, des chasses et de la pêche.



Girard del.

Le Petit sc.

CHÂTEAU DE HABSBURG
(ARCOVIE)

Alpes Pittoresques.

bâtie, ouverte de toutes parts, et qui se confond avec la campagne environnante, car elle n'a ni portes ni murs d'enceinte : elle est située sur l'Aar et sur le Susback, à peu de distance du Jura. On y compte environ cinq mille habitants. Pour terminer ces renseignements de pure statistique, nous dirons qu'elle possède une maison-de-ville digne d'une grande capitale; et à défaut de cathédrale, un vaste et commode hospice, ouvert, non-seulement aux malades, mais à l'indigence; établissement qui honore l'humanité des Argoviens.

La ville, qui, dans ces derniers temps, s'est accrue de nombreuses constructions, a une origine assez reculée; on en attribue la fondation, vers le X^e siècle, aux comtes de Rore. L'hôtel-de-ville a été bâti précisément sur l'emplacement du château de ces anciens seigneurs. Aarau n'a pas pour elle la splendeur des monuments ni la richesse des cités commerçantes, mais elle est renommée pour ses institutions, et surtout pour celles qui intéressent le plus directement les grands états comme les petits, nous voulons dire ses établissements d'instruction publique. Littéraire aujourd'hui comme Zurich, il ne manquerait à notre ville pour participer à la gloire scientifique de Genève, qu'une position plus favorable et des relations plus activement entretenues avec les capitales étrangères. La bibliothèque publique s'est récemment enrichie de la magnifique collection de livres du savant général de Zurlauben, de Zug; et grâce au nombre et à l'importance de ses manuscrits, relatifs à l'histoire de la Suisse, on peut la regarder comme l'une des plus riches de la Suisse.

Les voyageurs, ordinairement avides de curiosité, ne manquent pas d'aller visiter la collection de tableaux de M. Meyer, tous exécutés par le même peintre, M. Reinhard, collection qui, à la belle exécution manuelle, joint encore un puissant intérêt historique. Tous les costumes de la Suisse y figurent, et, mieux encore, ses mœurs y sont retracées et exprimées au vif dans une suite de scènes champêtres ou domestiques. Dans la même maison, on voit un plan en relief d'une grande partie de la contrée, ouvrage prodigieux d'esprit et de patience, et que l'on peut admirer après celui de M. le général Pfyffer, à Lucerne. Mais aucune des curiosités de l'intérieur de la ville ne vaut celles que présentent ses environs.

C'est là la terre des ruines et des souvenirs : débris romains, manoirs féodaux, glorieux et poétiques vestiges; il serait trop long d'énumérer le nombre de châteaux-forts qui, dans un rayon de quatre lieues, font à la ville comme une ceinture de ruines; pour le moment, nous ne parlerons que du plus remarquable, du château de Habsbourg. Bien qu'il soit situé sur une montagne (le Wülpesberg), et que sa position, quand on l'envisage de près, semble encore assez formidable, il est loin de répondre à l'idée qu'on a dû s'en faire sur le nom majestueux qu'il porte. Ce château ressemble aussi bien à une métairie qu'à un fort; il est vrai qu'il était l'un et l'autre pour l'illustre famille qui l'habita. Figurez-vous une tour carrée, plane et massive, flanquée d'un bâtiment de forme irrégulière et dont l'enceinte est peu considérable, tout cela assez bien conservé; tel est le berceau des Césars modernes. Le bâtiment n'a qu'une seule porte, ses fenêtres sont clairsemées et fort étroites; sauf l'ancienne toiture qui a disparu, et une espèce de plancher disposé en plusieurs étages auxquels on monte par des escaliers de bois, et qui conduit jusqu'au sommet de la tour, le manoir est encore extérieurement tel qu'il sortit des mains de l'architecte en l'an 1020. C'est à l'intérieur que le délabrement commence; une seule salle a conservé des traces de sculpture sur son plafond, mais le temps et la fumée en ont rendu le bois noir comme de l'encre. Le château de Habsbourg est habité aujourd'hui par une famille de pâtres; la salle d'armes du grand Rodolphe est leur cellier, ils ont dressé leurs grabats dans son arsenal, ils y dorment encore sous l'inutile protection de deux couleuvrines braquées aux fenêtres par Rodolphe

lui-même, et qui ne servent plus qu'aux usages les plus pacifiques et les plus vulgaires ; bref, et pour dernier contraste, les habitants actuels du château d'Habsbourg vous demandent l'aumône. Au devant du château quelques cabanes se groupent en forme de village ; il n'y a pas d'église. Une tour, quelques pierres et un nom, voilà donc tout ce qui reste en Suisse du plus puissant seigneur d'Argovie, du premier-né de la maison d'Autriche (1). Il est certain, et la tradition le prouve suffisamment, que, pour leur temps, les possesseurs du manoir de Habsbourg furent, même avant Rodolphe, des personnages importants ; aujourd'hui, ils soutiendraient difficilement la comparaison, quant à l'étendue et à la richesse de leurs domaines, avec de simples propriétaires campagnards. C'est pareille réflexion sans doute qui fit dire à l'empereur Joseph II visitant le berceau de sa maison : « En vérité, nous n'avons pas toujours été de grands seigneurs. »

Quand on parle d'un château suisse et surtout d'un château bâti sur une montagne, il ne faut pas oublier de mentionner le point de vue qu'il présente. Les ancêtres de Rodolphe voyaient certainement de l'esplanade de leur château plus de pays qu'ils n'en possédaient ; ce fut peut-être là le secret aiguillon de leur humeur aventureuse et guerroyante. D'abord ils découvraient la longue trainée du cours du Rhin, et au-delà, ce grand espace boisé qu'on appelle la forêt Noire ; à une distance plus rapprochée, ils apercevaient l'emplacement d'un camp romain, précisément dans la position militaire la plus importante de la Suisse, c'est-à-dire au point de jonction de l'Aar, de la Limmat et de la Reuss ; enfin, de l'est au sud, leurs yeux étaient arrêtés par l'imposant rideau des Alpes, depuis le Glarnirsch jusqu'au Stockorn.

Nous venons de citer des ruines, voici maintenant l'emplacement d'autres ruines non moins imposantes, celles de Windonissa, près de la jonction de l'Aar et de la Reuss. Le village de Windisch ne les désigne qu'imparfaitement ; Windonissa en effet couvrait tout le territoire occupé par la petite ville de Brugg, par les villages qui l'entourent (Windisch y compris), et s'étendait sur tout l'intervalle qui sépare le château de Habsbourg de l'abbaye de Kœnigsfelden. Il n'en reste même plus de ruines, nous l'avons dit ; c'est tout au plus si on en reconnaît les traces, traces de temples et d'aqueducs, et puis quelques médailles, ruines voyageuses qu'on retrouve plutôt dans nos musées qu'ici. Les Romains, au dire de Tacite, avaient fait de Windonissa le principal boulevard de leur empire contre les barbares ; aux premiers jours de l'Eglise, elle devint le siège d'un évêque ; cherchez-y maintenant le nom de Vespasien qu'on y lisait encore au dernier siècle, la mousse et le lierre l'ont caché ; on fait la moisson dans le grand amphithéâtre, il y a une vigne dans le cirque ; les vases antiques, ceux qui servaient aux saints sacrifices, se retrouvent en miettes sous le soc de la charrue ; il n'y a plus ni palais, ni temples, ni rien de romain ; il n'y a plus d'évêché (c'est celui de Constance). Cette plaine est fertile, tant de sang l'arrosa ! Là-bas Cœcinnna battit les Helvétiens, ici (je suppose que vous touchez aux portes de Kœnigsfelden) Constance Chlore tailla en pièces une armée de barbares.

A ce nom de Kœnigsfelden (le Champ du roi) se rattachent de sanglantes traditions locales. Le 1^{er} mars 1308 l'empereur Albert traversait cette plaine, suivi de quelques seigneurs de sa cour parmi lesquels était le duc Jean d'Autriche, son neveu. Arrivés aux bords de la rivière (la Reuss), quelques-uns de ces seigneurs proposèrent au prince une promenade en bateau. L'empereur monta, lui cinquième, dans la barque, qui n'aurait pu contenir plus de monde. Parvenus à l'autre rive, Jean d'Autriche porta à son oncle un coup

(1) La maison de Habsbourg s'est éteinte au siècle dernier, pour le trône du moins, dans la personne de l'impératrice Marie-Thérèse. L'empereur d'Autriche actuel appartient à une branche collatérale.

de poignard dans la gorge en lui disant : *Voilà le prix de tes injustices !* Un autre conjuré, le sire de Balm, perça l'empereur de son épée, et Walther d'Eschenbach lui fendit la tête. De Wart fut le seul qui ne porta pas de coups. Cela fait, les conjurés s'enfuirent, épouvantés de leur action : ils ne devaient plus se revoir. Albert expira sur le rivage entre les bras d'une pauvre femme qui était accourue à ses cris. On sait avec quel acharnement les enfants d'Albert (Léopold et Agnès) poursuivirent les familles et les amis des assassins. Leurs serviteurs, leurs hommes d'armes, leurs alliés, on ne fit grâce à personne. *Je me baigne dans la rosée de mai*, s'écriait Agnès au moment où sous ses yeux on décapitait quarante-six gentilshommes. Selon Muller, le nombre des victimes s'éleva à plus de mille. Il n'y eut de punis que les innocents ; les véritables meurtriers échappèrent. De Wart, dont tout le crime était d'avoir assisté à l'assassinat sans l'empêcher, fut roué vif. De Balm ne fut jamais retrouvé ; d'Eschenbach vécut trente ans encore, caché dans le Wurtemberg, sous des habits de berger. Quant au duc Jean il passa en Autriche, déguisé en moine, puis il s'en vint mourir tranquillement à Pise.

Tant de massacres finirent par éveiller des remords dans l'âme d'Agnès, et c'est pour les calmer qu'elle fonda cette abbaye de Kœnigsfelden. Elle y vécut cinquante ans, au milieu de vingt moines et de quarante religieuses (1). *Femme*, lui dit à ce sujet l'ermite Berthold d'Offringen, lorsqu'elle alla le voir dans la montagne pour l'attirer dans son couvent, *c'est mal servir Dieu que de répandre le sang innocent, et que de fonder des monastères avec des biens acquis par la violence*. Il est inutile de dire que cette princesse trouva là son tombeau. Après elle les deux Léopold d'Autriche, que les Suisses vainquirent successivement, l'un à Morgarten et l'autre à Sempach, y furent inhumés ; une foule d'autres seigneurs allemands qui trouvèrent la mort sur nos champs de bataille y eurent aussi leurs sépultures ; mais en 1770 l'impératrice Marie-Thérèse fit enlever tous ces ossements, qui furent réunis dans un tombeau commun au monastère de Saint-Blaise, dans la forêt Noire. L'abandon du monastère et son délabrement avaient précédé la translation des restes illustres qui y étaient conservés, dès le XVI^e siècle il n'avait plus que des morts pour habitants. Aujourd'hui, vous ne verrez guère dans l'église que la trace des autels, rien n'y parle plus des souvenirs qu'il devait éterniser, si ce n'est que sur les vitraux, peints avec toute la perfection qui distingue l'époque de la renaissance, se déroule encore la tragique histoire d'Albert et de sa fille. Le monument le plus curieux, après l'église, c'est celui qui s'élève au centre de la principale salle, dallée avec les pierres tumulaires des chevaliers morts à Sempach et à Morgarten, sorte de catafalque en marbre noir paré d'inscriptions éclatantes, étalant des noms illustres, et sous lequel il ne reste même pas de cendres. Il faut visiter aussi, dans le cloître, l'appartement de la fondatrice. Les traces d'une peinture grossière qu'elle fit exécuter elle-même y sont reconnaissables encore. On voit l'alcove dégarnie et un coffre de bois de chêne bardé de fer qui servait aux usages de cette princesse (2). Au-dessus de cet appartement, on a quelque peine à distinguer les cellules des religieuses.

Passons à un sujet moins triste : voici Baden et ses fameux bains. Les bains de Baden

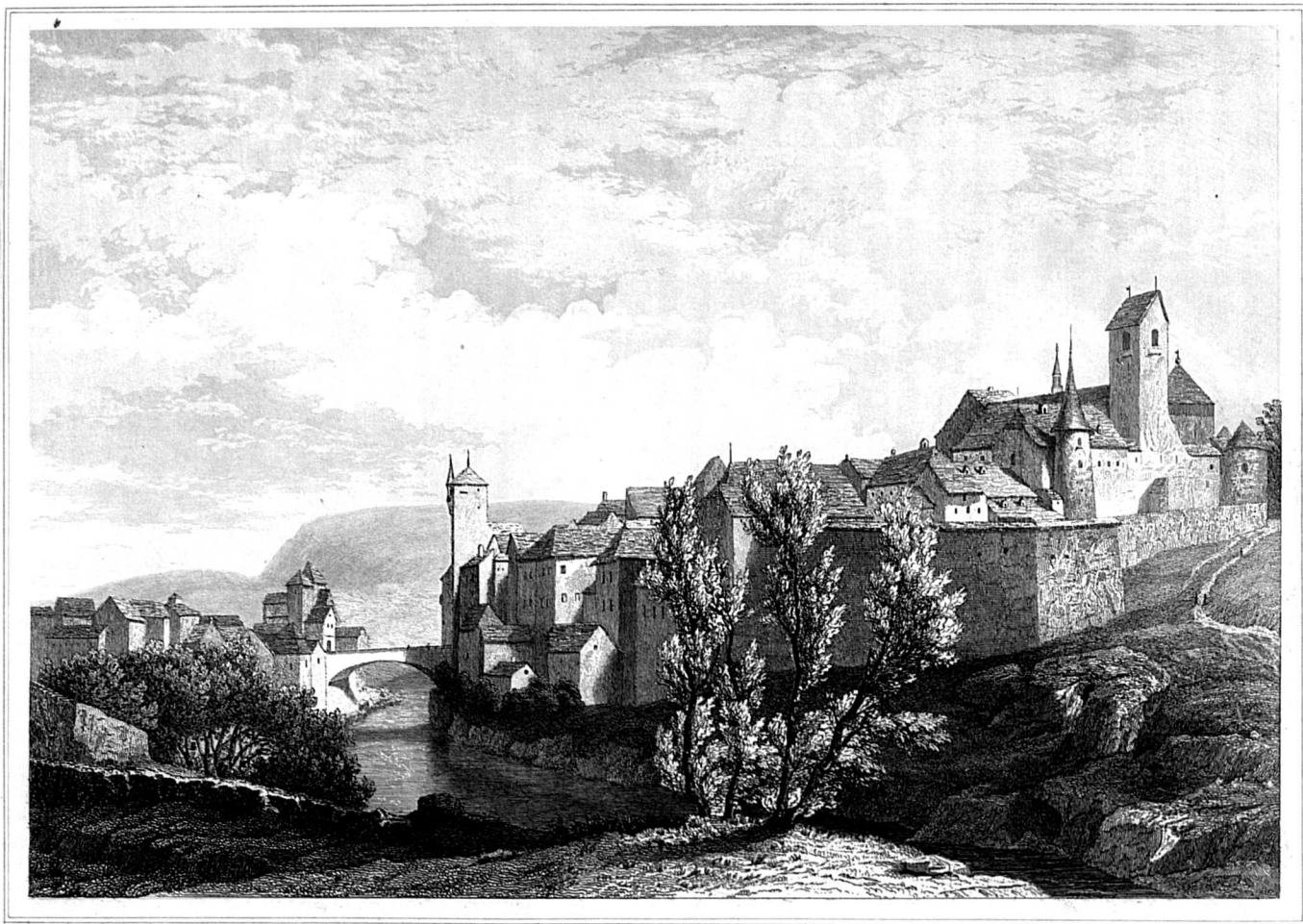
(1) Le couvent coûta trois mille marcs d'argent, somme énorme pour le temps. Il fut exempté d'impôts et libre de la juridiction des tribunaux. Les règlements de la fondatrice, qui ont été conservés jusqu'à nos jours, font voir qu'elle avait fort à cœur le bien-être de ses ouailles : potage deux fois par jour, vin en abondance, fruits, volaille et gibier, rien ne manquait à leurs repas.

(2) On veut que ce coffre ait été fait de l'arbre auprès duquel l'empereur fut assassiné. Cet arbre se trouvait à l'endroit même où s'éleva le maître-autel de l'église.

furent célèbres dans l'antiquité. Les Romains les appelaient *Thermæ helveticæ*. Au rapport de Tacite, ils étaient très-fréquentés sous les premiers empereurs (1). Plus tard, leur renommée faiblit ou s'éclipsa même tout-à-fait. Du moins, pour retrouver quelque trace de leur réputation, faut-il aller jusqu'au commencement du XV^e siècle. A cette époque un savant florentin, qui eut depuis l'insigne honneur d'être le secrétaire de huit papes, vint en Suisse et s'arrêta aux eaux de Baden. C'était Poggio Bracciolini; la lettre qu'il écrivit à ce sujet à son ami, Léonard d'Arezzo, mérite d'être connue. Ce Poggio était un satirique écrivain, comme presque tous les écrivains italiens de la même époque, fort habile à retrouver la trace des mauvaises mœurs sous le vernis élégant et prétentieux de son temps, et qui s'est exprimé sur Baden et la société qu'il y rencontra comme il eût parlé de Rome et des Borgia, s'il l'eût osé (2). Son récit n'est pas si scandaleux qu'on l'a prétendu (cela étant, nous ne

(1) *Direptus longâ pace in modum municipiî locus, amæno salubrium aquarum usu frequens.* (Histo-riarum, liber I.)

(2) Je t'écris cette lettre de certains bains où, étant allé à l'aventure, j'ai trouvé la guérison de mes mains malades; j'en conclus qu'il vaut la peine de te décrire leur situation, les plaisirs qu'on y goûte, les mœurs de ceux qui les fréquentent et leur manière d'en user. Les anciens auteurs parlent fort au long des bains de Pouzzole, où tout Rome accourait pour s'amuser; mais je n'imagine pas qu'ils puissent l'emporter sur ceux-ci ni même leur être comparés à aucun égard, car les plaisirs de Pouzzole étaient attachés davantage à la beauté du local et à la magnificence des bâtiments qu'à la vertu des eaux ou qu'à la société qu'on y trouvait; ici, au contraire, le paysage n'est pas pour grand chose dans les plaisirs dont on jouit, mais tout le reste est si enivrant que je me demande encore si la reine des grâces et des amours n'a pas quitté son île de Chypre pour fixer son séjour parmi les visiteurs de Baden, tant on y observe exactement son aimable code.... Avant de te parler des bains il faut que je te dise un mot de la route qui y conduit, depuis Constance. Le premier jour, je vins en bateau par le Rhin à Schaffouse, puis, à cause des cataractes de ce fleuve à travers des rochers escarpés et de la rapidité de son cours, je cheminaï à pied jusqu'à Kaiserstul. Cette ville, dont le nom allemand signifie *le Siège de César*, l'a pris, je crois, de sa situation avantageuse sur une colline qui domine le fleuve. Les Romains y ont eu une station militaire. Nous admirâmes là la chute du Rhin, qui tombe d'une montagne entre des écueils avec un tel fracas, qu'on dirait qu'il gémit de sa chute. Ce qu'on nous raconte des cataractes d'Egypte doit être vrai, et je ne m'étonne plus que les habitants de leur voisinage soient affligés de surdité au bruit d'un pareil fracas. Ici le Rhin ressemble au Nil par la terreur qu'il inspire et l'étourdissement qu'il cause à plus de quatre cents pas de distance. La ville des Bains (en allemand Baden) est située dans une vallée, entre de hautes collines, tout près d'une rivière qui, deux lieues plus bas, se jette dans le Rhin. A quelque distance, au bord de la Limmat, vous apercevez les bains, assez beaux bâtiments qui font cercle autour d'une vaste cour centrale. Chaque maison a dans son intérieur un bain à l'usage des hôtes qui l'habitent. On y compte vingt-huit bains particuliers et deux bains publics, ces derniers en plein air. C'est le *lavoir* de la populace; hommes et femmes, jeunes et vieux, y descendent en foule et pêle-mêle, car je compte pour rien la mince barrière qui est censée séparer les sexes. Il est plaisant de voir entrer, nues comme la main, dans ces eaux bienfaisantes, des vieilles toutes ridées et de jolies adolescentes, et cela sous les yeux de tous, qui, par exemple, ne font jamais de ce spectacle le texte de mauvaises plaisanteries. Les bains particuliers à chaque hôtel sont communs aux deux sexes. Une cloison, il est vrai, les coupe en deux, mais cette cloison est percée de plusieurs petits guichets par lesquels on peut se regarder, se toucher et faire collation. Il est d'usage de se faire mutuellement des visites au bain, aussi les femmes ne se gênent point; elles vont et viennent sans trop s'inquiéter de leur toilette; elles s'enveloppent d'un long peignoir, le cou et les bras restent nus; les hommes se contentent d'une espèce de justaucorps qui leur laisse la poitrine à découvert... Tu me demanderas quelle est la vertu des bains de Baden? Ils en possèdent plusieurs: leur principale, c'est d'être favorables à la fécondité; voilà pourquoi, dit-on, les femmes y affluent. En outre, grand nombre de jeunes gens, chercheurs de bonnes fortunes, amis de la joie et du plaisir, s'y donnent rendez-vous. J'y ai vu un nombre infini de jeunes beautés qui toutes présentaient des indispositions physiques; je les y ai vues en société de leurs chambrières, les maris absents, et aussi richement parées que s'il s'agissait d'aller au bal. Étrange réunion où l'on voit des religieuses, des frères-lais, des moines, des abbés, tous oublieux de la règle et du cloître, jouant du luth, se couronnant de fleurs, et visitant les dames au bain. Si par hasard un mari se trouve là, ne va pas croire qu'il s'étonne de trouver sa femme en tête à tête avec un étranger; il voit tout d'un bon œil et prend tout en bonne part. Aussi la jalousie qui tourmente nos maris d'Italie leur est inconnue; c'est au point qu'il n'y a pas de mot, dans la langue de la nation suisse, pour désigner cette terrible passion.



Girard del.

Roca sc.

BRUGG

(ARGOVIE)

l'aurions pas cité), parce que l'écrivain est de bonne foi tout en conservant son humeur satirique. On comprend qu'il est impossible au narrateur italien d'attribuer ce laisser-aller et ce sans-gêne de la société suisse à l'innocence des mœurs; il croit y voir un raffinement de corruption, telle est son opinion que justifie peut être le temps où il l'a émise.

On trouve à Baden, dans la saison des bains, une foule de dames de tous les pays; on y remarque surtout beaucoup de Zurichoises, qui, disent-elles, n'y sont que pour raison de santé (1). On prétend que jadis ces dames stipulaient, dans leur contrat de mariage, qu'elles auraient le droit d'aller à Baden une fois tous les deux ans, toujours pour motif de santé. Les eaux de Baden n'ont rien perdu de leur réputation, même dans ce siècle de lumières, et les femmes qui désirent devenir mères vont encore s'asseoir, comme il y a deux cents ans, sur le trou de *Sainte-Verène*; mais du moins ce remède, passablement ridicule, ne se prend plus en plein jour comme autrefois; on en use en secret et de nuit. Baden doit à ses eaux tout ce qu'elle est, car sa situation n'est rien moins qu'avantageuse, et la ville, si ville il y a, n'est pas belle. Montaigne assure que de son temps elle était bien bâtie et fort agréable; il faut alors qu'elle ait bien changé. Le château qui domine la ville, château déjà vieux du temps de Galba, disent les antiquaires, tombe absolument en ruines. Mais une ruine, n'est-ce point le comble du pittoresque? Parlerons-nous des morceaux d'antiquités qu'on y a découverts, morceaux emportés par les Zurichois, qui eussent enlevé aussi le château s'ils l'avaient pu? Parlerons-nous encore des fameuses diètes du corps helvétique qui y siégèrent si long-temps? A quoi bon. C'est un récit qu'on peut trouver dans tous les dictionnaires et topographies qui parlent de la Suisse. Passons aussi rapidement sur le congrès qui s'y tint en 1714. L'histoire officielle n'est pas celle que nous cherchons à faire connaître ici (2).

(1) On compte onze auberges aux bains de Baden, cent quarante bains particuliers et deux grands bains communs; il y en a encore d'autres dans le canton: ceux de Schinznach entre autres, dont les sources disparurent au XV^e siècle par l'effet des dévastations de l'Aar; mais elles reparurent au XVI^e, dans une île au milieu de la rivière: elles sont devenues aujourd'hui une propriété particulière. Les bains ont été embellis tout récemment; ils offrent plus de commodités que la plupart des autres de la Suisse: les eaux qui les alimentent sortent à vingt pieds au-dessous du niveau de l'Aar, et exhalent une forte odeur sulfureuse. Il y a aussi à Leereau, dans le cercle de Kulm, des bains qui sont très-fréquentés dans la belle saison; dans le même cercle on remarque encore les bains de Schwartzenberg, à trois lieues d'Aarau, et ceux de Niederwyl, sur la rive droite du fleuve. Toutes ces sources sont froides.

(2) Il est resté de ce congrès un document assez curieux, c'est le journal d'un conseiller de Baden, qui se fit le *Dangeau* de cette petite cour improvisée. Voici, comme peinture de mœurs, les détails les plus significatifs de sa longue chronique:

« Le comte du Luc, plénipotentiaire de France, logeait à l'hôtel de Berne; sa salle d'audience était ornée du portrait de son souverain, et de quelques tableaux on ne peut plus licencieux. Le 12 juillet on vola, dans une maison de débauche, soixante-quinze louis à un perruquier qui y logeait; cela servit à tirer de la misère l'hôtesse et sa famille. Le perruquier se donna beaucoup de peine inutile pour rattraper son argent. Le 13, on fit passer par les verges un soldat étranger, qui avait fait violence à la fille d'un bourgeois. Le 28 juillet, les ambassadeurs se divertirent beaucoup en jouant soit aux *dés*, soit au *biribi*. Le même jour arrivèrent les bagages du prince Eugène, dans lesquels il y avait trois cents bouteilles de tokai. Le 25 août, il y eut gala chez le comte du Luc, à cause de la Saint-Louis; le poète disgracié s'y trouvait*. Le 5 septembre arrivèrent le prince Eugène et le maréchal duc de Villars. Le surlendemain, les conférences commencèrent à table: le prince portait un habit couleur de perle, son habit de grande cérémonie. Pendant la dernière conférence, et avant la publication de la paix, quelques bourgeois trop curieux se tenaient sous une fenêtre de la salle des conférences, et comme elle était ouverte, ils purent non-seulement voir les plénipotentiaires, mais même les entendre causer. Le prince s'en aperçut, et fit un signe au maréchal qui ferma la fenêtre. Enfin les portes furent ouvertes à la multitude, et plusieurs centaines de per-

* Ce poète disgracié était le lyrique J.-B. Rousseau, qui a composé une ode sur les beautés des environs de Baden.

Il ne faut pas quitter Baden sans avoir visité deux endroits remarquables de ses environs, le champ de bataille de Tætswyl et le couvent de Wettingen. Mellingen, dans le même district, a été mentionné par le peintre de mœurs anglaises Addison, qui, en sa qualité de satirique, s'égaie beaucoup à propos de ce qu'il appelle les ridicules de sa municipalité. Accoutumé au faste de la société anglaise, à la sévère et orgueilleuse hiérarchie de son gouvernement, le caustique étranger ne peut contempler sans sourire le spectacle d'une petite cité régie par ses habitants, les uns cultivateurs, les autres artisans, avec un aubergiste pour avoyer. Ce tableau, qui peut avoir son côté plaisant, n'en a pas moins aussi son côté intéressant et sérieux ; mais ce n'est pas l'esprit d'Addison qui pouvait en être touché. Dans les pays dont la civilisation est très-avancée et très-raffinée, le ridicule s'attache à bon droit aux fonctionnaires dont l'éducation et les manières contrastent trop sensiblement avec les hauts emplois qu'ils exercent ; mais dans une bourgade suisse, ce contraste ne saurait exister, car il n'y a ni dignités ni sinécures, et tout citoyen pouvant aspirer à la première place et l'obtenir, pourquoi se targuerait-il d'un avantage qui appartient à son voisin aussi bien qu'à lui ? La moquerie d'Addison est d'autant plus injuste, que c'est une satire des municipalités suisses qu'il a voulu faire à propos de la municipalité de Mellingen. Mais une satire spirituelle a-t-elle jamais fait du mal à une bonne institution ?

La route de Mellingen à Bremgarten est une charmante promenade ; la Reuss varie et découpe le paysage par les sinuosités de son cours, et reflète tour à tour, dans le vert de ses eaux, des forêts, des moissons et des villages. C'est à Bremgarten que naquit, en 1504, Henri Bullinger, qui a joué un si grand rôle dans le vaste drame de la réformation (1). On voit, dans cette petite ville, une tour fort ancienne, et par conséquent plus ancienne que la ville même. Sur son pont de bois couvert, il y a quelques peintures que le temps a endommagées, mais qui offrent quelques beaux restes. Dans le voisinage de Bremgarten il y a deux couvents de femmes ; l'un à Hermetschwyl, et l'autre à Gnadenthal. Le premier, qui passe pour très-riche, était primitivement établi à Muri, et contigu au couvent des bénédictins, qui y est encore. Ce rapprochement fit crier au scandale, et les saintes filles durent aller chercher un gîte ailleurs. Le voyageur qui traverse cette contrée n'oubliera pas d'aller visiter l'abbaye de Muri, bâtie, comme l'indiquent son nom et ses armes, sur des restes de murailles construites par les Romains. On peut lire, dans bon nombre de descriptions de la Suisse, que cette abbaye de bénédictins est très-riche en manuscrits et médailles. Entre autres manuscrits qu'elle possède, on cite celui qui relate sa fondation. Ce document, qui se recommande

sonnes pénétrèrent dans l'intérieur. Puis on lut le traité, les sceaux furent apposés, et on enleva la table, l'écri-toire, les plumes, et jusqu'à la cire, pour garder le tout en mémoire de l'événement. Le lendemain, dans le repas d'adieux que donna le nonce de sa sainteté, on s'enivra rondement. »

(1) Dans la biographie de Henri Bullinger, par Josias Simler, on trouve les lignes suivantes, qui peuvent jeter quelque jour sur la vie de ce puissant réformateur : « Henri Bullinger, dit son biographe, passa trois ans à l'école d'Emlink ; n'ayant reçu de son père pour y aller que le vêtement, il fut forcé de mendier son pain en route, non que le père n'eût de quoi l'entretenir, car il était riche, ou que ce fût raison d'avarice, car il passait pour libéral, mais il voulut que son fils éprouvant par lui-même quelle est la misère des pauvres gens, apprît d'un côté à les secourir, et de l'autre à être frugal et économe. » Puis Josias Simler ajoute, par manière de jugement : « Cette conduite d'un père paraîtra sans doute fort dure, néanmoins elle me semble plus favorable aux bonnes mœurs que l'indulgence dont on use de nos jours envers les jeunes gens. » Ces sortes d'apologies d'actions paternelles, qui nous sembleraient aujourd'hui fort blâmables, s'expliquent par le temps où elles parurent. Le fanatisme du XVI^e siècle avait ses motifs et ses excuses ; maintenant ce serait un non-sens et un grand mal, et nous pouvons dire, à l'honneur de la Suisse, qu'il ne s'y trouverait pas un père tenté d'imiter celui de Henri Bullinger.

aux antiquaires et aux historiens, est d'un grand intérêt ; il explique la double origine du pouvoir de la maison d'Autriche et de la véritable indépendance helvétique.

Rentré dans Aarau après cette tournée, il en est une autre que le voyageur ne négligera pas, c'est celle vers le lac d'Halwyl ; il est à l'extrémité méridionale du canton, vers Zoffingen.

La route qui mène d'Aarau à Biberstein longe les dernières collines du Jura et les bords de l'Aar, au milieu d'une riche végétation qui provient moins de la bonté du sol que des travaux de ceux qui le cultivent. Il est peu de populations plus laborieuses ; mais, en même temps, il n'en est pas de plus chatouilleuses sur la distinction *du tien et du mien*. Il est vrai que ces bonnes gens se font un plaisir et comme un délassement de la chicane, surtout dans la mauvaise saison ; témoin ce mot d'une paysanne qui, interrogée si elle se trouvait suffisamment nantie pour vivre elle et sa famille, répondit naïvement : « Oui, Dieu merci ! et encore, au bout de l'an, nous en reste-t-il de quoi faire un joli petit procès pour nous amuser l'hiver durant. » Les amateurs d'étymologie n'apprendront pas sans quelque surprise que le mot *biberstein* veuille dire la *pierre du castor*, d'autant mieux qu'on ne trouve plus de castors dans les environs (1). Le nom de *Tell*, fort peu porté en Suisse, est très-commun à Biberstein. Au moment où nous écrivons, on y compterait plus de dix Guillaume Tell, qui, il est vrai, ne se doutent pas pour la plupart du beau rôle que ce nom joue ailleurs. Dans le voisinage, on vous montrera l'église de Kilchberg, qui a vu naître le patriarche du pays, Jean de Baldeck, doyen de Rheinfelden, né en 1198 et mort en 1348 ! Quant à l'incrédule qui serait tenté de rire d'un pareil exemple de longévité, il n'a qu'à consulter la biographie du vénérable Baldeck, laquelle ajoute, comme preuve convaincante, que le vieillard ayant perdu ses dents, il lui en poussa de nouvelles (2).

Au-delà de l'Aar, on entre dans le Lentzbourg. Près de Rohr, vous verrez les restes d'une *voie romaine*, celle probablement qui traversait l'Helvétie du lac Léman au lac de Constance, en passant par Baden, et que construisit Trajan. Lentzbourg est une petite et fort jolie ville, très-industrieuse ; son château est célèbre à bien des titres. C'est un énorme bâtiment gothique, taillé dans le roc, et qui dut être inexpugnable au moyen-âge ; l'accès en est difficile, l'enceinte très-vaste, aussi vaste que celle de la ville. De là, on découvre les ruines de Bruneck, le berceau de Gessler ; puis le château de Wildeck, dont les domaines passent pour des merveilles d'agriculture. On aperçoit aussi la ville d'Aarau, et jusqu'aux bords de Lorstorff, dans le canton de Soleure, situés sur la pente du Jura, dont la cime découpée dessine l'horizon et semble se confondre avec les montagnes de la forêt Noire. Les chroniques helvétiques ne tarissent pas sur la puissance, les faits d'armes, et les richesses des comtes de la maison de Lentzbourg. Il y eut, parmi ces comtes, plus d'un Louis IX qui rendait la justice au pied d'un chêne ; plus d'un François I^{er} qui cultivait les lettres : leur cour était brillante et polie ; des *meinensingers* (troubadours) y chantaient les exploits des chevaliers et les amours des nobles dames. De Lentzbourg on se dirige vers Seengen, à travers des vallons

(1) Conrad Gessner dit qu'il y avait jadis des castors sur les bords de la Reuss et de l'Aar, et que Biberstein leur était un lieu de prédilection. Le castor est très-rare en Suisse ; autrefois il y était assez commun, s'il faut en juger d'après la dénomination de *Biber*, que portent différents endroits de la Suisse.

(2) Comme exemple de longévité plus sérieuse, nous citerons l'aïeul de Félix Platter, qui eut la singulière fantaisie de se marier à cent ans avec une fille de vingt-cinq, et qui en eut un fils, aux noces duquel il assista vingt ans plus tard. Le même Conrad Gessner, cité dans la note précédente, affirme avoir connu un homme de Zurich qui mourut à cent trente ans.

semés de jolis hameaux. Un voyageur, qui suivait cette route un dimanche, dit qu'il fut émerveillé de l'air d'aisance de cette population. Il est vrai qu'en tout pays l'air d'aisance est comme la livrée du dimanche ; mais ici cette aisance est de tous les jours. Les habitants de ce district ont surtout un luxe de linge qu'on peut leur passer, puisque la toile qui le leur procure est l'œuvre de leurs doigts : cette toile provient d'un chanvre semé sur leur portion de terrain ; chanvre teillé, filé, tissu par leurs femmes, blanchi par elles, et enfin cousu et devenu chemise sous leurs mains laborieuses. « L'état du linge d'un peuple, ajoute le même étranger, est pour moi le thermomètre de son bien-être, et nulle part je n'ai vu de plus *belles lessives* qu'en Argovie. » A Seengen, c'est le même exemple. Voyez ces bourgeois assemblés, tous vêtus de drap blanc fabriqué dans le pays, et portant de larges culoites plissées, qui ont en ampleur précisément ce qui manque en longueur aux jupes de leurs filles. Seengen est situé à l'extrémité septentrionale du lac d'Halwyl, dont le nom rappelle un souvenir cher au pays. Le château d'Halwyl, qui s'élève sur ses bords, est plus remarquable par les souvenirs qui s'y rattachent que par son état actuel. Au rebours des autres de la contrée, placés, comme on l'a vu, sur des collines ou sur des rochers, celui-ci est situé dans un lieu fort bas, sur une espèce d'ilot formé par le ruisseau d'Aabach, à sa sortie du lac ; situation qui, jadis, le rendait très-fort, puisqu'elle l'environnait d'un fossé naturel dont les eaux baignaient le pied de ses tours. Quoique les environs du lac soient très-peuplés, les villages se voient peu ; ils sont bâtis pour la plupart à mi-colline, et couverts d'un rideau de vergers et de bosquets qui s'abaissent vers les eaux. Le plus considérable de ces villages c'est Mesterschwanden, lieu de station et d'embarquement pour les voyageurs qui font une promenade en bateau.

Zoffingen est une jolie petite ville, qui semble plutôt faite pour l'agriculture que pour le commerce, et qui a conservé la simplicité des anciennes mœurs. Ses alentours sont riants et fertiles, ses champs richement cultivés ; l'irrigation de ses prés, à l'aide des eaux de la Wigger et d'autres ruisseaux, est fort bien entendue. Son ancien nom est *Tobinium*, et son origine n'est pas bien connue ; on sait seulement qu'au XI^e siècle elle était déjà murée, qu'elle jouissait du droit de battre monnaie, et que, vers l'an 1420, les comtes de Froberg y avaient fondé un collège de chanoines. Elle obtint des privilèges de la maison d'Autriche, et certes elle les avait bien mérités, car ses habitants ont combattu pour sa défense dans plus de trente batailles. A celle de Sempach, l'avoyer Nicolas Thüt, qui portait la bannière impériale, voyant qu'il ne pouvait la soustraire aux confédérés, la déchira en lambeaux, dont il garda, dit la chronique, les morceaux dans sa bouche ; ce qu'on découvrit au moment de rendre la sépulture à ses restes. C'est depuis cette époque que le banneret de Zoffingen prête serment, en recevant la bannière, de faire la même chose plutôt que de rendre son étendard. La bibliothèque de cette ville possède quelques manuscrits relatifs à l'histoire helvétique, de belles médailles romaines, la plupart trouvées en Suisse, ainsi qu'une collection de monnaies.

De Zoffingen, une très-belle route conduit à Aarburg, village considérable et assez ancien. Sa citadelle mérite d'être vue, ainsi que ses fortifications. Aarburg, de quelque côté qu'on le découvre, embellit le paysage par la masse de rochers, les murs et les terrasses qu'il présente. Du haut de l'esplanade où l'on mène les curieux, la vue embrasse un des plus vastes espaces visibles de la Suisse intérieure ; c'est de là que Micheli du Cret travailla à déterminer la hauteur des principales pointes de cette chaîne des Alpes, qui se prolonge depuis le *Crispalt*, dans les Grisons, jusqu'au mont *Sanetz*, vers le Valais. La forteresse d'Aarburg est la seule qu'il y ait en Suisse.

Il nous reste maintenant à faire connaître les districts de Lauffenbourg et de Rheinfelden,

dont l'ensemble formait jadis le petit pays dit le *Frickthal*. Situé entre le Jura et le Rhin, le Frickthal, que l'ancienne géographie comprend dans le pays des Rauraques, appartenait récemment à l'Autriche. Il fut cédé en 1801 à la France par le traité de Lunéville, et réuni à la Suisse l'année suivante. Enfin, l'an 1803, il fut incorporé au canton d'Argovie (1). Le Frickthal forme un triangle irrégulier, auquel le Rhin sert de base depuis *Bernau* jusqu'à *Kaiser-Augst*, et dont le sommet aboutit à la *Wasserflue*. Sa population est de vingt mille habitants, tous fervents catholiques. Le gouvernement l'a divisé en deux districts, dont les villes de Lauffenbourg et de Rheinfelden sont les chefs-lieux.

Lauffenbourg est assise sur les deux rives du Rhin, qui la divise en deux parties inégales. La plus petite, située du côté de la Souabe, se joignait à la plus grande par un pont qui fut détruit dans les dernières guerres de la révolution. Le pont actuel est construit précisément à l'endroit où le fleuve, resserré dans un lit très-étroit, commence à sauter par-dessus des écueils. On entend sa chute de fort loin, et c'est elle qui a donné son nom à la ville. Cette espèce de cataracte n'est pas cependant un obstacle à la navigation, et les bateaux franchissent ce passage dangereux à l'aide de câbles. La ville est montueuse, assez mal bâtie et encore plus mal peuplée. Rheinfelden est mieux bâtie ; son pont est remarquable par la hardiesse de sa construction, à l'endroit même où les ondes écumantes du fleuve, resserrées entre les rochers, se livrent, dit M. Ebel, à toutes leurs fureurs. Cette petite ville est fort ancienne ; c'est encore une fondation des ducs de Zæhringen. Conquise par les Bâlois en 1449, ils en détruisirent les fortifications. Pendant la guerre de trente ans elle fut prise par les Suédois. En 1744 elle tomba au pouvoir des Français, qui ne la ménagèrent pas davantage. Jusqu'à la révolution, Rheinfelden eut ses privilèges, et par conséquent une organisation communale. Elle avait son bourgmestre et ses conseillers ; alors aussi elle était assez riche et florissante. Mais cet état de choses a bien changé, et elle semble avoir payé, au prix de son bien-être, l'honneur d'appartenir à un canton. On dit ses revenus fort peu considérables, revenus qu'absorbent presque entièrement les inondations du Rhin. Ne nous arrêtons pas plus long-temps sur les détails qui concernent le Frickthal ; il faudrait revenir sur des époques de dévastation et de misère. La plaie faite par le passé saigne encore dans ce petit pays, et tout en reconnaissant les efforts du gouvernement argovien pour réparer le mal, on peut craindre que la condition des habitants du Frickthal ne redevienne jamais ce qu'elle a été jadis.

L'organisation intérieure du canton d'Argovie présente, sur une petite échelle, toutes les améliorations que les lumières modernes ont introduites dans les principaux états de l'Europe. Nous avons déjà parlé des établissements d'instruction publique qui se trouvent dans la capitale. Il existe en outre sept collèges, répartis dans les villes principales (2). En 1813, le cou-

(1) L'histoire du Frickthal n'est point sans intérêt ; nous détachons du volumineux recueil de ses annales le fait suivant qui mérite d'être connu. C'est le religieux Eckard le jeune qui le rapporte ainsi dans sa chronique latine de l'abbaye de Saint-Gall :

« Il y avait, en 990, dit-il, au pays d'Érisgau (Frickthal), un nommé Hirminger, assez peu recommandable pour son crédit et ses richesses, mais d'un caractère et d'un courage bien supérieurs à sa fortune. Comme Mathatias, il avait six fils aussi vaillants que les Machabées. Ce brave homme, voyant son pays envahi par les Hongrois, conçut le dessein de les en chasser. Ceux-ci avaient passé le Rhin à la nage en assez grand nombre à la hauteur de Seckingen, et se disposaient à jeter un pont sur le fleuve pour faciliter l'entrée du reste de leur armée, lorsque Hirminger, suivi de ses fils et de quelques paysans, les attaqua pendant leur sommeil, et en fit un si grand carnage que l'armée hongroise, effrayée, se dispersa pour ne plus revenir. »

(2) Ceux de Lauffenbourg, de Zurzach, de Brugg, de Bremgarten, de Baden, de Lentzbourg et de Zoffingen.

vent des femmes d'Olsberg a été converti en institut pour les jeunes filles (1). Elles y entrent à douze ans, et au bout de trois ou quatre années de séjour, elles se trouvent pourvues d'une éducation qui ferait honneur à beaucoup d'hommes ; car on leur enseigne, indépendamment des ouvrages de leur sexe, les langues allemande et française, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, l'arithmétique et les principes de la médecine.

Les intérêts des pauvres sont confiés à une commission de sept membres, dont les fonctions sont gratuites. Cet établissement, qui a trente années d'existence, et dont les revenus se composent de legs et de dons encore plus que du produit des amendes, avait amassé, dans les dix premières années, un capital de 100,000 livres. En 1826, ce capital s'élevait à un million. D'un autre côté, les biens des communes destinés au soulagement des pauvres ont beaucoup augmenté dans ces derniers temps, et il en a été donné à certaines localités qui n'en possédaient point, et notamment au Frickthal.

Tous les habitants du canton forment une société, qui paie des dédommagements à ceux dont les propriétés ont été détruites ou endommagées par le feu ; c'est une *caisse d'assurance mutuelle*, aux obligations de laquelle il n'est permis à personne de se soustraire. Enfin, après ces institutions, destinées à assurer le bien-être, il en est d'autres qui ont pour but le bien-vivre. Telles sont les réunions ecclésiastiques de Zoffingen et de Lentzbουργ ; celle des médecins, qui tiennent leurs conférences publiques dans cette dernière ville ; et surtout la *société patriotique*, qui s'occupe des moyens de perfectionner les arts, les sciences et l'agriculture.

D'après un règlement de l'année 1806, chaque époux, avant de se marier, plante six jeunes arbres sur les biens communaux de sa paroisse ; chaque père, lorsqu'il lui naît un fils, en plante deux. Ces plantations sont ordinairement accompagnées de fêtes et de réjouissances. Dans les grandes communes, les bourgeois ont coutume de donner une somme d'argent, au moyen de laquelle l'administration fait faire, en leur lieu et place, dans les forêts communales, les plantations qui leur sont obligatoires. On a calculé que ce règlement valait chaque année quinze mille arbres au canton. S'il est un usage respectable, c'est assurément celui dont toute une communauté profite.

Le droit de chasse est vendu par l'état, auquel il procure un revenu annuel d'environ 5,000 francs. Chaque district, sous ce rapport, est divisé en plusieurs sections.

Quant à l'agriculture, nous l'avons déjà dit, il n'est pas de pays où le gouvernement s'en occupe davantage ; aussi il n'en est pas de mieux cultivé. Nulle part, le système d'irrigation n'a été porté à un plus haut degré de perfection. Plus d'un touriste a été à même de remarquer à quel point la campagne argovienne, couverte de bourgs et de villages opulents, tous bien peuplés et riches en bestiaux, rappelait les endroits les plus florissants de l'Angleterre. Quoique la généralité du sol argovien soit d'un bon rapport, néanmoins il existe une assez grande différence entre les terrains qui sont à la droite de l'Aar et ceux de la gauche du fleuve ; les premiers sont légèrement sablonneux et très-fertiles ; les autres, plus argileux, se cultivent difficilement. Dans l'intérieur de la contrée, et principalement au pied méridional de la chaîne du Jura, ainsi que dans les environs de la Reuss, de la Limmat et du Rhin, on trouve beaucoup de vignes. Les vins rouges de Baden et de Lentzbουργ jouissent, entre beaucoup d'autres, d'une certaine renommée. Cependant on peut dire que l'aisance des Argoviens est due à leur active industrie plutôt qu'à la fertilité de leur sol. Ils ont un grand nombre de fabriques, et leur

(7) Le prix de la pension est de 3 à 400 fr. Il y a dix places gratuites.



COSTUME D'ARGOVIE.

Leuk de Kappel.

vent des femmes d'Olberg a été converti en institut pour les jeunes filles (1). Elles y entrent à douze ans, et au bout de trois ou quatre années de séjour, elles se trouvent pourvues d'une éducation qui ferait honneur à beaucoup d'hommes; on leur enseigne, indépendamment des ouvrages de leur sexe, les langues allemande et française, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, l'arithmétique et les principes de la médecine.

Les intérêts des pauvres sont confiés à une commission de sept membres, dont les fonctions sont gratuites. Cet établissement, qui a treize années d'existence, et dont les revenus se composent de legs et de dons encore plus que du produit des amendes, avait amassé, dans les dix premières années, un capital de 100,000 livres. En 1826, ce capital s'élevait à un million. D'un autre côté, les biens des communes destinés au soulagement des pauvres ont beaucoup augmenté dans ces derniers temps, et il en a été donné à certaines localités qui n'en possédaient point, et notamment au Frickthal.

Tous les habitants du canton forment une société, qui paie des dédommagements à ceux dont les propriétés ont été détruites ou endommagées par le feu; c'est une *caisse d'assurance mutuelle*, aux obligations de laquelle il n'est permis à personne de se soustraire. Enfin, après ces institutions, destinées à assurer le bien-être, il en est d'autres qui ont pour but le bien-vivre. Telles sont les réunions ecclésiastiques de Zoffingen et de Lentzbourg; celle des médecins, qui tiennent leurs conférences publiques dans cette dernière ville; et surtout la *société patriotique*, qui s'occupe des moyens de perfectionner les arts, les sciences et l'agriculture.

D'après un règlement de l'année 1806, chaque époux, avant de se marier, plante six jeunes arbres sur les biens communaux de sa paroisse; chaque père, lorsqu'il lui naît un fils, en plante deux. Ces plantations sont ordinairement accompagnées de fêtes et de réjouissances. Dans les grandes communes, les bourgeois ont coutume de donner une somme d'argent, au moyen de laquelle l'administration fait faire, en leur lieu et place, dans les forêts communales, les plantations qui leur sont obligatoires. On a calculé que ce règlement valait chaque année quinze mille arbres au canton. S'il est un usage respectable, c'est assurément celui dont toute une communauté profite.

Le droit de chasse est vendu par l'état, auquel il procure un revenu annuel d'environ 5,000 francs. Chaque district, sous ce rapport, est divisé en plusieurs sections.

Quant à l'agriculture, nous l'avons déjà dit, il n'est pas de pays où le gouvernement s'en occupe davantage; aussi il n'en est pas de mieux cultivé. Nulle part, le système d'irrigation n'a été porté à un plus haut degré de perfection. Plus d'un touriste a été à même de remarquer à quel point la campagne argovienne, couverte de bourgs et de villages opulents, tous bien peuplés et riches en bestiaux, rappelait les endroits les plus florissants de l'Angleterre. Quoique la généralité du sol argovien soit d'un bon rapport, néanmoins il existe une assez grande différence entre les terrains qui sont à la droite de l'Aar et ceux de la gauche du fleuve; les premiers sont légèrement sablonneux et très-fertiles; les autres, plus argileux, se cultivent difficilement. Dans l'intérieur de la contrée, et principalement au pied méridional de la chaîne du Jura, ainsi que dans les environs de la Reuss, de la Limmat et du Rhin, on trouve beaucoup de vignes. Les vins rouges de Baden et de Lentzbourg jouissent, entre beaucoup d'autres, d'une certaine renommée. Cependant on peut dire que l'aisance des Argoviens est due à leur active industrie plutôt qu'à la fertilité de leur sol. Ils ont un grand nombre de fabriques, et leur

(1) Le prix de la pension est de 3 à 400 fr. Il y a dix places gratuites.



Uveria.

d'après le Croquis du M.^r Ellger.

COSTUME D'ARGOVIE.

Lith. de Kaeppelin.

commerce intérieur est entretenu par des marchés qui se tiennent dans les villes et dans les grands villages. Les principaux objets d'exportation sont le blé, les fruits, des étoffes de coton, des soieries, de la coutellerie, etc. ; les objets importés sont principalement des étoffes non préparées, qui sont ensuite travaillées dans le pays, le papier, le sel, etc. (1). La ville dont les marchés sont le plus fréquentés est celle de Zurzach ; c'est un *Leipsick* en miniature. On y voit, outre les Suisses, des Français, des Allemands, des Italiens et même des Russes. L'institution de cette foire de Zurzach a une origine dévotieuse. On compte à ce sujet que, dans les premiers siècles de notre ère, une jeune fille (sainte Verène) abandonna sa patrie et fut conduite, par la Providence, dans les environs de Soleure ; dans la suite elle s'établit à Zurzach, et fit tant de bien aux pauvres, qu'après sa mort on la canonisa ; plus tard, on mit sous son invocation un couvent de bénédictins, devenu collégial, qui subsiste encore. Peu à peu, des marchands se joignirent aux pèlerins qu'attirait la réputation de la sainte ; et voilà l'origine des foires de Zurzach.

L'heureux développement de l'industrie et du commerce suppose toujours la facilité des débouchés et des communications. On ne compte pas moins de six routes principales dans le canton ; la première lie Bâle à Zurich par Rheinfelden, Brugg et Baden ; la seconde va de Bâle à Schaffouse, par Rheinfelden et Lauffenbourg ; les troisième et quatrième vont de Bâle à Lucerne, d'un côté par Aarau, et de l'autre par Zoffingen et Aarbourg ; la cinquième se dirige d'Aarau vers Zug, par Lentzbouurg et Muri ; la sixième lie Schaffouse à la Suisse occidentale par le Morgenthal (2).

Le peuple argovien est en voie de prospérité sous tous les rapports, et cela malgré quelques entraves réelles que subit encore l'administration de la justice. Bien que depuis dix ans certains abus aient été corrigés, il est à regretter que le canton ne soit pas encore mis en possession d'un code de lois civiles ; il y a contradiction manifeste entre la jurisprudence suivie dans les différentes localités cantonales. Ainsi, l'ancienne Argovie proprement dite est régie par les lois bernoises, tandis que dans les bailliages ci-devant libres et dans le Frickthal, la procédure a conservé les formes autrichiennes. Dans les affaires criminelles, les témoins sont confrontés publiquement avec l'accusé ; mais la loi n'a pas placé celui-ci sous la protection d'un jury, et l'instruction est secrète. Du reste, les crimes sont fort rares, et au moment où nous écrivons, c'est à peine s'il y a cinquante emprisonnés pour délits quelconques. Il est une institution qui, aux yeux de quelques étrangers, a paru empreinte d'un esprit d'inquisition ; c'est le tribunal dit matrimonial, lequel connaît de l'inconduite des époux et principalement des pères : les faits doivent l'absoudre dans la pensée de ces sévères censeurs. Jusqu'à présent, ce tribunal n'a donné lieu à aucun abus ; nul ne songe à se soustraire à sa juridiction, et nous pourrions citer plus d'un bon résultat qu'il a produit.

(1) Les poids et mesures ne sont point uniformes dans tout le canton. La livre la plus usitée compte à peu près dix-huit onces. Il est des endroits où on se sert du poids de Berne ; dans d'autres, du poids de Zurich.

Le gouvernement a fait frapper des pièces de quatre, deux et un franc, des pièces de cinq batz, etc. ; les écritures commerciales se tiennent en livres ou francs de Suisse ; chacun de vingt sols ou dix batz, chaque batz de dix rappes ; on les tient aussi en florins d'Allemagne.

(2) Il y a trois autres routes d'une importance presque égale ; l'une va de Zurich à Lentzbouurg, par Baden et Mellingen ; la seconde, de Zurzach à Zug, par Bremgarten ; une dernière enfin se dirige de Zurzach sur Lucerne, par Brugg et Sarmentorf.

Qu'aurions-nous besoin maintenant de nous étendre davantage sur le caractère privé des Argoviens ? Dans un pays de liberté et de franchise, où les emplois sont au concours et les actes des fonctionnaires soumis au contrôle de tous, le peuple, s'il ne se plaint pas de ses gouvernants, est un peuple heureux, et, s'il est heureux, c'est qu'il comprend et aime ses institutions ; c'est, en un mot, qu'il est sage et qu'il a des mœurs ; des mœurs surtout, la meilleure sauve-garde de la liberté !

H. Z.

LES TROIS CANTONS FORESTIERS

(SCHWITZ, URI, UNTERWALD).

Origine et berceau des Waldstetten. — Leurs premiers privilèges ; causes de leur insurrection au XIV^e siècle, et ses premiers effets. — La conjuration du Grütli. — Ses suites. — Bataille de Morgarten.

Au pied des hautes Alpes, dans la partie centrale de la Suisse, il est une contrée tellement sauvage et déserte autrefois, que les Romains n'y pénétrèrent jamais; les hordes d'Attila l'évitèrent et elle fut respectée par la conquête barbare, allemande ou franque. La féodalité elle-même, qui suspendait ses manoirs et ses donjons au flanc des montagnes, n'habita point ces cimes inconnues, elle l'abandonna à de pauvres pâtres qui peuplèrent en silence ces solitudes, qui s'y établirent comme dans un asile, et qui les chérirent comme une patrie. Il serait difficile, comme on voit, de constater quelque origine à ce petit peuple des *Waldstetten* ou cantons forestiers. Suivant une vieille tradition, qui a cours aujourd'hui encore dans le pays, ces peuplades se regardaient comme originaires d'un pays du nord appelé *Suecia* ou Suède, et quelquefois *West-Frise* ou pays des Cimbres. A l'appui de ces conjectures, on pourrait citer une chanson nationale qui a transmis les noms des trois chefs qui conduisirent cette émigration primitive et dans laquelle la Suède leur est donnée pour patrie. Des commentateurs moins complaisants ne voient dans l'attribution de cette origine qu'une erreur des chroniqueurs, ou plutôt de ceux qui traduisirent leur latin les premiers, donnant indifféremment à la Suède et à la Suisse le nom de *Suecia*. Quoi qu'il en soit, cette croyance d'une origine scandinave pour les habitants des Waldstetten fut généralement goûtée dans les derniers siècles, et il est curieux de voir Gustave-Adolphe envoyer une ambassade aux peuples de Schwitz et d'Uri et réclamer leur amitié en faveur d'une origine commune.

On ne sait à quelle époque le christianisme pénétra dans ces contrées; les traditions, qu'il faut, en l'absence de monuments écrits, prendre comme les sources historiques les plus sûres, s'accordent à y reconnaître l'existence du culte catholique. Chaque dimanche, le son du cor appelait les habitants aux offices. Ignorés de leurs voisins, en paix entre eux, l'histoire devait oublier les Waldstetten; un petit événement qui se passa au commencement du XI^e siècle confirma leur obscurité. Quand l'empereur Henri II accorda à l'abbaye d'Einsiedeln (dans le canton de Schwitz) les terres du voisinage, il n'y fut pas plus question de ceux qui l'habitaient, qu'en Amérique des indigènes, alors que les rois d'Espagne octroyèrent de vastes parties de territoire aux navigateurs qui les découvrirent. Bien des années se passèrent avant que les troupeaux de l'abbaye et ceux des Waldstetten se rencontrassent sur les mêmes Alpes, mais un beau jour il y eut de grandes querelles, vraies querelles de pâtres, comme on en voit des exemples dans la Bible au temps des patriarches. L'affaire fut portée devant la cour de Henri V, où les Waldstetten perdirent leur cause. Mais du haut de leurs rochers les bergers se riant du monarque. « Le prince nous abandonne, disent-ils, abandonnons le prince. » Ils sont mis au ban de l'empire, l'évêque de Constance les excommunie, on défend à leurs ministres, sous peine d'interdiction, de leur donner aucun secours spirituel; ces

hommes énergiques bravent l'excommunication, obligent les ecclésiastiques à remplir leurs devoirs sacrés, et continuent à prospérer sous le coup de l'anathème. Pendant long-temps chez eux le culte est assuré, leur liberté intacte, leur vie demeure en sûreté, leur commerce prospère et s'étend; leurs bestiaux, plus florissants que jamais, se vendaient publiquement aux marchés de Lucerne et de Zurich. Cette résistance inattendue surprit l'empereur Frédéric II, assez politique pour la respecter; pour éprouver leur courage, il demanda aux Waldstetten six cents hommes qui le suivirent en Italie. Au retour, Struth de Winckelried, qui les commande, est créé chevalier, et le plus puissant monarque de l'Europe déclare dans un diplôme : *Ceux des Waldstetten hommes libres qui se sont mis de plein gré sous la protection de l'empire* (1).

Ce diplôme, tout en confirmant des libertés déjà vieilles, contenait un germe de guerre qui, tôt ou tard, devait se développer. La protection de l'empire n'était qu'une vassalité pour qui l'acceptait. Rodolphe de Habsbourg, âme fière, esprit habile, qui, dans sa lutte contre la noblesse féodale, avait besoin de l'appui des bourgeois et des pâtres, ne se servit pas contre les Waldstetten de l'équivoque que présente le diplôme; mais si son élévation fut utile à la Suisse, l'autorité de son fils Albert devint bientôt menaçante. Si l'on avait redouté la tyrannie de Rodolphe, on se sentait suffisamment rassuré par sa prudence; avide, ambitieux, ennemi du peuple, dédaigneux des grands, Albert effraya tout le monde; on prévit des jours de malheur, on pénétra la pensée du monarque nouveau qui voulait faire des Waldstetten comme du reste de la Suisse un apanage de la maison d'Autriche. Ici naît la confédération helvétique. Un écrivain distingué l'a dit : « Les hommes ne sont forts qu'en s'unissant avec de simples vertus pour de grands desseins »; les habitants de Waldstetten s'étaient déjà promis par serment de ne se séparer jamais et de s'assister en toute occasion; à l'avènement d'Albert, ils se hâtèrent de renouveler leur antique alliance (2).

(1) Ce diplôme, daté de Faenza, en décembre 1240, est consigné dans la chronique de Tschudi; le voici littéralement traduit du latin : « Frédéric, par la grâce de Dieu empereur des Romains, toujours auguste, roi de Sicile et de Jérusalem, à tous les hommes de la vallée de Schwitz et autres lieux circonvoisins souhaite gracieusement tout bien comme à ses amis et féaux. Prenant en considération votre attachement à notre personne et votre zèle pour nos intérêts, d'autant que vous avez prouvé suffisamment l'un et l'autre pour notre service et celui de l'empire, voulant concourir à l'accomplissement de vos vœux les plus chers, et considérant que vous vous placez sous notre aile protectrice, avons résolu de vous tenir à toujours pour hommes libres (comme vous l'avez toujours été), qui ne devez hommage qu'à nous et qu'à l'empire, et vous assurons qu'en aucun temps nous ne permettrons que vous soyez séparés de notre domination impériale. Jouissez donc d'une pleine et entière sécurité dans tout ce qui vous touche, pourvu que vous demeuriez fidèlement attachés à notre service. »

(2) Dans l'introduction de l'ouvrage, on a donné une idée succincte de l'esprit de ce traité, la base commune et le fondement de la liberté helvétique; on ne trouvera pas déplacé ici la mention complète de ce morceau qui manque encore à notre histoire nationale. Aucun chroniqueur, sans en excepter Tschudi, ne l'a mentionné, aucun historien ne le signale. Il n'en existe que deux manuscrits connus : c'est d'abord l'original, muni du sceau des trois cantons, qui se trouve dans les archives de Schwitz, et une traduction allemande conservée dans celles de Stantz. C'est à M. le doyen Philippe Bridel, l'un des collaborateurs des *Alpes pittoresques*, que nous devons la communication de ce précieux document; le voici dans tout son contenu :

« Au nom de Dieu, *amen*! c'est faire une chose honnête et pourvoir au bien public, que de confirmer les traités de paix et de tranquillité comme ils le méritent; qu'il soit donc notoire à tous et à chacun que les hommes de la vallée d'Uri, l'assemblée générale de la vallée de Schwitz, et la communauté de la vallée inférieure (Unterwald), considérant la malice des temps présents, se sont promis de bonne foi, pour se défendre d'autant mieux eux et leurs propriétés, et pour se conserver dans l'état actuel, de se donner assistance mutuelle en secours, conseils et toutes sortes de bons offices, de corps et de biens, au dedans et au dehors des vallées, et cela de tout leur pouvoir et de toutes leurs forces, contre tous et un chacun qui à eux ou à quelqu'un d'entre eux ferait quelque dommage ou injure. Or donc, à tout événement, chacune desdites communautés promet à l'autre d'accourir à son aide, lorsqu'il

Ce peuple de bergers, dénué des moyens de communication qui ne manquaient pas aux bourgeois des villes, souffrit en silence pendant plusieurs années, jusqu'à ce que les vexations des baillis autrichiens, comblant la mesure de leurs maux, déterminèrent enfin une insurrection qui fut suivie d'une délivrance. Trois hommes, trois vrais patriotes dont l'histoire a immortalisé le nom, dont la poésie a célébré l'héroïsme, la préparèrent par leur conjuration : Walter Fürst, Arnold de Melchtal et Werner Stauffacher, le premier d'Uri, le second d'Unterwald, l'autre de Schwitz ; chacun d'eux amenait dix hommes de son canton. Outre l'injure de la tyrannie qu'ils subissaient en commun, la plupart avaient contre les gouverneurs autrichiens quelques griefs particuliers, et notamment Arnold de Melchtal, au père duquel Landenberg avait fait crever les yeux.

C'est dans le courant de novembre 1307, sur les bords du beau lac des Waldstetten, près du village de Grütli, sous l'obscurité solennelle des pins et des hêtres, au mugissement de

sera nécessaire, pour la secourir, à ses propres frais, selon le besoin, afin de résister aux attaques des méchants ; prêtant, à telles fins de demeurer fidèles à ces promesses, un serment sans fraude ni arrière-pensée, et renouvelant par les présentes l'antique forme de notre confédération déjà confirmée par serment ; de telle sorte, néanmoins, que chacun des dits hommes sera tenu, selon sa condition de naissance, de servir son seigneur et de lui être soumis convenablement.

« Par une volonté générale et un accord unanime, nous promettons, statuons et établissons que dans nos vallées nous ne recevrons et reconnaitrons aucun juge qui aurait acheté sa charge ou qui ne serait pas au nombre de nos confédérés ou bourgeois.

« S'il survient quelque discussion entre quelques-uns des confédérés, les plus prudents d'entre eux doivent s'entremettre afin de mettre fin au débat, et cela par les moyens qui leur paraîtront le plus expéditifs, et si l'une des parties se refuse à leur accommodement, tous les confédérés doivent s'élever contre elle.

« Avant toute chose, il a été statué entre nous que si quelqu'un en tue un autre de propos délibéré ou par surprise, s'il est appréhendé il perdra la vie, comme l'exige pareil crime, à moins qu'il ne puisse prouver son innocence ; que, s'il s'était enfui, il ne doit jamais revenir dans le pays. Les fauteurs ou protecteurs du criminel seront également exilés des vallées, jusqu'à ce que les confédérés jugent à propos de les rappeler sous condition.

« Si quelqu'un a fait tort à quelque confédéré par incendie, de jour ou de nuit, en secret et par trahison, il ne peut plus être regardé comme notre concitoyen, et celui qui favorisera ou défendra le malfaiteur, sera tenu de satisfaire celui qui en a reçu dommage ; en outre, si quelqu'un des confédérés dépouille un autre de ses biens ou lui fait quelque tort, on saisira les biens du coupable afin de procurer, selon la justice, un dédommagement à la partie lésée ; de plus, personne ne doit prendre des gages d'un autre, si celui-ci n'est reconnu pour son débiteur ou caution du débiteur. Chacun doit obéir à son juge, et, le cas échéant, déterminer quel est, dans les vallées, le juge auprès duquel il désire se pourvoir ; que, si quelqu'un refuse d'obéir à la sentence, et que, par son obstination, quelqu'un des confédérés soit lésé, tous les confédérés doivent, par leur serment, obliger le récalcitrant à donner satisfaction.

« S'il s'élevait discorde ou guerre entre quelques-uns des confédérés, et qu'une des parties n'eût pas obtenu satisfaction complète, les autres confédérés sont tenus de la procurer.

« Lesquelles ordonnances susmentionnées, sagement établies pour l'utilité de tous, dureront à perpétuité avec l'aide du Seigneur, et en témoignage manifeste de notre convention, il lui sera apposé le sceau des trois communes et vallées.

« Arrêté l'an du Seigneur mil deux cent quatre-vingt-onze, au commencement du mois d'août. »

On voit qu'indépendamment de tous les caractères qui constituent les traités d'alliance, de confraternité et de bourgeoisie, cette admirable déclaration présente encore celui d'un code aussi juste dans ses dispositions que judiciaire dans sa forme. Ces simples pères du XIII^e siècle possédaient le secret de la véritable éloquence, celle de l'équité et du bon sens. Il est bien remarquable que la plupart des traités qui se conclurent entre les divers états confédérés ont toujours découlé de celui-ci ; c'est la source de sagesse antique où les descendants puisèrent et vont puiser encore aujourd'hui. Le texte de la convention explique aussi quelques points historiques jusqu'à présent restés obscurs, quelques articles de lois mal saisis ou interprétés. La convention s'élève contre la vénalité des charges qu'on cherchait déjà à introduire, elle fait comprendre pourquoi les confédérés qui combattirent à Morgarten repoussèrent l'assistance de cinquante exilés qui vinrent offrir le service de leurs bras au moment de la bataille ; c'étaient autant de meurtriers ou d'incendiaires auxquels l'entrée du pays était interdite sous peine de mort, et qui, déchus par leur faute de tous les droits de citoyen, n'avaient plus de patrie.

la cataracte de Brunnen, et comme protégés par la ceinture de sommets glacés dont ils étaient entourés, que se réunirent pour la première fois les libérateurs de la Suisse. Le veilleur de Seelisberg venait de compter deux heures, et la cloche de la chapelle de Schwitz sonnait l'*Angelus*, lorsque le mémorable pacte fut arrêté. Écoutons les paroles qu'un grand poète qui fut aussi un grand historien prête à Melchtal, qui le premier parla dans cette circonstance : « J'ai, dit-il, traversé les monts terribles de Sarnen et franchi ces champs de glace, ces vastes déserts où le vautour fait retentir ses cris rauques et lugubres, j'ai atteint les pâturages où les bergers d'Uri et d'Engelberg se saluent de loin par des cris répétés et font paître leurs troupeaux ; partout le bruit de l'attentat dont mon père est la victime troublait les vallées ; à chaque porte où j'ai frappé, mon malheur me valait une religieuse hospitalité ; tous les cœurs étaient indignés. De même que nos Alpes nourrissent de siècle en siècle les mêmes plantes, que les sources versent aux mêmes endroits des ondes toujours limpides, et que les nuages, dans leurs courses vagabondes, sont toujours chassés par les mêmes vents, ainsi dans les vallées l'aïeul transmet à son petit-fils ses antiques mœurs telles qu'il les reçut de ses pères ; toute innovation les révolte, et le cours uniforme de leur vie doit rester tel qu'il a toujours été. Ils m'ont tendu leurs mains vigoureuses, ils ont détaché des murs de leurs maisons les glaives couverts de rouille ; le courage et l'allégresse ont animé leurs yeux quand je leur ai dit les noms chers à tous les habitants de nos montagnes ; le vôtre, noble Stauffacher, et celui de Walter Fürst. Ils ont juré d'exécuter tout ce qui vous semblerait juste et de vous suivre jusqu'à la mort. C'est ainsi que j'ai marché de hameau en hameau sous la sainte égide de l'hospitalité, et lorsque je suis arrivé dans cette vallée qui m'a donné le jour et où j'ai trouvé mon père aveugle, dépouillé de tout et couché sur la paille de l'étranger... alors je n'ai point pleuré, je n'ai point usé dans de vains sanglots l'énergie de ma brûlante douleur, je l'ai renfermée dans mon cœur comme un trésor, et je n'ai songé qu'à agir. J'ai suivi toutes les sinuosités des montagnes, j'ai parcouru les vallées les plus reculées ; jusqu'au pied des abîmes j'ai été frapper à la porte des hommes pour aiguillonner leur indignation et enflammer leur courage, mais il n'en était pas besoin, car j'ai trouvé partout la même haine pour une tyrannie qui s'étend jusqu'aux lieux même où la terre glacée a cessé de produire. »

Cela dit, chacun des conjurés se nomma ; cette liste serait longue et l'on y verrait figurer la plupart des grands noms du pays, ceux illustrés depuis sur les champs de bataille ; il y eut au Grütli un Winckelried et un Reding, il s'y trouva enfin Guillaume Tell !

Une circonstance qu'il n'est pas indifférent de signaler, c'est que cette réunion improvisée et qui se tint parmi les abîmes, sous les neiges et les glaces des montagnes, présenta tous les caractères d'une assemblée régulièrement organisée ; toutes les règles de la discussion furent strictement suivies ; chacun prit place autour d'un grand feu, les épées plantées en terre ; Reding, de Schwitz, fut nommé président ; il demeura debout appuyé sur sa dague, ceux d'Uri à sa droite et ceux d'Unterwald à sa gauche, puis il éleva la voix et dit : « Quelle cause nous a rassemblés ici et quel doit être le but de l'alliance dont nous allons poser les bases sous la voûte étoilée des cieux ? » — « Nous ne formons point une alliance nouvelle, répondit Stauffacher, nous renouvelons l'antique alliance de nos aïeux. » Puis s'aidant des vieilles traditions (les chansons des bergers), il racontait d'où était venue la nation et comment elle s'était formée : « Il n'y avait aucune trace humaine sur le territoire, pas une cabane ne s'élevait sur la plaine déserte ou sur les flancs de la montagne escarpée ; plusieurs émigrés du nord, qui, le glaive à la main, s'étaient frayé une route pénible à travers la Germanie, arrivèrent à l'endroit même où nous sommes, aux bords du lac, et fondèrent dans les environs le

bourg de Schwitz; puis, leur nombre s'accroissant, ils s'avancèrent jusqu'à la montagne Noire et bâtirent le bourg de Stanz dans la forêt de Kern, et celui d'Altorf dans la vallée de la Reuss. Les autres peuples ont courbé la tête sous le joug de l'étranger et ont reconnu des vainqueurs et des maîtres, il est même au sein de nos vallées beaucoup de lieux qui reçoivent des lois du dehors; mais nous, race pure et primitive, la liberté ne nous a jamais failli, et c'est comme une liberté de plus que nous avons accepté la protection des empereurs. L'homme le plus libre doit reconnaître un supérieur, et lequel devons-nous choisir sinon celui dont la puissance s'étend sur l'Allemagne et sur l'Italie? Citoyens de l'empire, nous nous engageâmes à le servir dans la noble carrière des armes, car protéger l'état qui le protège, voilà le seul devoir de l'homme libre. C'est nous qui avons créé cette terre par le travail de nos mains, qui l'avons tirée des abîmes et préservée de l'avalanche; c'est nous qui avons abattu les vieilles forêts et bâti nos demeures à la place des repaires d'ours. Nous avons détruit les dragons qui sortaient avec furie du sein des marais (1), nous avons déchiré le voile des brouillards qui couvraient ces lieux sauvages d'une nuit éternelle, nous avons brisé les rochers et frayé dans les abîmes une route assurée au voyageur; enfin, cette terre est à nous par une possession de dix siècles, et des étrangers voudraient effacer nos travaux, nous ravir notre héritage, et le plus précieux de tous, la liberté! Ah! quand le fardeau du despotisme devient insupportable à l'opprimé, quand il n'a plus de justice à espérer sur la terre, il s'adresse au ciel et il y retrouve ses droits impérissables et incorruptibles comme les feux célestes mêmes. Chacun alors retourne à l'état primitif; plus de supérieurs, plus de monarques, plus de baillis, il n'y a plus que des hommes semblables et égaux; le glaive seul est resté et on doit s'en servir. » Puis tous demandèrent que celui qui parlerait désormais de traiter avec l'Autriche serait privé de tous ses droits et rejeté de tous les foyers; tous s'écrièrent: « Que ce soit une loi! » Et Reding dit simplement: « La loi existe. Maintenant, ajouta-t-il, la liberté est à vous, et c'est cette loi qui vous la donne. »

« Nous voulons secouer un joug détesté, reprit Stauffacher, et reconquérir nos droits tels qu'ils nous furent légués par nos pères, mais non pas en réclamer de nouveaux. Que ce qui est à l'empereur soit maintenu à l'empereur, que celui qui reconnaît un seigneur remplisse les obligations qu'il a contractées; qui tient un fief de l'Autriche lui en doit l'hommage; qui doit la dime au seigneur la paiera; qui s'est lié par serment à quelque couvent doit rendre à l'Eglise ce qui lui appartient; que chacun donc agisse suivant la justice et rien au-delà. Nous voulons chasser les baillis et leurs sicaires, abattre les châteaux-forts, mais, s'il est possible, sans répandre le sang. »

Il ne restait plus qu'à fixer le jour de l'exécution: la majorité choisit la nuit du 1^{er} janvier; puis tous jurèrent d'être libres et de préférer toujours la mort à l'esclavage. Ce serment fut prêté entre les mains de Reding, toutes les épées nues, tous les bras levés vers le ciel. Au moment où le soleil levant illuminait les glaciers, les conjurés se séparèrent.

Telle est cette fameuse conjuration ou plutôt ce pacte immortel de Grütli; on en connaît les suites et les effets. Nous ne retracerons pas davantage les détails si connus de l'action de Guillaume Tell, et l'ordre cruel de Gessler, et la pomme enlevée sur la tête de l'enfant, et la captivité du héros, et sa délivrance miraculeuse, et enfin la mort du tyran. Merveilleuse

(1) On trouve dans Tschudi un passage relatif à ce qu'on pourrait appeler la mythologie des Waldstetten; le chroniqueur dit l'avoir tiré des archives de Stanz. Ce même Struth de Winkelried qui figure ici avait été obligé de fuir son pays (l'Unterwald) pour cause de meurtre, mais, nouvel Alcide, il obtint son rappel pour avoir vaincu un dragon qui, s'élançant de sa caverne, faisait un grand carnage des troupeaux et des bergers.

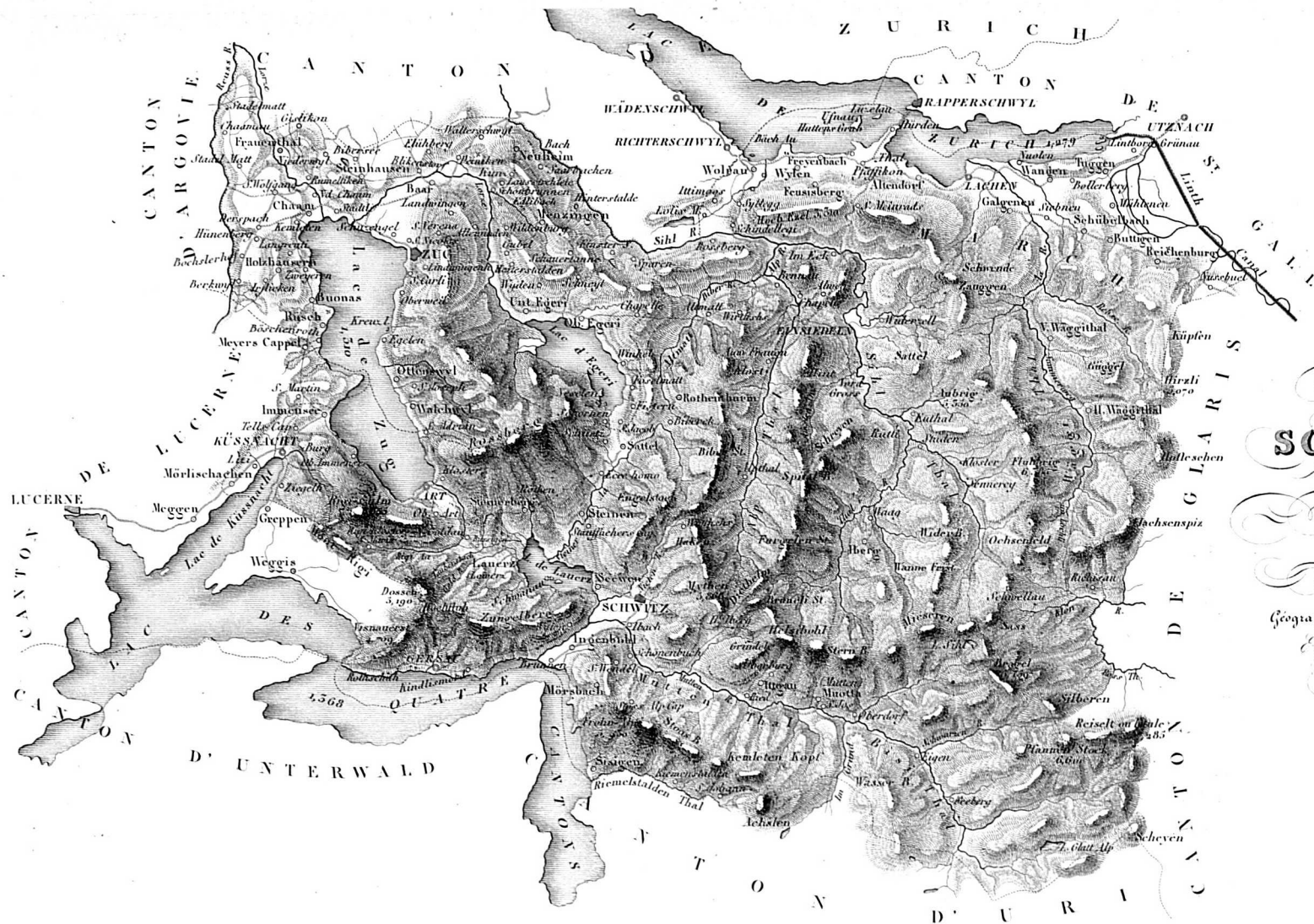
épopée rustique qui, avant Schiller, n'avait pas eu son poète, et qui n'était pas moins célèbre, quoique plus avérée, que les infortunes d'Enée ou que les combats chantés par le Tasse dans la *Jérusalem*. Il est vrai que les premiers confédérés blâmèrent l'action de Tell qu'ils regardaient comme le fait d'une vengeance particulière, mais la postérité la jugea autrement qu'eux. Nous reviendrons sur ce sujet quand nous conduirons le lecteur au rocher de l'Axemberg; l'histoire des trois cantons forestiers, c'est-à-dire de la Suisse primitive (1), ne se termine pas ici. Avant d'être liée aux annales des autres parties du pays, elle s'en distingue encore par la bataille de Morgarten qui étendit et consolida l'œuvre du grand affranchissement, ébauchée dans la réunion du Grütli.

C'est au commencement de novembre 1305 que Léopold d'Autriche, frère de l'empereur Frédéric, parut aux environs de Baden à la tête de quinze mille hommes. Beaucoup de contrées, qui aujourd'hui font partie de la Suisse, étaient alors, comme on sait, sous la domination de l'empire, et il est assez singulier que la première victoire qui décida du sort de la liberté helvétique, ait été remportée sur ceux-là mêmes qui devaient plus tard s'y associer et en profiter le plus. Ainsi l'armée de Léopold regorgeait de combattants tirés des vallées de Hasli, de Fruttigen, des deux Siebenthal; il s'y trouvait des milices de Lucerne, de l'Entlibuch et de Willisau; d'autres encore recueillies dans les villes d'Argovie et à Zurich. Dans les noms des seigneurs titrés qui marchaient à la tête de l'armée impériale, on lit ceux des ancêtres de quelques nobles familles qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours; à côté des Landenberg, des Gessler, des Kibourg, des Montfort et des Habsbourg, figurent des Halwil et des Bonstetten. Parmi eux néanmoins il se trouva un gentilhomme noblement traître à l'empire et qui découvrit aux citoyens des Waldsetten le plan d'attaque de Léopold, en lançant dans leurs lignes une flèche, munie d'une bande de parchemin, sur laquelle étaient tracés ces mots devenus célèbres: « Tenez-vous sur vos gardes à Morgarten. » Nous ne nous étendrons pas ici sur des détails déjà connus; tout le monde sait que les citoyens d'Uri, de Schwitz et d'Untervald formaient à peine une armée de treize cents hommes commandés par Rodolphe Reding, qu'il écrasèrent l'armée ennemie dans le défilé de Morgarten, du haut de la colline voisine du lac d'Egeri, tout auprès de la frontière de Schwitz. Ce qu'on sait moins peut-être, et ce qui résulte de la chronique d'un gentilhomme thurgovien (de Klingenberg), c'est que Guillaume Tell combattit vaillamment dans cette journée, avec son beau-père Walter Fürst, l'un des trois libérateurs du Grütli.

De cette victoire date l'établissement de la liberté et du gouvernement helvétiques, là doit aussi se terminer le récit des événements communs aux trois premiers cantons; passons à leur histoire particulière, où nous trouverons d'autres traits glorieux à consigner, car ce sol des Waldstetten est bien celui de la vieille Suisse, terre classique de la liberté, consacrée par le sang de ses martyrs non moins que par la majesté de ses ruines, où se trouve réuni tout ce qui remue le plus énergiquement les âmes et ce qui élève davantage l'esprit: grands noms, nobles souvenirs, sites magnifiques, montagnes formidables, ruines éloquentes, et, ce qui vaut mieux encore, une population naïve et forte, comme ses ancêtres, qui les continue et semble les éterniser.

(1) Le nom de Suisse, appliqué à toute la contrée, commença à être en usage au milieu du XIV^e siècle; il est dérivé du nom de Schwitz, regardé comme le premier des trois cantons.

ALPES PITTORESQUES



CANTONS DE SCHWITZ

ET DE

ZUG

Dressée par

Ch. Duvoténay,

Géographe au Dépôt de la Guerre

Chef de M. Leprie.

Gravés par C. Dyonnet

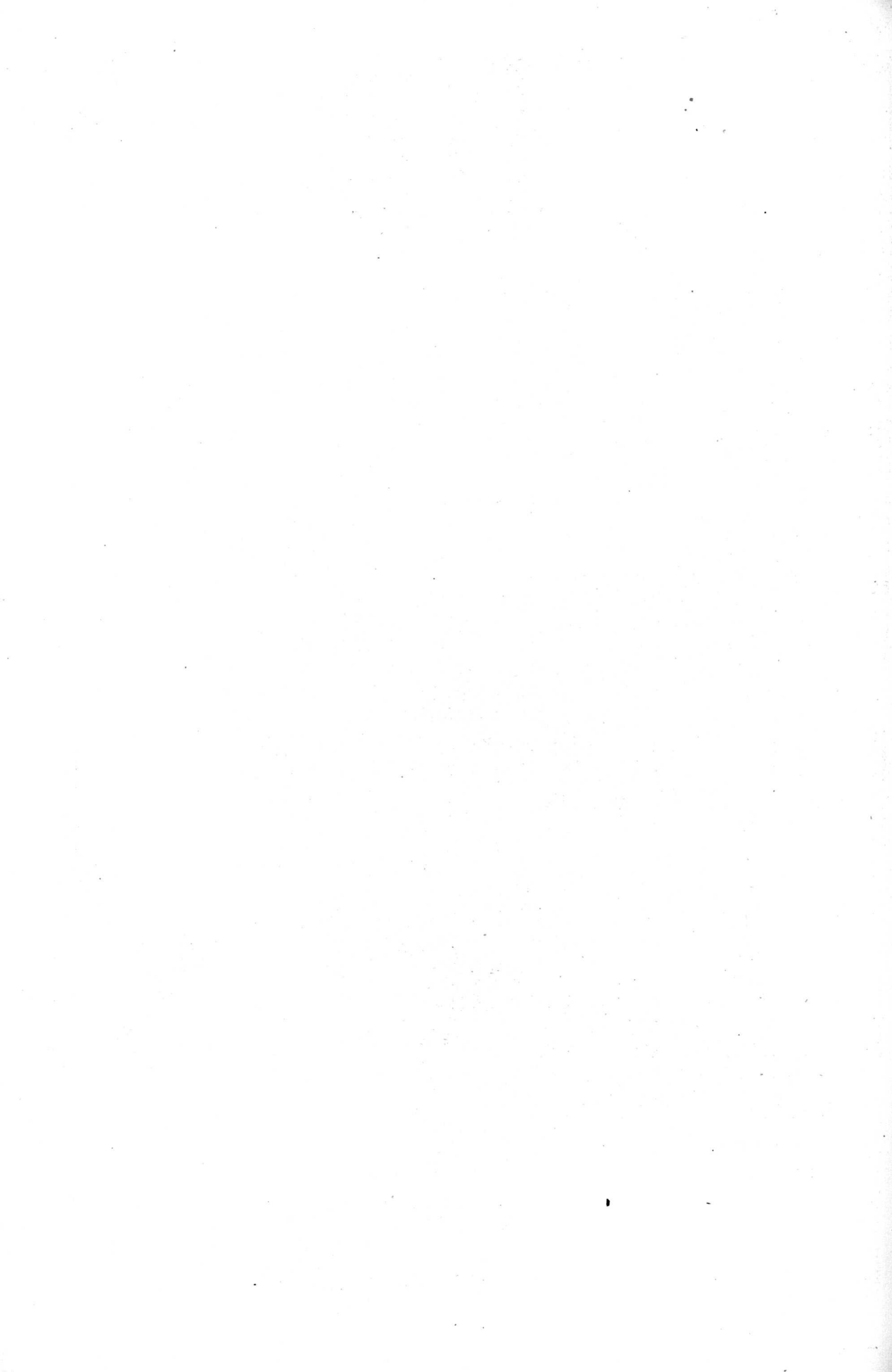
Bernard Sorel

Lieues de France de 25 au degré

1 2 3

Lieues Suisse de 20 23 au degré

1 2 3



§ I^{er}.

Le canton de Schwitz.

Le canton de Schwitz se compose de vallées et de hautes montagnes situées entre les lacs de Zurich, de Zug et des Waldstetten; il est inégalement borné par les cantons de Zurich, de Zug, de Lucerne, d'Unterwald et d'Uri. Sa surface comprend vingt-deux milles géographiques carrés ou trente-une lieues environ; quoiqu'il ait donné son nom à toute la Suisse, il ne tient que le cinquième rang dans la confédération.

Son organisation actuelle peut donner une idée de ce qu'était l'ancienne. Le canton est divisé en six districts qui sont ceux de Schwitz, de la Mark, d'Einsiedeln, de Küssnacht, de Gersau et des Fermes (Vorderhof et Hinterhof, c'est-à-dire ferme antérieure et ferme postérieure) (1). La population générale est évaluée à quarante mille âmes. On compte dans le canton six bourgs, vingt-quatre villages avec leur église paroissiale, cinquante-huit petits villages ou hameaux, six cloîtres, trente églises et une centaine de chapelles. Le nombre total des habitations est évalué à cinq mille.

L'assemblée générale du canton (langsmeinde), assemblée souveraine, se compose de tous les citoyens âgés de seize ans révolus; elle se réunit tous les deux ans à Schwitz, le premier dimanche de mai; elle nomme à voix haute et par levée des mains, le landammann, le banneret, le trésorier et l'inspecteur de l'arsenal, ainsi que les députés à la diète; elle délibère sur les alliances, conventions et contrats, c'est-à-dire qu'elle a le droit de paix et de guerre; c'est elle qui sanctionne et proroge les lois générales.

Dans chaque district, l'assemblée particulière se réunit une fois par année pour nommer ses principaux magistrats, et rendre toutes les ordonnances qui sont de sa compétence.

Le conseil triple est composé de deux cent soixante-dix membres ordinaires et des premiers magistrats; il s'assemble ordinairement deux fois par an; il donne aux députés leurs instructions et entend leurs rapports.

Le conseil du pays, composé de quatre-vingt-seize conseillers, dont soixante appartiennent au district de Schwitz, a l'initiative des projets de loi et exerce la haute police; c'est à lui que sont remis le jugement des causes criminelles et l'organisation des milices. Dans les cas capitaux, le conseil double, composé de tous les membres du conseil du pays et d'un nombre égal d'assesseurs, juge souverainement.

Chaque district a son conseil administratif; celui de Schwitz siège une fois la semaine et dirige les affaires générales du canton. Dans chacun de ces districts, il y a un tribunal de première instance. Tous les tribunaux supérieurs siègent à Schwitz.

(1) Le dénombrement de 1833 a donné à chaque district la population suivante :

1.	District de Schwitz,	16,317 habitants.
2.	Id. de La Mark,	9,170
3.	Id. d'Einsiedeln,	5,583
4.	Id. de Küssnacht,	2,580
5.	Id. de Gersau,	1,348
6.	Id. des Fermes,	3,352

Total, 38,350 habitants.

On est fondé à dire ici que la crainte d'être soumis à une capitation doit avoir rendu ce dénombrement fort incomplet.

D'abord, *le tribunal du canton*, composé de membres de tous les districts dans la même proportion que le grand conseil du pays. Il juge en dernier ressort les procès civils; c'est une espèce de cour de cassation.

Le tribunal dit des neuf est juge de toutes les causes qui concernent les héritages, les enclos, limites, chemins, et il tient lieu aussi de tribunal correctionnel et de justice de paix.

Le tribunal dit des sept connaît des autres causes civiles qui concernent la propriété.

Chaque commune possède son *conseil d'église* ou *conseil communal*, auquel appartient l'administration des affaires de l'église et de la communauté, ainsi que la tutelle des mineurs et le soin des pauvres; les membres de ce conseil sont nommés par l'assemblée générale de la commune, qui elle-même décide des affaires les plus importantes.

Les places des conseils sont à vie; les magistratures seules qui ne sont pas incompatibles avec la charge de conseiller se renouvellent tous les deux ans ainsi que les offices de justice.

On a pu remarquer que, dans la composition du grand conseil, le bourg de Schwitz devait exercer par le nombre de ses membres une influence qui ne laisse guère aux autres que la faculté d'approuver ses résolutions. Il en est de même dans la formation des conseils de districts, auxquels celui de Schwitz n'accorde qu'une juridiction assez étroite, et dont la compétence est très-bornée. Malgré cette espèce de centralisation des pouvoirs, les assemblées et les conseils des districts n'en jouissent pas moins d'une grande part d'autorité, parce que l'administration est entre les mains des communes. Sous ce rapport, on peut dire que la bourgeoisie de la partie souveraine de Schwitz a perdu de ses privilèges, et que l'organisation actuelle est plus *libérale* qu'elle ne l'était autrefois.

Le culte catholique romain domine exclusivement dans le canton; le clergé relève de l'évêque de Coire et de Saint-Gall, et tels sont les besoins dévotieux des habitants que l'on compte environ un ecclésiastique sur cent âmes. Les biens et les intérêts du clergé sont soumis, comme nous l'avons dit plus haut, à un conseil ecclésiastique, qui reproduit fidèlement l'esprit et les formes de l'organisation civile.

Du moment où un habitant du canton est admis à l'assemblée générale, il est par cela même astreint au service militaire. Schwitz fournit à la confédération un contingent de six cent deux hommes et lui paie un subside de 3,012 fr.

Les revenus de cette petite république sont aussi bornés que ses besoins. Ils consistent en quelques droits de douane établis sur les marchandises qui traversent le canton. L'une des principales sources de ce revenu, c'est l'impôt du sel, et surtout l'impôt sur les vins et eaux-de-vie. Il a été établi récemment dans le district de Schwitz un impôt sur le tabac, le sucre et le café. Toutes ces impositions ne s'élèvent pas à plus de 30,000 francs, somme qui suffit à l'état pour payer ses magistrats, ses assesseurs, ses greffiers de tribunaux, et la force armée, chargée de la police du canton, qui consiste en *huit* gendarmes.

Le véritable intérêt que présente le canton de Schwitz ne réside pas, comme on voit, dans ses institutions qui sont fort simples, non plus que dans les fastes de son histoire récente que nous passerons sous silence; il faut lui demander ses souvenirs, il faut visiter ses Alpes, et étudier la population qui les habite. Puisque nous avons mentionné les montagnes de Schwitz, parlons d'abord de la principale, du Rigi.

Le Rigi (1) est situé entre trois lacs, ceux de Lucerne, de Zug, et de Lowerz. Il a neuf lieues de circonférence à sa base, et présente dix sommités principales (2).

Le *Rigi-Kulm* (3) est une plate-forme de verdure, on y voit une petite maison bâtie pour la commodité des voyageurs qui viennent le visiter; c'est l'avant-poste des Alpes, dont la chaîne la plus rapprochée s'étend irrégulièrement, mais sans interruption à peu près, depuis le Glarnisch jusqu'aux dernières montagnes de l'Oberland. Cette première chaîne cache la vue de la seconde qui sépare la Suisse de l'Italie. Ainsi le Finster-Aarhorn éclipse le mont Rosa, plus élevé cependant de deux mille pieds, et le Blumlis-Alp cache le Mont-Blanc qui a trois mille quatre cents pieds d'élévation de plus. Telle est la vue au sud. Si vous vous tournez vers le nord, vous apercevrez tout l'espace compris d'un côté entre le lac de Constance et Bâle, et de l'autre, entre cette dernière ville et le lac de Neuchâtel; cet espace ne contient pas moins des trois quarts de la Suisse et quatorze de ses lacs. Un écrivain distingué a exagéré en disant que ce territoire de cent lieues, dont l'œil peut mesurer toute l'é-

(1) On veut que son nom lui vienne du latin *Regius Mons*.

(2) Ces sommités sont : au nord de l'hospice, le Rigi-Staffel, le Staffeleck, et le Rigi-Kulm; au sud, le First, le Schild, le Dossen et le Viznau-Stock; au sud-est, le Schneie-Alpe et le Hochfluh; et à l'est, le Horrick et le Schwendi. Nous consignerons ici, pour ceux de nos lecteurs qui seraient tentés d'entreprendre une course au Rigi, un aperçu de l'itinéraire à suivre. On peut prendre quatre chemins différents pour gagner cette montagne, en partant de Lowerz, ou d'Art, ou de Küssnacht, ou enfin de Weggis et de Wiznau. La plupart des voyageurs à pied ont coutume de se rendre sur le Rigi par Art, et les personnes qui ne sont pas habituées aux courses de montagne ne feraient pas bien de choisir le chemin qui, par Küssnacht et Immensee, va aboutir au Rigi-Staffel, non plus que celui qui passe par le Leiterli et par Kaltbad; celui de Weggis ou de Wiznau, par le First, est préférable, mais il vaut mieux encore monter au Rigi du côté d'Art ou de Lowerz; ce dernier chemin étant celui que prennent les troupeaux qui vont à la montagne, est le plus commode pour les voyageurs à cheval. Le trajet depuis Lowerz ou Art jusqu'à l'hospice est de trois lieues; pour le faire à l'ombre, on se met en route l'après-midi, alors que le soleil est caché par le Rigi-Kulm; on franchit en peu de temps l'étendue de plaine qui sépare Art du pied de la montagne, ensuite on a trois quarts de lieue d'une montée assez rapide au milieu des rochers, puis, après avoir traversé un bois de sapin et une riante prairie, on arrive en une demi-heure à l'auberge d'Unter-Döchli; en cas de mauvais temps, on y trouve un gîte; depuis là jusqu'à l'hospice du Rigi, il y a environ une heure et demie de marche; vous trouverez quatre auberges autour de l'hospice. De là, on suit, à travers les pâturages, des sentiers dont la pente est assez douce. Pour atteindre le Horick, on passe l'Aa (petite rivière) au-dessous de l'hospice; de cet endroit, la vue s'étend sur les vallées de Schwitz et de Goldau, on y aperçoit tout le lac de Zug, partie de la Suisse septentrionale et la forteresse de Hohentwiel en Souabe; du Hochfluh, on aperçoit le golfe d'Uri, la vallée de la Reuss jusqu'à Amsteg, et une foule de montagnes, depuis la Frohn-Alpe et le Seelisberg jusqu'aux pics du Saint-Gothard. Le sentier qui conduit au First, et de là sur le Schild, est également facile et commode, et l'on y voit la chaîne des Alpes et le lac des Waldstetten, mais aucun de ces points de vue n'approche de celui dont on jouit au sommet du Rigi-Kulm. Comme nous aurons l'occasion d'en parler dans le cours de notre récit, nous ne nous y arrêterons pas ici davantage. En quittant le Kulm on gagne le Rigi-Staffel, où l'on trouve un sentier qui, en moins de deux heures, conduit à Küssnacht; c'est un mauvais pas qu'il faut franchir avec beaucoup de précaution. Du Rigi-Staffel, on gagne le Schwesterborn en passant par le Staffeleck, puis l'on se dirige vers le Kaenzeli, autre pic moins élevé que ceux que nous avons cités, mais d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur l'Unterwald, la ville et le lac de Lucerne. Au Schwesterborn, il y a une auberge au milieu des rochers; on y voit une chapelle consacrée à saint Michel archange, ainsi que la demeure du chapelain, personnage dont la nomination appartient aux bergers du Rigi. Une source d'eau très-froide, qui sort des fentes du rocher, remplit une baignoire naturelle dans laquelle les pâtres atteints de fièvres, de douleurs de tête ou de coliques, se jettent tout habillés, après quoi ils laissent sécher leurs vêtements sans les quitter; ces bains ainsi pris produisent, dit-on, des cures merveilleuses. On peut, si l'on veut, passer la nuit dans l'auberge de Schwesterborn, d'où l'on descend en trois heures, par un chemin sûr, à Weggis ou à Wiznau. Les dames qui n'oseraient pas faire la descente à pied, se font porter en chaise jusqu'au village. Nous citerons un autre sentier pour les intrépides, c'est celui qui, partant de Schwesterborn, va aboutir à une échelle appuyée contre un rocher coupé à pic; au bas de l'échelle il y a un sentier qui mène en très-peu de temps à Küssnacht.

(3) Rigi-Kulm, c'est-à-dire point culminant du Rigi.

tendue, offre plus de champs de bataille mémorables qu'aucun autre lieu du monde. Il est telle province du nord de la France, tel endroit resserré de la Belgique ou de l'Allemagne, qui, dans l'espace d'un siècle, a été le théâtre de plus de batailles décisives qu'il ne s'en est livré dans toute la Suisse (et ce que nous disons là est à l'honneur de notre pays).

Cependant ces vallées, ces rocs, ces montagnes ont leurs souvenirs de gloire et de guerre; écoutez à ce sujet vos guides :

« Vous voyez bien là-bas ce coin du lac, disait l'un d'entre eux en jetant une pierre qui descendit en bondissant d'abîme en abîme et s'arrêta l'on ne sait où; il y avait là, dans les anciens temps, une muraille qui fermait le défilé entre la montagne et le lac, et sur la rive opposée, entre le Rossberg et le lac, il y avait encore une autre muraille; notre canton était alors *fermé à clé*, il y a long-temps que cela n'existe plus; ce fut par là que les Français cherchèrent à pénétrer le 2 mai 1798; mais ils ne purent résister au feu meurtrier de nos chasseurs, qui, répandus sur leur flanc dans la montagne, les ajustaient comme des chamois et tiraient à coup sûr. Presque tous leurs officiers étant tués ou blessés, ils furent obligés de se retirer. On se battait en même temps à Morgarten, sur les bords de ce lac que vous voyez en face de vous. C'était encore, comme jadis, un Reding qui nous commandait. L'ennemi avait été repoussé sur tous les points; il avait enterré près de trois mille morts, nous autres nous n'avions perdu que cinq cents hommes. Mais encore une victoire pareille et nous étions perdus, puisque nous comptions à peine quatre mille combattants dans nos rangs; plusieurs de nos postes étaient occupés par des femmes, on les voyait traîner le canon à travers les rochers. Il se fit là des actions héroïques, on a immortalisé des femmes grecques et romaines pour beaucoup moins.

« Que si maintenant vous regardez à gauche de cette montagne qui s'élève de l'autre côté du lac de Lucerne (le mont Pilate), vous apercevrez un assez grand village dont le soleil dore le clocher et qui porte comme une crinière d'arbres; c'est Stanz. Parmi les prairies intermédiaires, vous distinguez deux points brillants qui vous semblent à peine larges comme des miroirs; l'un d'eux cependant (le Sarner-see) a cinq lieues de circuit. Quant à ces autres montagnes dont les neiges se déroulent en guirlandes, c'est le Surenen-Alpe qui enveloppe l'Unterwald (1). »

Certes il n'est point de parole qui puisse exprimer l'effet que produit cet immense panorama qui se déroule autour du Rigi, la réalité dépasse toute imagination; les éléments les plus extraordinaires qui puissent se combiner dans un paysage pour le rendre merveilleux sont rassemblés ici. Là ce sont des nuages qui flottent ou glissent rapidement à une profondeur de deux mille pieds au dessous du voyageur; quelquefois au travers de ces crêpes liquides on distingue confusément le lac de Lucerne qui étend ses bras nombreux en tant de sens divers, qu'on croirait au premier coup d'œil ne voir dans la configuration de sa surface qu'un pur caprice de l'imagination. En fait de villes, on aperçoit, nous l'avons dit, notamment Lucerne, Stanz, Küssnacht, Sarnen et des villages par centaines, semés dans la plaine, ou accrochés aux flancs d'autres montagnes, qui d'ici paraissent collines tout au plus. A cette élévation tout semble bleu, l'horizon, la couleur des lacs, celle même des nuages qui ont le bleu mat des anciens tableaux de l'école italienne.

(1) Le Titlis est la principale sommité des Surenen-Alpe. En 1789, un voyageur parvint à sa cime, il y mesura l'épaisseur de la glace et lui trouva une dimension de cent quatre-vingts pieds; il y vit en plein la seconde ligne des Alpes, celle qui confine à l'Italie et qui s'étend depuis le Mont-Blanc jusque dans la Carinthie; au nord, la vue passait par-dessus toute la Suisse septentrionale et embrassait tout le cours du Rhin jusqu'au-delà de Strasbourg.

A cette élévation, on ne sera pas surpris d'apprendre que le Rigi soit complètement dépouillé d'arbres. La montagne est une des mieux situées de toute la contrée, en ce sens qu'elle se trouve à peu près isolée des autres chaînes; l'atmosphère y a cette admirable transparence que l'on observe dans l'eau la plus limpide, celle que les grands paysagistes, Claude Lorrain entre autres, réussissent si bien à donner à leur compositions. La sommité du Rigi-Kulm présente en surface trois ou quatre arpents environ, mais pour se faire une idée suffisante des vastes proportions de tout le Rigi, il faut se figurer qu'ordinairement trois mille vaches et des milliers de moutons y trouvent leur pâture; ces troupeaux, que l'on aperçoit suspendus de toutes parts, à tous les flancs de la montagne, ornent encore ce tableau déjà si varié: c'est le côté rural et champêtre d'une scène si magnifique et si imposante.

Le lac de Zug, le plus petit des lacs de la Suisse, est celui qui, vu du Rigi, offre la masse d'eau la plus considérable, c'est-à-dire qu'il en est le plus rapproché, et tellement rapproché que le spectateur semble suspendu au dessus de ce bassin ovale, à peu près comme s'il était dans un ballon. La descente du Rigi n'est pas sans danger; les dames la font plus volontiers à pied. Il n'y a pas long-temps qu'un accident terrible arriva au tournant d'un de ces sentiers. Un jeune Allemand, peu docile aux avis de son guide, se précipita d'une hauteur de huit cents pieds; lorsqu'on eut retrouvé son cadavre, il fut nécessaire de le précipiter une seconde fois à une grande profondeur avant de pouvoir le porter dans un chemin fréquenté.

La route qui conduit du pied du Rigi aux bords du joli lac de Lowerz passe à travers des débris de rochers confusément entassés, monument d'une des plus terribles catastrophes dont les contrées alpestres aient gardé le souvenir (1). Quatre villages disparurent effacés par

(1) On ne lira pas sans quelque curiosité les détails de ce formidable éboulement qui eut lieu dans la journée du 2 septembre 1806. Nous nous sommes principalement attachés à grouper dans notre récit les faits qui peuvent présenter un intérêt dramatique.

Le 2 septembre 1806, la pluie commença le matin de très-bonne heure, et dura sans interruption jusqu'à midi. Dès le lever du soleil, on avait cru distinguer des crevasses sur le sommet du Spizbühl et le long des pentes du Gnip. On entendit des craquements souterrains, c'étaient les racines des sapins qui se rompaient, puis on vit des éminences s'accuser çà et là sur le gazon ordinairement uni; des pierres sortaient de terre avec violence; bientôt des masses plus considérables se détachèrent des rochers, l'éboulement commençait, chacune de ses crises envoyait au ciel des nuages de poussière.

Dans la vallée de Rœthen, et au pied du Ruffi, le terrain ondoyait: sur les deux heures, on aperçut des nuées d'oiseaux qui s'élevèrent en poussant des cris aigus au dessus des pics du Gnip; au même instant des masses d'arbres se détachèrent du sol et glissèrent le long de la montagne, puis des forêts entières et des blocs de rochers hauts et larges comme des maisons tombèrent avec la rapidité de la flèche: habitations, hommes, bestiaux, tout fut entraîné. Pressées par le poids de ces débris, les eaux du lac de Lowerz sortirent de leur lit, et s'élevant comme une muraille elles eurent bientôt couvert les vallées environnantes. Tout-à-coup, et à quelques pas de la chapelle de Rœthen, on vit la masse de l'éboulement se partager en quatre torrents distincts. Les uns atteignirent le pied du Rigi au dessous de Goldau, d'autres se dirigèrent vers le Saigel. En ce moment deux filles et deux jeunes garçons qui gardaient les chèvres sur cette montagne, furent saisis par l'avalanche et transportés à travers les airs à une grande distance.

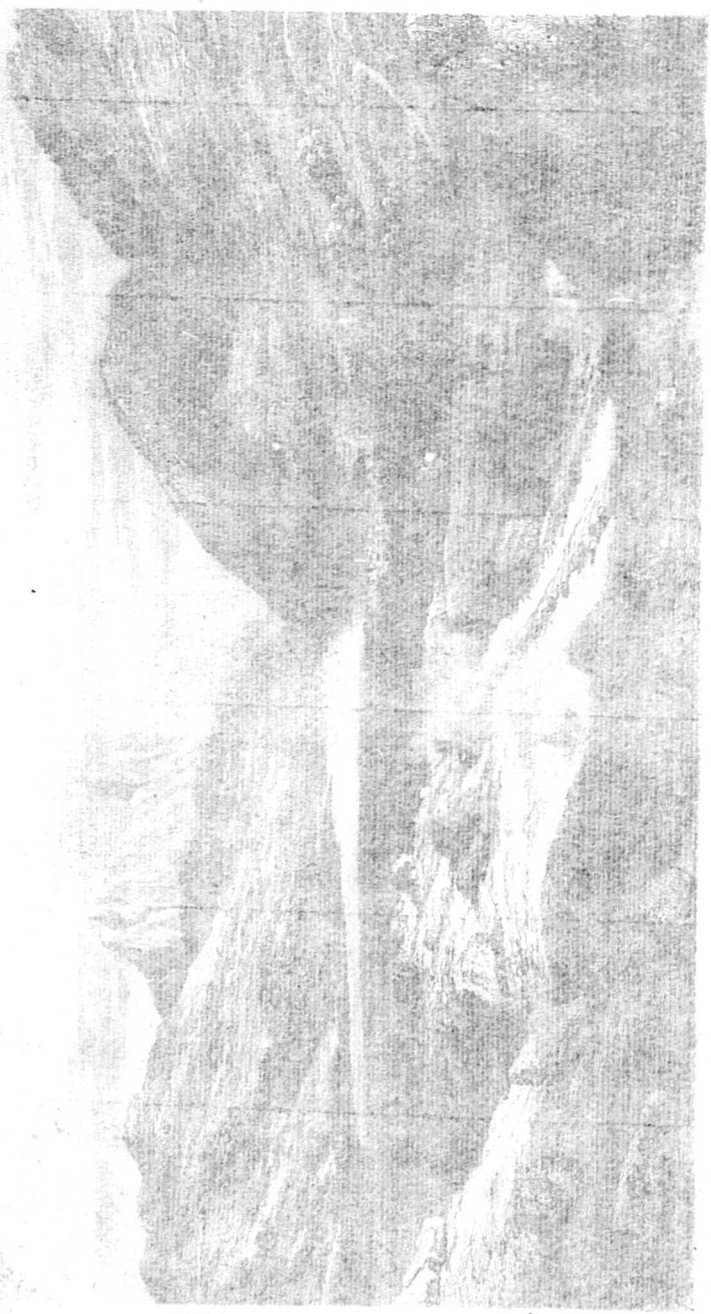
A Schwitz on prit le bruit de l'éboulement pour celui du tonnerre; cependant les vitres tombaient avec fracas, les maisons remuaient, le tocsin se fit entendre et ce cri fut répété par tout le bourg: *Seven est importé, les maisons nagent dans l'eau!* Ici les épisodes se pressent en foule. L'auberge de la Croix, aux bords du lac, résistait au torrent, trois personnes parurent sur les toits, appelant vainement du secours. Sur la route d'Art à Schwitz, au village de Goldau même, six voyageurs venaient de disparaître, on ne devait jamais retrouver leurs cadavres. Deux femmes âgées et un jeune homme travaillaient dans un jardin sur la pente du Gnip, quand l'éboulement commença. Celui-ci devance les femmes qui sont bientôt enveloppées d'un nuage de poussière, elles entendent le sifflement des rochers qui traversent les airs au-dessus de leurs têtes, la terre se fend sous leurs pieds, et elles tombent

l'éboulement du *Spizbühl* qui fait face au Rigi ; la montagne mobile vint prendre la place de la vallée , couvrant de sa masse formidable les ruines qu'elle avait faites. On n'est pas peu surpris de voir aujourd'hui de nombreuses habitations reconstruites sur ce sol fragile, et les habitants de Goldau dormir tranquilles sous ces mêmes rochers qui, il y a trente ans, écrasèrent leurs voisins.

Le lac de Lowerz, qui n'a guère qu'une lieue de long, sur une largeur d'une demi-lieue, fut en partie comblé par l'éboulement. Il est paré de deux îlots, dont le plus grand contient un ermitage et une vieille tour, la tour de Schwanau, ombragée de sapins, ruine imposante et d'un aspect mélancolique ; c'était jadis la résidence d'un des tyrans subalternes des comtes de Habsburg ; de ce donjon suffisamment protégé par les eaux du lac et sa ceinture de roches, il accablait impunément les habitants du voisinage. La tradition populaire veut qu'une fois chaque année, à l'heure de minuit, un coup de tonnerre retentisse au dessus de ce ténébreux manoir ; des cris perçants ébranlent la vieille tour, et le voyageur, pour peu qu'il soit crédule, apercevra alors une jeune fille vêtue de blanc qui, la torche en main, poursuit sur la brèche un guerrier qui fuit épouvanté devant elle, jusqu'à ce que pour l'arrêter il se précipite dans le lac qui l'engloutit. Comme toutes les fables ont d'ordinaire un motif fort raisonnable, voici celui qui a donné lieu à cette fantasmagorie : La jeune fille, c'était, en 1308, une jolie paysanne d'Art, victime de la brutalité du châtelain de Schwanau. Le ravisseur cacha sa proie dans son donjon, mais les frères de cette infortunée l'ayant surpris de nuit l'égorgeèrent et jetèrent son cadavre dans le lac. Sur le bruit de l'attentat et de sa punition, les citoyens de Schwitz accoururent, et détruisirent le château, ne laissant subsister que cette tour du centre, comme un monument du crime et de la vengeance.

dans un trou profond de douze pieds, mais ces femmes survivent à leur chute tandis qu'un cri perçant les instruit du sort du jeune homme : il avait disparu pour toujours. Un touchant événement se passait au même instant non loin de là, dans la maison du cultivateur Viguet. Au moment de la catastrophe, il se trouvait devant sa maison avec sa femme, ses deux fils et l'une de ses filles, ses deux autres enfants et la servante étaient dans l'intérieur de la maison. A la vue du danger, il se mit à fuir avec ses fils, en invitant sa femme à le suivre avec sa fille, mais la pauvre mère ne voulant pas abandonner ses deux autres enfants, pénètre dans la chambre où repose son dernier né, en même temps que la servante entraîne l'autre petite par la main. Tout-à-coup la maison arrachée de ses fondements est brisée et emportée par l'avalanche. Séparée de l'enfant qu'elle portait, la servante, de qui l'on tient ce récit, reste suspendue entre des décombres, la tête en bas, le corps engagé et pressé de toutes parts. Après bien des efforts elle parvient à dégager sa main droite, dont elle essuie ses yeux ensanglantés ; elle croit entendre des gémissements et bientôt elle reconnaît la voix de la petite, elle l'appelle, et l'enfant répond ; l'enfant explique qu'elle est retenue par des broussailles, et qu'elle aperçoit la plaine par une ouverture au dessus de sa tête. Deux longues heures s'écoulent, la pauvre servante, qui s'est crue au jour du jugement dernier, entend enfin le son d'une cloche, c'est celle de son village (Steinen). Elle veut donner du courage à l'enfant, mais il se lamente et pleure, *il demande sa bouillie*, puis ses gémissements s'affaiblissent, sa voix s'éteint, il se tait, et le silence dure des heures entières, toute la nuit ! alors la malheureuse servante ne doute plus de la mort de la petite, elle sent elle-même que sa dernière heure approche. Ses pieds sont glacés, sa tête s'égare ; cependant la cloche du village retentit de nouveau, c'est la cloche du matin. L'espoir renaît dans son cœur, et bientôt elle reconnaît distinctement la voix de la petite qui, réveillée, recommence ses lamentations.

Pendant ce temps l'infortuné Viguet, après avoir mis ses fils en lieu de sûreté, était revenu sur le théâtre de l'éboulement, mais l'obscurité de la nuit le contraignit à cesser ses recherches. Au point du jour, il reparait, redemandant au sol sa femme et ses enfants, les appelant avec des sanglots et des hurlements de désespoir. Un pied s'élève du milieu des décombres, il s'approche et il reconnaît le cadavre de sa femme à ses vêtements ; ne doutant pas que le reste de sa famille n'ait péri comme elle, il va s'éloigner, mais la petite a reconnu les cris de son père, elle l'appelle et celui-ci l'entend, lorsqu'il n'entend pas la voix de la servante qui l'appelle aussi ; bientôt l'enfant est délivré, il a la cuisse cassée, mais il ne cesse de s'occuper de la bonne, que l'on retire enfin, les yeux meurtris, les jambes rompues, le corps en lambeaux. Aujourd'hui, Marianne Viguet (c'est l'enfant) vit encore à Lucerne.



THE PERSON IN THE
CAVE

l'éboulement du *Spizbühl* qui fait face au Rigi; la montagne mobile vint prendre la place de la vallée, couvrant de sa masse formidable les ruines qu'elle avait faites. On n'est pas peu surpris de voir aujourd'hui de nombreuses habitations reconstruites sur ce sol fragile, et les habitants de Goldau dormir tranquilles sous ces mêmes rochers qui, il y a trente ans, écrasèrent leurs voisins.

Le lac de Lowerz, qui n'a guère qu'une lieue de long, sur une largeur d'une demi-lieue, fut en partie comblé par l'éboulement. Il est parsemé de deux îlots, dont le plus grand contient un ermitage et une vieille tour; la tour de Schwanau, ombragée de sapins, ruine imposante et d'un aspect mélancolique; c'était jadis la résidence d'un des tyrans subalternes des comtes de Habsburg; de ce donjon suffisamment protégé par les eaux du lac et sa ceinture de roches, il accablait impunément les habitants du voisinage. La tradition populaire veut qu'une fois chaque année, à l'heure de minuit, un coup de tonnerre retentisse au dessus de ce ténébreux manoir; des cris perçants ébranlent la vieille tour, et le voyageur, pour peu qu'il soit crédule, apercevra alors une jeune fille vêtue de blanc qui, la torche en main, poursuit sur la brèche un guerrier qui fuit épouvanté devant elle, jusqu'à ce que pour l'arrêter il se précipite dans le lac qui l'engloutit. Comme toutes les fables ont d'ordinaire un motif fort raisonnable, voici celui qui a donné lieu à cette fantasmagorie: La jeune fille, c'était, en 1308, une jolie paysanne d'Art, victime de la brutalité du châtelain de Schwanau. Le ravisseur cacha sa proie dans son donjon, mais les frères de cette infortunée l'ayant surpris de nuit l'égorgeèrent et jetèrent son cadavre dans le lac. Sur le bruit de l'attentat et de sa punition, les citoyens de Schwitz accoururent, et détruisirent le château, ne laissant subsister que cette tour du centre, comme un monument du crime et de la vengeance.

dans un creux profond de douze pieds, mais ces femmes survécurent à leur chute. L'une qu'un cri perçant les instruit du sort du jeune homme: il avait disparu pour toujours. Un touchant événement se passa au même instant non loin de là, dans la maison du cultivateur Viguet. Au moment de la catastrophe, il se trouvait devant sa maison avec sa femme, ses deux fils et l'une de ses filles, ses deux autres enfants et la servante étaient dans l'intérieur de la maison. A la vue du danger, il se mit à fuir avec ses fils, en invitant sa femme à le suivre avec sa fille, mais la pauvre mère ne voulant pas abandonner ses deux autres enfants, resta dans la chambre où repose son dernier né, en même temps que la servante entraînée l'autre enfant sur la main. Tout-à-coup la maison arrachée de ses fondements est brisée et emportée par l'avalanche. L'apaise de l'enfant qu'elle portait, la servante, de qui l'on tient ce récit, reste suspendue entre des débris, la tête en bas, le corps engagé et pressé de toutes parts. Après bien des efforts elle parvient à dégager sa main droite, dont elle essuie ses yeux ensanglantés; elle croit entendre des gémissements et bientôt elle reconnaît la voix de la petite, elle l'appelle, et l'enfant répond; l'enfant explique qu'elle est retenue par des broussailles, et qu'elle aperçoit la plaine par une ouverture au dessus de sa tête. Deux longues heures s'écoulent, la pauvre servante, qui s'est crue au jour du jugement dernier, entend enfin le son d'une cloche, c'est celle de son village (Stans). Elle veut donner du courage à l'enfant, mais il se lamente et pleure, il demande sa bouillie, puis ses gémissements s'affaiblissent, sa voix s'éteint, il se tait, et le silence dure des heures entières, toute la nuit! alors la malheureuse servante se plaint de la mort de la petite, elle sent elle-même que sa dernière heure approche. Ses pieds sont glacés, sa tête se vide, elle entend la cloche du village retentir de nouveau, c'est la cloche du matin. L'apaise s'élève dans la plaine, et elle reconnaît distinctement la voix de la petite

qui, après le temps, l'enfant qui, après le temps, était revenu sur le théâtre de la catastrophe, mais l'enfant ne se souvenait plus de rien. Au point du jour, il reparait, redemandant au ciel sa femme et son enfant. L'apaise se lève et se met à ses harlements de désespoir. Un pied s'élève au milieu des débris, il s'approche et il reconnaît la main de sa femme à ses vêtements; ne doutant pas que le reste de sa famille n'ait péri comme elle, il se lamente et pleure. La petite a reconnu les cris de son père, elle l'appelle et celui-ci l'entend, lorsqu'il n'entend plus la voix de l'enfant qui l'appelle aussi; bientôt l'enfant est délivré, il a la cuisse cassée, mais il ne cesse de s'occuper de la petite, que l'on retire enfin, les yeux meurtris, les jambes rompues, le corps en lambeaux. Aujourd'hui, Marianne Viguet (c'est l'enfant) vit encore à Lucerne.



Girard del.

Grebert sc.

LE LAC DE LOWERZ

ET UNE PARTIE DE L'ÉBOULEMENT DU RUFFIBERG (2 SEPT 1806)

(SCHWITZ)

Alpes Pittoresques

Sur le rivage opposé, l'aspect enchanteur de la campagne des environs de Schwitz vous fait oublier le tableau du désastre de Goldau. Le district de Schwitz est le plus fertile et le plus riant des six districts du canton. Depuis les bords du lac jusqu'au bourg, le terrain s'élève par une pente douce, l'espace d'une lieue environ.

Schwitz couronne ce verdoyant amphithéâtre, aussi son principal avantage, c'est sa situation, car sous le rapport de la construction et de la régularité, ses maisons et ses rues n'offrent rien de remarquable ; cependant il est, dans ce pauvre bourg de Schwitz, un monument que lui envierait certainement plus d'une grande ville, c'est son église, construite en 1669, sur une éminence. Les combles de l'édifice, supportés par des colonnes ioniques et corinthiennes, sont d'une architecture hardie qui décèle la main d'un grand architecte. Tous les autels sont faits du plus beau marbre rouge veiné de blanc, quelques-unes de leurs sculptures se font remarquer par la délicatesse de la touche ; cette population de Schwitz est renommée pour l'ardeur de sa foi catholique, mais il faut visiter cette église pour s'en faire une idée. La chaire s'appuie sur trois figures colossales qui représentent les trois fameux réformateurs Luther, Calvin et Zwingli ; le poids énorme qu'ils supportent, la gêne que cette obligation est censée leur imposer, ces contorsions et ces grimaces que le ciseau de l'artiste a données à leurs visages, tous ces effets ont été calculés pour l'édification des fidèles de Schwitz qui voient dans ce châtiment figuré l'emblème du châtiment réel que doivent subir ailleurs les coupables sectaires. Au siècle dernier, les Zurichois offrirent 40,000 florins aux habitants de Schwitz pour faire disparaître du trio le visage de leur docteur Zwingli, mais la même raison qui inspirait ce sacrifice pécuniaire, le fit refuser. Zurich garda ses florins, et l'église de Schwitz son Zwingli grimaçant. C'est un trait de zèle et d'obstination religieux qui honore également les deux cantons.

Après l'église, il faut visiter l'hôtel-de-ville et les salles du *grand* et du *petit conseil*. La première est complètement nue, à l'exception d'un tableau qui représente les sept vertus théologales, grandes figures allégoriques entre lesquelles sont fixées de petites plaques de cuivre aux armes des familles qui furent admises dans cette assemblée. La salle du petit conseil a, pour toutes décorations, un tableau dont le sujet, moins emphatique, paraîtra de meilleur goût. Les principaux traits de l'histoire de la vieille Suisse s'y trouvent réunis dans le même cadre ; ce sont comme les archives burinées de la nation, et cela dans le pays qui méritait le mieux d'en conserver le souvenir. Des bancs de bois, rangés autour d'une table assez grossière, ameublement qui rappelle exactement celui d'une école d'enfants, tels sont les sièges destinés aux membres du petit conseil, c'est-à-dire des membres du gouvernement ; seulement un fauteuil de velours rouge, très-rapé, est réservé au landammann, ou chef de l'état. Cette simplicité rustique a ses motifs et son beau côté. Mais pourquoi Schwitz semble-t-il oublier ses grands hommes, et fait-il peser jusque sur leur mémoire le niveau de ses institutions et de ses mœurs ? pas un portrait, pas une médaille, pas même un nom qui consacre le souvenir de ses plus grands citoyens ; pour retrouver dans le bourg de Schwitz le nom même des Reding, il faut se faire indiquer leurs tombes. Schwitz renferme quelques autres édifices : un arsenal, plusieurs couvents, une maison de refuge pour les étrangers, établissement dont la destination honore les habitants. Enfin, on y compte un peu moins de cinq mille habitants.

Après Schwitz, l'endroit le plus remarquable du canton, c'est Küssnacht, non pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il rappelle. C'est à Küssnacht que s'élevait le château de Gessler ; c'est à quelques pas de là que le gouverneur autrichien tomba percé par la flèche de Tell. Le héros

d'Uri est plus particulièrement réclamé par le canton qui lui a donné le jour ; mais c'est sur la terre de Schwitz qu'il a délivré son pays. Comment, à l'aspect de la chapelle qu'on lui a élevée ici, ne pas rechercher les traces de l'événement dans les lieux mêmes qui en furent le théâtre. Tout le monde sait que Gessler fut tué le 18 novembre 1307, au moment où il se dirigeait vers Küssnacht par le chemin creux ou creusé (*Holegass*). Ce château fut pris et détruit en janvier 1308, et ses tours se trouvent encore à peu près dans le même état où les laissèrent les vainqueurs. Le chemin creux est maintenant une belle route qui, venant d'Art, contourne la base du Rigi, et, côtoyant le lac de Lucerne, conduit à Küssnacht. Cela n'empêche point qu'on ne puisse voir encore distinctement l'endroit où tomba le bailli, et cela grâce à cette chapelle construite, dit-on, fort peu de temps après l'événement. La porte est surmontée d'un panneau peint à fresque, représentant Guillaume Tell lançant sa flèche. Quelques vers allemands racontent l'histoire avec une singularité énergique : « Ici fut tué par Tell l'orgueilleux Gessler ; ici est le berceau de la liberté helvétique : combien durera-t-elle ? Aussi long-temps que nous ressemblerons à nos ancêtres. » Il est fâcheux, non pour la Suisse, mais pour quelques écrivains nationaux, qu'ils aient affecté de révoquer en doute l'authenticité de cette action, et jusqu'à l'existence du héros. Ils ne voient, dans cet épisode, qu'un mensonge consacré, comme si pareil mensonge, fut-il même prouvé, n'était pas respectable. Leur scepticisme s'étaie de l'obscurité qui couvre la naissance du libérateur. Le meurtre de Gessler ne leur semble pas une attestation suffisante ; puis, les mêmes sceptiques, craignant pour le succès de leurs objections, ont cherché à prouver que Tell n'avait jamais vécu, puisqu'on ignorait comment il était mort. Probablement il leur faudrait son extrait mortuaire, à défaut de son extrait de naissance. Ils lui contestent également et sa vie si belle et sa mort qui ne l'est pas moins, puisqu'il périt victime de son humanité, en voulant sauver un enfant qui se noyait dans le lac de Waldstetten. Guillaume Tell, ou du moins sa mémoire, a eu la destinée des hommes simples et obscurs qui accomplissent de grandes actions, et donnent lieu à des événements extraordinaires sans le vouloir et presque sans le savoir. Voltaire, piqué de la gloire des Stauffacher, des Melchtal et des Walter Fürst, disait : « Ce qu'il y a de fâcheux dans ces hommes, c'est leur nom ; pas moyen de mettre cet allemand en vers français. » Des Suisses ne devraient pas, ce nous semble, imiter la mauvaise volonté de Voltaire, fussent-ils même doués de tout son esprit. Guillaume Tell a existé, c'est incontestable ; il a fait toutes les belles actions que nous savons ; mais probablement il n'a pas tenu tous les discours que les historiens lui prêtent. C'était un montagnard résolu, ami de sa liberté et de celle des autres, parlant peu et parlant mal, comme parlent ceux qui agissent bien. Dire ensuite que son action eut tous les caractères d'une vengeance particulière, ce peut être la tâche d'un historien, mais non assurément le devoir d'un peuple, qui doit bénir le bienfaiteur, et non lui disputer le mérite du bienfait. Honneur donc à la nation suisse, qui sait défendre et conserver intacte la mémoire de ses grands hommes : c'est le meilleur moyen de les perpétuer !

D'autres impressions saisissent l'âme du voyageur à l'aspect de l'abbaye d'Einsiedeln. Ce monastère, plus connu sous le nom de Notre-Dame-des-Ermîtes, fut fondé vers le milieu du X^e siècle par un comte du pays. Dès son origine il fut destiné à la noblesse, et la plupart de ses religieux appartenaient aux familles les plus illustres de l'Helvétie, de la Souabe et de l'Alsace. Des empereurs d'Allemagne, et entre autres les Othon, donnèrent à la Vierge d'Einsiedeln des privilèges, des fiefs, des métairies, et enfin des terres vagues en friche, limitrophes alors des terres de ceux de Schwitz. Il a tenu à bien peu de chose que cette abbaye ne devint le centre et comme le noyau d'un nouveau canton. En peu de temps sa po-

Sketches

THE GREAT WALL OF CHINA

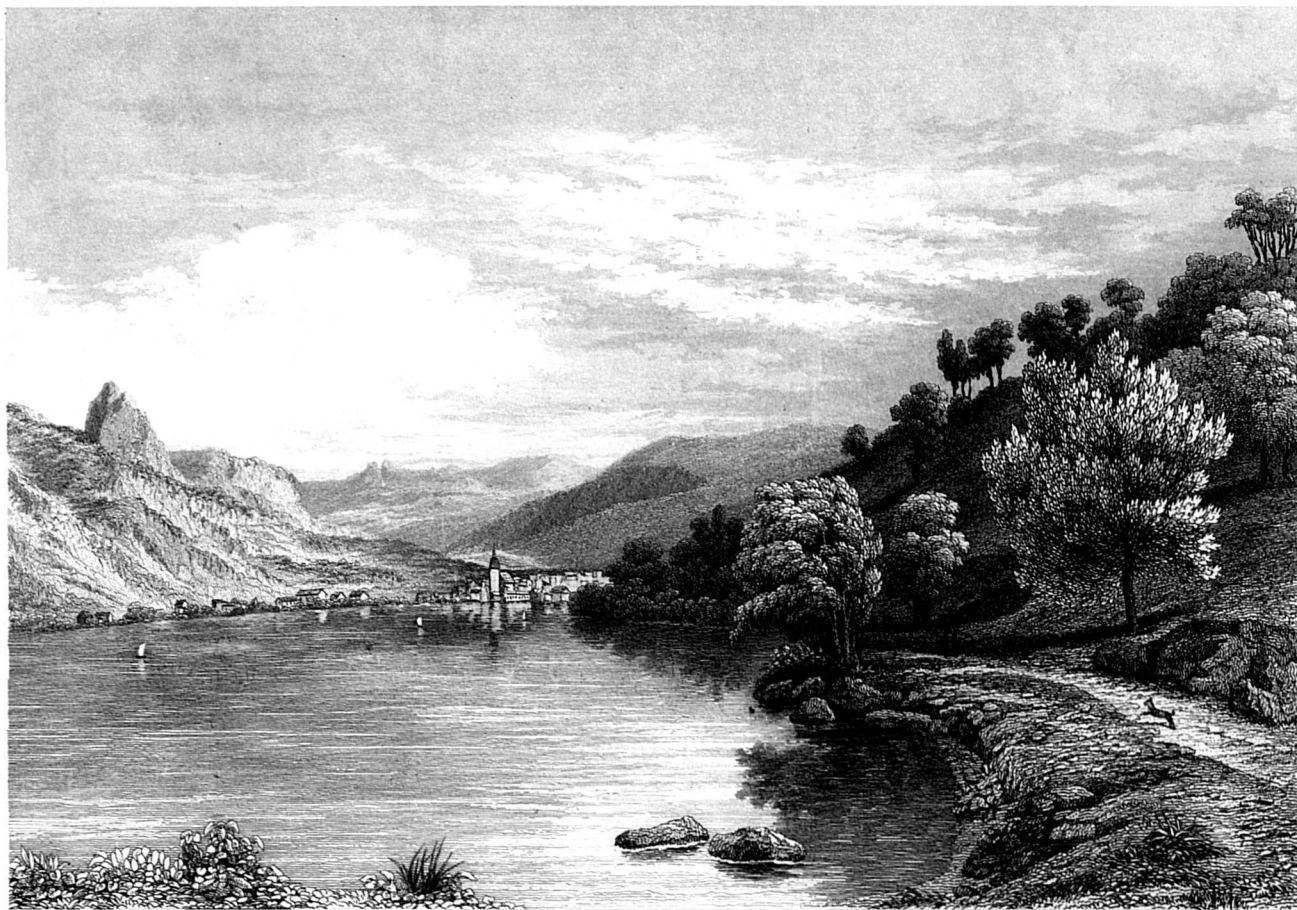
(Sketches)

Great Wall



d'Uri est plus particulièrement réclamé par le canton qui lui a donné le jour ; mais c'est sur la terre de Schwitz qu'il a délivré son pays. En passant, à l'aspect de la chapelle qu'on lui a élevée ici, ne pas rechercher les traces de l'événement dans les lieux mêmes qui en furent le théâtre. Tout le monde sait que Gessler fut tué le 18 novembre 1307, au moment où il se dirigeait vers Küssnacht par le chemin creusé (*Holegass*). Ce château fut pris et détruit en janvier 1308, et ses tours se tiennent encore à peu près dans le même état où les laissèrent les vainqueurs. Le chemin, qui est maintenant une belle route qui, venant d'Art, contourne la base du Rigi, et, passant par la base du Lucerne, conduit à Küssnacht. Cela n'empêche point qu'on ne puisse voir encore distinctement l'endroit où tomba le bailli, et cela grâce à cette chapelle construite, dit-on, fort peu de temps après l'événement. La porte est surmontée d'un panneau peint à fresque, représentant Guillaume Tell lançant sa flèche. Quelques vers allemands racontent l'histoire avec une singularité énergique : « Ici fut tué par Tell l'orgueilleux Gessler ; ici est le berceau de la liberté helvétique : combien durera-t-elle ? Aussi long-temps que nous ressemblerons à nos ancêtres. » Il est fâcheux, non pour la Suisse, mais pour quelques écrivains nationaux, qu'ils aient affecté de révoquer en doute l'authenticité de cette action, et jusqu'à l'existence du héros. Ils ne voient, dans cet épisode, qu'un mensonge consacré, comme si pareil mensonge, fut-il même prouvé, n'était pas respectable. Leur scepticisme s'étendait de l'obscurité qui couvre la naissance du libérateur. Le meurtre de Gessler ne leur paraissait pas une action digne d'être célébrée ; puis, les mêmes sceptiques, craignant pour le succès de leurs critiques, se hâtèrent de prouver que Tell n'avait jamais vécu, puisqu'on ignorait comment il était mort. Probablement il leur faudrait son extrait mortuaire, à défaut de son extrait de naissance. Ils lui contestent également et sa vie si belle et sa mort qui ne l'est pas moins, puisqu'il périt victime de son humanité, en voulant sauver un enfant qui se noyait dans le lac de Waldstetten. Guillaume Tell, ou du moins sa mémoire, a eu la destinée des hommes simples et obscurs qui accomplissent de grandes actions, et donnent lieu à des événements extraordinaires sans le vouloir et presque sans le savoir. Voltaire, piqué de la gloire des Stauffacher, des Melchtal et des Walter Fürst, disait : « Ce qu'il y a de fâcheux dans ces hommes, c'est leur nom ; pas moyen de mettre cet allemand en vers français. » Des Suisses ne devraient pas, ce nous semble, imiter la mauvaise volonté de Voltaire, fussent-ils même doués de tout son esprit. Guillaume Tell a existé, c'est incontestable ; il a fait toutes les belles actions que nous savons ; mais probablement il n'a pas tenu tous les discours que les historiens lui prêtent. C'était un montagnard résolu, ami de sa liberté et de celle des autres, parlant peu et parlant mal, comme parlent ceux qui agissent bien. Dire ensuite que son action eut tous les caractères d'une vengeance particulière, ce peut être la tâche d'un historien, mais non assurément le devoir d'un peuple, qui doit bénir le bienfaiteur, et non lui disputer le mérite du bienfait. Honneur donc à la nation suisse, qui sait défendre et conserver intacte la mémoire de ses grands hommes : c'est le meilleur moyen de les perpétuer !

D'autres impressions saisissent l'âme du voyageur à l'aspect de l'abbaye d'Einsiedeln. Ce monastère, plus connu sous le nom de Notre-Dame-des-Ermîtes, fut fondé vers le milieu du X^e siècle par un comte du pays. Dès son origine il fut destiné à la noblesse, et la plupart de ses religieux appartenaient aux familles les plus illustres de l'Helvétie, de la Souabe et de l'Alsace. Des empereurs d'Allemagne, et entre autres les Othon, donnèrent à la Vierge d'Einsiedeln des privilèges, des fiefs, des métairies, et enfin des terres vagues en friche, limitrophes alors des terres de ceux de Schwitz. Il a tenu à bien peu de chose que cette abbaye ne devint le centre et comme le noyau d'un nouveau canton. En peu de temps sa po-



Girard del.

Grabert sc.

ART SUR LE LAC DE ZUG

(SCHWITZ)

pulation s'accrut, des maisons s'étendirent autour de son église, et formèrent un bourg qui rivalisa de bonne heure avec le bourg de Schwitz. Les nombreux troupeaux de l'abbaye d'Einsiedeln envahirent les terres défrichées, si bien qu'en 1110 les pâtres d'Einsiedeln se rencontrèrent dans des pâturages que les habitants de la commune de Schwitz regardaient comme étant leur propriété depuis un temps immémorial. Après de longues contestations entre la commune et le monastère, la querelle finit par un compromis qui partageait une moitié des pâturages entre les deux parties, et leur laissait l'autre en commun. Mais l'accord ne dura pas long-temps : les moines, qui, comme nous l'avons dit, étaient gentilshommes et qui pour la plupart avaient servi dans les armées impériales, ne supportaient qu'avec impatience le voisinage et le contact des laboureurs de Schwitz. Leur orgueil ne pouvait s'accommoder d'une communauté qui blessait d'ailleurs leurs intérêts. Un beau jour il y eut un grand scandale à Einsiedeln : des habitants de Schwitz étant venus loger dans le bourg, plusieurs moines, portant une cuirasse sous le froc, l'épée sous le bras en guise de bréviaire, et un poignard à la ceinture, les apostrophèrent, on ne sait sous quel prétexte, et une mêlée s'en suivit. Battus et tout sanglants, ceux de Schwitz s'en retournèrent dans leur commune, demandant vengeance à leurs concitoyens. A Schwitz on se réunit, on délibère, on s'arme, on marche sur les terres de l'abbaye, mais l'épée de l'empereur protégeait la Vierge d'Einsiedeln, et son influence fit fermer à ceux de Schwitz tous les marchés des villes environnantes, et notamment de Zurich. Il fallut céder, mais les citoyens de Schwitz, injustement dépossédés, n'attendaient que l'occasion d'une vengeance. Il n'est pas inutile de rappeler ici que cette querelle de pâtres fut un des principaux motifs de la délivrance de tout le pays ; les empiètements des moines d'Einsiedeln ne furent pas oubliés lors de la réunion du Grütli.

En 1313, l'empereur Henri étant mort, les Suisses (c'est-à-dire ceux de Schwitz) voulurent se faire d'eux-mêmes la justice si long-temps attendue. Il ne s'agissait plus seulement pour eux de reprendre des terres qu'on leur avait soustraites, leur dessein était de s'emparer de l'abbaye, d'en enlever les moines, de détruire enfin une domination voisine qui les menaçait. Toute la commune prit donc les armes, malgré les réclamations d'une faible minorité qui criait au sacrilège. A la nuit tombante, on marche en silence vers le couvent, situé à trois lieues de Schwitz, mais bientôt les sentinelles de l'abbaye donnent l'alarme. Le beffroi se fait entendre, mais il est trop tard, les religieux n'ont pas eu le temps de prendre les armes et de se réunir ; pleins d'effroi, ils se dispersent dans les environs. Quelques-uns tombent entre les mains des Suisses, d'autres leur échappent à la faveur de l'obscurité ; d'autres enfin, plus résolus et plus braves, gagnent le clocher de l'église, s'y enferment et s'y fortifient, déterminés à se soustraire à l'esclavage ou à vendre chèrement leur vie. On montre encore à l'abbaye une petite cellule où l'un de ces braves moines, qui n'avait pas eu le temps de rejoindre ses amis, tint tête, armé de sa grande épée, à un bon nombre d'assailants ; blessé d'un coup de flèche, il fut désarmé et pris. La défense du comte Eberhard, vicaire de l'abbaye, fut plus héroïque encore ; il était un de ceux qui s'étaient barricadés dans le clocher et qui firent long-temps bonne contenance ; cependant le nombre des Suisses augmentant, et quelques-uns d'entre eux, irrités de la résistance, menaçant de ne plus accorder aucun quartier, les moines se consultèrent et consentirent à se rendre moyennant la vie sauve. Eberhard seul se réfugia dans les plus hauts lambris de l'abbaye, où quelques assaillants furieux le poursuivirent, résolus à l'avoir mort ou vif, d'autres disent dans l'espoir de s'assurer un riche butin qu'ils y croyaient caché. Homme d'une taille et d'une force herculéenne, Eberhard se tenait au haut de l'étroit escalier, armé d'une lourde massue, et se

disposait à le faire crouler sous ses pieds lorsque les plus déterminés d'entre les Suisses, se précipitant l'épée au poing, obligèrent l'intrépide moine à reculer en combattant toujours. Il faut savoir que ces lambris, rongés de vétusté, menaçaient ruine. Forcé dans son unique retranchement, Eberhard se refugia là comme dans un dernier asile, entraînant les furieux à sa suite. Tout sanglant, il s'obstinait à refuser merci et bondissait plein de rage sur le plancher mal affermi, quand tout à coup il se fit un craquement épouvantable suivi d'un grand cri de détresse, et d'un silence de mort ! Le moine et les assaillants venaient d'être précipités sur le pavé de l'église, où Eberhard fut retrouvé les deux mains crispées encore et comme attachées au cou d'un de ses ennemis.

Pendant ce temps, et voici le contraste, le curé d'Einsiedeln était prosterné aux pieds de la Vierge, dans la chapelle où il s'était enfermé. Un soldat suisse l'ayant aperçu d'une haute fenêtre, lui cria : « Moine, de l'argent ! » Le bon curé lui jeta 15 sous. Un autre Suisse survint qui voulut davantage, et chaque nouvel arrivant se montrant plus exigeant, la bourse du curé fut bientôt à sec. Comme il n'avait plus rien à donner au dernier, celui-ci se mit en posture de le tuer à coups d'arbalète ; alors le pauvre moine ouvrit la porte de la chapelle et livra aux furieux l'image de la Vierge. Un autre moine s'était caché dans une fosse ouverte, mais le froid l'ayant bientôt saisi, il alla droit à la maison où l'on gardait ses frères prisonniers ; mais, comme il était vieux et infirme, ceux de Schwitz se refusaient à l'y admettre, ne l'estimant pas de bonne rançon. A quoi le moine répondit qu'ils étaient des gens sans foi ni parole ; et comme on lui demandait l'explication de ses propos : « Pourquoi êtes-vous venus ici, leur dit-il ; n'est-ce point pour faire prisonniers les pauvres religieux ? Eh bien ! vous manquez à votre devoir ; vous m'oubliez à cause de mon âge, comme si je n'étais pas digne de faire nombre, du moins comme vétéran. » La sortie d'Einsiedeln de ce convoi de prisonniers offrit un spectacle pitoyable. Femmes, pauvres, enfants, accompagnaient leurs moines en poussant des gémissements. En tête marchait le bétail, cause de la querelle ; puis venait le butin, chargé sur les épaules des domestiques de l'abbaye ; enfin suivaient les religieux, tous rejets, comme nous l'avons dit, des plus anciennes familles du pays.

Ces événements se passèrent l'année même qui précéda la célèbre bataille de Morgarten, dont l'emplacement est voisin d'Einsiedeln. Une circonstance qu'il n'est pas inutile de mentionner, c'est que le fameux Zwingli, le réformateur, fut curé de cette abbaye. C'est sur les nombreux pèlerins qui venaient visiter l'ermitage qu'il fit le premier essai de sa doctrine, bien différent en cela, comme on l'a dit, de tant de réformateurs de notre temps qui ne parlent guère contre les abus dont ils profitent. Depuis quatre siècles, l'église et le monastère ont souffert de tant de fléaux et subi tant et de si étranges profanations et désastres, qu'il ne faut pas s'attendre à la voir aujourd'hui telle qu'on pourrait la rêver. D'abord les bâtiments qui l'entourent et l'établissement lui-même n'ont plus rien de gothique. La foi peut en souffrir et l'art s'en afflige. Les bâtiments actuels, reconstruits au commencement du dernier siècle, à la suite d'un incendie, sont d'une architecture régulière, mais qui n'a presque rien d'élevé et de vraiment chrétien. Telle est l'expression produite par la vue de l'édifice à l'extérieur. Intérieurement, la profusion des marbres, la beauté des fresques et des peintures, et surtout la sainte-chapelle, qui renfermait jadis la célèbre Madone, rendent à l'édifice la splendeur de ses souvenirs. D'ailleurs, à voir la foule agenouillée des pèlerins dont l'église est continuellement encombrée, on sent que l'influence des derniers événements n'a pas sensiblement affecté la piété traditionnelle des habitants. On peut abattre les monuments d'un culte, persécuter ses ministres, mais on ne détruit pas des croyances par le fer et la flamme. La conquête



OSTERSONNE DIE SCHWITZ.

1811 del. Kasperlin scul.

disposait à le faire crouler sous ses pieds lorsque les plus déterminés d'entre les Suisses, se précipitant l'épée au poing, obligèrent l'impétueux moine à reculer en combattant toujours. Il faut savoir que ces lambris, rongés de vétusté, menaçaient ruine. Forcé dans son unique retranchement, Eberhard se refugia là comme dans un dernier asile, entraînant les furieux à sa suite. Tout sanglant, il s'obstinait à refuser merci et bondissait plein de rage sur le plancher mal affermi, quand tout à coup il se fit un craquement épouvantable suivi d'un grand cri de détresse, et d'un silence de mort! Le moine et les assaillants venaient d'être précipités sur le pavé de l'église, où Eberhard fut retrouvé les deux mains crispées encore et comme attachées au cou d'un de ses ennemis.

Pendant ce temps, et voici le contraste, le curé d'Einsiedeln était prosterné aux pieds de la Vierge, dans la chapelle où il s'était enfermé. Un soldat suisse l'ayant aperçu d'une haute fenêtre, lui cria : « Moine, de l'argent ! » Le bon curé lui jeta 15 sous. Un autre Suisse survint qui voulut davantage, et chaque nouvel arrivant se montrant plus exigeant, la bourse du curé fut bientôt à sec. Comme il n'avait plus rien à donner au dernier, celui-ci se mit en posture de le tuer à coups d'arbalète ; alors le pauvre moine ouvrit la porte de la chapelle et livra aux furieux l'image de la Vierge. Un autre moine s'était caché dans une fosse ouverte, mais le froid l'ayant bientôt saisi, il alla droit à la maison où l'on gardait ses frères prisonniers ; mais, comme il était vieux et infirme, ceux de Schwitz se refusaient à l'y admettre, ne l'estimant pas de bonne rançon. A quoi le moine répondit qu'il était des gens sans foi ni parole ; et comme on lui demandait l'explication de ses propos : « Pourquoi êtes-vous venus ici, leur dit-il ; n'est-ce point pour faire prisonniers les pauvres religieux ? Eh bien ! vous manquez à votre devoir : vous ne devez pas traiter de cette façon, comme si je n'étais pas digne de faire nombre, du nombre des religieux. » La sortie d'Einsiedeln de ce convoi de prisonniers offrit un spectacle pitoyable. Femmes, pauvres, enfants, accompagnaient leurs moines en poussant des gémissements. En tête marchait le bétail, cause de la querelle ; puis venait le butin, chargé sur les épaules des domestiques de l'abbaye ; enfin suivaient les religieux, tous rejets, comme nous l'avons dit, des plus anciennes familles du pays.

Ces événements se passèrent l'année même qui précéda la célèbre bataille de Morgarten, dont l'emplacement est voisin d'Einsiedeln. Une circonstance qu'il n'est pas inutile de mentionner, c'est que le fameux Zwingli, le grand réformateur, fut curé de cette abbaye. C'est sur les nombreux pèlerins qui venaient visiter l'ermitage qu'il fit le premier essai de sa doctrine, bien différent en cela, comme on l'a dit, de tant de réformateurs de notre temps qui ne parlent guère contre les abus dont ils profitent. Depuis quatre siècles, l'église et le monastère ont souffert de tant de fléaux et subi tant et de si étranges profanations et désastres, qu'il ne faut pas s'attendre à la voir aujourd'hui telle qu'on pourrait la rêver. D'abord les bâtiments qui l'entourent et l'établissement lui-même n'ont plus rien de gothique. La foi peut en souffrir et l'art s'en afflige. Les bâtiments actuels, reconstruits au commencement du dernier siècle, à la suite d'un incendie, sont d'une architecture régulière, mais qui n'a presque rien d'élevé et de vraiment chrétien. Telle est l'impression produite par la vue de l'édifice à l'extérieur. Intérieurement, la profusion des sculptures, la beauté des fresques et des peintures, et surtout la petite chapelle, qui conserve encore de l'édifice l'éclat et la splendeur de ses souvenirs. D'ailleurs, à côté de ces édifices, les pèlerins dont l'église est continuellement encombrée, on sent que l'influence des dogmes et des cérémonies n'a pas sensiblement affecté la piété traditionnelle des habitants. On peut abattre les monuments d'un culte, persécuter ses ministres, mais on ne détruit pas des croyances par le fer et la flamme. La conquête



D'après le Croquis du M^{re} Elger,

Deveria del.

COSTUME DE SCHWITZ.

Lith: de E. Kaepelin et C^{ie}

française s'était imaginé qu'en enlevant la Madone d'Einsiedeln elle abolirait son culte ; la conquête a disparu et la Vierge est restée ; ce n'est plus la même relique qu'on adore , mais qu'importe le simulacre quand la foi est toujours la même ! et la foi de ces populations, c'est tout leur bonheur, c'est leur avenir, c'est leur passé , c'est leur consolation dans la souffrance, c'est ce qui pare la vie et la relève à leurs yeux. L'histoire n'a pas deux traits de vandalisme comparables à celui dont quelques proconsuls français se rendirent coupables , il y a trente ans. Ces pauvres pâtres leur ont pardonné ; ils disent , comme le Christ , « ces furieux ne savaient pas ce qu'ils faisaient. »

Le monastère de l'abbaye possède un cabinet de physique et d'histoire naturelle, ainsi qu'une fort belle bibliothèque riche surtout en manuscrits théologiques et historiques. On vous montrera, entre autres, un manuscrit de Tschudi, le *Froissart*, disons mieux, l'*Hérodote* du pays , vieux et naïf historien , très-scrupuleux et très-exact pour un chroniqueur , et qui mériterait de trouver dans son pays un éditeur de ses écrits. Les moines d'Einsiedeln n'appartiennent plus exclusivement, comme autrefois, à d'illustres familles. L'illustration moderne , celle qui résulte des lumières , du travail et de la vertu , a remplacé celle de la naissance. Ils sont divisés en trois classes, prêtres, frères et novices. Tous ces moines ne sont plus riches, ils ne sont plus protégés par des empereurs et des princes ; l'esprit d'envahissement qu'on leur reprochait a fait place à une sincère humilité qui s'allie si bien avec les inspirations de la charité : ainsi les frères actuels ne combattent plus pour un enclos ou pour un champ , ils n'ont plus rien à disputer au pouvoir temporel , toute leur ambition s'est tournée vers un but plus noble , ils assistent les pauvres et les malades , et pourvoient à l'éducation des enfants ; quarante pensionnaires, logés et défrayés dans les bâtiments du monastère, reçoivent une éducation à peu près complète, sans compter que tous les enfants de la contrée y trouvent l'instruction élémentaire indispensable.

Nous lisons dans les mémoires de Schiller qu'il avait eu l'idée de faire représenter son beau drame de Guillaume Tell sur les lieux mêmes où l'action s'était passée ; idée qui semblera singulière seulement à ceux qui ne connaissent point la trempe originale et enthousiaste du caractère allemand. Ce que rêvait Schiller, rêve continué depuis par Mme de Staël, la population de Schwitz l'avait réalisé. En 1784, on joua à Art le grand drame de la délivrance du pays, drame étrange, imaginé par tout un peuple, et où il figura tout à la fois comme acteur et comme spectateur. Dès la veille , on avait construit un théâtre sur la place publique d'Art, où s'étaient réunis déjà les habitants de dix lieues à la ronde. Le matin, arrivèrent les acteurs principaux qui devaient figurer dans la pièce , qui , comme on va le voir , ne devait pas se jouer uniquement sur la place publique.

Aux sons d'une musique guerrière parurent d'abord deux hérauts d'armes d'une taille gigantesque chargés des fonctions que remplissent les *suisse*s précédant une procession religieuse. Venait ensuite le *génie* de l'antique Helvétie , portant d'une main l'écu aux armes des treize cantons , et de l'autre l'oriflamme surmonté du chapeau de la liberté ; son escorte était un composé de guerriers armés de toutes pièces et des armes les plus anciennes, offensives et défensives ; cuirasses , hauberts , brassards, dagues rouillées , arquebuses , espadons , carabines et épées , tout s'y trouvait anachronisme poétique qui figurait chaque époque par ses armes , à défaut de plus sensibles emblèmes ; en même temps , et dans l'escorte étaient confondus une foule de pâtres , avec leur costume alpestre , également ancien , également nouveau , coiffés du bonnet de cuir, et porteurs d'une lourde massue ; puis venaient les arbalétriers , vêtus de vert , la flèche au chapeau , l'arbalète en main : c'était annoncer Guil-

laume Tell, qui s'avancait suivi de son fils et des trois libérateurs du Grutli. Dans le cortège, on se montrait les autres illustrations du pays et notamment Conrad Baumgarten, celui-là même qui, au XIV^e siècle, fendit la tête à un gentilhomme séducteur de sa femme. Le reste du cortège se composait des députés des treize cantons, de Gessler entouré de ses satellites et de ses valets, personnage couvert des imprécations et des huées des spectateurs, rôle ingrat et dangereux à remplir chez un peuple qui distingue si difficilement son passé de son présent; bref, la marche était fermée par vingt soldats choisis parmi les hommes les plus grands et les plus forts du canton. Cette procession ainsi poussée et portée par les spectateurs arrivait enfin jusqu'au théâtre. La pièce commençait par un hymne en forme de prologue, et que prononçait le génie de l'Helvétie; c'était une sorte de bénédiction des lieux, une évocation des illustres personnages qu'on s'appropriait à représenter, et comme une consécration sainte donnée à la pièce, aux acteurs qui la joueraient et à tout l'auditoire.

Après les applaudissements prodigués au prologue, commençait la pièce, divisée en cinq actes, selon les exigences classiques.

Premier acte: La maison de Stauffacher; il gémit avec sa femme des maux de la patrie. Arrive le gouverneur autrichien, qui, trouvant la maison trop grande pour Stauffacher, la choisit pour sienne et la destine à devenir forteresse. Gessler sorti, viennent les trois libérateurs qui jurent de chasser leurs oppresseurs. La maison de Stauffacher est substituée ici au Grutli.

Second acte: La place publique d'Altorf, et sur cette place tous les épisodes de l'action de Guillaume Tell, c'est-à-dire son refus de saluer le chapeau, l'ordre de Gessler qui exige que le père abatte la pomme sur la tête de l'enfant; ce que le Tell moderne exécute avec une adresse surprenante.

Troisième acte: Les satellites autrichiens enlèvent les bœufs de la charrue du vieux Melchtal, en lui disant des atteler lui-même; le jeune Melchtal, indigné, frappe un des soldats et s'enfuit pour échapper à la vengeance du gouverneur, qui fait crever les yeux au vieillard.

Quatrième acte: L'assemblée des trois premiers cantons, et la conclusion de la première alliance.

Cinquième acte: La diète nationale des treize cantons en séance. Cet acte est terminé par un discours de Nicolas de Flue; puis, pour clôture, un épilogue où le génie de l'Helvétie reparaît et vient achever le discours commencé par Nicolas de Flue.

Telle est cette pièce, sans action, sans incidents, sans liens ni ressorts, mais non dénuée d'émotion et pleine d'intérêt pour les assistants. Cet intérêt parut si vif que la représentation fut répétée pendant trois jours, et que chaque père de famille des environs regarda comme un devoir d'y conduire ses enfants. « Il n'y a, dit à ce sujet M. Bridel, que le citoyen suisse qui puisse comprendre l'émotion profonde causée par ce drame vraiment national, et encore le Suisse des montagnes, car le Suisse des villes, défiguré par la mode, énervé par le luxe étranger, préférant le masque à la personne, et la fable à la vérité, n'est pas fait pour de pareils spectacles, il lui faut des tragédies forcenées, des opéras voluptueux ou des comédies indécentes. »

En terminant, nous oserons émettre un vœu. Pourquoi ne jouerait-on pas le drame de Schiller à Art et dans ses environs? Le génie du grand poète nous semble avoir ressuscité assez heureusement Guillaume Tell et ses contemporains et toute son époque, pour croire que l'intérêt serait aussi vivement excité par cette représentation que par celle du drame indigène joué à Art en 1784.

§ II.

Le canton d'Uri.

Le canton d'Uri, le quatrième de la confédération, est borné au nord par le lac de Waldstetten et partie du territoire de Schwitz, à l'est par les montagnes qui le séparent des cantons de Glaris et des Grisons, au midi par le canton du Tessin, et à l'ouest par ceux d'Unterwald, du Valais et de Berne. Il n'a pas plus de quatorze lieues dans sa plus grande longueur, du nord au sud, et huit lieues à peine en largeur, de l'est à l'ouest. Sa surface totale est de cinquante-six lieues carrées.

L'acte de médiation de 1803 a enlevé au canton d'Uri la plus grande partie de son territoire, comprise aujourd'hui dans le canton du Tessin. En 1795, sa population était évaluée à trente-et-un mille âmes; aujourd'hui on y compte seulement quatorze mille habitants. Il est, avec le canton de Zug, le plus petit et le moins peuplé de la Suisse; mais les merveilles de son paysage, et surtout les événements dont il fut le théâtre à différentes époques, lui rendent un intérêt tout ce qui lui manque sous le rapport de l'étendue et de l'importance.

C'est d'abord le Saint-Gothard, ce point central de toutes les chaînes alpines, vaste montagne aux contours immenses qui couvre en partie notre canton (1).

Pour ceux des voyageurs qui n'aiment pas les excursions en dehors des routes frayées, ce qu'on appelle l'endroit le plus élevé de la montagne, c'est l'hospice qui occupe la sommité du passage. Le vallon sauvage au milieu duquel il est situé forme un bassin d'une lieue d'étendue et présente un fort beau panorama naturel. La route ancienne du Saint-Gothard, citée autrefois comme la plus commode et la plus célèbre de la Suisse pour venir d'Italie, était précisément celle d'aujourd'hui, mais réduite à de petites proportions, c'est-à-dire étroite, peu

(1) Les habitants du pays ne sont pas plus d'accord entre eux que les géographes sur les limites de ce qu'ils appellent et comprennent dans le circuit du Saint-Gothard. Il serait très-difficile, pour ne pas dire impossible, de donner une idée juste de tout cet ensemble, de cette quantité de vallées, de montagnes et de rochers qui constituent le *Saint-Gothard*. A chaque pas, en effet, le voyageur est arrêté par des obstacles de toutes sortes; c'est une profusion de pics qu'il ne suffit pas d'avoir gravis pour en déterminer nettement la position et la structure; la plupart d'ailleurs sont inabornables et probablement ils le seront toujours. Les indications à donner à ce sujet ne peuvent donc pas être fort détaillées, on en suspecterait à bon droit l'exactitude. Tout ce qu'il est permis de faire avec assurance, c'est de préciser le circuit de ce vaste foyer des Alpes. Ces indications générales trouvent leur place naturelle au bas de la description du canton d'Uri. Pour mieux s'éclairer, le lecteur doit avoir sous les yeux, en nous lisant, nos cartes géographiques particulières à chaque canton, dont la réunion constitue l'atlas le plus complet publié sur la Suisse, et notamment, pour le tableau que nous allons présenter, les cartes des cantons d'Uri, du Tessin et des Grisons.

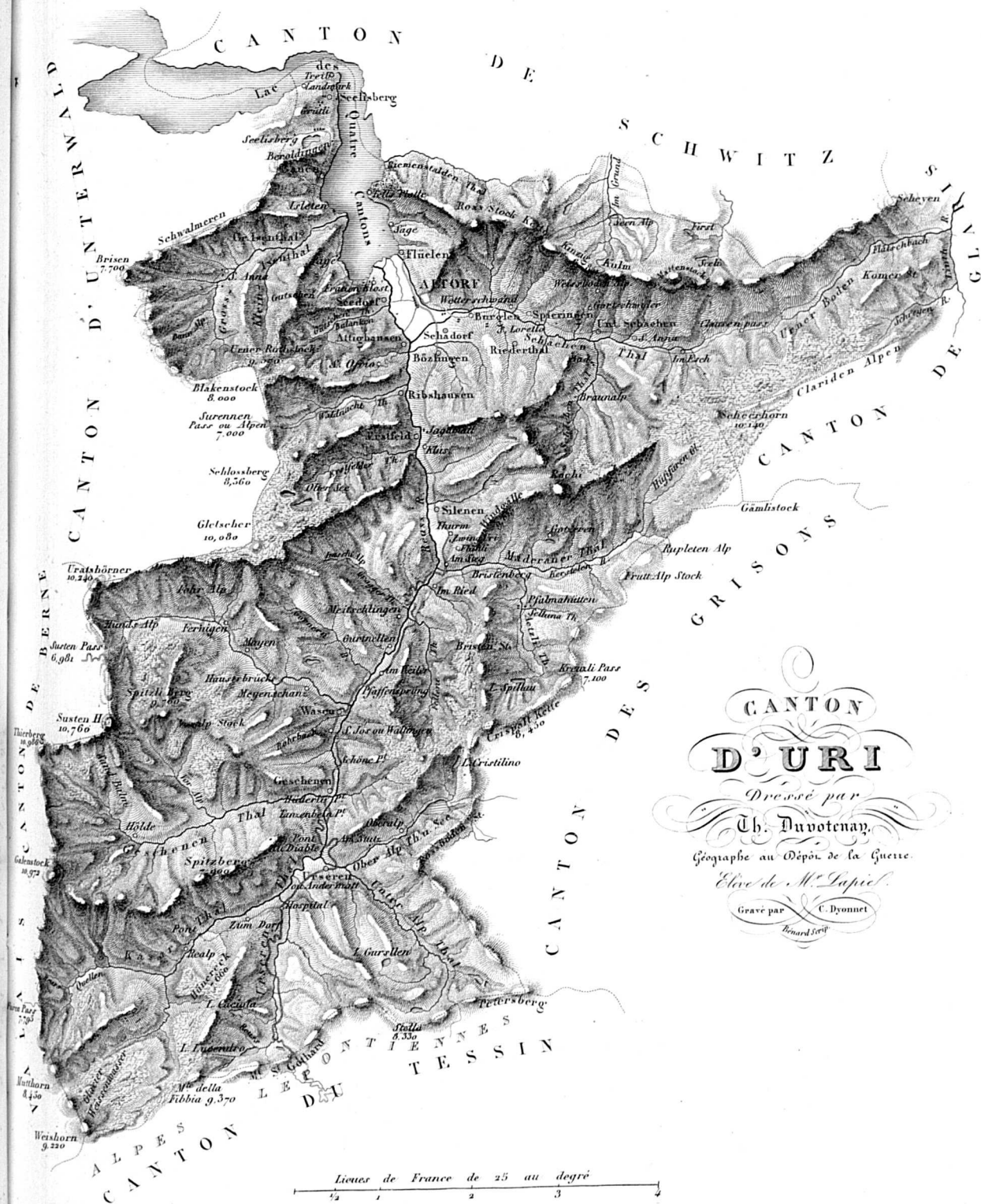
Du *Galenstock*, la courbe que décrit le circuit du Saint-Gothard, s'étend vers le nord par le *Bielerhorn*, le *Spitzberg* et le *Mutzberg* jusqu'au *Crispalt*, de là et vers l'est, par le *Calmot* et le *Badus* jusqu'au *Lukmanier*, puis vers le sud jusqu'au *Platifer* on *Piotino*, de là enfin vers l'ouest la ligne regagne le *Galenstock* par la crête des monts *Rovina*, *Mutthorn* et *Furca*. La chaîne générale des Alpes traverse ce grand foyer de l'ouest à l'est depuis le *Galenstock*, par les monts *Furca*, *Mutthorn*, *Fibia*, *Ficcedo*, *Prosa*, *Sella*, *Péterstock*, *Néra*, *Cornéro*, et *Uomo* jusqu'au *Lukmanier*. De tous ces pics le *Galenstock* est le plus élevé (onze mille deux cent cinquante pieds). Dans cette enceinte sont situées deux grandes vallées, celle d'Urseren, du canton d'Uri, et le Val-Levantin supérieurs au canton du Tessin, ainsi qu'une multitude de vallons parmi lesquels, l'*Ober-alp*, l'*Unter-alp*. On y trouve encore une trentaine de petits lacs, dont les dimensions varient depuis une lieue jusqu'à plusieurs centaines de toises. Là sont aussi huit glaciers: ceux de *Furca*, de *Biel*, de *Matt*, du *Crispalt*, de *Sainte-Anne*, de *Witenwasser*, de *Luzendro* et de *Pisciora*; enfin la source de quatre grands fleuves: le Tessin, la Reuss, le Rhône, et le Rhin.

sûre, et praticable seulement pour les piétons. Alors, et malgré ses dangers, vingt mille voyageurs s'y succédaient chaque année, mais elle avait été abandonnée tout-à-coup en 1806, lorsque Napoléon eut fait construire la route du Simplon. Réduits à la misère par la perte de l'industrie qui les faisait vivre, la foule des aubergistes, bateliers, muletiers, conducteurs, etc., conçut alors le projet d'une nouvelle route : on se mit à l'œuvre avec toute l'ardeur qu'inspire la nécessité. Ce que la volonté et les trésors du conquérant de l'Europe avaient fait à quelques lieues de là contre de moindres obstacles, de pauvres artisans l'exécutèrent à leurs frais et de leurs mains ; le roc fut taillé, des abîmes comblés, la route élargie, des ponts, onze ponts s'élevèrent sur les précipices, et les voyageurs revinrent, et tant de courage, d'efforts et de travail ne restèrent pas sans récompense ; aujourd'hui la route est plus fréquentée que jamais : elle a vingt pieds de largeur. Jadis les marchandises renfermées dans des ballots étaient suspendues aux flancs des mulets, maintenant le chemin est traversé par les voitures. Ce travail, comme on le pense bien, fut long et pénible pour ces pauvres gens. Jusqu'à 1821, il n'y avait encore qu'un pont de bois, le même qui, en 1799, avait été témoin du combat sanglant que se livrèrent les Français et les Autrichiens. Voici à quelle occasion : A l'époque de la victoire remportée à Zurich par Masséna sur les Russes, les généraux Gudin et Lecourbe occupaient le Saint-Gothard ; Gudin fit franchir à sa brigade le mont Furca, et Lecourbe se dirigea sur L'hospital, petit village situé dans la vallée d'Urseren. La division s'avancait rapidement vers la montagne, lorsque le général eut avis de l'approche de nombreux bataillons accourant à sa rencontre ; la brume, qui laissait entrevoir des masses plus ou moins compactes, ne permettait pas de distinguer quel ennemi on avait en tête. Lecourbe se perdait en conjectures, lorsqu'on vint lui dire qu'il était en présence de Suwarow, débouchant d'Italie à la tête de toutes ses forces. La prudence exigeait que les Français se repliassent immédiatement sur Wasen, et c'est ce qu'ils faisaient après un combat sanglant livré pour défendre le pont du Diable, quand le général fut informé qu'une division autrichienne, arrivée des montagnes des Grisons dans la vallée de Maderan, menaçait de les prendre à dos. Effectivement, à son arrivée à Amsteg, Lecourbe trouva le village et les ponts déjà occupés par les Autrichiens. Sa retraite était coupée, le danger imminent, les Russes commençaient à tirer avec son arrière-garde ; aussitôt Lecourbe lance ses grenadiers sur un des ponts (celui-là même que nous mentionnions tout à l'heure), mais la mitraille balaie les assaillants, trois charges à la baïonnette sont repoussées : alors le général saisit un fusil et s'élance seul à la charge, ses grenadiers le suivent bon gré malgré, et le pont est emporté. Lecourbe porta long-temps des traces du mécontentement terrible de ses grenadiers, qui, à la vue du danger où leur général s'exposait, s'étaient jetés sur lui et l'avaient repoussé à coups de crosse. Cet acte de courage sauva la division, qui put gagner les retranchements de Seedorf, au bord du lac des Quatre-Cantons.

Ce vieux pont était établi sur la Reuss, au pied du mont Windgelle ; il est remplacé par un autre à deux arches solidement construit en pierre. Toute cette route, depuis Amsteg jusqu'à Airolo, est de dix lieues ; en hiver, la neige s'y accumule jusqu'à une hauteur considérable, mais grâce au travail des habitants, il est bien rare qu'elle reste impraticable plus d'une semaine ; une interruption trop prolongée ferait désertir les abords du Saint-Gothard, d'autant plus que c'est en hiver qu'il passe ici le plus de marchandises ; pendant cette saison, les transports s'effectuent sur des traîneaux attelés de bœufs.

L'hospice du Saint-Gothard est situé au point le plus élevé du passage. Les voyageurs pauvres y sont admis gratuitement ; on y soigne les malades, on y secourt l'indigence. L'établissement est une digne succursale de l'hospice du Saint-Bernard. A quelque distance de

ALPES PITTORESQUES



CANTON D'URI
 Dressé par
 Ch. Duvothenay,
 Géographe au Dépôt de la Guerre.
 Elevé de M. Lapie.
 Grave par C. Dyonnet
 Renard 1871

cet hôpital on en trouve un autre desservi par deux capucins italiens; mêmes soins, mêmes secours désintéressés; on n'exige de paiement de personne; malheureusement beaucoup de personnes riches oublient, en y demandant asyle, que les charitables religieux qui l'habitent sont obligés de défrayer une foule d'indigents. L'hospice a aussi, comme presque tous les endroits hospitaliers de la Suisse, sa chronique de sang et de ruines. Pendant la terrible guerre de 1799 entre les Français et les Austro-Russes, l'établissement, successivement envahi par les armées ennemies, fut pillé et dévasté: les religieux se dispersèrent. En 1800, l'armée française y plaça un poste de cinquante hommes que la nécessité obligea à consommer l'œuvre de destruction si fatalement causée par les invasions précédentes. Les pauvres soldats abandonnés là pendant la saison rigoureuse, utilisèrent comme combustibles les bois des fenêtres et des portes et jusqu'aux poutres de l'édifice. Il a été reconstruit depuis cette époque, mais Dieu sait au prix de quels sacrifices.

Le Saint-Gothard, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est loin d'être circonscrit tout entier par le canton d'Uri. En fait de territoire labourable et habitable, ce canton comprend 1° la vallée de la Reuss, d'une étendue de dix lieues environ, qui s'étend depuis l'Urnerloch jusqu'au lac des quatre cantons; 2° la vallée d'Urseren, qui s'étend depuis le mont Furca jusqu'à l'Urnerloch. Elle a trois lieues de long.

La vallée de la Reuss et ses vallées accessoires surpassent même en fertilité les contrées voisines de Schwitz et d'Unterwald. La chaleur de l'été fait fondre les neiges de bonne heure et le printemps est précoce. Il est vrai que cette ardente chaleur n'est pas toujours sans danger. Produite qu'elle est par le *foën* (1), vent du sud que les Italiens nomment *sirocco*, souvent son influence a fait subir à la contrée de grands désastres. Alors les avalanches se succèdent rapidement, les cabanes disparaissent, des villages sont détruits, des hommes périssent. M. Henri Zschokke dit qu'indépendamment de la forte chaleur qui annonce toujours le *foën*, il a appris à le reconnaître à certaine odeur de brûlé dont il imprègne l'atmosphère. Dans son cours du sud au nord, le *foën* suit une direction oblique sur le flanc des montagnes. L'agitation du feuillage et les variations imprimées à ses couleurs révèlent la marche de l'ouragan, tandis que dans les régions inférieures l'air demeure tout-à-fait calme et suit quelquefois une direction opposée. Si ce dernier courant d'air est frais, le passage subit au *foën* vous fait éprouver la sensation d'un brasier dont on aspirerait la chaleur.

Le canton d'Uri n'a réellement qu'un lac et qu'un fleuve dignes d'être mentionnés: le lac, c'est celui des Quatre-Cantons; le fleuve, c'est la Reuss. La Reuss sort de trois sources différentes situées aux environs du Saint-Gothard. Jusqu'à Amsteg et même au-delà, c'est un torrent fougueux comme la plupart des fleuves à leur source, mais une fois dans la plaine, le cours de la Reuss devient tranquille et uniforme. Le nom de Krackental (vallée bruyante) donné au pays qui s'étend d'Amsteg au trou d'Uri, exprime assez bien l'idée qu'il faut se faire de la Reuss pendant la première partie de son cours.

Le lac des Waldstetten, plus rarement nommé lac de Lucerne, touche inégalement les bords de quatre cantons, ceux de Lucerne, d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald. Mais, d'après le nom même qu'il a reçu (Waldstetten ou des quatre cantons forestiers), on comprend que sa description ne saurait être mieux à sa place qu'à l'article des cantons forestiers, et particulièrement au paragraphe d'Uri. Ses bords sont illustrés par de si grands souvenirs! n'ont-

(1) Le *favonius* des Latins.

il n'y a pas long-temps encore, le souvenir du libérateur de la Suisse. Des lignes scandaleuses crayonnées sur la muraille contestaient au héros jusqu'à son existence ; la plupart des contempteurs d'une gloire si pure s'appuyaient des assertions d'un écrit anonyme devenu célèbre dans le pays, grâce à un édit du sénat de Berne qui, en 1762, le fit brûler par la main du bourreau. L'auteur de ce pamphlet s'attira un honneur qu'il ne méritait pas, celui d'être sérieusement réfuté par des personnages respectables au nombre desquels figurent le général de Zurlauben et le fils de Haller. L'un des principaux arguments du pamphlétaire contre la légende de Guillaume Tell, c'est qu'avant le XVI^e siècle, aucun historien n'avait mentionné l'existence du héros. L'ignorance de l'anonyme était bien grande, si sa mauvaise foi n'est pas insigne. Il est peu de Suisses en effet qui n'aient lu la chronique de Klingenberg, gentilhomme thurgovien, lequel, écrivant dans les premières années du XV^e siècle, atteste que Guillaume Tell prit part avec son beau-père Walter Furst à la célèbre bataille de Morgarten ; le chroniqueur dit encore que depuis cette époque jusqu'à celle de sa mort, en 1350, le grand citoyen fut administrateur des revenus de l'église de *Burglen*, son hameau natal. Une autorité moins connue mais tout aussi digne de l'être, celle d'Etterlin, qui fut contemporain de Klingenberg, raconte en termes précis et tout au long l'histoire de Guillaume Tell, sans omettre aucune des circonstances mentionnées dans la chanson populaire. Certes, voilà de quoi fermer la bouche aux envieux à venir ; à quoi bon d'ailleurs brûler de pareils écrits ? le ridicule, ce nous semble, est plus que suffisant pour en faire justice. Un fait avéré pour tout un peuple ne réunit-il pas les conditions d'un fait historiquement vrai ? et en supposant même que toute l'histoire de Guillaume Tell ait été inventée à plaisir par l'imagination du peuple, ne faudrait-il pas respecter encore cette erreur dont les résultats furent si utiles, si glorieux et si beaux ?

Outre l'attrait de pareils souvenirs, la vue prise des degrés qui conduisent à la chapelle est des plus imposantes ; en face, à l'autre bord, on aperçoit l'entrée de la vallée d'Iseenthal, ses montagnes couvertes de bois de hêtre, le moulin de la Rosslesen et le joli hameau de Bauen ; derrière lui, s'élèvent brusquement pour l'œil, le *Rothstock*, les *Alpes surènes* et le *Blum-Alpe*. Avant de se trouver dans la large baie de Fluelen, il faut longer les énormes parois coupées à pic du *Bukisgrat* et du *Hakemesser*. A Fluelen il y a un excellent port et une douane, car c'est là qu'on débarque les marchandises qui vont à Altorf et qui doivent passer le Saint-Gothard. Fluelen, quoique très-commerçant et passager, conserve encore un caractère pastoral et en certain point poétique ; tout cela, c'est encore grâce à Guillaume Tell. Sur toute cette rive, au pied de ces hautes montagnes, dans tous ces bourgs et villages, vous retrouvez son nom et son souvenir ; pour ces braves gens c'est un ami toujours vivant, les mères bercent leurs enfants avec sa légende ; quand vous descendez à Fluelen, les bambins de l'endroit accourent à votre rencontre, l'arbalète en main. Or, l'arbalète ici c'est encore Guillaume Tell, mais n'allez pas croire qu'ils jouent avec l'action de leur compatriote, comme ils jouent avec son arme. L'exercice du tir à l'arbalète est pour eux un plaisir qui a son côté sérieux, il y a du patriotisme jusque dans la vanité enfantine qui leur fait prendre tout voyageur pour juge de leur adresse ; et cette adresse est merveilleuse. En vérité, la légende du héros s'explique ici à chaque instant ; la pomme enlevée à cinquante pas, le sang-froid et

rendait. Les bateliers, tous d'Uri, l'entendirent ; de là un démenti, puis une querelle, et enfin des voies de fait entre eux et les gens du prélat. Celui-ci crut devoir se rétracter pour mettre fin au désordre. Il fit bien, car le vent était mauvais, la navigation difficile ; et qui sait ? peut-être qu'en songeant à l'action de leur grand homme au pied de l'Axemberg, les bateliers eussent été tentés de l'imiter.

la confiance de l'enfant dans son père, le saut miraculeux sur l'Axemberg, toutes ces circonstances revivent actuelles et palpitantes pour qui parcourt ces lieux enchantés. Comment douter de l'existence d'un homme qui se retrouve personnifié dans chacun de ses descendants ? Il est bien des endroits dont l'aspect semble éterniser de grands souvenirs, c'est une magie attachée au lieu même, et que la raison ne saurait définir ; mais nulle autre part cette évocation mystérieuse n'a plus d'empire et de charmes que sur cette rive du lac des Quatre-Cantons. M. de Châteaubriand, dans son *Itinéraire à Jérusalem*, s'est représenté appelant Léonidas sur les murs de Sparte, et il ajoute tristement : « Sparte même sembla avoir oublié ce nom. » Il n'est pas un voyageur qui n'évoque ici hautement Guillaume Tell, et toujours on lui répond ; c'est un nom qui, pour écho, trouve toutes les voix de ses compatriotes. Ce nom chéri est pour chacun d'eux ce qu'est pour l'amant la voix de sa maîtresse. Dans l'antiquité, et avec ces idées, ces braves gens eussent fait de leur Guillaume Tell un dieu ; c'est ce seul titre qui lui manque, car le grand homme, comme on l'a vu, y a son temple et ses autels (1).

Ce golfe surpasse en beautés pittoresques tout ce qu'il est possible de voir en Suisse, sans en excepter le lac de Genève ; en outre, comme on l'a déjà observé, il a le mérite d'appartenir tout entier à l'époque héroïque de la Suisse. L'Axemberg, qui domine la chapelle, s'élève de cinq mille quatre cents pieds au-dessus du lac ; mais comme la chaîne des Alpes *surenen* qui couronne toute son extrémité méridionale s'élève à une hauteur double, on a le coup d'œil d'une suite non interrompue de glaciers aisément distingués des simples neiges par leurs magnifiques teintes azurées. Sur la surface perpendiculaire du *Frohn-Alp* on aperçoit une petite tache, presque imperceptible à l'œil nu. Cette tache, large lacune dans la montagne, provient d'une écaillure de deux cents toises de diamètre, qui tomba dans le lac en 1801. Le mouvement imprimé à ses eaux par la chute inonda le village de *Tissigen*, situé à trois quarts de lieue. L'agitation du lac se fit sentir jusqu'à Lucerne.

Altorf, le chef-lieu du canton d'Uri, n'aurait rien qui dût intéresser le voyageur, s'il ne devait y retrouver encore le souvenir de Guillaume Tell. C'est un bourg de dix-sept cents habitants, dont les maisons ne sont pas belles, et qui n'a pour tout monument que l'antique tour de Guillaume Tell, que le terrible incendie de 1799 épargna par une faveur miraculeuse. Cet incendie, qui éclata par un temps d'orage, consuma la cathédrale, la maison-de-ville, l'arsenal, la douane, toutes les auberges et la plupart des autres habitations. Une foule

(1) C'est ainsi que s'est conservé à Steinen le souvenir de Werner Stauffacher ; quant à sa maison, ou plutôt quant à sa chaumière, elle n'existe plus depuis long-temps. Dès l'année 1400, on avait élevé une chapelle à côté de cette habitation ; en 1801, le gouvernement de Schwitz la fit réparer et embellir. Les peintures qui ornent cette chapelle sont l'ouvrage d'un peintre ancien dont nous regrettons de ne pouvoir consigner ici le nom. A la manière d'autrefois, il a divisé son tableau en plusieurs compartiments, dont la réunion présente l'ensemble de la vie de Stauffacher sous ses traits les plus remarquables ; c'est une sorte d'épopée à la fois rustique et héroïque. D'abord, Stauffacher, devant la porte de sa maison et dans une attitude respectueuse, parle au gouverneur, qui le menace et l'insulte du haut de son *coursier*. Le panneau à côté représente Stauffacher fuyant sa maison et faisant ses adieux à sa famille ; dans un autre compartiment, on remarque la scène qu'a si heureusement reproduite le pinceau de Steuben, c'est la conjuration du Grütli ; enfin, dans la partie la plus élevée figure la bataille de Morgarten : les Suisses sortent de la tour de Schornau, précédés de leurs trois bannières, etc. Toutes ces peintures ne sont pas brillantes, tant s'en faut, et elles se ressentent de l'enfance de l'art. Mais n'ont-elles pas, par leur naïveté, par leur antiquité même, une valeur historique ? C'est ce que les étrangers oublient trop souvent en les contemplant, et ce que M. Simond, qui se pique d'impartialité en toute occasion, a oublié tout le premier. A l'aspect de ces peintures, il n'a su trouver que cette exclamation : *Croutes insignes !*

de documents précieux pour l'histoire du canton et de toute la Suisse devinrent ainsi la proie des flammes. Tout récemment, on a reconstruit une maison-de-ville et un arsenal à Altorf ; mais leur architecture n'est pas faite pour attirer les regards ; c'est la tour qu'on va voir, ainsi que les deux fontaines qui l'avoisinent. L'une de ces fontaines occupe, dit-on, la place du tilleul mémorable auprès duquel Gessler fit mettre le fils de Tell ; l'autre fontaine est à l'endroit où le héros banda son arc pour abattre la pomme ; de sorte que l'espace qui les sépare l'une de l'autre marque exactement la distance qu'eut à parcourir la flèche du libérateur, ce qui perpétue d'une manière sensible son héroïsme, non moins que sa merveilleuse adresse. Il y a dans la tour même un cachot souterrain dans lequel, disent encore les habitants, leur compatriote fut enfermé par Gessler avant d'être conduit à Küssnacht. Il n'y a qu'une bibliothèque à Altorff, c'est celle du couvent des capucins, dont nous parlerons tout à l'heure.

L'hôtel dit *du gouvernement* offre, pour tout ornement, dans son extrême nudité, l'image du libérateur ; on dit que ce n'est que la copie d'un *original*, qu'une tradition respectable fait remonter au temps même du héros, et cet original se conserve encore actuellement au monastère de Seedorf, dans les environs. Comment se fait-il que le portrait de Guillaume Tell se trouve relégué dans un monastère, sous la garde de religieuses ursulines ? C'est une singularité qu'il ne nous est pas facile d'expliquer. A propos de couvent, Altorf, comme tant d'autres bourgades suisses, a le sien ; c'est un couvent de capucins, tous très-pauvres, et qui ne subsistent guère que des aumônes du gouvernement. Au surplus, ces pauvres moines gagnent bien les miettes qu'on leur donne, et jamais dette ne fut plus honorablement acquittée. Ils instruisent le peuple et l'édifient par leurs exemples. Un magistrat d'Altorf leur rendait dernièrement un juste hommage, en disant que le petit état d'Uri s'applaudit tous les jours d'acquérir, à si bon marché, des services qu'ailleurs on paierait vainement au poids de l'or.

Que dirions-nous des mœurs et du caractère du peuple uranien qui ne soit déjà connu des lecteurs de cet ouvrage ? A notre avis, il est doué des fortes vertus naturelles aux Suisses, et il a su toujours se préserver des défauts qu'on leur a reprochés le plus, la cupidité et l'envie. A en croire certains écrivains plus économistes, il est vrai, que moralistes, il ne faut pas parler *de l'innocence des mœurs, des vertus patriarcales, et de l'antique patriotisme qu'on est dans l'habitude d'attribuer* à ce peuple ainsi qu'à ses voisins, parce que toutes ces belles qualités, vous diront-ils, ne se retrouvent véritablement que dans un état de société très-cultivé. Il est fâcheux pour la sincérité de M. Simond (car c'est son témoignage que nous venons de rapporter), il est fâcheux, disons-nous, qu'il n'ait point cru devoir citer l'exemple dont il invoque l'autorité, et qu'il ne nous ait pas dit où se trouve ce phénix d'une société très-cultivée où florissent l'innocence des mœurs et les vertus patriarcales. « Au temps de la réformation, dit toujours le protestant M. Simond, les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald, ces fondateurs de la liberté helvétique, refusèrent de secouer le joug d'une église notoirement dégénérée, par *jalousie* des grands cantons, dont ils voyaient croître les richesses et le pouvoir par la saisie des biens de cette église, et peut-être aussi parce que leur pauvreté avait retardé sa dégénération chez eux. Quoi qu'il en soit, on peut affirmer que la religion des petits cantons n'est guère que la foi aux reliques, et leur patriotisme, l'attachement aux localités et aux anciennes coutumes. » Certes, jamais plus sévère jugement ne fut porté avec plus d'assurance. « L'opinion contraire à la mienne, ajoute encore le rigide M. Simond, est une erreur peu dangereuse ; mais toutes les erreurs le sont plus ou moins, et il ne faut en épargner aucune. » Jamais l'Américain touriste n'a parlé avec plus de bon sens qu'ici ;

c'est pourquoi nous respecterons fort peu son jugement, qui ressemble singulièrement à la pire des erreurs, celle qui s'inspire du dénigrement et qui aboutit à la calomnie. M. Simond n'avait pas besoin de nous apprendre dans son livre qu'il n'avait pas jugé à propos de visiter ni Altorf ni l'Unterwald ; à l'égard de cette population des petits cantons, si bien traitée par lui, son *siège était fait* avant d'entrer dans le pays, et l'anathème qu'il a vomi contre nous n'est que la rancune d'un protestant tant soit peu fanatique. On s'indignerait volontiers, s'il n'était plus commode d'en rire, lorsque l'on entend M. Simond avancer, avec cette gravité qui ne l'abandonne jamais, que l'esprit anti-réformateur des petits cantons ne fut qu'un esprit de jalousie contre les cantons plus riches. De ce que la révolution de son pays, à lui M. Simond, s'est opérée par suite de la jalousie excusable qui animait les états d'Amérique contre l'Angleterre, leur métropole, était-ce une raison à l'auteur de ne voir qu'envie et jalousie partout, et jusque dans ces montagnes des petits cantons où l'on considère les richesses qui énervent et avilissent, avec le mépris qu'on réserve ailleurs pour la pauvreté probe et libre ? Le peuple d'Uri est aussi religieux qu'à l'époque où il reconquit sa liberté, et qu'à l'époque récente où elle fut mise en péril ; cela ne veut pas dire qu'il n'a de foi qu'aux reliques, mais seulement qu'il tient à sa croyance comme à un monument de cette liberté même. Comme dans les autres cantons de la Suisse intérieure, les défauts qu'on pourrait lui reprocher ne sont, après tout, que des sentiments louables portés à l'excès ; peut-être a-t-il le fanatisme du passé, comme ailleurs on est possédé du fanatisme des idées nouvelles, sans avoir les mêmes excuses à faire valoir pour le justifier. Honnête, patriote, affectueux, serviable pour tous, hospitalier envers les étrangers, enclin à voir les choses par leur bon côté, le peuple d'Uri serait certainement en état de donner des leçons de tolérance et de charité aux savants touristes de certains pays, trop prompts à juger les individus comme les peuples, du point de vue d'une civilisation très-arrogante et parfois fort contestable.

Quant à l'histoire de ce petit état, nous avons présenté, au paragraphe *Schwitz*, tout ce qu'il était indispensable d'en faire connaître. Dans ces derniers temps, l'acte de *médiation* changea peu de chose à l'ancienne constitution, et le congrès de Vienne l'a laissée dans le même état. Les changements introduits momentanément par Napoléon, qui roulaient tous sur un faux semblant de liberté et de gloire nationale, furent reçus avec joie. La lettre qu'il écrivit à ce sujet aux habitants d'Altorf, et que l'on a conservée, ne parlait que de Guillaume Tell. Selon l'expression d'un contemporain, la vanité de ce petit peuple se trouva flattée des souvenirs rappelés par le conquérant, et il crut recevoir, des mains de la victoire, *l'image* de la liberté. Disons cependant, pour être juste, que plusieurs des modifications proposées par Napoléon étaient conformes aux intérêts des Uraniens, et la preuve, c'est qu'ils les ont conservées.

Le canton d'Uri est divisé en deux districts, ceux d'Uri proprement dit et d'Urseren, lesquels sont subdivisés en dix communautés (1).

Comme à Schwitz, le gouvernement d'Uri est une démocratie pure, l'autorité souveraine appartient à l'universalité des citoyens ; la religion catholique est celle de tous les habitants.

(1) Ces dix communautés sont :

1. Altorf, Fluelen et Sisiken.
2. Bürglen, au-dessus du Grebli.
3. Bürglen, au-dessous.
4. Sillenen.
5. Erstfelden et Gurtellen.

Les attributions des autorités législatives, exécutives et judiciaires, sont réparties en différents conseils ou assemblées qui s'intitulent :

1° Assemblée générale. C'est en elle que réside l'autorité souveraine ; elle est composée de tous les citoyens au-dessus de vingt ans, et s'assemble chaque année, le premier dimanche de mai, dans les environs d'Altorf. Nous entrerons tout à l'heure dans quelques détails sur ces assemblées populaires ou *landsgemeinde*. On verra à quel point ces assemblées ont conservé le reflet des temps et des mœurs antiques. La nomination des principaux agents du pouvoir exécutif appartient à l'assemblée générale ; c'est elle aussi qui nomme les députés aux diètes annuelles.

2° Assemblée générale de chaque district. C'est une institution locale qui nomme les autorités particulières du district.

3° Assemblées générales extraordinaires. Celles-ci, convoquées *ad hoc* par le conseil du pays, ne peuvent délibérer que sur les objets pour lesquels leur convocation a eu lieu.

4° *Le conseil du pays*, première autorité exécutive et judiciaire ; il est composé du landamman, des anciens landammans, du statthalter, du banneret, du capitaine (chef de l'armée), des deux enseignes, du trésorier et de l'inspecteur de l'arsenal ; outre les principaux fonctionnaires, dits *messieurs les présidents*, le conseil du pays compte quarante-quatre conseillers pris dans le sein de chacune des dix communautés du canton.

5° *Conseil double*, chargé du jugement des causes criminelles.

6° *Conseil hebdomadaire*, composé de *messieurs les présidents* et des conseillers des communautés les plus voisines du chef-lieu ; c'est à lui qu'appartient l'autorité judiciaire et administrative pour les affaires ordinaires.

7° *Conseil secret*, chargé de l'administration du canton, sous le rapport financier ; ses membres forment aussi un comité diplomatique et militaire.

Chaque district a son tribunal pour juger en premier ressort les contestations qui s'y élèvent, sans compter d'autres tribunaux particuliers au district d'Uri, et dont la compétence est restreinte à certains objets de police et d'administration locales, le salaire de ces juges est très-médiocre, mais il est vrai qu'ils sont assez peu occupés. Les disputes et les procès, cette plaie honteuse de la civilisation, sont à peu près inconnus aux peuples primitifs, et il est rare que la distinction du *tien* et du *mien*, source de tant de querelles et de guerres, ait besoin d'y être dispendieusement précisée par l'organe des gens de loi. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi dans les pays où les richesses, en détruisant l'égalité des conditions, font obstacle à l'égalité des droits.

Le chef de la république (1), c'est le landamman, qui reste deux années en charge. A lui appartient l'autorité exécutive suprême, pouvoir qui semblera étrange peut-être dans une démocratie aussi ardente que celle d'Uri, mais qui, jusqu'à présent du moins, n'a donné lieu à aucun abus. Une autre bizarrerie, c'est que le titre de landamman ne s'aliène jamais ; celui à qui il a été conféré une fois, ne s'en dépouille plus ; ce titre lui donne le droit de siéger dans le petit conseil, et assure à son suffrage la prépondérance sur celui des autres conseillers.

6. Wasen.

7. Maïen.

8. Gœschenen et Unter-Schächen.

9. Spiringen, Attinghausen et Seedorf.

10. Seelisberg, Isenthal et Bauwen.

(1) Il reçoit un traitement de trente louis ; le *statthalter*, le second fonctionnaire de l'état, en reçoit un de vingt.

Ainsi, au moment où nous écrivons, on ne compte pas moins de neuf landammans dans le canton. Au sujet de la force armée destinée à protéger toutes ces autorités citoyennes, nous ne pourrions encore que répéter ce que nous disions à l'article *Schwitz* : sept ou huit soldats municipaux sont chargés d'assurer force à la loi. Dans le cas d'un désordre public (ce qui n'est jamais arrivé, croyons-nous), les magistrats n'ont qu'à jeter le cri d'alarme, et mille bras se lèvent pour le maintien de l'ordre, tant il est vrai que les habitudes des peuples primitifs ne ressemblent pas toujours à celles des peuples civilisés.

Sous le rapport ecclésiastique, le canton relève de l'évêque de Coire et contient quinze paroisses (1); les communes élisent elles-mêmes leurs curés et leur tracent leurs devoirs. Le nombre des ecclésiastiques du canton est de cinquante, non compris les moines (2).

Nous ne répéterons pas ce qu'on a dit ailleurs de l'ignorance des habitants du canton d'Uri; ce manque d'instruction est un des vices réels de l'organisation cantonale; il a produit quelques effets fâcheux que nous ne voulons pas nier. D'un autre côté, il nous est permis de révoquer en doute les résultats moraux d'un commencement d'éducation : nous ne sommes pas de ceux qui croient aveuglément à l'influence salutaire des demi-lumières. Ajoutons aussi que le culte de la pauvreté est trop ouvertement pratiqué dans nos pays pour que les communes puissent ouvrir de bonnes écoles; cependant on en trouve dans quelques paroisses qui doivent ce bienfait à leur pasteur. Il ne faut flatter personne, et encore moins ses amis; ainsi, de même que dans des états réputés plus civilisés, on ne fait pas toujours ici une distinction très-juste entre les malheureux et les criminels; on ne proportionne pas toujours exactement le châtiment à la faute. Sous prétexte qu'il y a des fonds affectés à chaque commune pour secourir la misère, il n'est pas permis aux infortunés d'aller chercher leur pain ailleurs, ou, s'ils y vont, c'est au péril de leur liberté et de leur honneur. Il est aussi un usage qu'il nous répugne d'avoir à signaler, usage commun à presque tous les cantons de la Suisse, c'est celui qui veut que l'on conduise sur la frontière du canton voisin toute *fille enceinte*. Et pourquoi? Afin d'éviter à la commune la charge d'une tête inutile. Un tel usage écrit dans la loi outrage l'humanité, et ses abus n'ont pas besoin d'être démontrés; il devrait attirer la sérieuse attention de tous les gouvernements de la Suisse; une mesure générale serait nécessaire pour le faire cesser, car on comprend que jamais un canton ne prendra l'initiative à cet égard, sous peine de voir mettre à sa charge tous les enfants naturels des autres cantons.

Les terres du canton d'Uri n'étant soumises à aucun impôt, la principale branche du revenu public c'est la vente du sel, indépendamment de ce que l'état possède comme propriétaire. Des droits de péage sont encore acquittés par le canton du Tessin, en indemnité de la perte de la vallée Léventine, qui, autrefois, appartenait à l'état d'Uri. Le canton de Thurgovie lui paie au même titre une rente assez peu considérable, dont le capital est remboursable à la volonté des deux parties intéressées. Ces sommes suffisent à tous les besoins de la petite république, et le chiffre de ses dépenses vient chaque année balancer exactement celui des recettes. Le canton paie à la confédération un subside de 1,184 fr., et lui fournit un contingent de deux cent trente-six hommes.

(1) Ce sont : Altorf, Bürglen, Sillenen, Attinghausen, Seelisberg, Sisiken, Isenthal, Fluelen, Seedorf, Spiringen, Unterschächen, Schadorf, Erstfeld, Wasen, Andermatt.

(2) Outre le couvent des capucins d'Altorf, fondé en 1581, on en compte un de bénédictins à Seedorf : sa fondation remonte à l'an 1000. Enfin, il y a aussi à Altorf un couvent de femmes.

En sortant d'Altorf on trouve, à l'entrée de la vallée de Schächen, le hameau de Bürglen où naquit Guillaume Tell ; de l'autre côté de la ville on aperçoit Attinghausen, patrie de Walter Fürst, le beau-père du libérateur. C'est précisément entre ces deux hameaux, au village de Besingen, que se tiennent les *landsgemeindes*, assemblées générales du pays. M. l'ancien landamman Müller a communiqué à un écrivain français le passage suivant qu'on va lire, au sujet de ces réunions ; c'est un récit dont l'intérêt, comme on le verra, ne réside pas uniquement dans l'exactitude des renseignements.

« Des bancs, disposés en gradins dans l'enceinte gazonnée, reçoivent les citoyens de toute condition et de tout âge qui viennent prendre part à la délibération. Les enfants sont placés au centre pour recevoir, sous les yeux de leurs pères, les premières leçons et les premiers exemples des vertus républicaines. Les femmes, que la faiblesse de leur sexe éloigne d'une réunion si grave, y accompagnent de leurs vœux leurs maris et leurs pères, et quoiqu'à l'écart, leur présence ajoute l'intérêt d'une fête de famille à cette assemblée d'un peuple libre. Dans un espace vide, au milieu de l'enceinte, est une table sur laquelle sont placés les livres des lois, le sceau de l'état et les clés des archives ; sur cette table est offert aussi à la vénération du peuple, un de ces glaives antiques, avec lesquels les citoyens d'Uri conquièrent leur liberté ; et cette épée forme aujourd'hui le sceptre du landamman. Au moment où les magistrats arrivent au son d'une musique guerrière, le peuple assemblé se lève pour les recevoir. En tête du cortège marche le landamman en charge, et derrière lui, dans l'ordre de leur âge et de leurs dignités, les anciens landammans, les membres du conseil, les secrétaires d'état et les huissiers. Un profond silence s'établit tout-à-coup dans cette assemblée tumultueuse. Le chef de la république ouvre la séance par un discours, où il rappelle brièvement les principaux actes de son administration, et qu'il termine en invitant le peuple à implorer les lumières de l'Esprit-Saint avant de s'occuper des affaires de l'état. Tout le monde alors, peuple et magistrats, tombe à genoux, et, par des vœux unanimes, attire, sur les résolutions de l'assemblée, la bénédiction du ciel. Une fois la délibération ouverte, les différents objets sont proposés et discutés par ordre. On opine par rang d'ancienneté, car les droits de l'âge sont sacrés chez ce peuple qui respecte ses vieillards comme les archives vivantes de son histoire. Si, lorsque les magistrats ont déclaré et motivé leur avis, aucun homme du peuple ne demande la parole, l'huissier, placé sur une espèce d'estrade, invite l'assemblée à voter, ce qui se fait en levant la main, comme signe d'approbation, et le même huissier proclame alors la majorité des suffrages. Ce n'est qu'après l'entière expédition des affaires et l'adoption des diverses mesures proposées par le conseil que l'on procède au remplacement des magistrats. Chacun d'eux vient, selon le rang de sa charge, résigner entre les mains du peuple les pouvoirs qu'il en avait reçus. Ainsi, le dernier acte de cette autorité paternelle est d'en faire hommage à la source dont elle émane. Il est rare que la reconnaissance qu'un magistrat témoigne en cette occasion ne soit pas suivie, au même instant, de l'expression d'un sentiment semblable, et les témoignages bruyants de la satisfaction de tout un peuple deviennent à la fois, pour le citoyen qui en est l'objet, la récompense du bien qu'il a fait, et pour tous ceux qui y participent, la source d'une heureuse émulation. Chaque magistrat ayant ainsi résigné sa charge et quitté son siège pour rentrer dans la foule des citoyens, le gouvernement a disparu, et l'autorité souveraine ne réside plus véritablement que dans le peuple qui va la conférer de nouveau. Le moment qui suit la retraite des magistrats est le seul qui soit favorable à la licence ; aussi se hâte-t-on de l'abrégé. Un huissier demande, en s'adressant à l'ancien landamman, de désigner son successeur ; aussitôt on recueille les voix, et le nouveau chef de





Girard del.

C. Lalauze sc.

ANDERMATT.

(URI)

Alpes Pittoresques.

la république est proclamé. Si quelque citoyen capable se trouvait oublié dans cette distribution des suffrages, tout membre de l'assemblée peut élever la voix en sa faveur ; et l'on a des exemples d'une élection spontanée faite ainsi sur la proposition soudaine d'un citoyen obscur. L'autorité se recompose ainsi dans le même ordre qu'elle a été dissoute et le plus souvent des mêmes éléments ; car on sait que la constitution permet de réélire à certaines magistratures ceux qui les ont exercées précédemment. Les élections terminées, il ne reste plus qu'à consacrer l'alliance que viennent de contracter ensemble le peuple et ses nouveaux magistrats. Le chef de l'état jure, entre les mains du doyen de ses prédécesseurs, de respecter les lois et l'indépendance de son pays, et le peuple témoigne ensuite par une acclamation qu'il est prêt à se dévouer pour la même cause, et qu'il obéira à la voix du landamman comme à celle de la patrie. Ainsi se préparent et s'accomplissent les destinées de tout un peuple dans la paisible solennité d'une fête de famille, et sans cet appareil des armées qui ne peut qu'effrayer la liberté quand il ne sert pas à la défendre : comme toujours et partout, des jeux terminent la journée. »

Cette vallée de Schæchen (le Schæchenthal) est ceinte de hautes montagnes (1). Plus loin s'ouvre la vallée de la Reuss, resserrée entre des rochers nus, d'un aspect rougeâtre et d'une effroyable hauteur : le sol s'exhausse à mesure que l'on avance. A gauche s'étend le *Golzberg*, d'un aspect bizarre, tandis que sur la droite se prolonge la belle chaîne des Alpes suréennes, dont la couleur foncée contraste avec la blancheur des neiges qui couvrent son sommet ; en face, le regard est arrêté par la masse du *Bristen-Stock*, sorte de *munk* en raccourci, derrière lequel on découvre en partie le Crispalt. Dans les environs du village de Silenen vous signalerez un château gothique, celui de Stockeldorf, demeure des anciens comtes de ce nom. La puissance de ces comtes s'explique par la situation de leur demeure, qui commande le seul et étroit passage que laisse la Reuss dans cet endroit. La tour carrée dite *Zwing-Uri*, dont on voit aussi les restes, rappelle d'autres souvenirs ; c'est celle que Gessler fit construire pour opprimer le peuple d'Uri, celle-là même qui tomba la première lors du mémorable soulèvement qui suivit la réunion de Grütli. Toute cette vallée, qui n'a pas plus de quatre lieues d'étendue, est tellement encombrée de débris, que c'est à peine s'il y a trace de culture ; cependant elle ne manque pas d'habitants, dont l'industrie consiste dans la nourriture des bestiaux et la préparation du beurre. C'est à eux que songeait le célèbre Goldschmidt lorsqu'il a peint le paysan suisse dans ses beaux vers intitulés *le Voyageur* (2).

La Reuss, qui, depuis le Saint-Gothard jusqu'à la vallée d'Urseren, offre une pente de quatre cents toises sur une ligne de deux lieues de longueur, n'est, dans cette longue course, qu'une suite continuelle de chutes et de cascades, et ses vagues écumantes n'abandonnent un rocher que pour retomber sur un autre. Son impétuosité s'adoucit dans la vallée d'Urseren, dont elle parcourt lentement le sol nivelé jadis par les eaux ; mais une fois sortie de la gorge du Teufelsberg, elle reprend toute sa fureur : ce n'est qu'au village d'Amsteg qu'elle commence à couler plus tranquillement. En effet, d'Altorf à Amsteg, le sol, quoique presque toujours

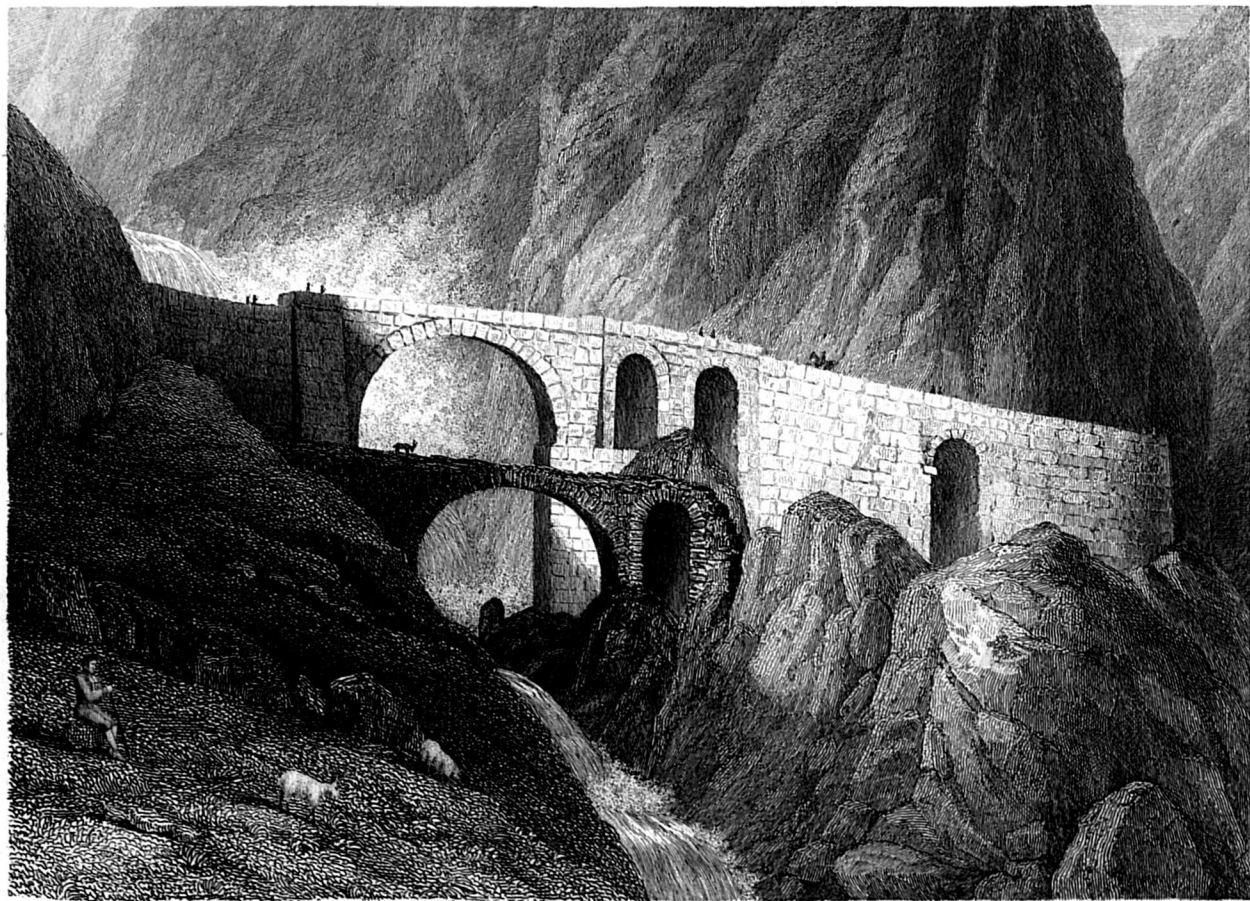
(1) D'Altorf, on traverse cette vallée de Schæchen qui s'étend jusqu'au pied des Alpes Clarides, pour se rendre, par le défilé de Clus, dans le canton de Glaris. Un chemin plus difficile part du pont du *Schæchenbach* et passe sur le col du Kinzigkult, d'où l'on descend droit à Muten. Ce passage, ignoré autrefois, est devenu célèbre par la marche de l'armée russe, commandée par Suwarow, qui s'y fraya un chemin pendant l'automne de 1799.

(2) « Que sa cabane lui est chère ! qu'il aime cette colline qui le rapproche des tempêtes ! Semblable à l'enfant qui, inquiété par un bruit effrayant, se serre contre le sein de sa mère, plus les torrents mugissent et gronde la tempête, plus ils lui font chérir les montagnes qui l'ont vu naître. »

raboteux et montueux, offre çà et là d'excellentes prairies. La pauvreté des habitants n'est pas exempte d'un certain bien-être ; la vue de leurs chalets l'indique suffisamment. Au sujet des chalets de cette partie de la Suisse, il ne faut pas prendre au pied de la lettre les peintures qu'une foule d'écrivains en ont tracées. Jean-Jacques a *poétisé* le chalet dans sa *Nouvelle Héloïse* ; il en a fait un séjour digne de son héroïne. Mais ces sortes de chalets sont aussi rares chez nous que les Julie d'Etanges. De son côté, M. Simond a exagéré en sens contraire, et, à le lire, on comprend qu'en général il a pris les étables et les écuries de nos cantons pour des chalets. « Descendus, dit-il, dans une de ces habitations, nous nous sommes assis auprès du feu, sur une tranchée d'un pied de profondeur, servant de siège ; on nous a donné de la crème, dans laquelle la cuillère se tenait debout : une marmite pour faire notre café, et, en guise de tasses, de grandes cuillères de bois à manche court, travaillées en forme de coquille. Tous les instruments du métier sont faits de bois d'érable ou de tilleul par les bergers eux-mêmes, qui y mettent beaucoup de temps. Nous observâmes, entre autres articles de leurs manufactures, le petit siège, grand comme la main, monté sur un seul pied, et que ceux qui traient les vaches portent toujours attaché à l'endroit où les chambellans portent leur clé, de manière que leur siège chemine toujours avec eux : les seaux, le baril en forme de hotte, le tamis, le vase à la présure pour faire cailler le lait, la presse au fromage, etc. ; le tout sculpté avec une certaine recherche. Le chalet lui-même est construit de troncs d'arbres assez grossièrement rassemblés, couvert d'essentes épaisses, à travers lesquelles la fumée s'échappe comme par une cheminée. Ce toit s'avance de dix pieds, formant une galerie ouverte qu'on appelle *melkang*, où l'on trait les vaches lorsqu'il fait mauvais temps. Une espèce de sou-pente, abritée par cette saillie du toit, sert de chambre à coucher aux bergers ; ils y montent par une échelle, et se jettent pêle-mêle et tout habillés sur de la paille rarement changée. Les vaches viennent se faire traire au chalet, attirées par un peu de sel que les bergers tirent d'une poche de cuir qui leur pend à l'épaule ; elles pétrissent la terre autour du chalet, et la salissent de manière à le rendre inabordable, si l'on ne prenait soin de jeter des pierres de distance en distance sur cette fange épaisse. Pour compléter le tableau, un *troupeau de cochons*, attiré par le petit-lait qu'on lui donne en abondance, *patrouille* sans cesse à l'entour. » Comme correctif à cette description très-peu ornée, l'économiste américain ajoute qu'elle ne s'applique qu'à ces abris *temporaires* où les femmes ne viennent pas. Ailleurs, M. Simond a été plus exact et plus juste dans la peinture d'un chalet qu'il place, il est vrai, à Gais, dans l'Appenzell. « Les femmes de ce chalet, dit-il, étaient occupées à broder de la mousseline au tambour ; ce qui leur procure un gain de six sous par jour. Une d'entre elles battait le beurre au moyen d'un levier attaché au plancher. Ce chalet, comme les autres des montagnes, était construit d'un bois de mélèze, sur un soubassement en pierre qui n'est habité que par le bétail. L'escalier extérieur conduit à la galerie du premier étage, abrité par la saillie du toit. La charpente consiste en poutres équarries, placées les unes sur les autres, et lambrissées extérieurement et intérieurement. Un des deux pignons forme la façade de la maison. Chaque étage, car il y en a plusieurs sous le comble, est marqué par un rang de petites fenêtres qui se touchent. En général, cette façade est décorée de passages de l'Écriture-Sainte, inscrits sur le bois en gros caractères, et qui relatent le nom de celui qui a construit le bâtiment et de ceux qui l'ont réparé, avec des dates qui remontent souvent à plus de deux cents ans. Cette boiserie n'est point peinte, mais la résine qui suinte lorsqu'elle est neuve la couvre d'une couche de vernis naturel de couleur rousse, et, dans cet état, le bois se conserve pendant plusieurs siècles. Le principal appartement est une espèce de salon de compagnie fort vaste, garni



raboteux et montueux, offre çà et là d'excellentes prairies. La pauvreté des habitants n'est pas exempte d'un certain bien-être : la vue de leurs chalets l'indique suffisamment. Au sujet des chalets de cette partie de la Suisse, il ne faut pas prendre au pied de la lettre les peintures qu'une foule d'écrivains en ont tracées. Jean-Jacques a *poétisé* le chalet dans sa *Nouvelle Héloïse* ; il en a fait un séjour digne de son héroïne. Mais ces sortes de chalets sont aussi rares chez nous que les Jule d'Etanges. De son côté, M. Simond a exagéré en sens contraire, et, à le lire, on comprend qu'en général il a pris les étables et les écuries de nos cantons pour des chalets. « Descendus, dit-il, dans une de ces habitations, nous nous sommes assis auprès du feu, sur une tranchée d'un pied de profondeur, servant de siège ; on nous a donné de la crème, dans laquelle la cuillère se tenait debout : une marmite pour faire notre café, et, en guise de cuillère, de grandes cuillères de bois à manche court, travaillées en forme de coquille. Tous les instruments du métier sont faits de bois d'érable ou de tilleul par les bergers eux-mêmes, qui y mettent beaucoup de temps. Nous observâmes, entre autres ardeles de leurs manufactures, le petit siège, grand comme la main, monté sur un seul pied, et que ceux qui traient les vaches portent toujours attaché à l'endroit où les chambellans portent leur clé, de manière que leur siège chemine toujours avec eux : les seaux, le baril en forme de hotte, le tamis, le vase à la présure pour faire cailler le lait, la presse au fromage, etc. : le tout sculpté avec une certaine recherche. Le chalet lui-même est composé de poutres assez grossièrement rassemblées, couvert d'écorces d'arbres, et la fumée s'échappe comme par une cheminée, et se dirige vers le haut, formant une galerie ouverte qu'on appelle *galerie*, où l'on va se tenir lorsqu'il fait mauvais temps. Une espèce de souperrière, élevée par cette saillie du toit, sert de chambre à coucher aux bergers ; ils y montent par une échelle, et se jettent pêle-mêle et tout habillés sur de la paille rarement changée. Les vaches viennent se faire traire au chalet, attirées par un peu de sel que les bergers tirent d'une poche de cuir qui leur pend à l'épaule ; elles pétrissent la terre autour du chalet, et la salissent de manière à le rendre inabordable, si l'on ne prenait soin de jeter des pierres de distance en distance sur cette fange épaisse. Pour compléter le tableau, un *troupeau de cochons*, attiré par le petit-fait qu'on lui donne en abondance, *patrouille* sans cesse à l'entour. » Comme correctif à cette description, l'économiste américain ajoute qu'elle ne s'applique qu'à des chalets *temporaires* de la Suisse, et qu'il n'en a pas. Ailleurs, M. Simond a été plus exact et plus juste dans la peinture d'un chalet, celui qu'il place, il est vrai, à Gais, dans l'Appenzell. « Les femmes de ce chalet, dit-il, étaient occupées à broder de la mousseline au tambour ; ce qui leur procure un gain de six sous par jour. Une d'entre elles battait le beurre au moyen d'un levier attaché au plancher. Ce chalet, comme les autres des montagnes, était construit d'un bois de mélèze, sur un soubassement en pierre qui n'est habité que par le bétail. L'escalier extérieur conduit à la galerie du premier étage, abrité par la saillie du toit. La charpente consiste en poutres équarries, placées les unes sur les autres, et lambrissées extérieurement et intérieurement. Un des deux pignons forme la façade de la maison. Chaque étage, car il y en a plusieurs sous le comble, est marqué par un rang de petites fenêtres qui se touchent. En général, cette façade est décorée de passages de l'Écriture-Sainte, inscrits sur le bois en gros caractères, et qui relatent le nom de celui qui a construit le bâtiment et de ceux qui l'ont réparé, avec des dates qui remontent souvent à plus de deux cents ans. Cette boisserie n'est point peinte, mais la résine qui suinte lorsqu'elle est neuve la couvre d'une couche de vernis naturel de couleur rousse, et, dans cet état, le bois se conserve pendant plusieurs siècles. Le principal appartement est une espèce de salon de compagnie fort vaste, garni



Chocarné del.

Roca sc.

LE PONT DU DIABLE.

(URI)

Alpes Pittoresques.

de fenêtres en petits carreaux montés en plomb, meublé de bancs et de tables sur trois côtés, et d'un immense poêle de faïence en gradins qui sert d'escalier, par le moyen duquel on monte à l'étage supérieur par une ouverture pratiquée dans le plancher au-dessus, qui est fort bas. La cuisine n'a souvent point de cheminée ; la fumée s'échappe par un trou dans le faite, abrité d'un contrevent qui s'ouvre et se ferme au moyen d'une corde. Les bardeaux dont le toit est couvert sont retenus par de grosses cordes. Les vaches de ce chalet étaient attachées à la crèche par une chaîne ; la plupart portaient, suspendue au cou par un collier de cuir large et chargé d'ornements, une cloche de forme ovale, aplatie, et du diamètre d'un pied environ. Pendant l'opération, un berger entonna le *Ranz* des vaches, que nous n'avions jamais entendu exécuter aussi bien. » Cette peinture est assez différente de l'autre, et si elle s'applique à certains endroits de l'Appenzell, on peut la prendre aussi pour une description fidèle de l'intérieur des chalets qui pullulent dans les petits cantons de la Suisse ; seulement, le véridique M. Simond le serait davantage encore s'il usait de moins de circonspection et de sécheresse dans ses récits. Occupé des petits détails du tableau, il néglige l'ensemble qu'il ne voit pas ; ainsi, il ne dit rien de la physionomie même du chalet, au milieu de l'admirable paysage où il est ordinairement jeté.

Nous avons déjà fait une assez longue course dans le canton d'Uri ; cependant nous n'avons pas encore parlé de la partie de son territoire, sinon la plus remarquable, la plus singulière du moins en effets pittoresques, c'est la vallée d'Urseren, longue de trois lieues, large d'un quart de lieue tout au plus à la hauteur d'Andermatt, et qui va se rétrécissant toujours jusqu'à ce qu'elle ne livre plus qu'un étroit passage par lequel on y puisse pénétrer, et que l'on nomme l'*Urnerloch* ou le trou d'Uri. Quelque effrayant que soit ce passage, les difficultés de la route qui y amènent préparent suffisamment le voyageur à l'affronter. Depuis Wasen, en effet, le chemin n'est qu'un continuel zig-zag qui serpente et se glisse d'une montagne à une autre, parmi le spectacle de toutes les dévastations possibles. A différentes reprises, le zig-zag est brusquement coupé, soit par un précipice, soit par un torrent ; en pareil cas, un pont enjambe la difficulté. Ces ponts n'ont tous qu'une seule arche. Le premier que l'on rencontre est le Hæderlis-Brücke, jeté sur la Reuss, et au-delà duquel on entre dans la fameuse gorge des Schöllenen.

Le Pont-du-Diable n'a, comme les autres, qu'une seule arche, de quatre toises d'ouverture ; il est élevé de quatre-vingts pieds au-dessus du fleuve. Le fracas et la rapidité avec lesquelles les eaux passent dessous ne laissent guère la faculté de le contempler à l'aise. C'est, comme on l'a dit, l'horreur la plus belle qu'on puisse voir ; et tout ce qu'il y a à faire devant un pareil spectacle, c'est de le regarder (si l'on peut). Quant à le peindre, qui l'oserait ? Qu'on se figure deux énormes montagnes mordues, hachées par les flots de la Reuss, qui, à force de déchirures, s'est enfin ouvert un passage. Comprimé sur ses deux rives, le fleuve tout entier rejaillit jusqu'aux nues, et enveloppe, dans les tourbillons d'un vent impétueux et dans les flots d'une humide poussière, et les montagnes qu'il ébranle et le pont qui tremble au-dessus de cette tempête. On a fait des contes sur ce pont, et on en fait encore tous les jours. Le peuple de la vallée veut que le diable se soit mêlé de sa construction (1) ;

(1) C'est une coutume assez générale en Suisse que celle de donner des noms *merveilleux* aux objets, même les plus naturels. A ce sujet, on nous permettra de citer l'historiette suivante, qui a le mérite de peindre les mœurs et de reproduire certaines croyances du pays. Le lecteur ne doit pas oublier que c'est un cultivateur de l'endroit qui a la parole dans ce récit.

« Dans ma jeunesse (il y a bien long-temps de cela) je faisais un petit commerce de bétail, et j'étais allé vendre

d'autres vous diront que ce n'est pas la construction qui est diabolique, mais le concert qu'exécutent dessous les vents qui s'engouffrent, la Reuss grondante, et les montagnes qui sont comme l'écho de ses rugissements et de ses fureurs. Après le Pont-du-Diable, il y a aussi le Mont-du-Diable (*Teufelsberg*). C'est un rocher qui barre le chemin, si bien que, dans un temps encore récent, un pont suspendu en l'air avec des chaînes de fer transportait le voyageur au-delà de cet abîme. Mais, vers l'an 1710, les habitants des environs firent creuser dans le granit une galerie souterraine de deux cents pieds de longueur sur douze de largeur et de hauteur, et qui, indépendamment de ses deux extrémités, reçoit du jour par une ouverture latérale pratiquée au-dessus du précipice (1).

Les habitants de la vallée d'Urseren passent pour être d'origine rhétienne; et en effet, absolument inaccessible du côté du nord, cette vallée, avant l'ouverture de l'Urnerloch, n'a pu être peuplée que par les anciens Grisons. Dans tous les cas, les premières relations des habitants d'Urseren avec les Uraniens datent de l'époque où fut construite la route du Saint-Gothard. Le peuple d'Urseren, constitué en association républicaine dès le XV^e siècle, contracta avec celui d'Uri une alliance, et cela, sur les mêmes bases que toutes celles qui compo-

quelques belles gémissements à la foire de Bellinzone. Après avoir repassé le Saint-Gothard, je me souvins qu'un cousin de ma mère était jardinier au couvent d'Engelberg, et j'allai lui faire ma visite. Je pris à Altorf des informations sur le chemin le plus court; on m'apprit que, du village d'Attinghausen, il y avait un sentier praticable en été, qui, à travers les Alpes Surênes, menait à Engelberg en neuf heures. Me voilà parti; mais, m'étant blessé au pied, je fus obligé de m'arrêter à mi-chemin, dans une hutte habitée par un pauvre vieillard qui gardait des chèvres. Tout auprès, un torrent, sorti d'un petit lac, formait une belle cascade. Je demandai au vieux chevrier le nom de ce torrent; c'est, me répondit-il d'un air mystérieux, le torrent du taureau (*Stierenbach*). Sans doute, reprit-il, on a eu des raisons pour l'appeler ainsi. J'ai raconté si souvent cette histoire, que je puis bien la dire encore une fois. Vous saurez donc qu'autrefois il y avait ici de beaux pâturages, dont les gens d'Uri et ceux d'Unterwald se disputèrent la possession sans pouvoir s'accorder. Parmi les pâtres qui, chaque été, y conduisaient du bétail, il y en eut un qui aimait si éperdûment une brebis, qu'il en vint jusqu'à la baptiser et qu'il lui donna un nom chrétien; mais il fut bientôt puni de son impiété comme il le méritait, car cette brebis se transforma tout-à-coup en un monstre affreux, qui commença par dévorer le pâtre; puis, ce monstre se mit à parcourir, en hurlant, la montagne devenue déserte, ni bergers ni troupeaux n'osant plus en approcher. Alors ceux d'Uri demandèrent à ceux d'Engelberg de leur céder ces pâturages en contestation s'ils parvenaient à en chasser le monstre; ce qui leur fut accordé, et même on en dressa un acte public. Il est bon de vous dire qu'avant de faire cette proposition, les gens d'Uri, qui sont très-fins, avaient consulté en secret un magicien ambulant récemment venu d'Espagne, où il avait étudié, dans des lieux souterrains, l'art des enchantements défendus. Par les conseils de cet habile sorcier, ils prennent un veau qu'ils font nourrir par une seule vache la première année, par deux vaches la seconde, par trois la suivante, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait neuf ans. Alors ils choisissent une jeune vierge qui devait avoir les yeux noirs et les cheveux blonds, les plus longs qu'on pût trouver dans la contrée d'Uri. Le taureau de neuf ans était dans le pâturage de Waldnacht, sur lequel on montre encore l'étable où il fut élevé (*der stierengarden*); il était doux comme un mouton, et ne faisait de mal à personne. Un matin on le fait partir, attaché par les cornes aux longues tresses de la jeune fille, qui le précède, et poussé par un garçon un peu plus âgé qu'elle, aux yeux bleus et aux cheveux noirs, qui devait avoir père et mère, et n'être point parent de la conductrice. Le taureau, se laissant mener paisiblement, entre dans le pâturage infecté; là, on le détache des tresses de la vierge, qui s'éloigne, ainsi que son compagnon, sans regarder en arrière. Alors, le taureau pousse, par trois fois, un horrible mugissement. A cet appel, le spectre paraît; il s'ensuit entre les deux un combat si acharné, que l'empreinte de la corne des pieds du taureau reste, comme on peut encore la voir, sur le rocher, théâtre de la lutte. Enfin, le spectre, vaincu, va se précipiter dans le petit lac dont il fait jaillir l'eau en cascade, et dont il n'est jamais ressorti. Le taureau triomphant court à la nouvelle cascade pour s'y désaltérer, boit avec avidité, et tombe tué par la fraîcheur de l'eau. » Voilà d'où vient le nom du torrent. Conformément à l'accord, le pâturage, resté dès lors maigre et stérile, appartient aux gens d'Uri, qui le possèdent encore. L'histoire ajoute que le garçon et la jeune fille se marièrent quelques années après, et que tous leurs enfants eurent les cheveux rouges, de la couleur du poil du taureau.

(1) L'architecte qui présida à ce travail se nommait Moretini; il était né au Val-Maggia. Il avait été employé dans les guerres de Flandre par le maréchal Vauban.



D'après le Croquis de M. Elgger

A. Deveria. Lith

COSTUMES D'URI.

Lith de E. Kaepelin et C^{ie}

saient alors le corps helvétique. Pour que cette association s'érigeât en canton, il ne lui a manqué peut-être qu'un territoire plus étendu. Des quatre villages de la vallée d'Urseren, le plus considérable c'est *Andermatt*; *Hospital* n'est à peu près, comme l'indique son nom, qu'une succursale de l'hospice du Saint-Gothard. Quant à *Réalp* et à *Zum-Dorf*, ce ne sont que deux amas de chétives cabanes (1).

Le peuple uranien est un peuple essentiellement pasteur; les habitants fabriquent eux-mêmes leurs habillements avec leur chanvre, leur lin, et la laine de leurs troupeaux. Cependant on leur a reproché un éloignement pour les occupations purement industrielles qui, s'il était durable, nuirait à leur bien-être et au bonheur intérieur que semblent leur assurer leurs vertus domestiques. On cite comme preuve le chiffre des importations, qui l'emporterait de beaucoup sur celui des exportations, d'où il résulte que les besoins s'accroissent, tandis que les ressources sont loin de présenter la même progression. Cette situation serait inquiétante s'il était jamais possible de désespérer d'un petit peuple qui a donné, et donne encore chaque jour, tant de preuves de sagesse et de persévérant courage à sortir de l'abîme où le malheur des invasions et des guerres semblait l'avoir plongé.

(1) La vallée d'Urseren, dit M. Ebel, est, parmi les pays habités, le plus élevé peut-être qui soit en Europe; car sa partie inférieure est déjà à quatre mille quatre cents pieds d'élévation au-dessus de la mer, et l'on ne fait pas une demi-lieue sans se trouver d'une centaine de toises plus haut qu'auparavant; l'hiver y dure sept à huit mois, et même, dans la plus belle saison, les habitants chauffent leurs poêles. Tout le pays est couvert d'excellents pâturages alpins, dans lesquels on prépare les fromages d'Urseren, qui jouissent d'une grande renommée. Les forêts qui couvraient jadis cette vallée ont disparu, à l'exception d'un bosquet situé au-dessus d'Andermatt, de sorte que le bois y est très-rare. Cependant on voit beaucoup d'aunes sur les bords de la Reuss, et le pays produit quantité de tourbe. Les montagnes environnantes contiennent quatre glaciers, ceux de *Sainte-Anne*, de *Matt*, de *Biel* et de *Weisswasser*. Le grand chemin de Suisse en Italie, par le *Saint-Gothard*; celui qui mène dans le Valais par le mont *Furca*, et par le *Cimout* dans les Grisons, traversent cette vallée, et sont une grande ressource pour les habitants, qui entretiennent trois cents chevaux pour le transport des marchandises. Les horreurs que déploie la nature dans la partie située au-delà de l'*Urnerloch*, les *Schællenen*, le *Pont-du-Diable* et la galerie même, en font une des contrées les plus horribles et les plus curieuses des Alpes helvétiques.

§ III.

LE CANTON D'UNTERWALD.

Le canton d'Unterwald, le sixième de la confédération, est situé dans la partie centrale de la Suisse; il est inégalement entouré par les cantons de Lucerne, d'Uri et de Berne. Sa surface est d'environ douze milles géographiques en carré. Quatre vallées, dans lesquelles on trouve plusieurs lacs (1), partagent le territoire d'Unterwald. La principale montagne et la plus célèbre, c'est le Titlis (neuf mille pieds d'élévation).

La population est de vingt-quatre mille habitants (2). Le pays est divisé en haut et bas Unterwald; le Haut-Unterwald comprend sept communes, 1° Sarnen; 2° Kerns; 3° Saxlen; 4° Alpnach; 5° Gisvyl; 6° Lungern; 7° la vallée d'Engelberg; le *Bas-Unterwald* en compte treize; 1° Stanz; 2° Ennemos; 3° Dallenwil et Visenberg; 4° Stantzadt; 5° Oberdorf et Waltersperg; 6° Büren; 7° Buochs; 8° Ennetburgen; 9° Volfenschuess et les hameaux qui l'entourent; 10° Buren; 11° Beckenried; 12° Hergiswyl; 13° Emetten.

Dans l'une et l'autre partie du canton, la religion catholique est exclusivement professée. La constitution de chacune de ces parties présente d'assez notables différences qu'explique la différence des populations que ces constitutions régissent. (3) Comme à Schwitz et à Uri, les revenus d'Unterwald sont peu considérables: on peut en juger par la modicité du subside qu'il paie à la confédération (1,910 fr.); il lui fournit un contingent de trois cent quatre-vingt-deux hommes.

Quant à l'histoire du canton, si nous n'en disons rien, c'est pour ne pas nous exposer à des redites; sa destinée a été dans presque tous les temps étroitement unie à celle de ses voisins; la meilleure manière de connaître les annales d'un petit peuple, c'est de parcourir son territoire. Les voyageurs pénètrent ordinairement dans l'Unterwald par la frontière bernoise, au Mont-Brünig. La pente du Brünig, très-douce de ce côté, vous conduit à travers une succes-

(1) Ces lacs sont: 1° le lac de *Waldstetten*, qui limite le canton au nord-est; 2° les lacs de *Stanz* et d'*Alpnach*, qui ne sont que des parties du précédent; 3° le lac de *Sarnen*; 4° celui de *Lungern*; 5° la *Trübi-Sec* et le *Melch-Sec*, étangs plutôt que lacs. Quant aux rivières qui sillonnent le territoire d'Unterwald, à proprement parler, ce ne sont que des ruisseaux plus ou moins considérables, tels que l'*Aa*, le *Melchbach*, etc.

(2) En 1750, le chiffre de cette population ne dépassait pas dix-sept mille.

(3) La note suivante est l'exposé succinct de la constitution du Haut et du Bas-Unterwald.

Dans le Haut-Unterwald, la souveraineté appartient à l'assemblée générale des citoyens; un landamman préside les assemblées générales. Le *conseil du pays*, auquel appartient l'autorité exécutive et administrative, est composé des principaux fonctionnaires de l'état, de soixante-cinq membres nommés par les paroisses; c'est lui qui convoque le *conseil triple* auquel appartient exclusivement le droit de prononcer la peine de mort. La justice est administrée en première instance par les *tribunaux des sept*, qui se renouvellent annuellement; et en seconde instance par le *tribunal assermenté*, composé, outre le landamman, de seize juges. Les élections, qui se font tant à l'assemblée générale que dans les paroisses et au conseil, ont lieu par votes distincts et en levant la main.

Dans le *Bas-Unterwald*, l'autorité publique réside dans: 1° l'assemblée générale; 2° l'assemblée secondaire; 3° l'assemblée du conseil; 4° les conseils du pays *triple*, *double* et *simple*; 5° un tribunal assermenté; 6° les tribunaux des sept; 7° les justices de paix. L'assemblée générale nomme les principaux fonctionnaires, l'assemblée secondaire décrète et modifie les lois; celle du conseil et des citoyens dirige les députés en diète; les conseils *triple*, *double* et *simple* se partagent les affaires du contentieux, des douanes et de l'administration; le conseil *extraordinaire* n'est convoqué que dans les cas urgents; le *tribunal assermenté*, composé de onze assesseurs, administre la justice; les *tribunaux des sept* jugent les affaires correctionnelles et de simple police; en outre, chaque paroisse a sa justice de paix.

CANTON D'UNTERWALD

Dressé par

Ch. Duvothenay,

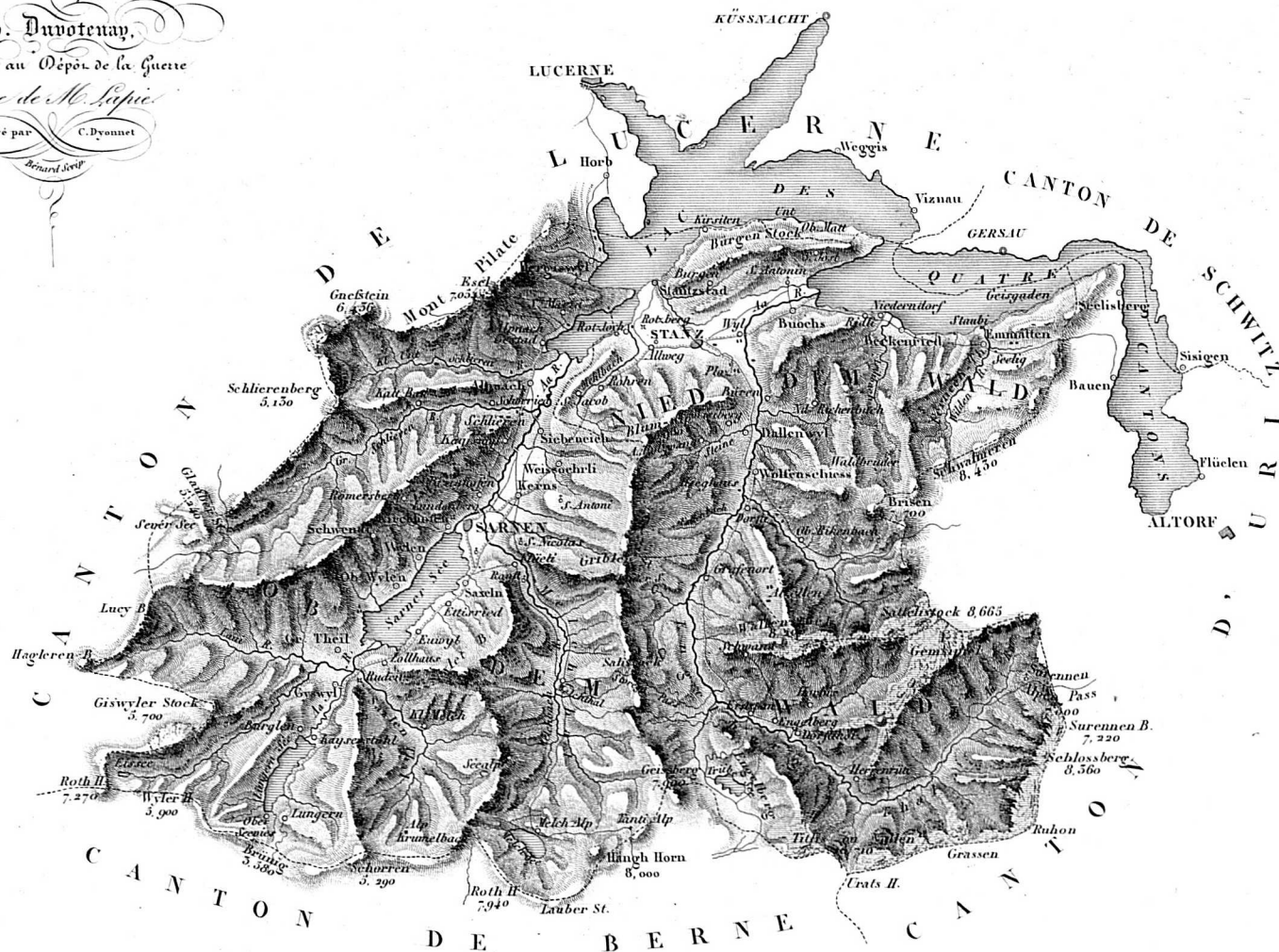
Géographe au Dépôt de la Guerre

Elève de M. Lefrè.

Gravé par

C. Dyonnet

Bernard Jolly



Lieues de France de 25 au degré

Lieues Suisse de 20 au degré

sion de bois et de pâturages jusqu'à la vallée qui aboutit au lac de Lungern et au village de ce nom. Cette vallée offre un genre de paysages qui lui sont propres. Ni aiguilles, ni rocs décharnés, ni glaciers, ni torrents charriant des débris; point de neiges sur les montagnes environnantes si ce n'est sur le Pilate, qui borne l'horizon; partout des formes arrondies et gracieuses, des vallons et des collines parés de la plus riante verdure, et des forêts qui dérobent à la vue les contours anguleux des rochers. De Lungern à Sarnen on compte quatre heures de marche que l'on peut abrégé en s'embarquant près de Giswyl sur le lac de Sarnen (1).

Sarnen, le chef-lieu du Haut-Unterwald, est un bourg assez considérable, situé dans une plaine délicieuse, qu'il ne faut pas oublier de visiter dans un voyage en Suisse. Avez-vous remarqué dans quelque vieille peinture religieuse du XV^e siècle, cette architecture à la fois rustique et recherchée, ces maisons larges et basses, toutes bariolées à l'extérieur, et dont chaque fenêtre a sa grille? eh bien, c'était l'original de Sarnen; c'est un bourg que l'on croirait bâti sur le modèle d'une jolie vignette gothique imaginée par la fantaisie de quelque artiste. Sarnen n'a pas de monuments historiques, mais je ne sais pas de bourgade suisse où l'on nourrisse davantage le culte des souvenirs. Sa *maison-de-ville* est pleine de portraits et de reliques. Ces portraits, qui sont dus à des mains différentes et qui rappellent des époques diverses, sont fort peu méritoires sous le rapport de l'art, mais leur grossièreté même leur donne beaucoup d'intérêt et, comme on l'a très justement observé, ces figures des magistrats de Sarnen sont plus curieuses à étudier que celles des fameux avoyers que l'on voit à Berne. Un de ces portraits porte la date de 1360; l'auteur qui l'a peint, avait peut-être été le témoin de la scène qu'il a reproduite dans un cadre voisin, celle du supplice du vieux Melchtal, auquel Landenberg fit crever les yeux. Je n'imagine pas de monument authentique qui puisse valoir celui-là. Le portrait de Nicolas de Flue, mieux exécuté sous tous les rapports, et qui doit être l'œuvre d'un artiste à peu près moderne, est loin de produire la même impression. Si vous laissez échapper quelque émotion à l'aspect de cette peinture, votre guide vous proposera aussitôt de vous conduire au village de Saxlen, où il y a un autre portrait de Nicolas de Flue, ainsi que sa tombe où sont encore ses ossements, dit-on. Ici la gloire des Guillaume Tell et des Winckelried s'éclipse devant celle de Nicolas de Flue; non contents d'en faire un saint, les habitants de l'Unterwald en ont fait un Dieu. Ils ne se bornent pas à placer son image en forme d'ex-voto dans l'intérieur de leurs maisons, ils lui érigent des chapelles et mêlent sa légende, comme celle du premier des bienheureux, à toutes leurs prières. L'histoire de ce saint se rattache aux événements les plus intéressants du XV^e siècle. Nicolas de Flue naquit à Saxlen, en 1417. En même temps cultivateur et soldat, il combattit avec un grand courage à Diessenhofen et à Ragatz. Vers l'âge de cinquante ans, il se sentit saisi de cette fièvre religieuse qui fit les saint Ambroise et les saint Thomas, et il se retira dans une solitude, espèce de thébaïde située sur le Ranft, dans les déserts du Melchtal. Sourd aux supplications de sa femme et de ses enfants, il passa vingt-trois années dans son ermitage dont il ne sortit qu'une seule fois, en 1481: voici à quelle occasion. Les députés des huit anciens cantons, assemblés à Stanz, s'y disputaient le partage des dépouilles du duc de Bourgogne. La victoire introduisit la discorde dans le conseil, et les richesses acquises par les confédérés menaçaient de rompre la ligue réputée inviolable. Déjà on allait se séparer, la menace à la bouche et l'épée

(1) Près de Giswyl, on voit le lit de l'ancien lac du même nom, desséché en 1760 par les habitants de la commune. Dans les environs, la rivière de l'Aa forme de belles cascades.

au poing, lorsque Nicolas de Flue, secrètement averti, apparut tout-à-coup au milieu de l'assemblée. Son discours méritait d'être conservé en ce qu'il déterminait le fameux *convenant* dit de Stanz, en vertu duquel la paix fut signée entre les dissidents, et arrêta la dissolution de la confédération. La démarche du saint, couronnée d'un si heureux succès, fut regardée comme un miracle; n'en est-ce pas un en effet que d'avoir calmé les passions et conjuré les haines? Deux papes canonisèrent Nicolas de Flue, mais nous ne pensons pas que ce fut pour les mêmes motifs; il est plus naturel de croire que les colonnes du calendrier lui furent ouvertes en considération de sa vie d'anachorète. La postérité du sauveur de la confédération n'est pas éteinte dans l'Unterwald, il y a un curé de ce nom dans l'Engelberg, un autre était landamman en 1825. L'église qui contient les restes du cénobite est digne de son précieux dépôt; chose rare dans un village suisse, on n'y compte pas moins de seize colonnes de marbre, dont huit sont faites du même bloc; inutile d'ajouter que ces saintes reliques attirent un grand concours de pèlerins. Une circonstance touchante, c'est que les Unterwaldiens parlent de Nicolas de Flue comme d'un frère et d'un ami qui vivrait encore; il semble qu'il soit toujours présent au milieu d'eux: «*Frère Claus* (1), s'il était là (disent-ils), ferait ceci, nous conseilleraient cela.» Comment de pareils souvenirs, religieusement conservés parmi ces populations candides, ne tourneraient-ils pas au profit des bonnes mœurs? N'oublions pas d'ajouter que dans l'*Obwalden*, où habite la famille de *Frère Claus*, on montre deux épées, deux cuillères de bois et un gobelet, dont il se servait avant sa retraite.

La colline dite le *Landenberg* qui domine Sarnen, consacre un tout autre souvenir. C'est là qu'habitait le cruel bailli dont les montagnards de 1306 détruisirent la résidence; on a bâti une église et un arsenal des débris de cet ancien château, et c'est à cette place que se tiennent les *Landsgemeindes* du pays.

Stanz, chef-lieu du Bas-Unterwald, située comme Sarnen dans un délicieux paysage non loin du Burgenstock, a aussi son grand homme. C'est là que naquit Arnold de Winkelried, mort si glorieusement à Sempach: l'image de Winkelried est reproduite à Stanz comme celle de Nicolas de Flue à Sarnen. Vous la trouverez à l'hôtel-de-ville et à l'arsenal, dans l'église même et sur la place publique dont la colonne est surmontée de sa statue. Mais il est vrai qu'en fait de reliques, Stanz ne possède que la cotte de mailles de son héros et encore, s'il fallait ajouter foi à des personnes bien informées, on laisse croire au peuple que cette cotte de mailles subsiste, mais la vérité, c'est qu'elle disparut dans les désastres de 1798 (2), du moins

(1) Nicolas de Flue est beaucoup plus connu en Suisse sous le sobriquet de *frère Claus* que sous son véritable nom.

(2) Une circonstance plus triste peut-être à mentionner que la perte de la cotte de mailles d'Arnold de Winkelried, c'est l'abolition du *jubilé*, qui se célébrait en son honneur dans Stanz même, le 9 juillet de chaque année. Cette statue de pierre, assez grossièrement taillée, qui surmonte la fontaine de la ville, voilà l'unique monument officiel qui parle encore du grand homme à ses compatriotes. Le dernier jubilé qui l'honorait eut lieu le 9 juillet 1796, anniversaire de la bataille de Sempach. Ce jour-là, on décorait la statue de banderoles, avec cette antique et touchante devise: *Dulce et decorum est pro patria mori*. On chantait une messe d'actions de grâces, avec le bruyant accompagnement d'une musique militaire; puis toute la milice de Stanz (quatre cents hommes) exécutait, devant la statue le salut des bannières. Un peuple immense, venu non-seulement des vallées de l'Unterwald, mais aussi des cantons voisins, assistait au jubilé. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans cet anniversaire, et c'est le motif qui nous fait regretter sa suppression, c'est qu'il était suivi d'un sermon où l'ecclésiastique racontait aux assistants les événements accomplis dans leur pays; c'était une espèce de leçon d'histoire qu'il leur faisait, dans les circonstances les plus propres à la faire goûter. Quelques étrangers n'ont vu, dans ces cérémonies, que les puérités d'un petit peu de libéralisme. Nous oserons être d'un avis contraire, et penser que, sous tous les rapports, les vivants pouvaient profiter de cette apothéose, décernée au plus illustre de leurs concitoyens. Le dernier sermon pro-



au poing, lorsque Nicolas de Flue, secrètement averti, apparut tout-à-coup au milieu de l'assemblée. Son discours méritait d'être conservé en ce qu'il déterminait le fameux *convenant* dit de Stanz, en vertu duquel la paix fut signée entre les dissidents, et arrêta la dissolution de la confédération. La démarche du saint, couronnée d'un si heureux succès, fut regardée comme un miracle; n'en est-ce pas un en effet que d'avoir calmé les passions et conjuré les haines? Deux papes canonisèrent Nicolas de Flue, mais nous ne pensons pas que ce fut pour les mêmes motifs; il est plus naturel de croire que les colonnes du calendrier lui furent ouvertes en considération de sa vie d'anachorète. La postérité du sauveur de la confédération n'est pas éteinte dans l'Unterwald, il y a un curé de ce nom dans l'Eggelberg, un autre était landamman en 1825. L'église qui contient les restes du cénobite est digne de son précieux dépôt; chose rare dans un village suisse, on n'y compte pas moins de seize colonnes de marbre, dont huit sont faites du même bloc; inutile d'ajouter que ces saintes reliques attirent un grand concours de pèlerins. Une circonstance touchante, c'est que les Unterwaldiens parlent de Nicolas de Flue comme d'un frère et d'un ami qui vivrait encore; il semble qu'il soit toujours présent au milieu d'eux: «Frère Claus⁽¹⁾, s'il était là (disent-ils), ferait ceci, nous conseillerait cela.» Comment de pareils souvenirs, religieusement conservés parmi ces populations candides, ne tourneraient-ils pas au profit des bonnes mœurs? N'oublions pas d'ajouter que dans l'Obwalden, où habite la famille de Frère Claus, on montre deux épées, deux cuillères de bois et un gobelet. Les uns servaient avant sa retraite.

La colline dite le *Lindenberg* qui domine Sarnen, consacre un tout autre souvenir. C'est là qu'habitait le cruel bailli dont les montagnards de 1306 détruisirent la résidence; on a bâti une église et un arsenal des débris de cet ancien château, et c'est à cette place que se tiennent les *Landsgemeindes* du pays.

Stanz, chef-lieu du Bas-Unterwald, situé comme Sarnen dans un délicieux paysage non loin du Burgenstock, a aussi son grand homme. C'est là que naquit Arnold de Winkelried, mort si glorieusement à Sempach: l'image de Winkelried est reproduite à Stanz comme celle de Nicolas de Flue à Sarnen. Vous la trouverez à l'hôtel-de-ville et à l'arsenal, dans l'église même et sur la place publique dont la colonne est surmontée de sa statue. Mais il est vrai qu'en fait de reliques, Stanz ne possède que la cotte de mailles de son héros et encore, s'il fallait ajouter foi à des personnes bien informées, ce reliquaire n'est pas de son époque; cette cotte de mailles subsiste, mais la vérité, c'est qu'elle disparut avec les restes de son héros.

(1) Nicolas de Flue est beaucoup plus connu en Suisse sous le sobriquet de *frère Claus* que sous son véritable nom.

(2) Une circonstance plus triste peut-être à mentionner que la perte de la cotte de mailles d'Arnold de Winkelried, c'est l'abolition du *jubilé*, qui se célébrait en son honneur dans Stanz même, le 9 juillet de chaque année. Cette statue de pierre, assez grossièrement taillée, qui surmonte la fontaine de la ville, voilà l'unique monument officiel qui parle encore du grand homme à ses compatriotes. Le dernier jubilé qui l'honorait eut lieu le 9 juillet 1798, anniversaire de la bataille de Sempach. Ce jour-là, on décorait la statue de banderolles, avec cette antique et touchante devise: *Dulce et decorum est pro patria mori*. On chantait une messe d'actions de grâces, avec le bruyant accompagnement d'une musique militaire; puis toute la milice de Stanz (quatre cents hommes) exécutait, devant la statue le salut des bannières. Un peuple immense, venu non seulement des vallées de l'Unterwald, mais aussi des cantons voisins, assistait au jubilé. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans cet anniversaire, et c'est le motif qui nous fait regretter sa suppression, c'est qu'il était suivi d'un sermon où l'ecclésiastique racontait aux assistants les événements accomplis dans leur pays; c'était une espèce de leçon d'histoire qu'il leur faisait, dans les circonstances les plus propres à la faire goûter. Quelques étrangers n'ont vu, dans ces cérémonies, que les puérilités d'un petit peuple libre. Nous osons dire d'en avoir connu, et penser que, sous tous les rapports, les vivants pouvaient profiter de cette apothéose, décernée au plus illustre de leurs concitoyens. Le dernier sermon pro-



Grard del.

Bishop sc.

HERMITAGE DE NICOLAS DE FLUE.

(UNTERWALD)

Alpes Pittoresques.

la maison du héros fut épargnée, c'est celle qu'habitait dernièrement M. le landamman Trachsler.

Les peintures qui décorent la maison de ville de Stanz ne présentent, il faut le dire, aucun intérêt; la ressemblance historique en est fort contestée, et d'autant mieux que ces portraits sont l'œuvre de peintres modernes. Nous excepterons trois ou quatre de ces toiles peintes par un artiste du pays nommé *Wursch*, le même à qui l'on doit l'un des portraits de Nicolas de Flue, à Sarnen. Ce *Wursch* avait étudié long-temps à Rome et à Paris; il mourut à Stanz, le jour même du massacre de 1798 qui fit cinq cents victimes dans la ville; c'est ce qui résulte de l'inscription tracée sur le mur de la principale chapelle de l'église. Soixante personnes qui s'étaient crues en sûreté dans l'église y furent égorgées, et l'on montre encore le trou de la balle qui, après avoir percé le prêtre à l'autel, pénétra dans cet autel construit en bois. La fureur de l'ennemi n'épargna pas plus les habitations que les hommes, toutes les maisons furent incendiées dans le pays environnant, une seule resta debout dans Stanz même, à la prière d'un officier alsacien, du nom de *Muller*, qui se trouvait dans les rangs français. On a attribué au *fanatisme* la résistance sanglante des habitants du Bas-Unterwald; mais quelle autre passion que le fanatisme pouvait déchaîner leurs vainqueurs? En pareil cas, la plus belle cause comme la plus noble passion est celle qui anime les victimes. Il est triste de penser que ces imputations calomnieuses aient pris naissance dans le Haut-Unterwald qui crut devoir accepter sans résistance la nouvelle constitution (1).

Le paysage des environs de Stanz, de quelque côté qu'on le regarde, est d'une beauté inexprimable. Les vertes prairies que vous foulez sont fauchées deux fois l'année, bien qu'on les abandonne aux bestiaux pendant l'automne et au printemps. Des arbres magnifiques, tantôt groupés, tantôt isolés, déploient en liberté leurs rameaux touffus; les habitations, récentes pour la plupart, sont propres et bien construites. Près de *Buochs*, on remarque une place ombragée de tilleuls, et disposée en forme de cirque, dont les murs s'élèvent à hauteur d'appui: une plate-forme en pierre s'élève au milieu. C'est là que viennent s'asseoir les fonctionnaires du Bas-Unterwald, devant les cinq ou six mille habitants réunis chaque année en landgsmeinde. L'étrange, c'est qu'il n'y a pas de route qui conduise à cette prairie; ce ne sont que petits sentiers, où l'on peut à peine marcher deux de front. De Stanz, on monte en deux heures au Rozberg, dont on a signalé quelque part dans cet ouvrage les désastreux éboulements (2). On a remarqué dans d'autres cantons que la piété des habitants semble s'ac-

noncé en cette occasion nous est récemment tombé entre les mains, et nous y avons trouvé le meilleur résumé qu'il soit possible de faire de l'histoire du canton d'Unterwald; le tout terminé par d'excellents conseils sur la manière dont un peuple libre doit comprendre sa liberté et en user.

(1) Les pertes occasionées par l'invasion des Français dans le Bas-Unterwald furent évaluées à 1,500,000 livres de Suisse; six cents bâtiments devinrent la proie des flammes. Les pertes causées par les réquisitions et les logements militaires furent également considérables; aussi le pays se trouva-t-il tout-à-coup plongé dans une affreuse misère. Cette contrée eût été probablement convertie en un désert sans le secours des autres Suisses, qui fournirent des subsides en abondance. Le couvent des religieuses de Stanz devint un hospice. Dans l'année qui suivit ce désastre, on compta, dans le Bas-Unterwald, plus de cinq cents familles pauvres; de sorte que la cinquième partie de la nation se trouvait réduite à la mendicité. Dix ans plus tard, cet état de souffrance avait presque complètement cessé, et, chose étonnante, la moralité publique ne souffrit pas de cet excès de calamités; démenti énergique donné à cet axiome des économistes: *la pauvreté déprave l'homme*.

(2) On n'en finirait pas si l'on voulait mentionner toutes les beautés des environs de Stanz; cependant, comme c'est le principal rendez-vous des voyageurs dans cette partie de l'Unterwald, nous prendrons la liberté de consigner encore ici quelques renseignements. C'est, dans la soirée, par un beau clair de lune, que le paysage

croître en raison des périls auxquels la situation de leur village les expose. On pourrait appliquer cette observation aux environs du Rotsberg, où les maisons sont surchargées d'inscriptions et de dédicaces religieuses, si les marques de cette extrême dévotion n'étaient pas de même reconnaissables dans toutes les parties du Bas-Unterwald. S'il fallait juger ce peuple d'après les ornements dont il pare ses églises, on serait tenté de le croire beaucoup plus riche qu'il ne l'est. On ne fait pas un pas sans rencontrer quelque image de la Vierge ou d'un bienheureux, soigneusement enfermée dans sa petite niche de toile, quelquefois même de gaze. Il n'est pas rare de rencontrer sur le chemin des femmes et même des hommes tenant à la main de longs chapelets, et récitant tout haut et alternativement leurs litanies, sans que la vue d'un étranger leur cause la moindre distraction. Un mérite de ces populations, c'est que les habitudes et les exercices de la dévotion ne les détournent pas de leurs travaux ; on dirait au contraire que cette piété en est le stimulant. Un homme pieux suppose toujours un homme travailleur ; aussi y a-t-il peu ou point de mendiants. « Je fus assez surpris, a dit un écrivain plus disposé à dire le mal qu'à imaginer le bien, je fus assez surpris de ne pas rencontrer ici les mendiants qui assiègent les grandes routes des cantons plus riches, et entre autres celles du canton de Vaud. Je me souviens que, dans un sentier de traverse aux environs de Stanz, une femme m'ayant aperçu du seuil de sa porte, envoya son fils à ma rencontre ; l'enfant ayant ôté son bonnet d'une main en me tendant l'autre, je pensai que c'était une manière honnête de me demander quelque monnaie ; mais le guide me retint, en m'assurant que l'enfant n'en agissait ainsi que par l'effet de l'ancienne coutume hospitalière de *saluer* l'étranger, et de lui signifier qu'il était le bien-venu. »

Ne quittons pas les environs de Stanz sans donner une mention au petit village de Stanzstadt, au bord du lac de Lucerne ; réduit complètement en cendres il y a quelques années, à l'exception de sa vieille tour, il est maintenant sorti de ses cendres. L'illustration de Stanzstadt est ancienne ; mais c'est une de ces illustrations méconnues même en Suisse, et bien à tort, car ce petit village a été le théâtre de la première victoire de la confédération. Jusqu'à ces derniers temps, on avait cru que les hostilités entre la maison d'Autriche et les trois premiers cantons ne dataient que de 1315 ; Morgarten passe ainsi pour le premier champ de bataille où Suisses et Autrichiens se rencontrèrent. C'est une erreur ; la première rencontre entre les oppresseurs et les opprimés se passa dans ce petit village de Stanzstadt : voici à quelle occasion. Lucerne étant occupée alors (1313) par une garnison autrichienne, son commandant fit construire deux grandes barques, garnies d'un rebord de madriers fort épais, de six pieds de haut, et disposées pour porter chacune deux cents hommes. On les destinait à effectuer des descentes sur les côtes d'Uri et d'Unterwald ; et, en effet, quelques-unes de ces tentatives aboutirent à piller et à incendier les hameaux sans défense ; mais la plupart furent énergiquement repoussées par les nouveaux confédérés, toujours en garde contre ces flibus-

gagne à être vu, surtout au *Kynri* et au couvent des capucins. A mi-côte du *Burgensstock*, il y a une source thermale. La route de Stanz à Sarnen longe la chapelle d'Arnold de Winkelried, dont nous avons parlé. Après une station à la chapelle Saint-Jacques, on traverse le *Drachenried*, c'est-à-dire *marais du dragon*, qui a rendu célèbre un autre Winkelried, qui se distingua plus sûrement néanmoins dans les guerres d'Italie. On conte que ce vaillant Struth de Winkelried livra ici bataille à un serpent monstrueux qui désolait la contrée, et qu'après une lutte acharnée, il tua le monstre. C'est une histoire qui peut faire pendant à celle d'Hercule et de l'hydre de Lerne. On vous montrera la caverne qui servait de repaire au serpent. Après cette tournée, on peut revenir à Stanz par la forêt de *Kernswald*, qui s'étend au pied de la *Blum-Alpe*. L'église du village de Kerns contient cinq tableaux de *Würsch*, qui, au rebours de tant d'autres peintres, semble avoir consacré exclusivement son talent au pays qui le vit naître.

tiers. Le 1^{er} février 1314, trois cents Autrichiens embarqués sur ces deux bâtiments traversèrent le lac par une nuit obscure, et cinglèrent vers Stanzstadt ; la garde qui les aperçut du haut de la tour avertit aussitôt les habitants, et chacun de courir aux armes et de se porter à l'endroit menacé. Cependant les Autrichiens, rassurés par le silence qui s'observait, débarquèrent au pied de la tour, et marchèrent vers le village dont ils croyaient les habitants endormis. Il y avait, dans l'étage supérieur de la tour, un moulin à bras à l'usage de la petite garnison. Celle-ci prit la meule et la jeta du haut du mur sur l'une des barques amarrées, et la coula à fond. Entrés dans le village, les Autrichiens, à leur grande surprise, furent vigoureusement reçus, si bien qu'après un engagement qui leur coûta bon nombre des leurs, ils étaient au moment d'effectuer leur retraite sur la seule barque qui leur restait, lorsqu'une centaine d'hommes d'Uri, qui arrivaient par le lac au même instant, leur fermèrent le passage. Le combat recommença, et bientôt l'ennemi fut culbuté ; la plupart furent tués sur la place, les autres furent noyés dans le lac ; quelques-uns demandèrent quartier, et l'obtinrent, contre la coutume des Suisses, qui, alors, ne faisaient jamais de prisonniers (1). C'est donc à Stanzstadt que la confédération, encore naissante, fit son premier exploit, le prélude du triomphe éclatant qu'elle devait remporter l'année suivante à Morgarten. Depuis cette époque, Stanzstadt prospéra et devint un joli bourg assez commerçant, de huit cents habitants. Son port et sa douane recevaient toutes les marchandises destinées au Bas-Unterwald. On connaît sa catastrophe, en 1798, lorsqu'une colonne de l'armée de Schauenbourg, commandée par le colonel Foy, brûla tous les villages du Bas-Unterwald, et n'y laissa guère que la tour que l'on voit sur le rivage, cette même tour qui l'avait sauvé en 1314.

Pour compléter nos renseignements, nous ne devons pas oublier la vallée d'Engelberg, située à peu près au centre du canton, et tellement distincte des contrées voisines, qu'elle n'offre d'autre ouverture par où il soit possible d'y pénétrer que la profonde gorge qui sépare le *Wellistock* du *Selistock* : elle a deux lieues de longueur, et contient seize cents habitants. Elle aurait été oubliée des géographes comme elle paraît l'être des voyageurs, si son couvent de bénédictins ne lui eût donné quelque célébrité. Il est singulier que l'unique bibliothèque d'Unterwald soit précisément placée dans l'endroit le moins fréquenté du canton ; il est juste d'ajouter qu'en fait de richesses littéraires, cette bibliothèque du couvent ne conserve plus que son catalogue : ses livres disparurent aussi pour la plupart dans le désordre des invasions. Autrefois, l'abbé du couvent était souverain de la vallée ; présentement, sa domination ne s'exerce plus que sur les huit ou dix religieux qui habitent avec lui. Un de ces religieux, l'abbé Léger Saltzmann, fonda, au XVIII^e siècle, un collège dans les bâtiments de l'abbaye, institution qui existe encore, mais qui serait mieux placée partout ailleurs. On doit au même abbé des fondations sinon plus méritoires, du moins plus utiles, c'est une filature de soie et de laine, qui aurait assurément enrichi la vallée si elle pouvait jamais l'être ; ainsi, à côté de la bibliothèque et du couvent, on trouve des ateliers, des magasins et des comptoirs.

L'*Engelberg*, montagne qui a donné son nom à ce petit pays, est la moindre des sommités qui le dominent. La plus considérable de ces sommités, c'est le Titlis, auquel M. de Saussure attribue une élévation de dix mille huit cent dix-huit pieds. Un autre géologue, M. Müller, a calculé que la couche de glace qui recouvre la croupe du Titlis avait cent soixante-quinze

(1) Selon l'usage, le combat de Stanzstadt fut mis en chanson populaire, et le méritait bien. La barque qui avait amené les gens d'Uri s'appelait *l'Oie*, et celle qu'ils enlevèrent aux ennemis *le Renard* ; c'est ce qui explique le refrain de la chanson, qui dit : Cette fois ce n'est pas le renard qui a pris l'oie, mais bien l'oie qui a pris le renard.

pieds d'épaisseur (1). C'est en 1744 que deux guides parvinrent, pour la première fois, sur le sommet de la montagne ; exemple rarement imité depuis. Quelques-uns assurent que de la hauteur dite Nollen, sur le Titlis, on découvre, avec une bonne lunette, la cathédrale de Strasbourg, cet éternel point de mire de tous les voyageurs alpestres. M. Ebel a donné gain de cause à ces curieux par un raisonnement qui nous semble péremptoire, et que voici : Puisque, des environs de Strasbourg, on aperçoit le Titlis et les sommités voisines, on peut bien voir la cathédrale quand on est au haut de la montagne ; cependant, ajoute le judicieux docteur, je doute de la possibilité d'apercevoir, à une distance de cinquante lieues, un obélisque qui n'a pas quatre cents pieds d'élévation. Avis aux amateurs de ces amusements d'enfant.

Au surplus, et sans vouloir le moins du monde rabaisser la magnificence des points de vue que présente la Suisse, on peut dire que ce qui prête dans nos contrées au *paysage* sa plus grande valeur, et parfois sa plus éclatante beauté, c'est bien moins l'arrangement et la disposition terrestre du paysage même, que l'accord ou le désaccord des éléments, les jeux variés et continuels de la lumière et des ombres, des nuages et de la brume. Il est presque impossible à l'habitant des plaines, qui n'a jamais mis le pied dans le domaine de ces régions élevées, de se former une idée de ce tableau dont il prendrait volontiers la description pour le rêve d'un cerveau malade. Un de nos vénérables concitoyens, le savant auteur de l'article sur le Valais, publié dans cet ouvrage, a présenté, dans une suite de lettres, les phases diverses de ce spectacle. « Les nuages, dit M. Bridel, jouent le premier rôle sur le vaste théâtre de nos Alpes, et pour en suivre l'intéressante diversité, je place d'abord le spectateur dans le fond de quelqu'une de nos vallées. De là, il verra les nuages voiler parfois toutes les sommités, et couper horizontalement le flanc des montagnes environnantes par une tranche uniforme, qui réduit de moitié le cadre du paysage ; d'autres fois, ceignant les montagnes par le milieu, ils vous présentent comme une nouvelle contrée, séparée de celle où vous vous trouvez, suspendue dans le vague des airs, et à laquelle il semble qu'on ne puisse arriver qu'avec les ailes de l'oiseau. Cette illusion est plus frappante encore lorsque la portion, ainsi détachée de son ensemble, étale à l'œil surpris des chalets, des troupeaux et des groupes de bergers. J'ai souvent observé deux de ces ceintures parallèles l'une à l'autre sur tout le côté du revêtement qui encaissait un vallon assez spacieux. En dessous de la première, j'apercevais de verdoyants coteaux ; entre la première et la seconde zone s'étendait une forêt de sapins, dont les teintes noires étaient encore relevées par le blanc argenté des nuages supérieurs ; enfin, au-dessus de la dernière enceinte s'élevaient des rochers. On eût dit un monde à trois étages, ou plutôt trois petits mondes distincts, suspendus l'un sur l'autre. Lorsque des brouillards légers sont refoulés de la plaine dans quelque vallée élevée des Alpes, ils jettent tantôt un voile uniforme sur tout le paysage qui disparaît absolument ; tantôt, tels qu'une gaze transparente, ils laissent entrevoir comme en saillie des arbres, des maisons, des pointes de rochers ; alors, ces divers massifs, détachés vaguement du fond, se dessinent à demi sur la vapeur qui en dissipe les formes et en arrondit les angles. Au moindre souffle du vent, ils paraissent vaciller sur ce

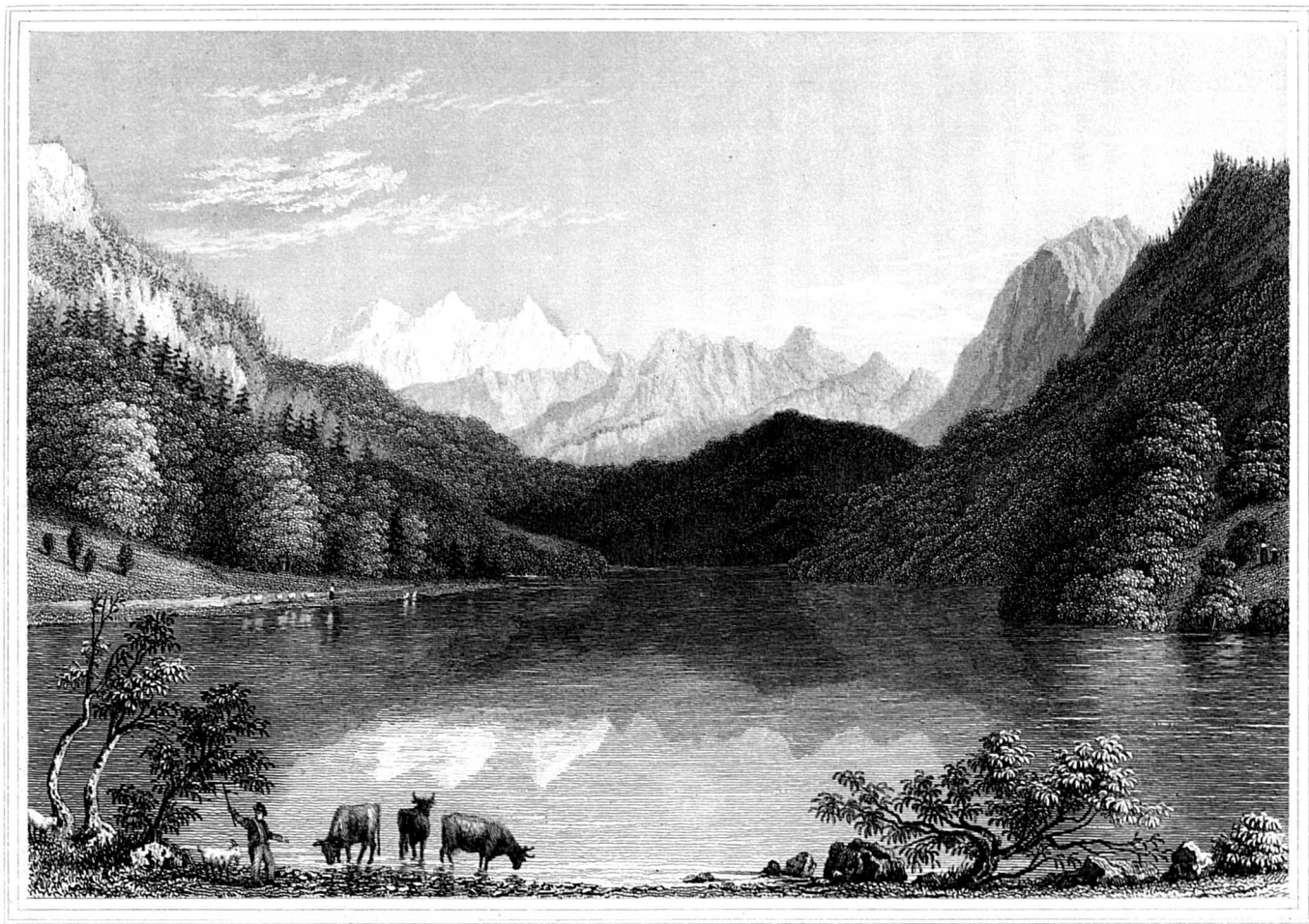
(1) Outre le Titlis, on compte sur les confins de la vallée une douzaine de hautes montagnes qui forment autour d'elle comme un rempart impénétrable ; c'est d'abord la chaîne des Alpes Surênes, puis le *Gemspiel*, le *Spitzstock*, le *Grassen*, le *Wallenstock*, le mont *Armi*, etc. Ces montagnes ont une élévation qui varie depuis sept mille jusqu'à dix mille pieds. L'*Engelberg*, la moins élevée, a trois mille neuf cent dix-huit pieds de hauteur. On ne sera pas étonné d'apprendre après cela que, dans la plus grande partie de la vallée, on passe six semaines de l'année sans voir le soleil.



pieds d'épaisseur (1). C'est en 1744 que deux guides parvinrent, pour la première fois, sur le sommet de la montagne; exemple rarement imité depuis. Quelques-uns assurent que de la hauteur dite Nollen, sur le Titlis, on découvre, avec une bonne lunette, la cathédrale de Strasbourg, cet éternel point de mire de tous les voyageurs alpestres. M. Ebel a donné gain de cause à ces curieux par un raisonnement qui nous semble péremptoire, et que voici : Puisque, des environs de Strasbourg, on aperçoit le Titlis et les sommités voisines, on peut bien voir la cathédrale quand on est au haut de la montagne; cependant, ajoute le judicieux docteur, je doute de la possibilité d'apercevoir, à une distance de cinquante lieues, un obélisque qui n'a pas quatre cents pieds d'élévation. Avis aux amateurs de ces amusements d'enfant.

Au surplus, et sans vouloir le moins du monde rabaisser la magnificence des points de vue que présente la Suisse, on peut dire que ce qui prête dans nos contrées au *paysage* sa plus grande valeur, et parfois sa plus éclatante beauté, c'est bien moins l'arrangement et la disposition terrestre du paysage même, que l'accord ou le désaccord des éléments, les jeux variés et continuels de la lumière et des ombres, des nuages et de la brume. Il est presque impossible à l'habitant des plaines, qui n'a jamais mis le pied dans le domaine de ces régions élevées, de se former une idée de ce tableau dont il prendrait volontiers la description pour le rêve d'un cerveau malade. Un de nos vénérables concitoyens, le savant auteur de l'article sur le Valais, publié dans cet ouvrage, a présenté dans une suite de lettres, les phases diverses de ce spectacle. « Les nuages, dit M. Bridet, jouent le premier rôle sur le vaste théâtre de nos Alpes, et pour en suivre l'intéressante diversité, je place d'abord le spectateur dans le fond de quelque une de nos vallées. De là, il verra les nuages voiler parfois toutes les sommités, et couper horizontalement le flanc des montagnes environnantes par une tranche aniforme, qui réduit de moitié le cadre du paysage; d'autres fois, ceignant les montagnes par le milieu, ils vous présentent comme une nouvelle contrée, séparée de celle où vous vous trouvez, suspendue dans le vague des airs, et à laquelle il semble qu'on ne puisse arriver qu'avec les ailes de l'oiseau. Cette illusion est plus frappante encore lorsque la portion, ainsi détachée de son ensemble, étale à l'œil surpris des chalets, des troupeaux et des groupes de bergers. J'ai souvent observé deux de ces ceintures parallèles d'habités, l'une sur tout le côté du revêtement qui encaissait un vallon assez spacieux, l'autre sur le revers opposé, les deux zones de verdure et de coléaux; entre la première et la seconde zone se trouvait un frêt de sapins, dont les teintes noires se voyaient encore relevées par le blanc argenté des nuages supérieurs; enfin, au-dessus de la dernière ceinture s'élevaient des rochers. On eût dit un monde à trois étages, ou plutôt trois petits mondes distincts, suspendus l'un sur l'autre. Lorsque des brouillards légers sont refoulés de la plaine dans quelque vallée élevée des Alpes, ils jettent tantôt un voile uniforme sur tout le paysage qui disparaît absolument; tantôt, tels qu'une gaze transparente, ils laissent entrevoir comme en saillie des arbres, des maisons, des pointes de rochers; alors, ces divers massifs, détachés vaguement du fond, se dessinent à demi sur la vapeur qui en dissipe les formes et en arrondit les angles. Au moindre souffle du vent, ils paraissent vaciller sur ce

(1) Sur le Titlis, on compte sur les confins de la vallée une dorsale de hautes montagnes qui forment autour d'elle comme un rempart impénétrable; c'est d'abord la chaîne des Alpes Surènes, puis le *Gernspiel*, le *Spitzstock*, le *Großspitz*, le *Wallenstock*, le mont *Areni*, etc. Ces montagnes ont une élévation qui varie depuis sept mille jusqu'à onze mille pieds. L'*Engelberg*, la moins élevée, a trois mille neuf cent dix-huit pieds de hauteur. On ne sera pas étonné d'apprendre après cela que, dans la plus grande partie de la vallée, on passe six semaines de l'année sans voir le soleil.



Giebert sculp.

LAC DE LUNGERN.

(UNTERWALD)

Alpes Pittoresques

rideau grisâtre et onduleux ; s'il survient quelques bourrasques, ces brouillards s'éloignent par colonnes, se dissipent en flocons, ou même s'évanouissent comme une fumée ; le plus souvent ils enfilent ces gorges étroites, et semblent, en tournoyant autour des rochers, vouloir se maintenir dans ce second poste contre le vent qui les a chassés du premier. Un accident assez commun en automne sur les plateaux supérieurs, c'est l'apparition, par un temps serein, d'une tenture de brouillards qui enveloppe si bien la contrée, qu'en ne distingue rien à cinquante pas devant soi. Bientôt après, une violente raffale enlève cette décoration plus vite qu'elle n'est venue, et balayant tout l'horizon en un clin d'œil, fait reparaitre le paysage comme par enchantement. J'ai observé cinq fois ce phénomène dans l'espace d'une heure. Il n'est pas rare encore que l'un des flancs d'une vallée alpestre soit absolument effacé par le brouillard, tandis que l'autre côté, brillamment éclairé, oppose un superbe tableau de lumière et de vie au rideau inanimé de son vis-à-vis. Il arrive aussi fréquemment qu'un nuage épais se promène solitaire dans le ciel, et dessine sa marche sur le sol inférieur par une grande tache obscure que projette son ombre, en faisant subir successivement une sorte d'éclipse aux divers points terrestres de sa route. Placez en certains moments l'habitant de la plaine à l'entrée d'une vallée qu'il ne connaît pas, et que cette vallée soit couverte de brouillard ; celui-ci, n'apercevant qu'une brume immobile et grisâtre, ne soupçonne rien de ce qui est caché sous les plis de cette *robe* nébuleuse. Mais bientôt cette *robe* se soulève, se déchire ou se replie sur elle-même avec plus ou moins de vitesse ; alors la contrée se révèle par degrés ; c'est une prairie couverte de troupeaux, un clocher de village, les ruines d'une tour, un massif de rochers, le lit d'un torrent, la surface d'un petit lac, etc. J'ai vu un jour, dans la Suisse intérieure, un pont de nuages dont les piles reposaient sur les deux flancs opposés de la vallée, et dont le cintre s'arrondissait avec une régularité surprenante. Placé à une certaine distance, j'apercevais sous cette arcade aérienne le plus charmant paysage décoré de bosquets, semé de hameaux, brillant de verdure, et arrosé par un fleuve dont la trace sinueuse réfléchissait les rayons du soleil ; on eût dit que des êtres d'une nature supérieure à la nôtre avaient bâti ce pont fantastique pour communiquer d'une Alpe à l'autre sans descendre dans les profondeurs de la vallée. »

Plaçons maintenant le spectateur au sommet d'une montagne, du Titlis, par exemple. Si le ciel est pur, il jouira du spectacle dans toute son étendue ; si l'air est chargé de vapeurs, la perspective sera diversement modifiée. Aujourd'hui le paysage est coupé, de manière que le spectateur n'en découvre nettement qu'une partie ; demain il le verra encadré par une lisière de nuages qui en laissera la limite indécise, ou tranché par des bandes de brouillards qui dessineront plusieurs compartiments distincts les uns des autres. Ici une côte boisée, là un village dans la plaine, plus loin une portion de lac ; quelquefois il observera que, dans la contrée située à ses pieds, chaque vallon est intercepté à ses yeux par une longue trainée de brume, d'où ressortent les lieux les plus élevés ; d'autres fois, son regard se prolongera sur une mer blanchâtre dont les nuages soulevés représentent les flots balancés en divers sens, et roulant les uns sur les autres par un ondolement progressif. Si la vapeur est basse et rampante, elle portera sur le sol, et de son sein perceront les collines et les pointes comme autant d'îlots qui dominent la surface de cet océan de nuages. Souvent, d'un sommet escarpé, j'ai observé comme un archipel où se montraient à gauche une longue arête de rochers, à droite un vaste plateau de pâturages, sur le devant une chaîne de collines, toutes portions détachées de leurs masses, isolées l'une de l'autre, et séparées par des cordons de nuages comme par des bras de mer. A mesure que le soleil dissipait ces va-

peurs, les membres épars de ce paysage semblaient s'unir et se rejoindre pour rétablir leur ensemble naturel. M. de Saussure a observé cet accident du haut de la Dôle. « Un nuage épais, dit-il, couvrait le lac, les collines qui le bordent, et même toutes les masses de montagnes; les sommets des Hautes-Alpes étaient les seules chaînes qui élevassent leurs têtes au-dessus de cet immense voile. Un soleil brillant illuminait la surface de ce nuage, et les Alpes, éclairées par la lumière que ce nuage réverbérait sur elles, apparaissaient avec éclat, et se voyaient à des distances prodigieuses. Cette situation eut pour moi quelque chose d'étrange et de terrible; il me semblait que j'étais seul sur un rocher, au milieu d'une mer agitée, à une grande distance d'un continent bordé par un long récif de rochers inaccessibles. Peu à peu ce nuage s'élevant m'enveloppa d'abord dans son obscurité; puis, montant au-dessus de ma tête, il me découvrit tout-à-coup la vue du lac et de ses bords. »

S'il survient un vent violent pendant que vos yeux plongent sur la plaine couverte de nuages, vous aurez l'image d'une tempête. Mais rien n'est comparable à un orage véritable, contemplé du sommet des Alpes, quand il se déploie sur la contrée inférieure. Tous les voyageurs qui ont été favorisés de ce spectacle en parlent avec le même enthousiasme; tous conviennent que poètes et peintres n'en peuvent donner qu'une très-faible idée dans leurs vers et dans leurs peintures. L'endroit élevé où le spectateur se trouve reste serein et tranquille, tandis qu'à ses pieds il n'y a que tumulte, fracas et choc répété des éléments. Sauf la place qu'il occupe, le reste de la nature semble en proie aux plus terribles convulsions; un rideau d'un rouge cuivré couvre le fond; le vent y accumule des nuages de toute grandeur, qu'il ne tarde pas à broyer et à confondre dans une couche unique. De leur conflit jaillit l'étincelle électrique, qui les déchire et les sillonne en tous sens; les éclairs se succèdent en serpentant, croisent les flèches de leurs feux rapides, et s'entrelacent en traits éblouissants et prolongés. Un roulement sourd et général avait d'abord ébranlé toute la masse de la tempête; mais voilà que des détonations fulminantes éclatent coup sur coup, et le tonnerre s'en échappe sur tous les points comme d'une forteresse hérissée de bouches à feu. Tantôt ces batteries aériennes changent de place, tantôt elles restent immobiles, et le sol inférieur est inondé par la pluie, haché par la grêle, fumant de coups de foudre, pendant qu'en haut on jouit d'un calme profond. Tels sont les accidents principaux produits par les nuages, les brouillards et les vapeurs sur les paysages des Alpes. Les rochers, les arbres et les maisons, qui modifient à l'infini la perspective des montagnes, n'y jouent qu'un rôle secondaire. Parcourons les diverses chaînes des Alpes; ici, vous verrez des filets d'eau, glissant le long d'une pente boisée, mêler leur couleur naturelle à celle du feuillage des cytises, des hêtres et des sapins; là, vous suivrez de l'œil le ruisseau qui se détache en cascade des flancs d'un rocher, à travers un massif ondoyant de saules et de frênes; et, par un temps nébuleux, vous observerez avec surprise que la cataracte tombe du nuage même qui couvre la croupe du mont dont elle se précipite.

Dans les nuits sereines, la lune embellit nos paysages du charme de ses rayons; elle illumine successivement toute la contrée, du sommet des montagnes jusqu'au fond des vallées; elle brillante toutes les eaux, elle dessine les méandres de leur route tortueuse; elle fait du ruisseau un long ruban d'argent, qui se déroule à travers les sinuosités des défilés qu'il contourne; elle blanchit la cime ondoyante des arbres, et fait scintiller la rosée sur le gazon humide des pâturages. Nulle part l'arc-en-ciel ne se présente avec plus d'éclat et de vivacité que dans les Hautes-Alpes; nulle part on ne peut l'approcher d'aussi près. Après les ondées d'été, l'iris est tellement diaphane, que vous distinguez parfaitement, sur la pente des co-

teaux dont il vous sépare, un arbre que le vent balance, un bout de prairie, une chute d'eau ou un chalet.

L'arrivée des pluies a aussi son spectacle et son intérêt ; en certains moments, c'est une large colonne qui se meut lentement, qui envahit peu à peu la contrée et la plonge dans l'obscurité ; une autre fois, c'est un rideau épais qui, descendant avec vitesse du haut des montagnes, étend ses humides pans, et semble se dédoubler pour occuper une plus grande portion de l'atmosphère. Les formes locales des vallées et la nature des vents qui y règnent modifient beaucoup la durée et les effets de ces pluies. Si l'orage se forme en même temps, alors les nuages sont plus condensés, leur marche est plus entraînant, leur choc a plus de violence, et l'éclair qui les entr'ouvre, le tonnerre qui les ébranle, le déchirement convulsif qui les morcelle, ainsi que les diverses teintes dont ils sont marbrés, produisent les aspects les plus merveilleux et les plus pittoresques.

Si l'œil a ses jouissances dans les Alpes, l'oreille a les siennes aussi. Comment exprimer ce silence absolu de la nature, où l'âme se repose dans un calme céleste, sans que rien d'extérieur trouble sa profonde quiétude ? Comment rendre ce murmure caressant du feuillage et des eaux, lorsque l'aube commence à blanchir les cimes ? Alors ce silence harmonieux est interrompu par le gazouillement des oiseaux, par le tintement des clochettes du troupeau qui se disperse, par les cris joyeux des bergers qui s'entreprépondent d'un pâturage à l'autre, et par la trompe pastorale qui annonce au loin le réveil de la contrée.

Dirigés par l'ingénieux écrivain, M. Bridel, nous nous sommes étendus un peu sur des beautés fantastiques, communes à toute la Suisse, mais qui ne sont jamais plus merveilleuses que dans ces cantons forestiers, parce qu'en se rapprochant du sol, en jetant les yeux sur ces campagnes fertiles, sur ces bourgades paisibles, sur ces populations primitives, on voit combien les lignes de ce tableau s'harmonisent, et tout ce que le spectacle champêtre ajoute encore de beauté aux magnificences célestes. Les détails pittoresques abondent dans la campagne des petits cantons intérieurs, et la main des hommes y semble aussi industrieuse que celle de la nature. Que d'objets n'aurions-nous pas à dépeindre encore ; les habitations, les coutumes, les usages, les hommes ! Qui pourrait raconter cette vie pastorale des habitants ! Quel écrivain restituera jamais à leurs mœurs cette naïve et chaste rudesse ; à leurs passions cette innocence qui les caractérise. Qui donc peindra enfin ce beau pays et ses braves habitants sous ses véritables couleurs ? La ferme suisse mériterait à elle seule toute une épopée rustique. Quel nouveau Virgile entreprendra de la célébrer ? Quelle riche mine pour d'autres *bucoliques* ; le ciel, les montagnes, les saisons, le chalet, les travaux des hommes, le labeur de l'animal, la chèvre, la vache surtout !

« Les vaches, a dit M. Wyss, sautent et courent sur la pente rapide des pâturages, la queue élevée, et avec l'expression du contentement et du bien-être ; elles s'arrêtent et regardent avec curiosité le voyageur citadin, heureux s'il n'a ni chien ni parapluie rouge ; elles le suivent souvent de rocher en rocher pendant long-temps, *simplement pour l'observer.* » Cet esprit d'observation, que M. Wyss attribue aux vaches suisses, s'est parfois démenti, et elles ont cherché querelle à d'inoffensifs promeneurs, qui n'avaient ni chien ni parapluie rouge. Le taureau, s'il faut en croire le même auteur, partage ce bon naturel de la vache, et il ne s'irrite guère qu'alors qu'il *sente* un ours dans son voisinage. Le traducteur des lettres de William Cox rapporte à ce sujet une historiette intéressante, qui se passa dans ce canton. Dès que le taureau a senti l'ours, il court directement à lui ; mais son ennemi use de feinte dans sa fuite, et la course du taureau dure souvent plusieurs jours ; bref, ils

finissent par se rencontrer. Dans la plaine, l'ours a l'avantage ; dans les bois et dans les rochers, c'est le taureau (1). Il n'y a pas long-temps que, dans notre canton, un taureau, engagé à cette poursuite, disparut pendant trois jours ; on le trouva enfin immobile, et pressant son adversaire mort et tout écrasé contre un rocher. L'animal avait fait des efforts si violents, que ses pieds s'étaient enfoncés dans la terre. »

On a vu que les habitants de l'Unterwald ont une origine qui leur est commune avec ceux de Schwitz et d'Uri ; ils sont distingués par un même amour de la liberté, par un égal attachement à leurs anciennes coutumes. Ces sentiments honorables chez des peuples primitifs sont peut-être portés à l'excès dans le canton de Schwitz, où les habitants sont orgueilleux de leur constitution, de leurs lois, de leur sol même, en un mot de tout ce qui les touche. Ceux d'Unterwald, plus simples comme ceux d'Uri, sont aussi plus enclins aux superstitions religieuses (2). On a cherché à expliquer ce fanatisme par l'absence d'une culture intellectuelle suffisante ; néanmoins, nous devons dire que l'instruction primaire est plus florissante dans ce canton que chez ses voisins, et en général, le peuple de l'Unterwald reçoit de ses curés les connaissances élémentaires qui manquent trop souvent à la classe ouvrière des plus grands états. La vue de ces populations primitives des cantons intérieurs a plus d'une fois allumé la bile de certains économistes qui, ne comprenant rien aux douceurs de la vie agricole, voudraient faire passer l'univers entier sous les *fourches industrielles*. S'il leur arrive de donner dans leurs brochures un certificat d'existence à ces petits cantons, ce n'est qu'avec l'expression du dédain qu'ils parlent de ce bien-être qu'ils appellent grossier, de cette simplicité de mœurs qui leur semble niaiserie, et qui provient, disent-ils unanimement, du manque de lumières. En revanche, ces esprits forts, qu'on pourrait plutôt appeler des esprits faibles, tombent dans la plus stupide des admirations en parlant des pays où le travail manuel s'efface devant la puissance des machines, où l'homme ne devient plus qu'un rouage de chair, où l'on calcule sa force comme celle des chevaux. Dans des pays comme ceux-ci, où la liberté et

(1) Il est probable que le traducteur de Coxe (M. Ramond) s'est trompé ici ; c'est le contraire qui doit avoir lieu.

(2) L'anecdote suivante pourra donner une idée des superstitions en usage dans le canton. C'est un villageois qui parle :

« Dans une fête, j'avais fait la connaissance de Thérèse, qui est aujourd'hui notre femme. Nous nous prîmes donc d'amitié l'un pour l'autre. Nous avions bien notre consentement mutuel pour nous marier, mais il nous manquait celui du père de Thérèse, qui était loin de me trouver aussi riche que je la trouvais de mon goût. Dans mon inquiétude, je fis vœu d'aller en pèlerinage aux Ermites pour prier Notre-Dame, dans la sainte chapelle, de faire réussir mon mariage. J'allai donc seulement à Einsiedeln, sans le dire à personne qu'à ma Thérèse, et je m'y acquittai de mon vœu, qui portait que je donnerais trois piécettes à chacune des trois premières femmes pauvres qui viendraient me demander l'aumône, après que j'aurais bu aux quatorze tuyaux de la grande fontaine de l'abbaye. A mon retour, je rencontrai, vers Brunnen, où ils venaient de débarquer, une troupe de pèlerins qui me parurent bonnes gens, et je m'arrêtai à m'amuser et à boire avec eux ; mais j'en eus bien du chagrin, car je perdais ma petite bourse, que j'oubliai, à ce que je crois, sur la table de l'auberge, après avoir payé mon écot. Ainsi resté sans un sou, j'étais fort embarrassé, car j'aurais mieux aimé mourir de faim que de revenir chez nous en mendiant. Comme je savais faire des vases de bois et même des sabots, je m'enquis de trouver de l'ouvrage. On m'adressa à un fabricant du village de Mörschach, sur la frontière de Schwitz et d'Uri ; je lui contai ma mésaventure, et ce brave homme me promit ma nourriture et six écus si je voulais être son ouvrier pendant trois mois. A ces conditions, j'entrai dans son petit atelier. Un jour il me montra une vieille pièce d'argent très-remarquable ; il la tenait d'un père qui, l'été précédent, gardait ses brebis sur la montagne voisine du Frohn-Alp. Un de ses agneaux étant tombé dans un trou de rocher, le berger y descendit, et y trouva quelques pièces dont il me vendit celle que vous voyez ; mais, ajouta mon maître, ce garçon a dû courir un grand danger, car il est descendu dans un lieu maudit. — Comment, maudit ? — Je vous conduirai auprès, si vous voulez ; nous irons donc dimanche, après la messe, et là, je vous dirai pourquoi je l'appelle ainsi. Assis sur le bord de ce trou vraiment effrayant, voici ce que mon maître



finissent par se rencontrer. Dans la plaine, l'ours a l'avantage; dans les bois et dans les rochers, c'est le taureau (1). Il n'y a pas long-temps que, dans notre canton, un taureau, engagé à cette poursuite, disparut pendant trois jours; on le trouva enfin immobile, et pressant son adversaire mort et tout renversé contre un rocher. L'animal avait fait des efforts si violents, que ses pieds s'étaient enfoncés dans la terre (2).

On a vu que les habitants de l'Unterwald ont une origine qui leur est commune avec ceux de Schwitz et d'Uri; ils sont distingués par un même amour de la liberté, par un égal attachement à leurs anciennes coutumes. Les sentiments honorables chez des peuples primitifs sont peut-être portés à l'excès dans le canton de Schwitz; on les habitants sont orgueilleux de leur constitution, de leurs lois, de leur sol même, en un mot de tout ce qui les touche. Ceux d'Unterwald, plus shaples comme ceux d'Uri, sont au contraire plus enclins aux superstitions religieuses (3). On a cherché à expliquer ce fanatisme par l'absence d'une culture intellectuelle suffisante; néanmoins, nous devons dire que l'industrie primitive est plus florissante dans ce canton que chez ses voisins, et en général, le peuple de l'Unterwald reçoit de ses curés les connaissances élémentaires qui manquent trop souvent à la classe ouvrière des plus grands états. La vue de ces populations primitives des cantons intérieurs a plus d'une fois allumé la bile de certains économistes qui, ne comprenant rien aux douceurs de la vie agricole, voudraient faire passer l'univers entier sous les *furche industrielles*. S'il leur arrive de donner dans leurs hoches un cri de réprobation contre les cantons, c'est toujours en expression du mépris qu'ils ont pour le peuple qui se croit grand, et qui, malgré le manque de lumières, est si fier de son ignorance, et qui provient, disent-ils unanimement, du manque de lumières. En revanche, ces esprits forts, qu'on pourrait plutôt appeler des esprits faibles, tombent dans la plus stupide des admirations en parlant des pays où le travail manuel s'efface devant la puissance des machines, ou l'homme ne devient plus qu'un rouage de chair, où l'on calcule sa force comme celle des chevaux. Dans ces pays comme ceux-ci, où la liberté et

(1) Il est probable que le traducteur de Cœne (M. Balmont) s'est trompé ici; c'est le contraire qui doit avoir lieu.

(2) L'année dernière pourra donner une idée des proportions du craze dans le canton. C'est un villageois qui parle.

(3) Dans une des églises de l'Unterwald, on trouve une statue de sainte Thérèse, la sainte des prières, dans laquelle on a gravé, sous ses pieds, ces mots: *Je suis pauvre, mais il n'y a rien de plus précieux que la prière*. On voit que l'Unterwald n'est pas un pays où l'on se contente de son sort. Dans mon infortune, j'étais sans talon en partant pour aller prier Notre-Dame, dans la sainte chapelle, de faire réussir mon mariage. Il lui avait répondu: « Tu n'as rien à dire à personne qu'à ma Thérèse, et je m'y acquiesce de mon cœur, qui portait que je devais aller prier Notre-Dame, comme les trois pauvres femmes paillardes qui viennent me demander l'aumône, après que j'en ai fait un portrait, et aux de la grande fontaine de l'abbaye. A mon retour, je rencontrai, vers Brannen, où ils venaient de se lever, une troupe de pèlerins qui me prièrent d'être bon, et je m'arrêtai à m'amuser et à boire avec eux. Je n'eus rien du chagrin, car je perdais ma petite Thérèse, que j'oubliai, à ce que je crois, sur la table de l'auberge, après avoir payé mon déot. Ainsi restai-je sous un sou, j'étais tout embourbé, car j'avais niens aimé mourir de faim que de revenir chez nous en mendiant. Comme je savais que des vices de bois et même des sabots, je m'enquies de trouver de l'ouvrage. On m'adressa à un fabricant de village de Moenchthal, sur la frontière de Schwitz et d'Uri; je lui contai ma mésaventure, et ce bon homme me prêta sa machine et si deux si je voulais être son ouvrier pendant trois mois. A ces conditions, j'allai dans son atelier. Le jour il me montra une table plate d'argent très-remarquable; il la tenait d'un oncle, qui s'était enrichi en gagnant ses talons sur la montagne, comme dit Frobenius. Un de ses agneaux étant tombé d'un rocher, et s'étant tué, le boucher y descendit, et y trouva quelques pièces dont il me remit celle que vous voyez; mais, après son maître, en garçon, il lui enleva un grand danger, car il est descendu dans un lieu maudit. — Comment, maudit? — Si vous conduisez auprès, si vous voyez; nous leons donc dimanche, après la messe, et là, je vous dirai tout ce qui s'est passé ainsi. Assis sur le bord de ce trou vraiment effrayant, voici que mon maître



D'après le Croquis du M^r Elger.

Imprimé par Kaepelin.

A. Deveria Lith.

COSTUME DE UNTERWALD.

Le Départ du Chasseur au Chamouel.

la dignité humaine sont si hautement respectées, on croirait les rabaisser l'une et l'autre par l'exercice de certains travaux, et il est trop vrai que le perfectionnement industriel doit en souffrir. Faut-il s'en réjouir ou le déplorer ? Grave question, que nous n'oserions pas décider.

Quant aux habitudes sociales, on ne peut nier qu'elles soient restées dans un état d'imperfection qui ressemble beaucoup à la barbarie, barbarie hospitalière et douce, et préférable en certains points au raffinement prétentieux de la civilisation actuelle. Ainsi, chacun vit fort bien en famille, sans chercher des plaisirs dispendieux ou des distractions pernicieuses aux mœurs. La promenade, quelquefois la lecture, plus souvent les pratiques religieuses, tels sont les *divertissements* de ce qu'on appellerait ailleurs la *bonne société*. Les seules réunions des petits cantons qui aient un caractère public, sont celles qu'occasionent les *landsgemeindes*. Quant au peuple, il a la ressource des cabarets, où il s'enivre modérément, et à défaut de spectacles, celle de la danse et des exercices gymnastiques. La fréquentation trop assidue des cabarets avait suggéré l'idée, il y a quelques années, d'établir un impôt sur les boissons; c'était condamner les plus pauvres à ne boire que de l'eau. Le tarif de l'impôt fut diminué peu de temps après, parce que les magistrats reconnurent que le gouvernement se procurait par là un revenu assez considérable au détriment des consommateurs dont le nombre était loin de diminuer. Certains gouvernants n'eussent pas manqué de trouver que l'impôt était suffisamment justifié par son produit; ici on le jugea inique, et l'ancien tarif fut rétabli. Au surplus, rien de plus rare que de rencontrer dans les cabarets de la Suisse intérieure ces spectacles si affligeants dans d'autres contrées. Un voyageur a dit à ce sujet que, dans une tournée de trois mois, il n'avait trouvé sur les chemins qu'un seul ivrogne.

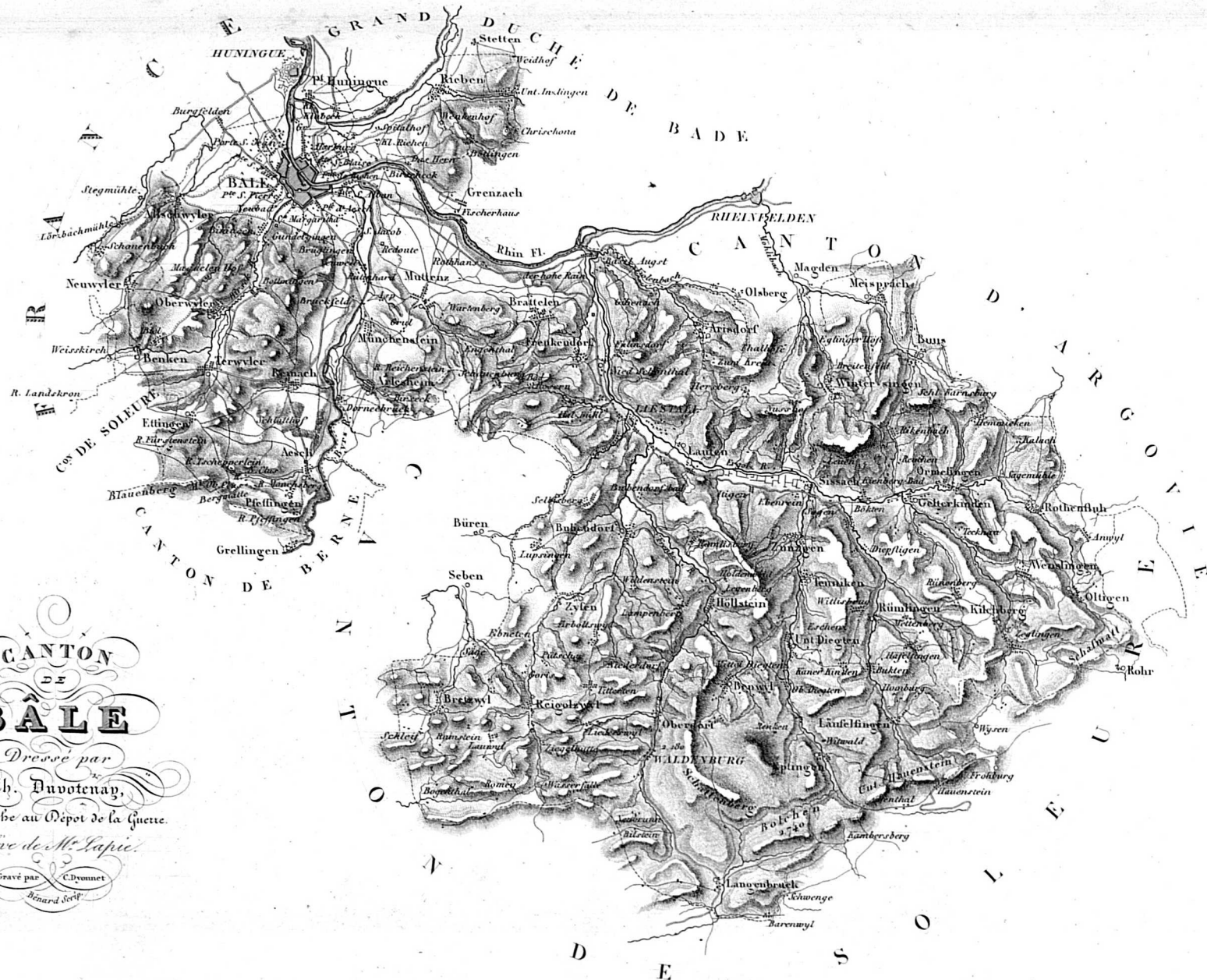
Plus d'un exemple a prouvé, surtout dans les temps modernes, que la liberté et les institutions qu'elle suscite sont rarement une sanction de l'égalité. On a vu même en Suisse des états démocratiques agités pour des questions d'armoiries et de blason, et ce n'est pas dans

me raconta : « Il faut savoir que, dans notre paroisse, on a toujours prétendu que toute personne qui enfouit de l'argent pour en priver par malice ses héritiers légitimes, est tourmentée en enfer jusqu'à ce que cet argent ait été remis en circulation. Or, une méchante veuve, brouillée avec les parents de son mari, ayant vendu son troupeau pour une forte somme, vint la jeter dans ce trou, et mourut bientôt après. Au pied du Frohn-Alp habitait un paysan nommé Hanz Laimer, qui perdait misérablement son temps à chercher des trésors; il était toujours suivi d'un grand bouc noir à trois cornes, qu'il traînait à reculons dans les ruines des vieux châteaux, dans les chalets abandonnés, dans toutes les masures où la tradition débitait qu'il y avait de l'or ou de l'argent caché. La veille de Noël, dès que la nuit est venue, un fantôme lui apparaît et lui parle en ces termes : « Hanz Laimer, suis-moi, je veux t'enrichir. » Voilà mon Hanz qui suit le fantôme. Arrivé près de cette ouverture, il y descend, et il y trouve son bouc à trois cornes. A côté de l'animal, il aperçoit un chaudron à fromage, rempli de pièces d'or et d'argent; un énorme crapaud était couché dessus et roulait des yeux enflammés. Le fantôme dit à Laimer : « Si tu baisses trois fois cet animal qui, à chaque baiser, deviendra plus affreux, le chaudron t'appartient avec tout son contenu, et tu délivreras une âme en peine. » Laimer baise intrépidement deux fois le crapaud, qui devient si formidable et fait de si horribles grimaces, qu'il n'ose lui donner le dernier baiser, et qu'il recule avec des cris d'horreur. Alors le chaudron roule avec fracas dans un abîme, le bouc à trois cornes tombe mort, le crapaud disparaît en poussant un cri lamentable, et par trois fois retentissent, dans les profondeurs de la caverne, ces paroles terribles : « Maintenant, mon âme est perdue pour jamais. » Aussitôt le fantôme, se saisissant de Laimer évanoui, le porte au grand air, et lui dit : « Poltron ! tu n'as pas osé consommer l'aventure si bien commencée ! Pour cela, tu resteras boiteux, et tous tes enfants et descendants seront gueux et estropiés à perpétuité. » En effet, dès lors tous les Laimer furent pauvres ou écolopés, au dire de nos vieillards ; car cette famille est éteinte depuis plus de cent ans, et je n'en parle que par oui-dire. Pour en revenir à ce qui me concerne, ayant gagné mes six écus, je retournai dans mon village ; mon pèlerinage réussit, et j'épousai Thérèse, qui m'était restée fidèle, et qui m'a déjà donné cinq beaux garçons. »

les monarchies seulement qu'on se *dispute le pas*, et que les petites vanités se font la guerre. Telle grande ville d'un pays réputé libre et partisan déclaré de l'égalité absolue, sera mise en rumeur pour une question de costume. Ces prétentions, d'autant plus ridicules dans des bourgeois, sont inconnues ici. Celui dont la naissance est illustre ne se distingue pas par des broderies du citoyen obscur ; magistrats et paysans portent le même habit. On objecte que les lois somptuaires eussent prévenu, s'il en était besoin, le cas contraire. C'est bien mal connaître l'esprit de la constitution des petits cantons, constitution qui n'est pas écrite, et qui n'est qu'une coutume observée depuis des siècles. Ce n'est pas tant la médiocrité des fortunes qui rend inutile l'usage d'une loi somptuaire que le dédain pour le luxe ; ce dédain est commun à toutes les classes de fortune ; il est partagé par le millionnaire (car il y a aussi quelques millionnaires à Schwitz et à Altorf) comme par l'humble artisan. Pourquoi s'étonner si des gouvernements, véritablement populaires, subsistent et s'éternisent dans quelque coin du globe ; n'est-ce pas précisément cette médiocrité de désirs, de lumières et de bien-être qui assure leur durée ?

M. DE K.

CANTON DE BÂLE
 Dressé par
 Ch. Duvoletay,
 Géographe au Dépôt de la Guerre.
 Sous de M. Lapie.
 Gravé par Ch. Dyonnet
 Bernard Schep



LE CANTON DE BÂLE.

CHAPITRE PREMIER.

La ville de Bâle. — Ses monuments et son histoire.

Le canton de Bâle, qui tient le onzième rang dans la confédération, est borné au nord par le grand-duché de Bade et la France (Alsace), à l'est par l'Argovie, au sud par le canton de Soleure, et à l'ouest par le même canton et celui de Berne. La configuration de son territoire, arrondi dans sa partie méridionale, est fort irrégulière au nord. Sa plus grande longueur est de huit à dix lieues, sa plus grande largeur de sept ou huit. Il peut avoir douze milles géographiques carrés. C'est un pays composé de montagnes de moyenne hauteur, de vallées et de quelques plaines qui avoisinent la capitale.

Le Jura, riche en pétrifications, en plantes curieuses et en excellents pâturages, traverse le canton dans la direction du sud-est au nord-ouest. Le canton ne possède aucun lac, et, sauf le Rhin et la Byrse, aucune des rivières qui sillonnent son sol ne mérite d'être mentionnée.

Ce n'est donc ni la magnificence de ses points de vue, ni les merveilles du sol, ni la beauté du paysage, qui recommandent le canton de Bâle à la curiosité du voyageur; tout l'intérêt qu'il présente est concentré dans sa capitale, aussi avons-nous hâte d'y conduire le lecteur. Les renseignements indispensables concernant l'organisation politique du pays, son industrie et son commerce, trouveront leur place dans notre récit.

Le voyageur qui arrive à Bâle par le chemin de France, longe l'ancien lit du Rhin en suivant la fameuse chaussée romaine, qui n'a pas moins de vingt lieues d'étendue. Après avoir dépassé Huningue et ses ruines déjà couvertes de ronces, Bâle vous apparaît, assise sur les deux rives du Rhin. La partie la plus considérable de la ville est du côté de la Suisse, l'autre du côté de l'Allemagne; on les distingue par le nom de *Grand-Bâle* et de *Petit-Bâle*. Un seul pont, le pont du Rhin, établit la communication entre les deux rives; c'est à l'une des extrémités du pont qu'on vous montrera cette horloge, célèbre entre les horloges du monde, en ce qu'elle avançait toujours d'une heure sur elles. On croit savoir que les Bâlois d'autrefois attachaient une grande importance à l'avance prise par leur horloge sur toutes celles du globe; cette singularité, dont le vrai but est difficile à expliquer, a cessé; aujourd'hui, l'horloge du pont du Rhin marque l'heure véritable et n'empiète plus sur la marche du soleil.

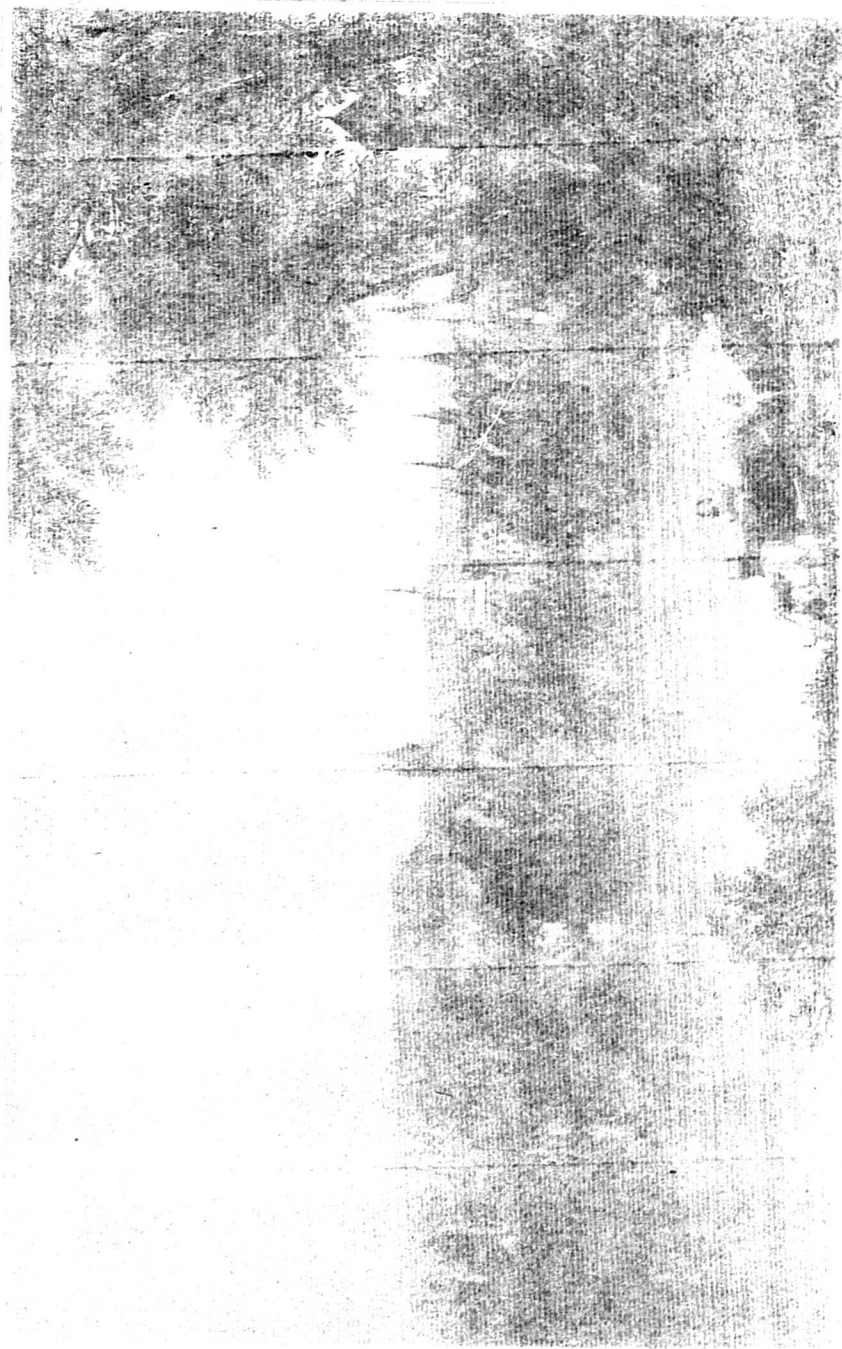
Bâle est une bien vieille cité, comme on le verra tout à l'heure, et cependant il est peu de villes en Suisse qui aient un air plus jeune. Presque toutes les maisons ont le lustre et l'éclat de la nouveauté; c'est faire l'éloge de leur propreté exquise. Même propreté dans les rues. A la manière dont elles sont tenues, on peut prendre une idée du soin minutieux qui préside à l'arrangement d'un intérieur bâlois. On dirait que la ville est, comme chaque maison, toujours sous l'œil du propriétaire. A chaque rue, des banquettes, toutes soigneusement relevées contre la muraille pour que la pluie n'en salisse pas la surface; si la pente de la rue est trop raide, il y a une rampe destinée à aider les pas du voyageur; on a tout prévu pour sa

commodité et sa sûreté. Bâle est la ville des bosquets et des fontaines, presque toutes les maisons sont comme des corbeilles placées dans du feuillage; l'eau murmure et s'épanche sur toutes ses places publiques; le véritable paysage bâlois est ainsi tout-à-fait renfermé dans l'enceinte de la capitale; seulement, on peut le dire, ce paysage est singulièrement triste, parce que la population de Bâle n'est pas visible tous les jours. Les habitants arrangent si commodément leurs demeures qu'ils ne sont presque jamais tentés d'en sortir, sinon aux grandes occasions, telles que les jours de fête. Le beau sexe principalement y est d'une discrétion exemplaire. Portes fermées, jalousies baissées; pas un visage, jeune ou vieux, ne rompt la monotonie du spectacle. On prétend que nombre de Bâloises se dédommagent de cette contrainte par un moyen ingénieux qui leur permet de concilier les exigences de leur réserve peut-être outrée avec celles d'une curiosité bien pardonnable. Ainsi, des miroirs disposés habilement aux fenêtres leur permettraient, dit-on, d'apercevoir, du fond de leurs appartements, tout ce qui passe ou se passe dans la rue. C'est un amusement qui doit être rarement récréatif, si l'on songe à la solitude ordinaire que présentent les rues. Du reste, ceci n'est qu'un ouï-dire et l'on pense bien que peu de personnes sont mises à même de le vérifier. Ce qui nous confirmerait dans notre doute à cet égard, c'est qu'il est constant que, dans nombre de ces maisons, les pièces du devant, pièces d'apparat, sont rarement habitées par leurs propriétaires. Ils se tiennent volontiers dans les appartements moins considérables qui donnent sur les jardins de la maison. Dans cette claustration volontaire, il faut voir une nouvelle preuve de la propreté et de l'ordre des Bâlois; d'ailleurs, l'occasion est fort rare d'ouvrir ces élégants salons; la ville sous ce rapport est bien déçue de ce qu'elle était dans les anciens temps. Dans l'intérieur des familles il se donne peu de fêtes et on en reçoit peu. Ce n'est pas à une insociabilité naturelle qu'on doit attribuer ce défaut d'enclin pour les plaisirs, mais plutôt à la nécessité de se livrer à ses affaires. Les Bâlois, en général, sont riches, et cette richesse ils la doivent à leur activité et à leur travail. Nous ne voyons pas pourquoi on leur reprocherait de chercher uniquement leurs distractions dans le cercle du foyer domestique. Les plaisirs factices du monde, les bals, les concerts, les spectacles ne doivent pas être demandés aux villes suisses, et sous ce rapport, Bâle est la ville la plus suisse que nous connaissions.

L'intérêt qu'elle peut offrir est donc en dehors de ses habitants qui se *boutonnent* si fort pour les étrangers; il faut demander cet intérêt à ses monuments et à son histoire. Nous citons tout à l'heure le *pont du Rhin*, long de près de trois cents pieds, l'un des plus beaux monuments de la ville et sa principale promenade. Une anecdote curieuse, et peu connue peut-être en Suisse, l'a illustré surtout pour les Français. On conte que, en septembre 1681, sous le règne de Louis XIV et sous le ministère de Louvois, celui-ci fit appeler l'un de ses secrétaires, c'était Chamilly, et lui dit : « Monsieur, vous allez partir ce soir pour Bâle. Voici des ordres cachetés que vous n'ouvrirez qu'à votre arrivée. Allez. »

Trois jours après, Chamilly descendait à l'auberge des *Trois-Rois* et ouvrait ses dépêches ainsi conçues : « Vous revêtirez un costume de paysan bâlois et vous vous tiendrez toute la matinée de demain, quatrième jour depuis votre départ, sur le pont du Rhin. Prenez note exacte et détaillée de tout ce qui s'y passera, et à quatre heures de l'après-midi remontez en voiture et m'apportez votre cahier. »

C'étaient de singulières instructions, et certainement l'esprit le plus exercé aurait perdu sa peine à vouloir pénétrer la pensée du ministre. Le docile Chamilly obéit donc scrupuleusement, et après sept heures de station sur le pont, ses notes prises, le voilà remonté en

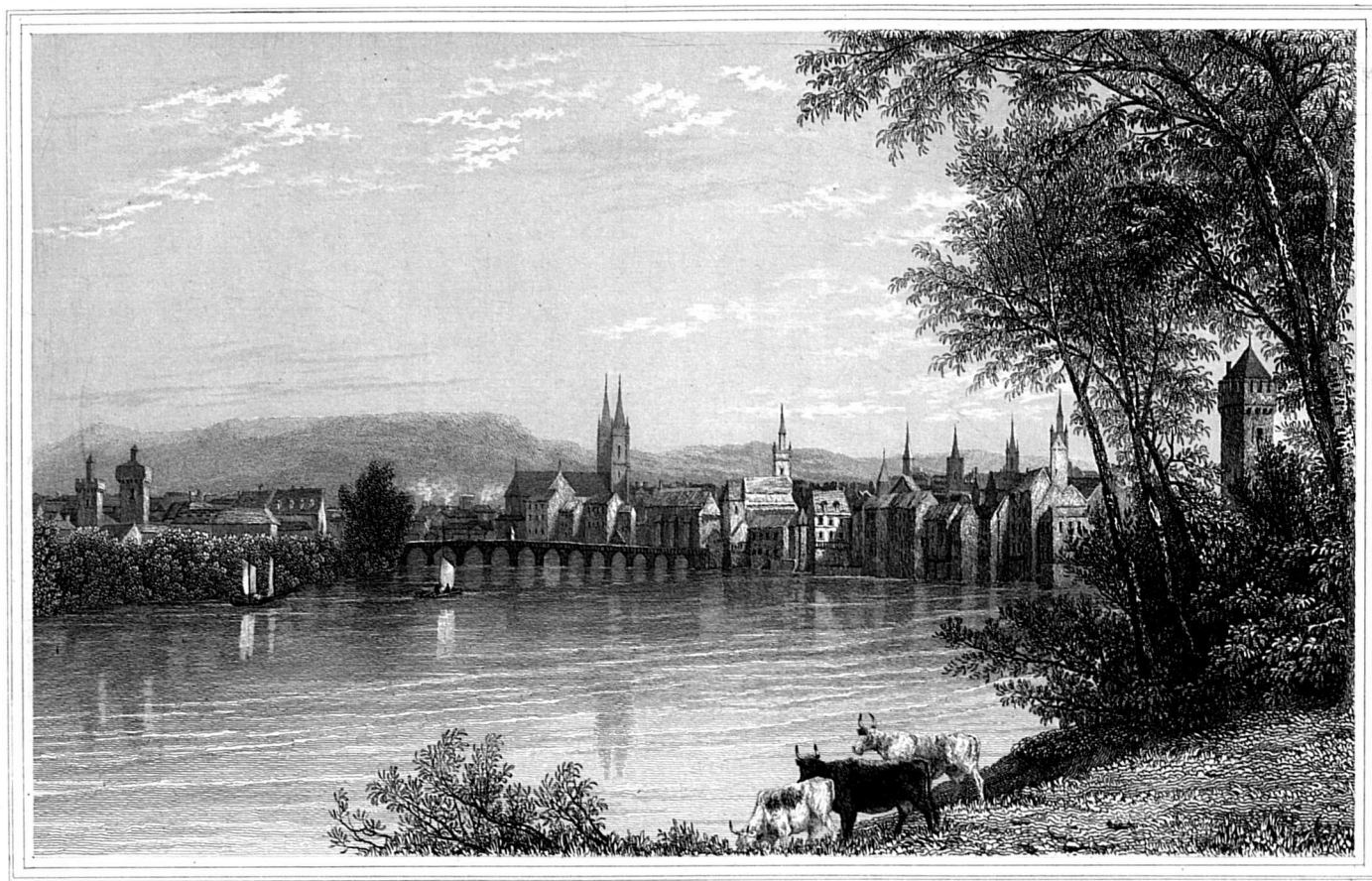


commodité et sa sûreté. Bâle est la ville des bosquets et des fontaines, presque toutes les maisons sont comme des corbeilles placées dans du feuillage; l'eau marmure et s'épanche sur toutes ses places publiques; le véritable paysage bâlois est ainsi tout-à-fait renfermé dans l'enceinte de la capitale; seulement, on peut le dire, ce paysage est singulièrement triste, parce que la population de Bâle n'est pas visible tous les jours. Les habitants arrangent si commodément leurs demeures qu'ils ne sont presque jamais tentés d'en sortir, sinon aux grandes occasions, telles que les jours de fête. Le beau sexe principalement y est d'une discrétion exemplaire. Portes fermées, jalousies baissées; pas un visage, jeune ou vieux, ne rompt la monotonie du spectacle. On prétend que nombre de Bâloises se dédommagent de cette contrainte par un moyen ingénieux qui leur permet de concilier les exigences de leur réserve peut-être outrée avec celles d'une curiosité bien pardonnable. Ainsi, des volets disposés habilement aux fenêtres leur permettraient, dit-on, d'apercevoir, du fond de leurs appartements, tout ce qui passe ou se passe dans la rue. C'est un amusement qui doit être rarement récréatif, si l'on songe à la solitude ordinaire que présentent les rues. Du reste, ceci n'est qu'un oui-dire et l'on pense bien que peu de personnes sont mises à même de le vérifier. Ce qui nous confirmerait dans notre doute à cet égard, c'est qu'il est constant que, dans nombre de ces maisons, les pièces du devant, pièces d'apparat, sont rarement habitées par leurs propriétaires. Ils se tiennent volontiers dans les appartements moins considérables qui donnent sur les jardins de la maison. Dans cette évasion volontaire, il faut voir une nouvelle preuve de la propreté et de l'ordre des Bâlois. d'ailleurs, l'occasion est fort rare d'ouvrir ces élégants salons; la ville sous ce rapport est bien déchue de ce qu'elle était dans les anciens temps. Dans l'intérieur des familles il se donne peu de fêtes et on en reçoit peu. Ce n'est pas à une insociabilité naturelle qu'on doit attribuer ce défaut d'enclin pour les plaisirs, mais plutôt à la nécessité de se livrer à ses affaires. Les Bâlois, en général, sont riches, et cette richesse ils la doivent à leur activité et à leur travail. Nous ne voyons pas pourquoi on leur reprocherait de chercher uniquement leurs distractions dans le cercle du foyer domestique. Les plaisirs factices du monde, les bals, les concerts, les spectacles ne doivent pas être demandés aux villes suisses, et sous ce rapport, Bâle est la ville la plus suisse que nous connaissions.

L'intérêt qu'elle peut offrir aux étrangers, en raison de ses antiquités qui se font remarquer si fort pour les étrangers; il faut demander cet intérêt à son monument, et à son histoire. Nous arrivons tout à l'heure le *port du Rhin*; long de près de trois cents pieds, l'un des plus beaux monuments de la ville et sa principale promenade. Une anecdote curieuse, et peu connue peut-être en Suisse, l'a illustré surtout pour les Français. On conte que, en septembre 1681, sous le règne de Louis XIV et sous le ministère de Louvois, celui-ci fit appeler l'un de ses secrétaires, c'était Chamilly, et lui dit : « Monsieur, vous allez partir ce soir pour Bâle. Voici des ordres cachetés que vous n'ouvrirez qu'à votre arrivée. Allez. »

Trois jours après, Chamilly descendait à l'auberge des *Trois-Rois* et ouvrait ses dépêches ainsi conçues : « Vous revêtirez un costume de paysan bâlois et vous vous tiendrez toute la matinée de demain, quatrième jour depuis votre départ, sur le pont du Rhin. Prenez note exacte et détaillée de tout ce qui s'y passera, et à quatre heures de l'après-midi remonte en voiture et m'apportez votre cahier. »

C'était de singulières instructions, et certainement l'esprit le plus exercé aurait perdu sa peine à vaincre la phrase du ministre. Le docile Chamilly obéit donc scrupuleusement, et après sept heures de station sur le pont, ses notes prises, le voilà remonté en



J. Grebert sc.

VUE DE BÂLE

(BÂLE)

voiture et de retour à Paris. Il était minuit : Louvois l'attendait avec impatience. « Vous avez suivi mes instructions ? — A la lettre, monseigneur. — Qu'avez-vous vu ? — Rien qui soit digne de fixer l'attention du gouvernement. — Dites toujours, monsieur. — En vérité, cela est si puéril... — Lisez donc ! » Chamilly lut : « Un paysan monté sur sa bourrique, des jeunes filles allant à la vendange, un médecin sur sa mule, un enterrement, un professeur et son élève, un charlatan et son singe, une dame dans sa chaise, un troupeau d'oies... » « En vérité, monseigneur, dit Chamilly en s'interrompant, je ne saurais aller plus loin. » Mais Louvois, qui prêtait à son secrétaire la plus grande attention, lui ordonna de continuer. Chamilly reprit sa lecture : « Un troupeau d'oies, des membres du conseil de la bourgeoisie, un gros Allemand qui s'appuie sur la balustrade et crache dans le fleuve ; toute l'armée bâloise allant faire l'exercice, en tout cent onze hommes ; un paysan en veste jaune, bonnet jaune et culottes jaunes, qui frappe trois coups sur le parapet avec son bâton..... » A ces mots Louvois ne put retenir une exclamation de joie : « Cela suffit, monsieur ; je suis content de vous. Il faut que le roi sache à l'instant ce que vous venez de me dire. Qu'on aille réveiller sa majesté ! » Et le ministre sortit précipitamment.

Le lendemain, Chamilly reçut un brevet de colonel, et quelques jours après, il eut comme tout le monde le mot de cette énigme. On apprit que Strasbourg, investi par l'armée française, venait de se rendre. Les trois coups frappés sur le parapet annonçaient le succès de la négociation entamée entre les magistrats de Strasbourg et le ministre de Louis XIV.

Un autre souvenir également facétieux et grave se rattache à ce fameux pont. Il sépare, ainsi que nous l'avons dit, les habitants du Grand et du Petit-Bâle. Or, il survint autrefois des rivalités entre les gens des deux rives, et, comme cela a lieu presque toujours, une véritable guerre civile faillit succéder à une guerre de quolibets. On peut citer comme monument de ces débats et du caractère bâlois, la figure bizarre juchée encore aujourd'hui sur le sommet de l'horloge, figure grotesque qui tire la langue à la rive opposée. Pour répondre sur le même ton à l'insulte de leurs voisins du Grand-Bâle, les habitants du Petit-Bâle élevèrent un poteau surmonté d'une figure en pied qui tournait le dos à la rive ennemie, et cela avec un geste effronté que les lecteurs devineront. Il faut croire que cette dernière plaisanterie fut regardée par les plaisants eux-mêmes comme trop grossière, puisqu'à l'heure qu'il est il n'en reste aucun vestige.

Le plus remarquable monument de Bâle, c'est sans contredit sa cathédrale ou église Saint-Maurice. La façade n'a rien d'imposant, mais la disposition de l'édifice est heureuse. On admire sa nef ; elle est remplie de sculptures curieuses ; les boiseries de la chaire sont travaillées avec beaucoup d'art. Cette église, consacrée aujourd'hui au culte protestant, est par cela même dénuée de peintures ; on y remarque nombre de tombes célèbres, et entre autres celle d'Erasme. Erasme naquit à Rotterdam, mais beaucoup de personnes sont tentées de le croire Bâlois, tant sa mémoire se lie aux destinées de Bâle qu'il aimait tant, où il voulut vivre, où il mourut. On a fait un livre rien qu'avec les inscriptions tumulaires que renferme la cathédrale ; toute la science, en effet, que Bâle a possédée est ici, les *Æcolampade*, les *Socin*, les *Passavant*, les *Bernouilli*. Une autre tombe captivait aussi, jadis, l'attention des voyageurs : c'était celle de l'impératrice Anne, femme de Rodolphe de Habsbourg, mais depuis quelques années elle est à Vienne.

Tout auprès de l'église on visite la salle où s'assembla le fameux concile, qui ne dura pas moins de quinze années quatre mois et vingt jours (depuis le 14 décembre 1431 jusqu'au 3 mai 1447). C'est une page si intéressante des annales bâloises qu'on nous permettra de

nous y arrêter. Le but du concile était de rétablir la paix et l'unité dans la chrétienté en proie aux tiraillements du schisme ; malheureusement pour l'église catholique , il lui manqua alors un grand homme sur le siège de saint Pierre. Un Grégoire VII n'eût peut-être pas suffi à pareille tâche , et c'était le plus inconnu des papes , le plus faible des hommes , Eugène IV , à qui le fardeau de la papauté était échu. Aussi le concile , commencé sous de tels auspices , ne fit-il que décréter la guerre au lieu de devenir un pacte de réconciliation et d'alliance. Le concile de Bâle , arraché plutôt qu'obtenu du mauvais vouloir des papes , devait se ressentir des circonstances de son installation. Posé comme intermédiaire entre la papauté et les schismatiques , il se montra plus favorable à ces derniers ; il combattit plutôt les envahissements du saint siège qu'il ne parla en faveur de l'unité et de la pureté de la foi. L'orthodoxie n'était pas la passion du jour ; les excès du clergé , réels ou exagérés , donnaient des armes faciles à tout dissident : au surplus , le *temps était à l'orage* par toute l'Europe , le concile s'annonça tout de suite comme une grande tempête.

Ce fut un curieux spectacle pour les habitants de Bâle que l'entrée dans leurs murs de cette foule de sectaires religieux , bohémiens , calixtins ou hussites. « Le peuple , dit *Æneas Sylvius* , alla à leur rencontre jusqu'en dehors de la ville , par curiosité simplement. Hommes et femmes , gens de toutes conditions , étaient aux fenêtres et jusque sur les toits pour les apercevoir ; on se montrait au doigt les plus célèbres. Leur costume , leurs visages , leurs chants , tout était nouveau pour les bons Bâlois. Tous avaient un aspect terrible , des cheveux hérissés , des yeux d'oiseaux de proie , un teint bronzé , une barbe épaisse , des membres tout velus , et la peau si dure qu'elle aurait résisté au fer comme une cuirasse. A leur tête marchait Procope ; on se disait en se le désignant par sa moustache de tigre : Voilà cet homme , vrai diable , qui a mis tant de fois en fuite l'armée des fidèles , qui a détruit des villes , massacré des milliers d'hommes ; chef aussi redouté des siens que de ses ennemis mêmes (1). »

Il est bon de mentionner pour ceux de nos lecteurs qui seraient à même de visiter Bâle , et par conséquent la salle où se tint ce concile , il est bon , disons-nous , de leur faire passer sous les yeux les ombres des principaux personnages qui y figurèrent : c'était d'abord Allamandus , le président de l'assemblée , archevêque d'Arles et cardinal de Sainte-Cécile , homme de mœurs irréprochables et d'une vertu austère , à qui l'on avait donné le surnom classique d'*Hector du concile* ; homme vieilli dans les luttes de la discussion et de la parole , craint du pape dont il était le plus imposant adversaire , redouté des empereurs , et fort en crédit auprès de l'assemblée (2).

(1) *Æneas Sylvius* , chap. XLVII.

(2) On cite d'Allamandus une foule de traits qui le feront mieux connaître que tout ce que nous en pourrions dire. Un jour il avait établi avec une telle éloquence la prépondérance du concile sur les papes , que la plupart des assistants se levèrent d'admiration et coururent se prosterner devant lui et baiser le pan de sa robe. Lorsque plus tard la peste éclata à Bâle , elle emporta plusieurs membres de l'assemblée. Allamandus , pressé de quitter la ville , s'y refusa , disant qu'il valait mieux sauver le concile au péril de sa vie que sa vie au péril du concile. Pendant la durée du concile , il réduisit la table des pères au strict nécessaire , ce dont la plupart se plaignaient amèrement , et entre autres l'archidiacre de Cracovie , à qui on refusait du gibier. Aussi disait-il tristement d'Allamandus : « Ne me parlez pas de ce cardinal , c'est un homme maigre et pensif , sans estomac et sans appétit , ou plutôt ce n'est pas un homme. Placé pour mon malheur dans une cellule contiguë à la sienne , il m'est possible de voir tout ce qu'il fait à travers le rideau qui nous sépare. Eh bien ! je ne l'ai jamais vu ni boire , ni manger , ni dormir. Il lit ou griffonne du papier. Que voulez-vous faire d'un pareil être , qui n'a pas le moindre souci de sa panse ? »

Après lui, on distinguait le légat Julio Césarini, Italien rusé, politique habile, ce qui ne l'empêcha pas de mourir plus tard sur l'échafaud; et puis le célèbre Jean de Ségovie, qui cherchait dans le *Coran*, qu'il traduisit le premier, des arguments contre l'infailibilité des papes; on distinguait encore Ænéas Sylvius, moins connu sous le nom de Pie II, qui préludait à sa grande fortune par l'obséquiosité de ses manières, agent secret de l'empereur, avocat de la papauté par calcul plutôt que par conviction. C'était aussi Jean de Raguse, furieux catholique, quoique venu de Bohême, qui disait que la violence seule pouvait désormais maintenir ce qui était établi; ce à quoi le bon Gilles Charlier répondait par cette sentence vulgaire mais très-hardie pour le temps: « Ce n'est pas la force qui prouve le droit. » C'était enfin le vénérable patriarche d'Aquilée, destiné à mourir après la déposition du pape Eugène IV, et de qui Ænéas Sylvius disait: « Il a la consolation de pouvoir apporter cette grande nouvelle dans l'autre monde. »

La salle où siégèrent tous ces personnages est d'une médiocre grandeur; un banc de bois scellé au mur et bourré d'un mauvais crin y est disposé circulairement. Deux clepsydres qui servaient d'horloge à l'assemblée y sont encore accrochés au mur; c'est une date éloquente. Pour la salle, elle a gardé, si l'on peut s'exprimer ainsi, une véritable odeur de concile, et si le visiteur se sent surpris de quelque chose à son entrée sous cette voûte noircie, c'est assurément de s'y voir. Pour tout ornement, la muraille étale une copie de la fameuse danse des morts.

Maintenant, qu'on se représente cette foule de gens, vieux et graves pour la plupart, les uns vêtus d'écarlate, d'autres en robes noires, quelques-uns dans le costume cynique des Bohêmes, discutant, pérorant, s'injuriant, achevant la plume en main la discussion commencée de vive voix, se renvoyant mutuellement le syllogisme et l'épigramme, quelquefois montrant le poing et le croisant presque en guise d'épée. Quel singulier spectacle, avec le bûcher de Jean Huss, les prédications de Luther pour exposition, et la guerre de trente ans pour dernier dénouement. La réforme est sortie victorieuse du concile du Bâle; écoutons un peu ses défenseurs et ses adversaires dans cette salle.

La question capitale, c'était la communion sous les deux espèces. L'évêque des hussites criait à ce sujet, en s'adressant aux papistes: « Il n'y a d'hérétiques que vous, aussi ignorants que mal intentionnés. En instituant le sacrement de l'eucharistie, Jésus-Christ n'a-t-il pas dit: *« Mangez, ceci est ma chair; buvez, ceci est mon sang. »* Saint Paul, son plus grand interprète, ne dit-il pas aussi en propres termes: *« Buvez et mangez. »* Pourquoi donc écarter le calice des lèvres du peuple? vous fermez le paradis aux fidèles.

— « Vous citez saint Paul, répondait Ænéas Sylvius, mais vous oubliez qu'il a écrit: « La lettre tue et l'esprit vivifie. » Les paroles de Jésus-Christ ont un sens spirituel. « Qui vient à moi, disait-il, n'aura jamais faim; qui croit en moi, n'aura jamais soif. » Du reste, saint Paul ne s'adressait pas à la foule des fidèles, mais simplement aux prêtres. Si Jésus-Christ eût ordonné aux laïques de toucher au calice, pensez-vous qu'il eût attendu quatorze siècles pour nous l'annoncer par la bouche de vous autres Bohémiens. Est-ce à ceux qui jeûnent et qui usent leurs yeux et leur santé dans l'étude et les veilles, à connaître et révéler le sens de l'Évangile, ou par hasard à ceux qui sont plongés dans la bombance, et qui ne veillent guère que pour boire? »

— « Que parlez-vous de jeûnes? répliquait le mieux nourri des chefs bohémiens, ne savons-nous pas que vous avez votre ventre pour dieu.

— « Alors, vous avez un dieu en bon état, mon ami, » répondait tranquillement Ænéas

Sylvius, et la discussion s'éteignait momentanément dans un immense éclat de rire.

Après la cathédrale, nous avons hâte d'arriver à la bibliothèque, dite *de l'Université*, mais auparavant nous dirons un mot de deux autres édifices de Bâle, l'arsenal et l'hôtel-de-ville. Il est d'usage de placer dans les maisons-de-ville des républiques les statues de quelque grand citoyen ; et à l'aspect de la statue qui décore la cour intérieure, on se demande quel peut être ce personnage en tunique et en sandales, couronné de lauriers, au nez aquilin, au profil fortement accusé, et qui ressemble davantage à un consul romain qu'à un citoyen bâlois. Cette image n'est pas celle de Wetstein, comme on aurait pu le souhaiter, mais elle représente en effet un personnage de l'antiquité, Munatius Plancus, le fondateur de l'*Augusta Rauracorum*. Une inscription latine énumère en termes pompeux les droits de ce Plancus à l'honneur que lui ont fait les Bâlois. Dans les murs de l'escalier principal, il y a une assez belle copie du jugement dernier, qui n'est pas celui de Michel-Ange. Ici, tous les démons sont des moines et des nonnes. A l'arsenal, vous trouverez d'autres images ou d'autres reliques ; nous n'en mentionnerons qu'une : c'est l'armure de Charles-le-Téméraire, armure prodigieuse et qui donne une très-haute idée de la force et de la taille du roi bourguignon. On comprend mieux la fin du Téméraire, quand on a vu son armure, et comment il était mort, une fois tombé de cheval. De toutes parts contenu par son armure et comme muré par elle, le roi dut offrir une victoire facile à celui qui le frappa.

Il y a deux hommes qui s'emparent invinciblement de votre pensée, dès que vous mettez le pied à la bibliothèque de Bâle : Holbein et Érasme. Sans eux, on pourrait se dispenser de parler d'un établissement qui ne brille pas par le nombre et le choix de ses livres. Après le musée de Londres, c'est cette bibliothèque qui possède la meilleure collection des tableaux de Holbein. Le principal morceau de ce maître, c'est une *Passion*, peinte sur bois dans huit compartiments. Le coloris de cette peinture a un brillant qui ferait croire à une restauration de la veille ; nous avons vu peu de ses tableaux où ses qualités et ses défauts soient mieux sensibles qu'ici. Les têtes sont pleines d'expression, le dessin est énergique, la couleur chaude, mais le Christ manque tout-à-fait d'élévation et de *divinisation*. Holbein s'entendait fort bien à reproduire la nature, mais une nature vulgaire et triviale. On cite une anecdote qui jette un grand jour sur sa manière de concevoir un sujet et de l'exécuter ; cette anecdote se rattache précisément à ce *Christ au linceul* que l'on voit ici ; ce Christ au linceul, c'est tout simplement un pauvre juif crucifié au Petit-Bâle pour quelque filouterie. Holbein demanda son corps, l'obtint, et le peignit fidèlement, scrupuleusement, sans rien ajouter ni rien omettre. On dirait qu'Holbein, en copiant son modèle, s'est attaché à montrer uniquement à quel point le supplice souille et dénature un corps d'homme. Est-ce avoir bien compris la mort du Christ, cette mort qui est une apothéose ? En général, les peintres, nous parlons des plus grands, ont adopté pour leur Christ une nature de choix ; tous l'ont doué de la beauté physique jusque dans la mort ; ils lui ont donné des formes juvéniles et pleines : le Christ d'Holbein est maigre et cagneux ; cette chair n'est pas seulement morte, elle se décompose ; le sang ne ruisselle pas, il est figé. Tout est raide et froid dans cet ouvrage, admirable de réalité dans un certain sens, et qui serait, comme œuvre d'art, plus généralement admiré, si au lieu de mettre au bas : *Le Christ au linceul*, Holbein eût écrit : *Portrait en pied d'un voleur, peint deux semaines après son supplice*.

Il y a dans cette bibliothèque un autre chef-d'œuvre d'Holbein qu'il est indispensable de citer : Une femme, dans l'attitude du désespoir, tient sur ses genoux un enfant mourant, tandis qu'un autre petit, pâle et triste à ses côtés, semble attendre, comme sa mère, la

venue de quelqu'un qui n'arrive pas. En dehors du groupe, et comme invisible à la mère et aux enfants, il y a un homme qui contemple ce spectacle avec un sourire de jovialité niaise et méchante. Rien de plus énergique et de plus saisissant que cette peinture. On devine que cette pauvre famille va mourir, les enfants, de faim, la mère, de douleur. C'est admirable de vérité; on sent que le peintre a pris la nature sur le fait. Eh bien! sait-on quelle est cette femme? sait-on quels sont ces enfants, et enfin quel est l'homme qui assiste en riant à ces funérailles d'êtres vivants? L'homme, c'est le peintre lui-même, c'est Holbein; la femme et les enfants, c'est la femme, ce sont les enfants d'Holbein. C'est un bien bel ouvrage et une bien infâme action.

Holbein ne s'est pas peint seulement dans ce tableau : on voit, dans l'exemplaire de l'*Éloge de la folie*, par Érasme, que possède cette bibliothèque, des dessins du même artiste, des-
sins à la plume; le portrait d'Holbein s'y trouve; il est attablé avec une courtisane. Voilà un singulier pendant au tableau de famille dont nous parlions tout à l'heure.

Les portraits de ses amis Érasme et Ammerbach sont admirés des connaisseurs, et rien ne trouble le sentiment de plaisir qu'ils procurent. L'un de ces deux portraits, celui d'Érasme, a été fait en double, l'un pour le peintre, l'autre pour le modèle; c'est l'exemplaire du modèle qui est à Bâle; celui du peintre se trouve aujourd'hui au Musée de Paris.

Nous allons oublier, à propos d'Holbein, un autre de ses tableaux fort remarquable, qui représente une femme et son enfant. Quelques-uns veulent que ce soient là Vénus et l'Amour, mais cet Amour n'est pas beau; Vénus n'a rien de grec, et sa grâce rien de mythologique. D'autres font de la femme une Vierge, et de l'enfant un Jésus. Nous sommes pour une troisième opinion, qui voit tout simplement dans ce groupe une dame de Bâle jouant avec son enfant.

Quant à l'écrivain hollandais, il a laissé aussi des souvenirs à la bibliothèque de Bâle. Outre son *Éloge de la folie*, on y voit son testament, son écritoire, sa plume et son cachet, respectables monuments de son génie, a dit un savant voyageur, et qu'on a d'autant plus raison de conserver ici, que, dans le reste de Bâle, Érasme a cédé la place à Barème.

Parmi les manuscrits de la bibliothèque, on distingue un Évangile en grec, écrit sur vélin, sans abréviations; on lui assigne un millier d'années d'antiquité. On voit aussi un beau manuscrit de saint Grégoire de Naziance, en grec, écrit sur du papier de coton, et dont l'écriture paraît être du XII^e siècle; un exemplaire complet de la *Biblia pauperum*, avec quarante figures gravées sur bois. La bibliothèque possède encore deux belles collections de médailles antiques et plusieurs bronzes trouvés dans les ruines d'*Augusta Rauracorum*.

La bibliothèque de Bâle est toujours, comme autrefois, celle de son université; mais, si la bibliothèque a conservé et augmenté ses richesses, l'université n'a pas été aussi heureuse pour les siennes. Quel changement, quelle décadence, si on la compare à l'université des XVI^e et XVII^e siècle, qui comptait parmi ses membres les Érasme, les Æcolampade, les Ammerbach, etc., et, dans le XVIII^e siècle, les Euler et les Bernouilli! Sa décadence ne vient pas de ce que le temps actuel soit moins productif en hommes de talent; il faut constater seulement que l'esprit public a changé sensiblement; qu'il n'y a plus ni goût ni enclin pour les sciences et les arts libéraux : de là, manque d'encouragements et disette de fonds. Ajoutons aussi que le voisinage des grands établissements d'éducation publique qui existent en Allemagne et en France a beaucoup nui et nuira toujours au développement scientifique et littéraire des Bâlois. Cette université, fondée en 1459 par le pape Pie II (Æneas Sylvius), reçut, lors de la réformation, des professeurs protestants. Elle avait pour

inspecteurs trois membres du petit conseil. L'organisation supérieure est à peu près restée la même aujourd'hui ; les professeurs et le recteur sont nommés par ces trois membres, dits *députés*. Il n'y a qu'un recteur et dix-neuf professeurs, c'est-à-dire dix-neuf chaires ou facultés. En 1460, l'université comptait deux cent vingt étudiants : actuellement il n'y en a pas soixante, ce qui donne en moyenne trois ou quatre étudiants pour chaque professeur. Certes, ce n'est pas nous qui prétendrons que le nombre des professeurs devrait être réduit, mais il est urgent que le nombre des étudiants s'augmente. Si le gouvernement ne facilite pas à des jeunes gens pauvres les moyens de puiser l'instruction dans cette vieille pépinière de savants, on peut prédire qu'avant la moitié de ce siècle, l'université de Bâle aura cessé d'exister.

Bâle, il faut le dire, s'est laissé dépasser par une foule de villes suisses qui, moins considérables et moins florissantes qu'elle, ont su se maintenir, sous tous les rapports, au niveau des besoins de la civilisation moderne. Ouvrez l'histoire et vous verrez que, presque toujours, dans tous les pays et à toutes les époques, les lumières et le progrès intellectuel ont précédé et amené les améliorations politiques. Bâle offre cet exemple à peu près unique d'une ville dont les institutions politiques se sont améliorées en présence et à côté d'une décadence intellectuelle.

Bâle, à ses commencements, a été, comme Berne, Soleure et d'autres cités de la contrée, ville impériale. Puis les évêques, qui y résidaient habituellement, en devinrent en quelque sorte les maîtres. L'habitude leur confirma insensiblement une possession que le droit et les traités ne pouvaient leur assurer ; mais insensiblement aussi les Bâlois parvinrent à se délivrer de la domination de leur évêque ; moitié par force, moitié argent comptant, ils acquirent des privilèges importants qui finirent par les rendre complètement indépendants. Ainsi que dans beaucoup de villes d'Allemagne et de Suisse, Bâle dut aussi son accroissement, son indépendance et sa prospérité, à la protection et au bon ordre que lui procurèrent des fondations d'abbayes et de chapitres. Les richesses de ces maisons attiraient dans ses murailles des artisans et des marchands, et l'immunité ecclésiastique, étendue sur la population, favorisait l'industrie entravée par l'anarchie générale et par les guerres particulières qui ensanglantaient tous les états de l'Europe. De son côté, la petite noblesse des environs ayant trouvé dans les villes où elle se réunissait un asile contre la tyrannie des hauts barons, ces gentilshommes, grâce à leur nom et à leur position de fortune, furent investis des charges de la magistrature. Le passé de presque toute la Suisse est aristocratique, et le passé de Bâle, sous ce rapport, ne se distingue pas de celui de ses voisins.

Anciennement, le *conseil de Bâle* était composé de quatre chevaliers et de huit gentilshommes. Un de ses évêques, au XIII^e siècle, autorisa les bourgeois de la ville à former douze abbayes ou tribus (1) dont chacune fournissait un conseiller ou tribun, ce qui doublait le nombre des conseillers. Chaque année, le jour de la Saint-Jean d'été, l'évêque convoquait le conseil sorti de charge, et nommait huit électeurs : deux chanoines, deux chevaliers, deux simples gentilshommes, et deux citoyens des tribus pour choisir la magistrature nouvelle. Le bourguemestre et le grand tribun étaient pris parmi les nobles. Ensuite on présentait les élus à la bourgeoisie rassemblée sur la place publique, et elle leur promettait obéissance. On sait que, bien avant cette époque, les princes souverains s'étaient

(1) Le régime ecclésiastique constituait, comme on voit, les formes de la société à son image. Combien d'historiens suisses et des autres nations n'ont-ils pas été induits en erreur par ces indications au moyen desquelles ils croient voir, dans le passé, un état social et des institutions qui n'y furent pas.

fait une loi d'étendre le privilège des communautés. Là est la véritable origine de la liberté moderne. Aussi le nombre des citoyens s'accrut-il partout avec leur aisance, et à Bâle mieux que partout ailleurs. La noblesse, appauvrie par la dissipation; décimée par la guerre, dut enfin s'effacer et se fondre dans les rangs de la bourgeoisie, tous les jours recrutée et tous les jours plus riche. En outre, rien n'accoutume plus vite un peuple à l'indépendance que la confusion des interrègnes, les querelles des pouvoirs, et les troubles des schismes. L'histoire de Bâle offre à chacune de ses pages quelqu'un de ces exemples, mais les dimensions imposées à notre travail ne nous permettent pas d'en citer.

La première tentative d'affranchissement de la bourgeoisie de Bâle eut lieu vers la fin du XIV^e siècle. La fureur des guerres privées, les extorsions de son évêque obéré déterminèrent la bourgeoisie de Bâle à former un tribunal chargé de veiller à l'ordre public et à la liberté. Une confrérie de bénédictins possédait en fief la prévôté de la ville, les bourgeois la lui achetèrent; enfin, en 1400, un évêque vendit aux Bâlois une ville et un bailliage voisins, acquisition décisive pour eux puisqu'elle leur donnait un droit de souveraineté et qu'elle allait obliger leurs supérieurs de la veille à voir désormais en eux des égaux.

Fiers de ces progrès, les Bâlois essayèrent, en 1420, de créer un conseil dont l'autorité devait être indépendante; la tentative échoua, mais à la suite du concile et des guerres qu'il occasiona, les Bâlois, irrités contre ceux de la noblesse qui tenaient pour la maison d'Autriche, les chassèrent de la ville (1). C'était une révolution complète: l'accession de Bâle à la confédération helvétique ne fut que la sanction d'un acte d'affranchissement déjà consommé.

Il existe un petit écrit (une lettre) d'Æneas Sylvius qui donne une idée de ce qu'était Bâle à cette époque; avant de compléter les renseignements que nous avons à donner sur elle depuis l'époque de la réforme, peut-être sera-t-on curieux de savoir ce qu'elle était avant.

« La portion de la ville située au-delà du Rhin confine au Brisgau, pays abondant en vin et en blé; arrosée par plusieurs ruisseaux et bâtie en plaine, elle offre quelques beaux édifices; plus riche et plus magnifique, le Grand-Bâle s'étend sur deux collines. Le vallon qui les sépare a ses rues bâties avec un tel art que celui qui les traverse est tenté de croire que la ville est plate. Les églises, très-fréquentées, sont assez belles; et quoiqu'elles ne soient pas bâties en marbre, la pierre de leur construction n'en est pas moins précieuse. Dans leur intérieur, on voit des tribunes de bois grillées, où les dames bâloises s'enferment pour prier avec leurs servantes. Chacune d'elles se procure une de ces petites cages, selon son rang et sa dignité, de manière que les bancs de la noblesse sont plus élevés que ceux de la bourgeoisie. Dans quelques-unes les femmes sont absolument cachées, dans d'autres elles ne montrent que la tête; mais le plus grand nombre se laisse voir depuis la ceinture, lorsqu'on se lève pour écouter l'Evangile. En outre, ces tribunes ont plusieurs petites ouvertures, par lesquelles on peut regarder la célébration des saints mystères. Ces églises sont riches en reliques. Les parements d'autel, les surplis des prêtres et les tableaux ne sont pas aussi beaux que dans les églises des villes d'Italie, et s'il y a quelques statues de saints, ces ouvrages sont fort éloignés de la perfection qui distingue ceux de notre nation; en revanche, l'or, l'argent et les pierres précieuses ruissellent de toutes parts. Les tombeaux de la noblesse

(1) Voir plus loin la liste de ces exilés.

et même ceux des gens du commun sont très-ornés à l'extérieur. La toiture des églises est lustrée d'un vernis qui imite le verre ; quelques-unes sont diaprées de différentes couleurs , aussi le soleil les éclaire-t-il merveilleusement de ses rayons. Les maisons de beaucoup de particuliers en ont de semblables, ce qui donne à la ville un aspect vraiment magique. Tous ces toits ont une pente assez raide, de peur sans doute que l'entassement des neiges ne les fasse crouler ; les cigognes en habitent le faite , elles y nichent et y élèvent leurs petits. Bâle est donc véritablement la *ville des cigognes* ; les habitants vous diront que ces oiseaux mettent le feu aux maisons , si on leur enlève leurs petits : voilà pourquoi on les laisse multiplier ici.

« À l'intérieur les maisons des citoyens sont distribuées en appartements réguliers, et meublées avec tant de propreté et de goût, qu'elles ne le cèdent en rien aux maisons de Florence ; la plupart sont d'une éclatante blancheur, d'autres sont peintes ; chacune a son jardin , sa cour et sa fontaine. Les salles spacieuses où l'on se réunit , où l'on mange , où l'on couche même, et dont toutes les fenêtres ont des vitres , présentent une prodigalité étonnante de plafonds , de parquets et de lambris, tous construits en sapin. C'est la mode d'y conserver l'hiver des oiseaux qui égaient ces longues salles du bruit de leur babil et de leurs chants. Les Bâlois étalent un grand luxe de tentures et de tapis ; leurs tables sont chargées de vaisselle d'argent, mais les Italiens les surpassent pour l'élégance du service et la somptuosité des festins. Les vestibules des maisons répondent parfaitement à la magnificence de l'intérieur, et rien n'empêche qu'on ne les considère comme des palais. Si tous ces bâtiments sont beaux, l'ensemble de la ville ne peut être laid. Les rues ne sont ni trop larges ni trop étroites ; deux voitures s'y croisent à l'aise, et les chariots qui se succèdent continuellement n'usent point le pavé dont les jantes sont *ferrées*. Toutes les places publiques sont ornées de belles fontaines ; qui voudrait les compter ferait tout aussi bien de compter les maisons.

« La force de Bâle n'est pas dans les remparts et les bastions dont elle est ceinte, mais bien dans la concorde de ses habitants. L'intérieur de la ville est séparé des faubourgs par un rempart plus solide que les murs antérieurs et par un fossé revêtu de briques et de pierres de taille ; des inscriptions en lettres hébraïques, qui sont autant d'épithèses, indiquent qu'une partie des matériaux fut tirée des tombeaux des juifs , autrefois nombreux à Bâle, comme chacun sait.

« Il n'y a pas long-temps qu'on a embelli la ville de plusieurs promenades semées d'arbres verdoyants et couvertes d'un joli gazon. Les branches des chênes et des ormes, artistement étendues et projetées en dehors, produisent d'épais ombrages. C'est dans ces promenades que se rassemble la foule des jeunes gens pour célébrer quelque fête ou pour se divertir ; ils s'exercent à la lutte , à la course , à l'équitation, au tir. Le reste de la jeunesse chante ou fait galerie autour des joueurs. Il y a aussi des réunions de jeunes filles pour la danse et le chant. Elles ont aussi d'autres passe-temps dont nous parlerons ailleurs.

« Bâle est aussi grande que Ferrare , mais plus propre et mieux bâtie. Autrefois elle était soumise à son évêque pour le temporel ; le prélat y possédait le droit de glaive et la justice criminelle , mais il a perdu son droit de souveraineté, et les Bâlois, aujourd'hui affranchis , reconnaissent l'empereur pour chef.

« Le régime de la ville est donc populaire, il consiste en deux conseils ; l'un, le *grand*, compte environ deux cents membres ; l'autre, dit *conseil des anciens*, n'a que douze membres ; le tiers des magistratures de la république appartient à la noblesse. Le plus élevé des emplois , c'est celui de *bourguemestre* ; après lui, la charge la plus considérée, c'est celle de *grand-justicier*. Les artisans de chaque métier forment une compagnie et choisissent parmi

eux un conseiller dont l'autorité est assez étendue. La durée de ces charges n'est point déterminée ; tous ces magistrats ont un hôtel-de-ville, et chacune de leurs fonctions est gratuite.

« Les Bâlois vivent sans code fixe, ils ne connaissent pas les lois romaines et sont plutôt gouvernés par les coutumes que par le droit écrit. Se présente-t-il quelque cas nouveau, quelque forfait inconnu encore à punir, le magistrat juge selon sa conscience, car il n'y a ici ni avocats, ni jurisconsultes. Ces magistrats sont d'une telle impartialité que ni l'argent, ni les sollicitations, ni la parenté ne peuvent influencer leur décision. La pénalité est très-rigoureuse. Les exilés le sont toujours pour la vie. Des suppliciés, les uns sont noyés, les autres brûlés ; d'autres sont rompus vifs et roués. Le châtiment le plus doux est la prison éternelle au pain et à l'eau.

« Les Bâlois sont très-attachés à la religion ; chaque jour et à toute heure les églises sont pleines. Les sciences et la littérature ancienne ne sont pas cultivées, la poésie et les poètes ne sont jugés dignes d'aucune estime. Les nobles ont deux salles d'assemblées, l'une pour l'été, l'autre pour l'hiver, mais il n'est permis à aucun plébéien d'assister à ces réunions, à moins qu'il ne soit revêtu de quelque magistrature, ou qu'il n'ait une grande fortune.

« Les Bâlois aiment le luxe dans les vêtements et dans l'intérieur de leurs appartements ; quelques chevaliers ont des habits de pourpre, mais la plupart des nobles et des riches s'habillent plus volontiers d'étoffes noires. L'habillement des femmes a la même forme, décente et honnête, si bien qu'on y prend souvent une courtisane pour une vestale. Le seul vice qu'on pourrait reprocher beaucoup aux habitants, c'est leur extrême inclination pour le culte de *Bacchus* et de *Vénus* ; mais à cet égard ils se croient dignes d'indulgence en faveur de leurs autres mérites (1). »

(1) Il existe un document propre à faire connaître l'économie domestique des Bâlois à cette époque : c'est le compte des revenus du célèbre médecin Félix Platter, pendant cinquante-quatre ans (depuis 1558 jusqu'en 1612). On va voir ce que valait, au XVI^e siècle, la clientèle d'un médecin à la fois professeur, recteur, botaniste, essayeur de monnaies, industriel, agronome, etc. Il est bon d'ajouter, comme éclaircissement à ce document, que la livre de Bâle représentait un peu moins de la valeur de la livre de France, et que Félix Platter avait dans sa ville natale ce qu'on appelle une grande existence.

Clientelle des bourgeois.....	5,031	5	4.
Clientelle des étrangers.....	23,057	17	10.
Voyages hors ville.....	15,050	2	9.
Étrennes et cadeaux.....	2,080	9	3.
Pensions diverses.....	2,020	»	».
Mon office d'essayeur de la monnaie.....	371	13	11.
Mon traitement de professeur.....	11,130	6	8.
De mes anatomies.....	38	16	18.
De mes lectures publiques.....	97	12	».
Des livres que j'ai fait imprimer.....	971	13	8.
Pour examens d'élèves en médecine.....	2,850	5	11.
Rectorat de l'université.....	347	18	4.
Pour montrer mon cabinet et mon jardin.....	179	5	2.
De mes tutelles.....	260	»	».
De mes diverses intendants.....	2,166	11	6.
Vente de produits agricoles, plantes, fruits.....	2,050	15	».
De la congrégation académique.....	337	11	».
Rentes de mon bien de campagne.....	10,618	18	11.
Location de ma maison et dépendances.....	29,296	9	».
<i>A reporter.....</i>	<i>107,966</i>	<i>8</i>	<i>11.</i>

La fin de la lettre d'Æneas Sylvius est consacrée au fameux concile dont nous avons parlé plus haut. Le schisme décrété par cette assemblée anima de nombreux ennemis contre les Bâlois et contre leurs voisins des autres cantons. En 1644, trente mille Armagnacs, conduits par le dauphin de France (depuis Louis XI), parurent aux frontières. Bâle menacée demanda des secours à l'armée des confédérés. Le 26 août, les Suisses, au nombre de quinze cents, attaquèrent l'ennemi ; au point du jour, ils rencontrèrent d'abord, près du village de Prattelen, quatre mille ennemis qu'ils repoussèrent, de la plaine, dans les fortifications de Moutteng, des fortifications, dans la vallée, et de la vallée, dans la Byrse, où ils les noyèrent. Les bourgeois de Bâle, témoins du combat du haut de leurs tours, sortirent de la ville et vinrent au devant des combattants, les conjurant de venir dans leurs murs pour prendre du repos. « Nous nous reposerons de l'autre côté », répondirent-ils ; à la mort, les braves ! et, encore tout couverts de la sueur de ce premier combat, ils se jettent dans la Byrse, la traversent à la nage, sous le feu de l'ennemi, et abordent au milieu des trente mille hommes qui les attendent. C'était dans la plaine de Saint-Jacques ; les uns placés au beau milieu, les autres derrière les murs du jardin de l'hôpital. Ces braves Suisses, dit M. Henri Zschokke dans son histoire, pénétrèrent au milieu des hordes ennemies, pareils à des anges exterminateurs. Le dauphin, accoutumé à vaincre, et à vaincre sans peine, vit alors une poignée d'hommes attaquer son armée avec une incroyable furie ; il les fait charger et mitrailler de tous côtés, fond lui-même sur eux à la tête de ses escadrons, et parvient à les rompre ; mais ses plus braves chevaliers et l'élite de ses soldats ont péri. Cinq cents d'entre les confédérés pénétrèrent alors dans l'hôpital de Saint-Jacques, dont les hautes murailles semblent leur promettre une défense plus longue et plus utile ; le reste de la troupe se jette, par une petite île, dans la Byrse : là, percés de flèches, foudroyés par l'artillerie, écrasés par les pierres qu'on lance du haut du pont sur leurs têtes, ils vendent encore chèrement leur vie. Accoutumés à se battre homme à homme, manquant des armes nécessaires pour résister à un ennemi qui les attaque de loin, les uns vont arracher les arcs des Armagnacs, et, avant d'expirer, les jettent à leurs compagnons, tandis que les autres renvoient à l'ennemi des flèches encore fumantes de leur propre sang, ou, la hache à la main, lui disputent les cadavres des leurs, les chargent sur l'épaule et les rapportent en triomphe dans l'île ; comme si, morts ou vivants, ils n'eussent voulu jamais se quitter. Tant que les bannerets tiennent les drapeaux élevés, le combat se prolonge avec l'acharnement du désespoir ; mais quand le signe révérend du ralliement ne paraît plus à leurs yeux, quand les bannières sont renversées avec ceux qui les portent, et que les armes roulent dans le sang et la poussière, alors ils couvrent en tombant ces drapeaux chéris auxquels ils s'attachent.

Vainqueur de cette moitié, le dauphin réunit toutes ses forces contre les cinq cents confédérés retranchés dans l'hôpital Saint-Jacques ; l'artillerie tonne contre les murailles et les renverse, des torches allumées volent sur les toits qu'elles embrasent. Ce spectacle se pas-

<i>Report</i>	107,966	8	11.
Dot de ma femme.	625	•	•.
Héritages et legs.....	3,494	1	6.
Pensionnaires.....	4,626	1	4.
Vente de vieilles hardes, meubles et livres.	3,258	17	4.
Produit de mes vers à soie, en 1595.....	92	10	•.
Deux canaris vendus.....	7	15	•.

Total, en livres de Bâle..... 120,070 14 1, pour 54 années.

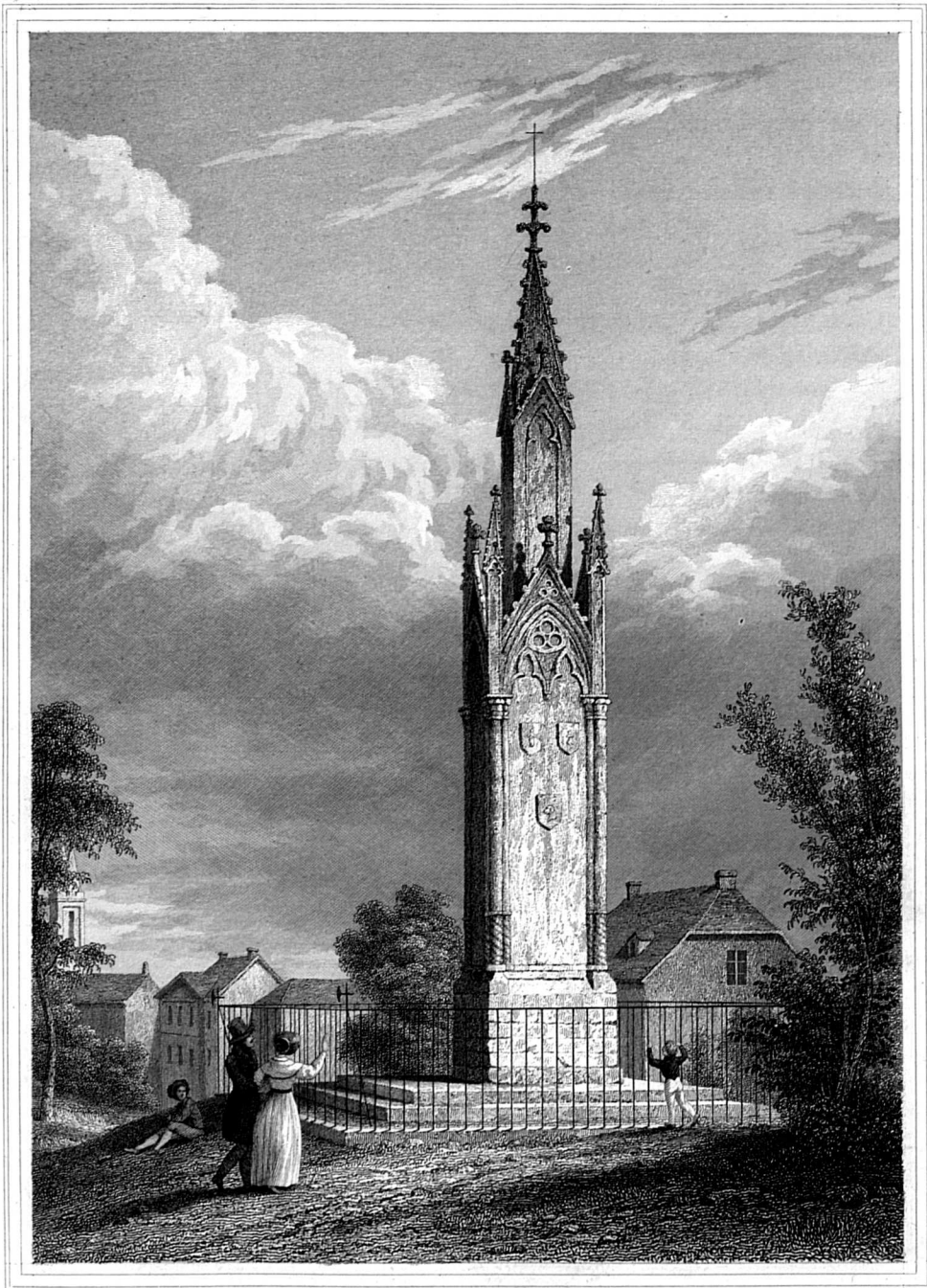


La fin de la lettre d'Eneas Sylvius est consacrée au fameux concile dont nous avons parlé plus haut. Le schisme décrété par cette assemblée anima de nombreux ennemis contre les Bâlois et contre leurs voisins des autres cantons. En 1644, trente mille Armagnacs, conduits par le dauphin de France (depuis Louis XI), parurent aux frontières. Bâle menacée demanda des secours à l'armée des confédérés. Le 27 août, les Suisses, au nombre de quinze cents, attaquèrent l'ennemi; au point du jour, ils concentrèrent d'abord, près du village de Prattelen, quatre mille ennemis qu'ils repoussèrent, de la plaine, dans les fortifications de Moutteng, des fortifications, dans la vallée, et de la vallée, dans la Byrse, où ils les noyèrent. Les bourgeois de Bâle, témoins du combat de haut de leurs tours, sortirent de la ville et vinrent au devant des combattants, les conjurant de venir dans leurs murs pour prendre du repos. « Nous nous reposons de l'autre côté », répondirent-ils; à la mort, les braves! et, encore tout couverts de la sueur de ce premier combat, ils se jetèrent dans la Byrse, la traversèrent à la nage, sous le feu de l'ennemi, et abordent au milieu des trente mille hommes qui les attendent. C'était dans la plaine de Saint-Jacques; les uns placés au beau milieu, les autres derrière les murs du jardin de l'hôpital. Ces braves Suisses, dit M. Henri Zschokke dans son histoire, pénétrèrent au milieu des hordes ennemies, pareils à des anges exterminateurs. Le dauphin, accoutumé à vaincre, et à vaincre sans peine, vit alors une poignée d'hommes attaquer son armée avec une incroyable furie; il les fait charger et mitrailler de tous côtés, foudroié lui-même sur eux à la tête de ses escadrons, et parvient à les rompre; mais ses plus braves chevaliers et saélite de ses soldats ont péri. Cinq cents d'entre les confédérés périssent alors dans l'hôpital de Saint-Jacques, dont les hautes murailles semblent leur propre forteresse; la défense plus longue et plus utile; le reste de la troupe se jette, par une petite île, dans la Byrse; ils, percés de flèches, foudroyés par l'artillerie, écrasés par les pierres qu'on lance du haut du pont sur leurs têtes, ils vendent encore chèrement leur vie. Accoutumés à se battre homme à homme, manquant des armes nécessaires pour résister à un ennemi qui les attaque de loin, les uns vont arracher les arcs des Armagnacs, et, avant d'expirer, les jettent à leurs compagnons; tandis que les autres renvoient à l'ennemi des flèches encore fumantes de leur propre sang. On, la tête à la main, lui disputent les cadavres des leurs, les chargent sur l'épaule et les rapportent en triomphe dans l'île; comme si, morts ou vivants, ils n'eussent voulu jamais se quitter. Tant que les bannerets tiennent les drapeaux déployés, le combat se prolonge avec l'aclarnement du désespoir; mais quand le signe révéraliement se parait plus à leurs yeux, quand les bannères sont renversées avec ceux qui les portent, et que les armes retombent dans le sang et la poussière, alors ils couvrent en tombant ces drapeaux chéris auxquels ils s'attachent.

Vainqueur de cette mortelle, le dauphin réunit toutes ses forces contre les cinq cents confédérés retranchés dans l'hôpital Saint-Jacques; l'artillerie tonne contre les murailles et les renverse, des torches allumées volent sur les toits qu'elles embrasent. Ce spectacle se pas-

	107,966	8	11
Dot de nos femmes	625	•	•
Entretien de la ville	2,491	7	0.
Pensions des	4,625	1	4.
Valeur de toutes les terres, maisons et vivres	3,258	12	4.
Produit de nos terres et de nos	92	10	•
Donc par nos revenus	7	•	•

Total, en livres de Bâle. 120,070 11 4. pour 51 années



Chocarne del.

Grebert sc.

MONUMENT DE LA BATAILLE DE S^T. JACQUES

(BÂLE)



sait sous les yeux des Bâlois ; l'un d'eux, à la vue du danger des confédérés, s'écrie en saisissant une bannière : « Que tout homme de cœur me suive ! » et bientôt, suivi d'une foule qui s'accroît à chaque pas, il parvient à la porte d'Asch ; mais le bourguemestre Roten, voyant le Petit-Bâle menacé par un gros parti d'Armagnacs, arrêta les bourgeois et leur ordonna de rentrer dans la ville, qui, sans cet acte de prudence, serait infailliblement tombée au pouvoir du dauphin.

Abandonnés à eux-mêmes, les confédérés enfermés dans l'hôpital firent une résistance héroïque ; partout ils tuent ou on les tue. Resserrés entre une mer d'ennemis et une mer de feu, ils ne veulent donner ni recevoir quartier. Enfin, le mur croula, et quand la poussière et la fumée se furent dissipées, on put voir tous les Suisses morts à leur poste, et aussi serrés sur la terre qu'ils l'avaient été pendant le combat. Celui-ci avait duré dix heures. Lorsqu'il eut cessé et que les chefs ennemis purent relever leurs visières, ils parcoururent, au pas de leurs coursiers haletants, le champ de bataille si long-temps disputé. Tous étaient mornes et silencieux ; car tous voyaient ce que la victoire leur avait coûté. A côté des quinze cents cadavres des Suisses, ils pouvaient compter les cadavres de neuf mille de leurs soldats. Un seul semblait ne point partager la consternation générale, c'était le chevalier Burckard de Munet, seigneur d'Auenstein et de Landsron, qui, échappé du château de Farnsbourg, avait servi de guide à l'armée du dauphin sur le territoire des confédérés. Dans l'ivresse d'une joie haineuse, il faisait fouler à son cheval les cadavres des Suisses, et, piétinant dans leur sang, il s'écriait : « Je me baigne dans les roses ! » Le capitaine Arnold Schick, d'Uri, l'entendit au moment d'expirer, et ranimant ses forces presque éteintes, il saisit un caillou, et le lançant à la tête de Burckard qu'il frappe mortellement à la tempe, il lui dit : « Sens encore cette rose ! »

En voyant la terre couverte de sang aussi loin qu'il pouvait regarder, et quatre cadavres armagnacs auprès de chaque cadavre suisse, le dauphin s'écria tristement : « Sainte Vierge Marie ! si quelques centaines nous ont mis dans cet état, que ne feraient pas des milliers ? » Il avait remporté la victoire que lui assurait le nombre ; mais la résistance lui ôta le désir d'en profiter. Le dauphin se retira avec son armée aussi précipitamment qu'il était venu, et signa la paix à Eisisheim. Long-temps après, quand Charles-le-Téméraire, refusant tout accommodement, s'avancait vers Grandson, Louis XI, plein du souvenir de cette mémorable bataille, dit aux courtisans qui l'entouraient : « Mon cousin Charles ne sait pas encore comme moi à quelle nation il se frotte. »

Les sept cantons (1) perdirent là l'élite de leurs guerriers ; Bâle y eut un bon nombre de combattants, et Neuchâtel cinquante de ses enfants, dont aucun n'échappa. Douze hommes seuls, dit-on, échappèrent à ces Thermopyles de la Suisse ; ils survécurent moins par défaut de courage que par l'effet de leur extrême lassitude, qui leur fit tomber les armes des mains. On raconte qu'un landammann de Schwitz, un Reding, renommé pour sa grande valeur, se vit en butte aux railleries de ses concitoyens, parce que, trouvé mourant sur le champ de bataille, il ne put montrer aucune blessure.

Un monument élevé à la mémoire de ces glorieux morts s'élève de nos jours sur la butte de Saint-Jacques, et le vin qui se récolte aux environs s'appelle le *sang suisse*. Défaite aussi glorieuse que la plus belle des victoires, et qui ne préserva pas moins l'indépendance du pays que ne l'avait fait la journée de Morgarten et que ne le fit depuis celle de Morat, car, si les Suisses succombèrent, le principe triompha. Les combattants de Saint-Jacques apprirent,

(1) Uri, Schwitz, Unterwald, Berne, Soleure, Glaris, Lucerne.

en effet, à leurs compatriotes que l'important pour eux n'était pas de vaincre, mais de combattre toujours, de combattre blessés, de combattre jusqu'à la mort, afin de conquérir son droit, même en succombant. « Les liens de la servitude des Suisses, a dit à ce sujet M. Henri Zschokke, ne furent pas rompus par la flèche de Tell. La bataille de Saint-Jacques, non plus que la victoire de Morat, ne conquit pas leur indépendance. Seulement les hommes rassemblés au Grütli donnèrent le mot d'ordre pour le combat sacré, et, à toutes les époques, nos vaillantes générations s'en souvinrent, et le gardèrent religieusement. »

Les Bâlois, justement irrités contre ceux des nobles qui avaient tenu le parti de la maison d'Autriche et préparé, dans cette guerre, la marche du dauphin, les bannirent à perpétuité en 1445 (1). La noblesse affaiblie perdit bientôt son crédit et ses prérogatives, et l'accession définitive de Bâle à la confédération (2) la détermina à quitter tout-à-fait le séjour d'une ville qui devenait suisse, nation à laquelle la noblesse bâloise jura une haine éternelle.

Il n'est pas sans intérêt de constater ici que l'alliance des cantons, conclue en 1452 avec Charles VII, père de Louis XI, et renouvelée en 1463 par celui-ci, alliance qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours entre la France et la Suisse, fut un des résultats, et peut-être le plus grand sous le rapport politique, de la bataille de Saint-Jacques.

Bâle, devenue réformée en 1524, se délivra de l'autorité ecclésiastique des évêques. C'est cette révolution qui acheva de rendre son gouvernement démocratique. Dès l'année 1516, le consulat ou la charge de bourguemestre avait passé au corps des bourgeois exclusivement. Plus tard, le nombre des tribus fut augmenté dans la grande ville. Depuis cette époque, on vit souvent de simples artisans désignés par le sort pour passer de leurs ateliers sur le siège des divers emplois de magistrature et de police.

Dans les derniers siècles, le gouvernement de Bâle, absolument démocratique sous les dehors de l'aristocratie, offrait une association étrange, et l'on a dit avec beaucoup de raison que si quelqu'un s'avisait de vouloir réunir dans un même corps les principaux inconvénients qu'offrent ces deux régimes (aristocratique et populaire), il n'aurait qu'à copier l'ancienne constitution de Bâle (3).

(1) Au rapport de Tschudi et de Wurttsen, figurent, parmi ces exilés, Arnold de Roten ou de Rotberg, alors bourguemestre; les deux Blameneck, Frédérick de Stanffenbourg, Jean de Murstral, Pierre et Conrad de Moersperg, Sifrid d'Oberkirch, d'Andelaw, Waldener, d'Eptingen, les deux Halwil, Berenfels, Moench de Landsron, Henri Capeler, etc., etc.

(2) 9 juin 1501.

(3) La bourgeoisie de Bâle était distribuée en quinze tribus ou corps de métiers. Voici leur rang et leur composition :

1. *Négociants ou à la clef*, marchands, merciers, ouvriers en draps.
2. *Hans genossen ou à l'once*, les orfèvres, les joailliers, les fondeurs.
3. Les marchands de vins.
4. Les marchands vendant au poids. Tout citoyen que sa profession n'attachait pas indispensablement à une autre tribu avait accès libre à ces quatre, qui jouissaient d'une seule distinction : c'est que leurs échevins ou buseillers étaient désignés par le titre de *heer* (*seigneur*), tandis que ceux des onze autres tribus n'étaient qualifiés que de *meister* (*maître*).
5. Les vigneron. L'accès de cette tribu était également ouvert à tout citoyen, indistinctement.
6. Les boulangers.
7. Les forgerons.
8. Les cordonniers et tanneurs.
9. Les tailleurs et pelletiers.
10. Les jardiniers.
11. Les bouchers.

Il est difficile qu'un peuple d'artisans et de marchands qui influe sur la législation ne profite pas un peu trop du pouvoir pour s'attribuer des privilèges. Il est difficile aussi qu'il s'éclaire assez tôt à ses dépens sur leurs abus, pour ne pas les laisser dégénérer en taxes ridicules. De là des séditions et des révoltes qui éclatèrent dans la ville, aux XVII^e et XVIII^e siècles. Toutes les classes de la société se ressemblent, et l'avidité n'existe pas moins en bas qu'en haut ; c'est l'éducation et l'intelligence qui peuvent seules en limiter les excès. Voilà pourquoi un régime purement populaire ne peut s'établir légitimement nulle part, avec quelque durée, dans les petits états pas plus que dans les grands : l'histoire de Bâle en est la preuve. Son gouvernement, agité comme les autres de la Suisse, ne présente presque rien de cette grandeur et de cette dignité qu'on retrouve à toutes les époques chez ses voisins, les autres confédérés. Bâle fut, pendant long-temps, une république de la pire espèce, une république de marchands, qui ne connaissait ni les arts, ni les sciences, qui n'avait aucun enclin vers les plaisirs de l'intelligence ; société à peu près matérielle dont le dieu était Mercure, et le catéchisme un Barème. Dans l'espace de trois siècles, deux noms illustres sortent seuls de la foule, à Bâle, ville riche : Bernouilli et Euler. Euler, le Voltaire mathématicien, qui toucha à tout, essaya de tout, et réussit en tout, en mathématiques ; et Bernouilli, illustre pléiade de sept noms, respectable hérédité du talent, encore en mathématiques. Bâle était, en effet, la ville des travaux positifs et presque exclusivement matériels. Tout ce qu'elle avait d'esprit, de finesse et d'art, s'en était allé avec Érasme et Holbein.

On conte de singulières anecdotes à propos des Bernouilli ; nous allons en citer quelques-unes relatives aux trois Bernouilli les plus illustres entre les sept. Jacques et Jean Bernouilli souffrirent beaucoup dans leur jeunesse des persécutions de leurs parents, qui espéraient avoir pour fils de bons marchands, et qui se formalisèrent de n'avoir que deux grands hommes. C'est probablement en souvenir de ces persécutions paternelles que Jacques Bernouilli prit pour sa devise l'emblème de Phaëton conduisant le char du soleil avec cette inscription : *Invito patre sidera verso*. Daniel, fils de Jean, eut des commencements non moins pénibles. Son père voyait avec peine ses succès en mathématiques ; le bon Daniel ne sachant à quel motif attribuer le refroidissement de son père, redoubla d'efforts, et un beau jour, il vint tout rayonnant lui apporter la solution d'un problème que Jean avait inutilement cherchée ; ce fut un coup de poignard pour le père, qui depuis ce jour, dit la chronique, n'adressa plus un mot affectueux à son fils. La science avait étouffé la nature, Daniel n'était plus un fils pour Jean Bernouilli, ce n'était plus qu'un rival ; et en effet, en 1734, l'Académie des sciences de Paris ayant mis au concours *la théorie des inclinaisons des planètes*, deux mémoires jugés d'un mérite égal obtinrent le prix ; on décacheta les lettres closes qui contenaient les noms des auteurs : c'étaient Jean et Daniel Bernouilli. On déclara donc que le prix serait partagé entre le père et le fils. A cette nouvelle, Jean fit venir son fils, et, lui montrant la lettre du secrétaire de l'Académie, il lui dit : « Monsieur, vous m'avez manqué de respect en osant concourir avec moi, vous êtes un ingrat et tout est fini entre nous. »

12. Les charpentiers, menuisiers, maçons, tonneliers et potiers.

13. Les chirurgiens, barbiers, vitriers et peintres.

14. Les tisserands.

15. Les batchiers et pêcheurs.

Chacune de ces tribus fournissait quatre membres au petit conseil et douze autres au grand.

Il y avait en outre, dans le *Petit-Bâle*, trois tribus ou abbayes qui n'étaient pas corps de métier, et dont chacune fournissait également douze membres au grand conseil ; c'étaient : 1^o la maison de vigne ; 2^o la chasse à l'oiseau ; 3^o la chasse au griffon. C'est le nom des trois quartiers du Petit-Bâle.

Nous ne nous étendrons pas sur les événements survenus à Bâle dans les deux derniers siècles ; la discorde avait éclaté entre la ville et la campagne, plusieurs insurrections eurent lieu qui n'amènèrent aucun résultat. On sait qu'en 1798, sous l'influence de la conquête française, l'ancienne constitution bâloise disparut, et que les habitants des campagnes furent admis au partage de tous les droits civils et politiques dont ils avaient été exclus jusqu'alors. Les événements de 1814 et de 1815 ne firent que régulariser cette prise de possession en donnant lieu à la promulgation d'une constitution nouvelle. Avant de parler des circonstances récentes qui ont causé une véritable révolution dans le canton de Bâle, en amenant la séparation de la ville et de la campagne, nous mettrons sous les yeux des lecteurs l'exposé de cette constitution.

Avant 1831, Bâle était divisé en six districts : la ville de Bâle, premier district, et ceux de Valdenbourg, de Siesach, de Liestalh, de Birseck et le district dit inférieur.

La ville était divisée en quinze tribus, les autres districts en trente-quatre.

Le *grand conseil*, assemblée souveraine composée de cent cinquante membres, siégeait et siège encore tous les deux mois. Pour former ce conseil, chaque tribu de la ville nommait deux membres appelés membres directs, chaque tribu de la campagne en nommait un ; la nomination des autres membres appartenait au grand conseil, sur une présentation en nombre triple, faite par un collège composé de cinq membres du petit conseil et de dix membres du grand. Les deux tiers de ces députés devaient être pris parmi les bourgeois de la ville, l'autre tiers parmi les habitants de la campagne.

Pour être éligible au grand conseil, il faut être âgé de vingt-quatre ans, posséder le droit de bourgeoisie dans le canton, ne remplir aucune fonction rétribuée et posséder des immeubles de la valeur de 5,000 livres au moins.

Un *petit conseil*, composé de vingt-cinq membres du grand conseil, est chargé du pouvoir exécutif ; il propose au grand conseil les lois jugées nécessaires. Celui-ci choisit parmi les membres du petit conseil les deux bourguemestres.

Telles étaient les principales dispositions de la constitution bâloise, lorsque récemment l'insurrection de la campagne contre la ville a provoqué une séparation aujourd'hui consommée. L'ancien canton de Bâle est divisé maintenant en deux cantons, de sorte que chacun d'eux fournit à la diète un *demi-député*. Il serait difficile de dire les motifs de cette rupture. Les habitants des campagnes avaient toujours supporté impatiemment la puissance de la ville. Le désir de secouer le joug était hautement prononcé dans les villages ; on n'attendait qu'une occasion qui se présenta bientôt. D'après la loi électorale, le grand conseil se composait de députés choisis par Bâle-ville et Bâle-campagne en nombre inégal. Bâle-campagne demanda une nouvelle répartition en prenant pour base le chiffre numérique des citoyens. C'était réduire la ville à une minorité insignifiante ; de là résistance, et après de nombreuses discussions, appel à une constituante chargée de réviser le pacte cantonal. Mais l'élection des membres de cette constituante allait amener de nouvelles difficultés. La ville voulait nommer les députés d'après la charte encore en vigueur, la campagne réclamait immédiatement un nouveau système d'élection : c'était revenir au point de départ ; ainsi il ne restait aucun moyen de s'entendre ; alors parut le manifeste de la campagne qui déclarait l'union rompue, et proclamait son indépendance. Appuyés sur la constitution en vigueur, les Bâlois de la ville, réduisant cet acte aux proportions d'une émeute, s'armèrent aussitôt et marchèrent sur Liestall, dont les insurgés avaient fait le chef-lieu de leur nouveau gouvernement. On regardait à Bâle le succès de cette expédition comme tellement certain, qu'en partant les bour-

geois armés annoncèrent l'heure à laquelle le drapeau de la ville flotterait sur le siège de la révolte; mais grande fut la consternation dans Bâle, lorsqu'à la fin de la journée on vit rentrer en désordre l'armée bourgeoise, couverte de poussière et de sang; elle était tombée dans une embuscade de paysans qui l'avaient mise en déroute. Bâle, aussi effrayée qu'elle s'était montrée confiante, ne songea plus qu'à fortifier la ville en toute hâte, ne doutant pas que les paysans, encouragés par ce premier succès, ne vinssent l'assiéger. Heureusement ces préparatifs furent inutiles, on déposa les armes de part et d'autre, les discussions recommencèrent, et se terminèrent enfin par la séparation de Bâle-ville et de Bâle-campagne.

Des personnes bien informées prétendent que cette séparation offre de notables avantages à Bâle-ville, en ce que son gouvernement se trouve délivré par là de mille embarras qui nuisaient à la prospérité matérielle des habitants (1).

Les faits particuliers qui ont amené ou suivi la séparation de Bâle-ville et de Bâle-campagne sont présentement du domaine de l'histoire, mais un esprit de réserve, que le lecteur appréciera, ne nous permet pas d'approfondir ce sujet brûlant, qui exigerait d'ailleurs des développements tout-à-fait étrangers à la portée et au but de cet ouvrage; nous aimons mieux reprendre la description de la ville et des mœurs de ses habitants.

Nous avons déjà mentionné le pont du Rhin comme la principale promenade de Bâle; pour être plus exacts, nous aurions dû dire que c'est celle où les étrangers se font conduire d'abord: le pont du Rhin est mieux qu'une promenade pour eux; c'est une curiosité, grâce aux *souvenirs* burlesques dont nous avons parlé. Les Bâlois préfèrent naturellement la belle place Saint-Pierre et ce qu'ils appellent la Pfalz, vaste promenade qui des portes de la cathédrale s'étend jusqu'à une terrasse très-élevée au-dessus du Rhin, d'où l'on suit le cours sinueux du grand fleuve, qui, un peu plus loin, se détourne brusquement vers l'Allemagne. Il y a aussi d'autres promenades le long des canaux de la Byrse et de la Wiëse et au bas des remparts. Quant aux personnes qui comprennent la beauté du point de vue dans l'agrément de la promenade, ils devront se résigner à sortir des murs de la ville. « Il y a (dit M. Ébel, le guide le plus sûr en ces matières), il y a de magnifiques positions aux environs du *Grand-Bâle*, entre autres au *Bruderholz*, ainsi que sur les hauteurs de *Sainte-Marguerite*: on y voit Bâle entière, l'entrée de la vallée de la Wiëse, les montagnes de la forêt Noire et le cours du Rhin depuis Rheinfelden jusqu'à Stein; puis encore la citadelle d'Huningue et les vastes plaines de l'Alsace; les masses bleuâtres qui les terminent sont les Vosges: telle est la vue au nord. Au midi, l'œil pénètre jusqu'au fond de la vallée de la Byrse, et distingue successivement les châteaux d'Angustein, de Dorneck et de Birsek. De ces différentes hauteurs, on vous signalera trois champs de bataille: ceux de Dornach, de Saint-Jacques et de Friedlinguen, où les Français, commandés par le maréchal de Villars, battirent, en 1702, l'armée autrichienne. » Les environs du Petit-Bâle sont semés d'une multitude de maisons de campagne où les bourgeois riches vont, pendant la belle saison, secouer le poids des affaires et la poussière de leurs comptoirs.

Pour compléter la série des édifices publics que renferme Bâle, il ne faut pas oublier

(1) On va même jusqu'à dire que c'est aux bons effets de cette séparation que l'on doit l'augmentation du budget des recettes. Ce budget s'élève annuellement, en moyenne, à 150,000 fr. qui suffisent aux dépenses de la république. Les recettes se composent presque uniquement d'un impôt personnel égal au centième du revenu. Chaque citoyen constate lui-même, sur la foi du serment, le montant de ce revenu. Les négociants et marchands paient tant pour cent, non sur les bénéfices qu'ils ont réalisés, mais sur la valeur brute des affaires qu'ils ont faites pendant l'année.

de mentionner le théâtre et les deux casinos, qui peuvent être considérés comme les lieux de réunion publics de la société bâloise pendant l'hiver. Le théâtre est quelquefois desservi par des comédiens allemands, mais le plus souvent ce sont des amateurs qui font tous les frais de ces représentations plus ou moins dramatiques. Il faut dire à l'honneur du bon esprit des habitants qu'ils ont fort bien senti l'insuffisance de leurs efforts à cet égard ; aussi, ce théâtre est-il rarement ouvert : c'est simplement un monument de luxe et de parade pour la ville. Très-anciennement, au temps de l'enfance du théâtre européen, quand il n'était pas encore sorti des limites du *mystère* et de la *moralité*, Bâle jouissait de quelque réputation, en Suisse surtout, comme ville de dissipation et de plaisir ; elle aussi possédait véritablement son théâtre : nous n'en voulons pour preuve que cette réputation qu'elle s'acquittait par ses *danses des morts*, qui, dans ses murs, ne figurèrent pas seulement en peinture, comme on le croit communément. Ces danses des morts jouent un rôle si important dans l'histoire des mœurs et des usages bâlois, qu'on nous permettra d'entrer dans quelques détails, qui, d'ailleurs, ne sauraient guère trouver leur à-propos qu'ici. Le moyen, en effet, d'entrer à Bâle, sans évoquer le souvenir de ces fameuses *danses des morts* !

Tout le monde sait, et nous avons déjà eu l'occasion de le dire (1), que les peintures allégoriques dites *danses des morts* représentent une danse de personnages que la Mort et les démons, ses satellites, poussent dans cette scène fantastique, et qu'ils animent au son du rebec et du psaltérion. Cette représentation funèbre, si bien à sa place dans les cimetières, en sortit au XVI^e siècle, et, multipliée à l'infini par la peinture et la gravure sur bois, on la retrouve dans les palais des rois, dans les églises dont elle barriole les vitraux, dans les marchés publics, sur les arches des ponts couverts et sur les marges des missels. Tantôt l'immense ronde se divise en autant de menuets que la Mort danse seule à seul avec gens de tout rang et de tout âge, tantôt la ronde devient mêlée générale : c'est une foule bizarre de personnages jeunes, vieux, riches, pauvres, de rois et de mendiants, de pontifes et de femmes perdues ; image tristement bouffonne de l'égalité de la mort et de notre néant. Cette danse, dégénérée en moquerie, fut évidemment inspirée par le sentiment religieux, si puissant au moyen-âge ; rien en elle ne porte l'empreinte des croyances et des superstitions de l'antiquité. L'Égypte embaumait ses morts, et cachait leurs dépouilles ; Rome et la Grèce les brûlaient. L'idée première de l'évocation des morts est dans les livres saints (Ézéchiel). Au XIV^e siècle, cette idée fut recueillie par quelque moine de l'Allemagne, pays du mysticisme et de ses terreurs, qui la prit au sérieux dans un but de moralité. L'espérance d'une autre vie dut accoutumer les esprits à ces représentations pour ainsi dire vivantes de la mort. Un espoir saintement et follement curieux-faisait attribuer aux ossements des trépassés le don des révélations ; on cherchait dans la contemplation du cadavre humain des enseignements que la foi seule peut procurer. De là vint l'habitude de mêler la mort à toutes les nécessités terrestres ; elle eut sa place dans toutes les cérémonies ; on l'associa aux fêtes comme aux travaux. Le cimetière était dans l'église ; bientôt il devint aussi lieu de plaisir et de réunion. L'imagination s'en mêla, et la peinture vint donner une sorte de réalité à ces accouplements, bizarres pour nous et non pour l'époque qui les rêva. La peinture ne faisait que reproduire, d'ailleurs, ce que les mœurs et les usages lui mettaient journellement sous les yeux. Au moyen-âge, en temps de carnaval, on vit fréquemment, et notamment à Bâle, des masques représenter la Mort. Leur privilège était de danser avec toutes les femmes

(1) Voir l'introduction de cet ouvrage.

qu'ils rencontraient ; le public s'amusait des contorsions des uns et de l'effroi des autres.

Les moines, malgré leur aversion pour tous les plaisirs corporels, tolérèrent celui-ci. Ils finirent même par recommander cette danse comme *très-propre à faire réfléchir sur la vanité des choses humaines*. Plusieurs d'entre eux ne se faisaient aucun scrupule de représenter le personnage principal. Cette danse était accompagnée par l'orgue et par les chants des officiants ; c'est ce qu'on appelait plus particulièrement *danses Machabées* ou infernales. La superstition étala bientôt ces représentations religieusement grotesques sous forme de petites images qui se vendaient aux dévots, comme se vendent encore aujourd'hui aux paysans les médailles qui servent d'ex-voto et les images bigarrées de la Vierge et des saints.

Le dévot enthousiasme que ces danses avaient inspiré ne devait pas s'arrêter là : des ecclésiastiques haut placés, des abbés, des évêques même, prétendirent que la traduction en peinture d'une semblable danse, exécutée par vœu, était si agréable à Dieu qu'elle pouvait faire cesser les plus terribles fléaux. On eut principalement recours à ce moyen préservatif contre les pestes, alors très-fréquentes ; voilà pourquoi on retrouve tant de vestiges de ces peintures sur les murailles des couvents et sur celles des cimetières, alors énergiquement nommés *charniers*. Les moines qui avaient fait la dépense se chargeaient de la recette : les fidèles allaient prier devant les danses des morts, et payaient ; les curieux y allaient aussi, et payaient comme les fidèles. Ces aumônes servaient au soulagement des âmes du purgatoire, ou du moins aux ecclésiastiques qui disaient les messes à cette intention. Un célèbre prédicateur du XVI^e siècle, Olivier Maillard, disait à cette occasion, en s'adressant à ses ouailles : « Donnez, donnez, mes frères ; les âmes du purgatoire entendent le son de l'argent que vous donnez pour elles ; lorsqu'en tombant dans le bassin l'argent fait tin, tin, tin, tin, ces âmes se mettent à rire, et font hi, hi, hi, hi ! »

On voyait encore au siècle dernier une *danse des morts* peinte sur le mur du cimetière des dominicains ; le cimetière, c'est aujourd'hui la place-promenade, dite *de la danse des morts*, située en face l'église française. Cette ancienne fresque avait été faussement attribuée à Holbein, car Holbein naquit à Bâle en 1498, et l'établissement de la fresque date de 1435 ; elle fut exécutée, par l'ordre du concile, à l'occasion d'une peste qui désolait la ville. Cet ouvrage, fort remarquable du reste, ne fut pas même retouché par le célèbre peintre que beaucoup de personnes s'obstinent à regarder encore comme son auteur. C'est en 1568 seulement qu'un bourgeois de Bâle, Jean-Hugues Klauber, fut chargé de réparer et de compléter la fresque. Comme il restait quelque vide sur la muraille, il y peignit le réformateur Écolampade ; il le représenta dans une chaire, endoctrinant ses ouailles. Klauber ne s'oublia pas, et il se peignit avec sa femme et ses enfants, ainsi que l'indique l'inscription latine. Le sentiment populaire qui attribua à Holbein l'exécution de ce bel ouvrage s'explique par la haute et juste renommée du peintre, non moins que par des travaux semblables dont il décora plusieurs maisons de la ville ; sur l'une d'elles, entre autres, il peignit une *danse de fous*. La fresque a été détruite, il y a cinquante ans ; mais la maison existe encore, et elle en a conservé le nom. Maintenant on se demandera peut-être pourquoi la municipalité de Bâle n'a pas jugé à propos de laisser subsister ce que le temps avait respecté. La municipalité bâloise, tout en manifestant son extrême répugnance à dépouiller la ville de son plus précieux monument, sous le rapport de l'art, a dû céder aux considérations que lui imposaient la santé et le bon ordre public. Le cimetière des dominicains, qui était devenu en 1805 *cloaque infect*, menaçait la ville d'une nouvelle peste. Il est bon de respecter la mémoire et

les œuvres de ceux qui sont morts, mais cela ne va pas jusqu'à leur sacrifier les vivants ; aussi, cette destruction, devenue malheureusement indispensable, a-t-elle reçu l'approbation de tous. Du reste, l'ouvrage n'est pas entièrement perdu pour l'art ; plusieurs amateurs de Bâle ont eu le soin de faire enlever de la muraille les têtes les mieux conservées : on peut les voir dans leurs cabinets.

Parmi les maisons, nous dirions presque les monuments d'antiquité que renferme Bâle, nous devons citer l'auberge dite *des Trois-Rois*. La rumeur publique veut que le nom qu'elle porte lui vienne de l'entrevue qu'y eurent, au XI^e siècle, l'empereur d'Allemagne Conrad II, son fils Henri, roi des Romains, et Rodolphe III, roi de Bourgogne. Le fait de l'entrevue est incontestable ; mais est-ce bien dans l'auberge des Trois-Rois qu'elle eut lieu ? cela donnerait à l'habitation une antiquité vraiment fabuleuse, et que l'aspect de ses murailles ne justifie guère.

Au Petit-Bâle, on vous montrera les restes à peu près méconnaissables, il est vrai, d'un édifice que recommande une antiquité presque aussi haute, ce sont ceux du couvent de Klingenthal. Un événement qui nous paraîtra singulier aujourd'hui, mais qui n'était que trop commun à l'époque où il arriva, a consacré le souvenir de ces quasi-ruines ; cet événement jette le plus grand jour sur les mœurs monastiques des XIV^e et XV^e siècle. Il est bien loin de nous ce temps où une *guerre de nonnes* mettait en péril jusqu'à l'existence d'une cité telle que Bâle.

Pendant la guerre que se firent, vers 1270, Rodolphe de Habsbourg et Henri de Neuchâtel, évêque de Bâle, des religieuses dominicaines, chassées de leur couvent du Klingenthal en Argovie, vinrent chercher un refuge à Bâle. Aidées de plusieurs barons, elles bâtirent au Petit-Bâle ce nouveau couvent, en lui conservant le nom de celui qu'elles possédaient en Argovie. Le Petit-Bâle relevait alors pour le temporel de l'évêque, mais pour le spirituel de l'évêché de Constance. On y voyait une congrégation de frères dits de la *pénitence*, qui avaient obtenu du pape le privilège qu'aucune maison religieuse ne pourrait être fondée qu'à cent cinquante cannes (toises) de la leur ; mais ces frères bénévoles se relâchèrent amiablement de cinquante cannes en faveur de leurs sœurs du Klingenthal, par un acte daté de janvier 1273, acte que le chroniqueur bâlois Wursteisen nous a conservé.

Cinq ans après, le petit conseil de Bâle leur accorda le droit de bourgeoisie dans la grande ville, et d'autres privilèges ; le tout fut consacré par un diplôme très-gracieusement rédigé, qui porte entre autres dispositions, celle-ci : c'est que les Bâlois s'engagent à garder les sœurs du Klingenthal aussi soigneusement que la *prunelle de leurs yeux*. La seule condition exigée en échange de ces hautes faveurs, c'était que les religieuses serviraient le Seigneur *sans interruption*. Malheureusement pour les Bâlois et pour elles-mêmes, les sœurs allaient manquer à leurs promesses. Ce couvent, successivement enrichi par les dons de la noblesse de Souabe, d'Alsace et de Suisse, était peuplé de jeunes filles appartenant aux premières familles de ces contrées. Le chroniqueur constate qu'elles conservaient dans l'exercice de leurs humbles fonctions toute la morgue orgueilleuse du patriciat ; contraintes d'obéir aux dominicains, dont leur couvent était une dépendance ecclésiastique, elles résolurent de secouer le joug, et en 1431, sous prétexte que ces moines les négligeaient, elles et leurs affaires, les nonnes de Klingenthal rompirent ouvertement avec eux, et se placèrent de vive force sous l'autorité immédiate de l'évêque de Constance. Grand scandale, presque aussitôt étouffé, vu la généalogie de ces dames. Mais voilà que, n'étant plus gênées par l'inspection défailante de leur évêque, les nonnes ne respectèrent plus leur clôture ; elles recevaient et rendaient même des

visites ; bref, pendant long-temps, Bâle eut le scandale quotidien de leur luxe et de leurs intrigues galantes.

Le désordre fut poussé si loin, que le pape Sixte IV leur fulmina une bulle en vertu de laquelle le provincial des dominicains se présenta au couvent pour lui imposer une réforme ; il y arriva au mois de septembre 1450, suivi d'un des magistrats bâlois, et fit assembler les sœurs pour leur donner lecture des lettres apostoliques. La froide réception faite au pauvre provincial, le représentant du pape, était loin cependant de présager *les désagréments* qu'on lui réservait. A peine eut-il commencé sa lecture, que sa voix fut couverte par une explosion de huées, de cris et de malédictions. Ces bonnes sœurs ne se contentèrent pas de ces moyens oratoires, et passant aussi promptement de la parole à l'action, elles s'armèrent de balais, de pincettes et de broches, et coururent sus au provincial et à son monde, qui s'enfuirent glacés d'épouvante, et maudissant leur mission. Cette expédition terminée, elles signifièrent aux autorités de Bâle que puisqu'on voulait les chasser de leur couvent, elles ne le livreraient qu'en cendres. Le lendemain, le provincial, qui avait repris courage, se présenta de nouveau aux portes du couvent, suivi d'une forte escorte armée. On fit un simulacre de siège ; les nonnes de leur côté firent un simulacre de résistance : personne ne fut tué ni même égratigné d'un côté ni de l'autre ; mais on fit à ces dames vingt-quatre *prisonniers*, et entre autres leur doyenne, la vénérable marquise Von-Stauff, âgée de quatre-vingts ans, et qui s'était fait porter au premier rang. Cette capture importante détermina la reddition du couvent ; on répartit les religieuses dans d'autres contrées et l'on séquestra leurs richesses qui étaient considérables et qui consistaient surtout, dit la chronique, en vaisselle d'argent et en bijoux : colliers, bracelets, bagues, etc.

Sur la nouvelle il n'y eut qu'un cri de vengeance dans tous les châteaux du diocèse et des environs. Les barons ne s'étaient pas crus déshonorés par la conduite de leurs filles ou sœurs, mais ils regardèrent comme un outrage l'exécution des ordres du pape, et leur colère tomba sur les Bâlois qui s'en étaient rendus les instruments officieux. L'un de ces barons, Albert de Blingen, envoya un héraut d'armes, qui se promena à cheval par la ville, et déclara la guerre aux habitants et à l'ordre des dominicains. C'était une véritable guerre de *nonnains* ; le nom lui en est demeuré. Il n'y eût pas jusqu'au duc Sigismond d'Autriche qui ne se mêla du préjudice fait aux religieuses du Klingenthal ; il fit séquestrer les biens et les revenus que les Bâlois possédaient dans sa juridiction ; plusieurs d'entre eux, qui se trouvaient alors à la foire de Francfort, furent jetés en prison, et il condamna au jeûne le plus rigoureux tous les frères dominicains qui lui tombèrent entre les mains : tout cela en expiation des peccadilles de ces dames. Cependant la ville se mit en état de défense ; car si le motif de la guerre était plaisant, ses suites paraissaient devoir être fort graves, d'autant plus que la foule des jeunes chevaliers et barons, qui se portaient comme champions des nonnes, repoussait tout accommodement. Il fût facile de prévoir alors que les dominicains, quoique battus, paieraient l'amende et tous les frais de l'équipée. Les envoyés que le pape dépêcha pour étouffer cette scandaleuse affaire, tous trois évêques, décidèrent, après de longs débats, que les religieuses seraient réintégrées dans leur couvent, sans plus dépendre à l'avenir, ni des dominicains, ni de l'évêque de Constance, mais directement du saint-siège. Les premiers furent condamnés à leur payer une indemnité de 1,250 florins, et tous leurs bijoux leur furent rendus ; on voulut bien seulement les engager à se conduire plus régulièrement à l'avenir. Quant aux Bâlois, cela leur apprit à ne plus se mêler d'affaires qui ne les regardaient point. Il est assez étrange de voir neuf cantons de la Suisse se porter en garantie de ce traité. L'historien

nous a même conservé les noms de ces garants; cette liste est celle des notabilités du pays (1).

Sitôt le traité signé, les nonnes rentrèrent en triomphe à Bâle, et furent reconduites, jusque dans l'intérieur de leur couvent, par la troupe des chevaliers et barons qui leur faisaient cortège, l'épée au poing. Ainsi finit la *guerre des nonnains*, qui faillit embraser une partie de la Suisse, et qui fut éteinte par la médiation et les bons offices des futurs vainqueurs de Grandson et de Morat.

Il se passa à la même époque un événement dont la ville de Bâle a gardé le souvenir, et qui le méritait sans doute fort peu, c'est celui d'un aventurier espagnol, don Juan de Merlo, dont la forfanterie se fit remarquer parmi les officieux chevaliers des nonnes. Ce jeune fou criait par les rues : « Je suis un Espagnol, j'ai parcouru cent pays, j'ai vu les plus grandes cités; mais je n'ai encore trouvé aucun brave qui pût tenir tête à *don Juan de Merlo*! » L'humeur bienveillante des Bâlois s'irrita de la fanfaronnade de l'étranger, et le fils du bourguemestre, Hermann de Ramstein, releva le gant si impudemment jeté. On convint des armes, du jour et du lieu. Sur la place de la cathédrale, vis-à-vis la chapelle dite des *Munchs*, on mesure un espace de soixante pas en carré, on l'entoure de barrières, et nos champions sont lancés, en présence des autorités de la ville, aux acclamations de la multitude. Ils se précipitent l'un contre l'autre, la lance au poing, la hache d'armes suspendue au bras gauche; grâce à l'impénétrable armure de ces temps héroïques, les coups qu'on se portait étaient rarement mortels, et il n'y avait guère de détruit que les armes, et de tués que les chevaux. On sépara les champions au moment où ils allaient s'aborder l'épée à la main, et don Juan de Merlo fut couronné comme vainqueur. C'est ce même Merlo dont il est fait mention dans *Don Quichotte*, mais moins longuement que dans la chronique bâloise, et qui se trouve par là également rangé au nombre des héros de la fable et de l'histoire (2).

Cette place de la cathédrale fut le théâtre d'un tournoi beaucoup plus célèbre, et dont les suites furent malheureusement plus sanglantes. Il fut donné, au carnaval de 1376, par le duc Léopold d'Autriche. La jeune noblesse des environs y accourut, et troubla la fête par l'introduction d'un divertissement qui n'était pas dans le programme; les dames et demoiselles bâloises assistaient au carrousel comme spectatrices, lorsque ces gentilshommes, échauffés par le vin, voulurent les contraindre à se mêler aux danses qui suivaient les joutes. De là, grand tumulte; les pères et les frères de ces autres sabinas courent aux armes, et les seigneurs vont se réfugier à l'hôtel d'Eptingen. Sans l'assistance que les autorités prêtèrent à leur fuite, aucun d'entre eux n'eût échappé. Bien que le sang n'eût pas coulé, le duc d'Autriche, furieux de ce qu'il regardait comme un affront, déclara la guerre aux habitants; mais un accommodement survint, et cette guerre se termina à peu près comme celle des nonnains :

(1) Jean Waldmann et le bourguemestre Meyer de Knonau, pour Zurich.

Thuring Frickard, pour Berne.

Gaspard de Hertenstein, pour Lucerne.

Le landamman Indergassen, pour Uri.

Diétrich Ander Halden, pour Schwitz.

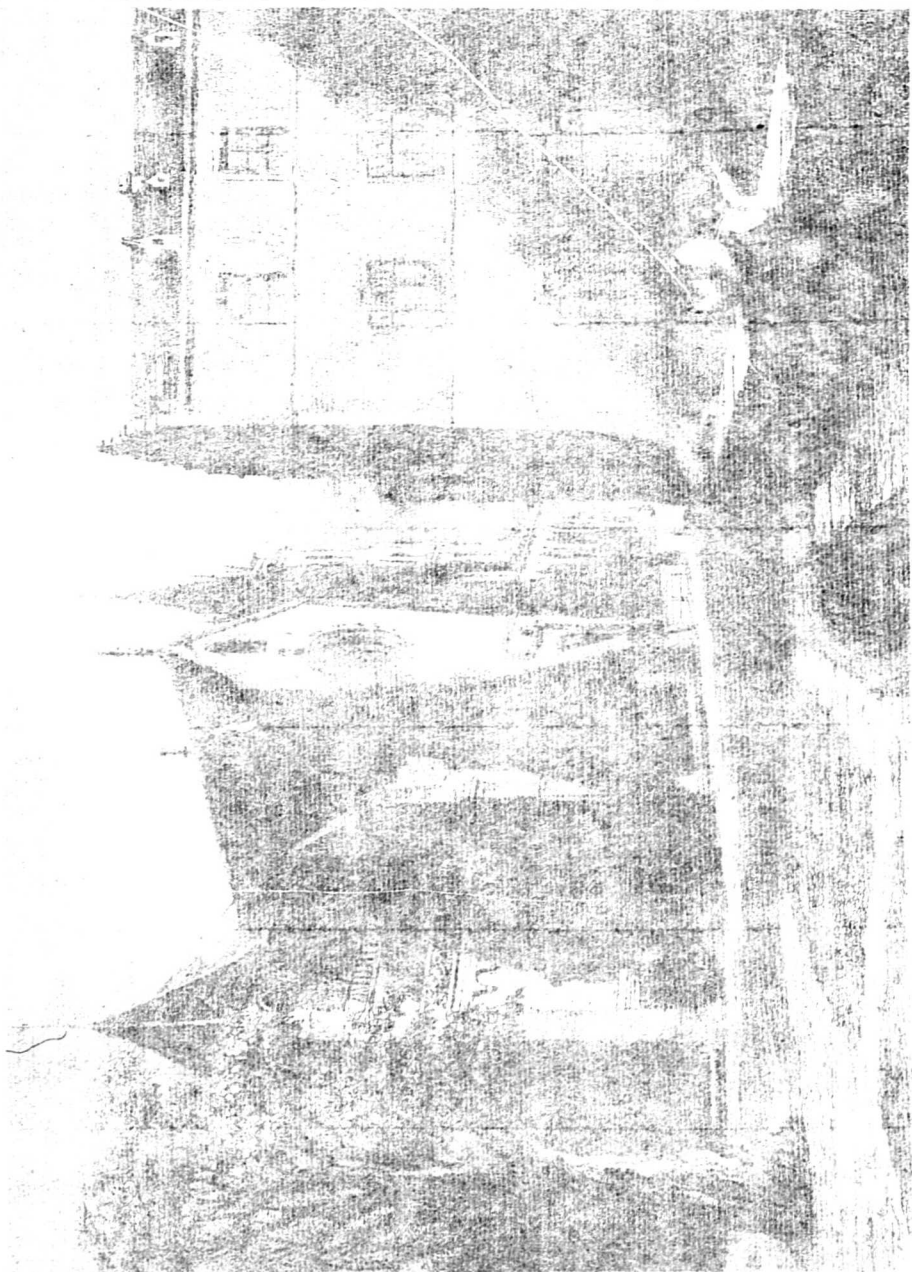
Jean de Flue, pour Unterwald.

Jean Schell, pour Zug.

Diétrich d'Englisberg, pour Fribourg.

Jean de Stall, pour Soleure.

(2) Qui oserait dire que Juan de Merlo, ce vaillant Espagnol, n'était pas *chevalier errant*, qu'il ne se battit pas en Bourgogne contre le seigneur de Charny, et à Bâle avec Henri de Ramstein, etc.? (*Don Quichotte*, liv. IV, chap. xxxv.)



nous a même conservé les noms de ses garants; cette liste est celle des notabilités du pays (1).

Sitôt le traité signé, les nonnains s'avancèrent en triomphe à Bâle, et furent reconduites, jusque dans l'intérieur de leur cloître, par la troupe des chevaliers et barons qui leur faisaient cortège, l'épée au poing. Mais c'est la *guerre des nonnains*, qui faillit embraser une partie de la Suisse, et qui fut terminée par la victoire et les bons offices des futurs vainqueurs de Grandson et de Murten.

Il se passa à la même époque un événement dont la ville de Bâle a gardé le souvenir, et qui mérite sans doute fort peu, à côté d'un aventurier espagnol, don Juan de Merlo, dont la folie valetine se fit remarquer par les folies des joyeux chevaliers des nonnes. Ce jeune fou errait par les rues : « Je suis un Espagnol, j'ai parcouru cent pays, j'ai vu les plus grandes cités; mais je n'ai encore trouvé aucun brave qui pût tenir tête à don Juan de Merlo! » L'humeur bon-vote des Bâlois s'irrita de la saffaronnade de l'étranger, et le fils du bourguemestre, Hermann de Ramstein, releva le gant si impudemment jeté. On convint des armes, du jour et du lieu. Sur la place de la cathédrale, vis-à-vis la chapelle dite des *Munchs*, on mesura un espace de soixante pas en carré, on l'entoura de barrières, et nos champions sont lancés, en présence des autorités de la ville, aux acclamations de la multitude. Ils se précipitent l'un contre l'autre, la lance au poing, la hache d'armes suspendue au bras gauche; grâce à l'impénétrable armure de ces temps héroïques, les coups qu'on se portait étaient rarement mortels, et il n'y avait guère de détruit que les armes, et de tués que les chevaux. On sépara les champions au moment où ils allaient s'aborder l'épée à la main, et don Juan de Merlo fut couronné comme vainqueur. C'est ce même Merlo dont il est fait mention dans *Don Quichotte*, mais moins longuement que dans la chronique bâloise, et qui se trouve par là également rangé au nombre des héros de la fable et de l'histoire (2).

Cette place de la cathédrale fut le théâtre d'un tournoi beaucoup plus célèbre, et dont les suites furent malheureusement plus sanglantes. Il fut donné, au carnaval de 1376, par le duc Léopold d'Autriche. La jeune noblesse des environs y accourut, et tropha la fête par l'introduction d'un divertissement qui n'était pas dans le programme; les dames et demoiselles bâloises assistaient au carrousel comme spectatrices, lorsque ces gentilshommes, échauffés par le vin, voulurent les contraindre à se mêler aux danses qui suivaient les joutes. De là, grand tumulte; les pères et les frères de ces autres sabinas courent aux armes, et les seigneurs vont se réfugier à l'hôtel d'Eptingen. Sans l'assistance que les autorités prêtèrent à leur suite, aucun d'entre eux n'eût échappé. Bien que le sang n'eût pas coulé, le duc d'Autriche, furieux de ce qu'il regardait comme un affront, déclara la guerre aux habitants; mais un accommodement survenant, et cette guerre se termina à peu près comme celle des nonnains :

(1) Jean Waldmann et le baron de Hertenstein, pour Bâle; Jean Zerkow,

Thuring Frickard, pour Bâren.

Gaspard de Hertenstein, pour Zuzgen.

Le landamman Indergassen, pour Olm.

Dietrich Ander Halden, pour Schwitz.

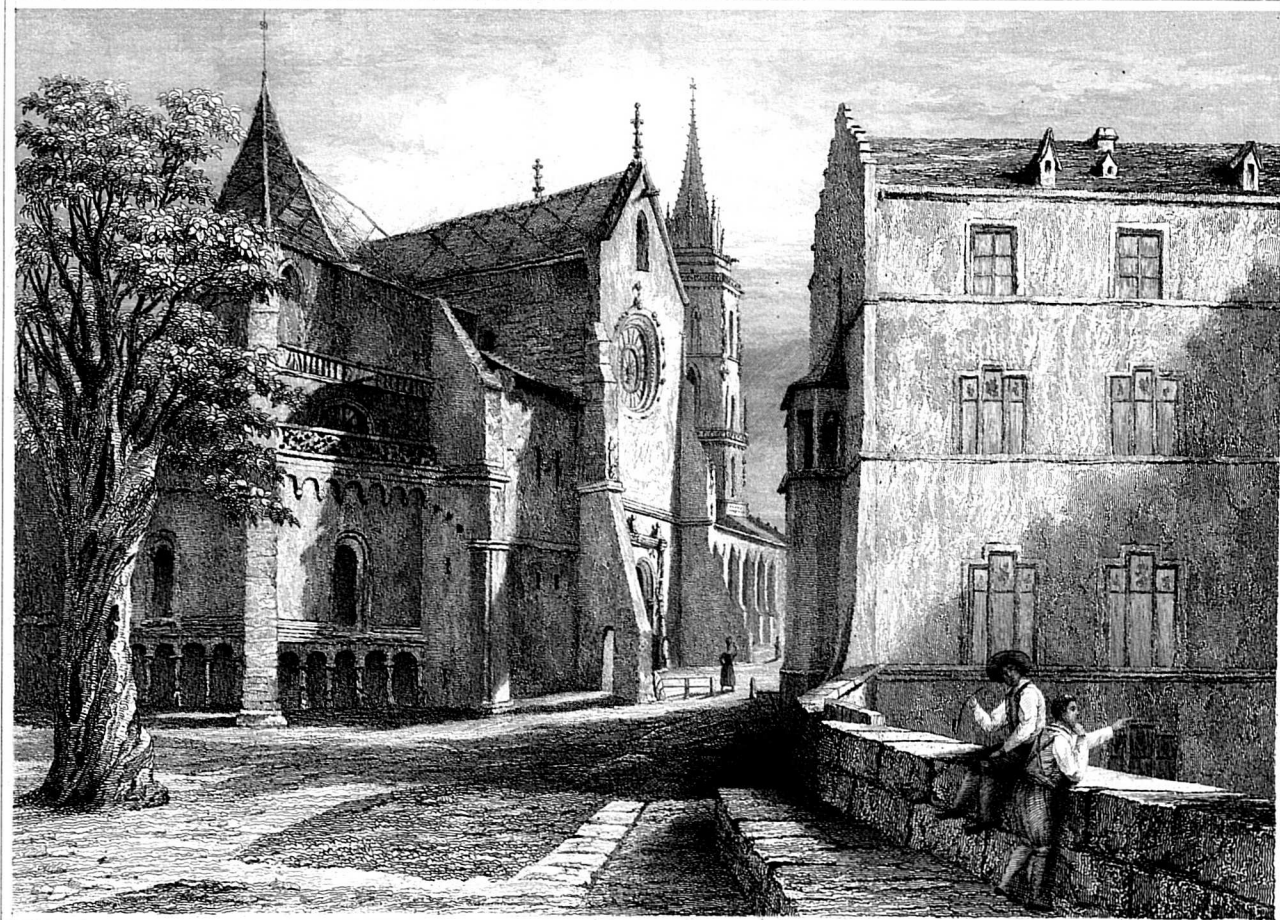
Jean de Eluc, pour Unterwald.

Jean Schelt, pour Zug.

Dietrich d'Englisberg, pour Fribourg.

Jean de Stoll, pour Soleure.

(2) Qui oserait dire que don Juan de Merlo, ce vaillant Espagnol, n'était pas *chevalier errant*, qu'il ne se battit pas en Bourgogne contre le seigneur de Flanary, et à Lille avec Henri de Ramstein, etc.? (*Don Quichotte*, liv. IV, chap. xxxv.)



Girard del.

J. Grebert sc.

CATHÉDRALE ET PLACE DE BÂLE.

(BÂLE)

les battus payèrent encore l'amende. Quelques Bâlois furent décapités, d'autres exilés, *afin*, disent les historiens, *de détourner l'orage*. En présence d'une telle action, il ne faut pas aller chercher bien loin le motif de la haine légitime que les Bâlois portaient à la noblesse.

Les étrangers qui aiment les souvenirs plus pacifiques visiteront avec intérêt la maison d'Erasmus, située sur cette même place; cette maison qu'il appelait *domus ventosa*, c'est-à-dire ouverte à tous les vents, mais qui ne l'est plus aujourd'hui. Il y mourut le 12 juillet 1536. On citerait peu d'exemples d'une vie aussi honorée que celle d'Erasmus, aussi tranquille et douce, si l'on songe aux agitations souvent sanglantes de son temps. On sait qu'Erasmus fut l'un des premiers, sinon même le premier moteur de la réforme. Il attaqua l'Église romaine, en paroles et en écrits; le premier il condamna la vente des indulgences, et s'éleva, avec une force qui ressemble beaucoup à l'ardeur de la conviction; contre l'ignorance et les vices du clergé. Mais, semblable à tous les réformateurs du second ordre, à ceux qui ne sortent jamais de la sphère des belles-lettres, Erasmus s'effraya de la portée même de ses écrits, et quand Luther parut, il se prononça contre lui avec autant d'acharnement qu'il en avait mis à le susciter. Il y a dans sa vie et dans ses œuvres une contradiction très-réelle, qu'on a d'abord quelque peine à expliquer à son honneur; on ne comprend pas comment un homme, si enflammé contre la papauté et sa milice, a pu prêcher, quelques années plus tard, la soumission et l'obéissance aux décrets de l'Église de Rome, qu'il appelle l'*Église universelle*. C'est qu'Erasmus, dont l'esprit était beaucoup plus fin qu'étendu, qui avait toutes les hardiesses possibles, excepté celle d'un homme d'action, fut effrayé de son propre ouvrage. Le cœur lui manqua dans la crise, comme à tant d'autres depuis lui. Qu'on se figure l'Erasmus du XVIII^e siècle, Voltaire, en face la révolution française. Qui pourrait dire que Voltaire n'eût pas été effrayé, et mécontent parce qu'il se serait vu effacé? Car c'est là le côté faible de tous ces grands hommes de plume; leur amour-propre est le plus grand ennemi de la constance de leurs opinions. Il faut dire aussi qu'en général ils aiment le repos (le leur, sinon celui des autres), les jouissances tranquilles, les doux loisirs dont parle Horace. Les contemporains bâlois d'Erasmus allèrent jusqu'à lui reprocher sa vénalité: « *Il a peur de perdre ses pensions*, » disaient-ils; vieil argument que se renvoient les fanatiques de tous les partis, et qui pour être trop souvent vrai ne devrait néanmoins se trouver dans la bouche de personne. Il est plus juste d'attribuer les contradictions d'Erasmus à sa timidité naturelle et à cette inclination décidée qu'il témoigna toujours pour les repos studieux; en somme, tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de s'être mêlé, fatalement pour sa mémoire, de discussions théologiques (la seule politique de son temps) (1). Considérée simplement sous le rapport littéraire, la vie d'Erasmus

(1) Le recueil in-folio des lettres d'Erasmus, imprimé à Londres en 1644, en contient une où sont relatés les motifs qui l'obligèrent à quitter Bâle dans l'année 1529. Cette lettre peut être regardée comme la confirmation authentique de ce que nous venons de dire du célèbre écrivain. Elle est peu connue, et au mérite qu'elle a d'éclaircir beaucoup de points encore obscurs de sa biographie, elle joint celui de faire connaître l'esprit public des Bâlois à cette époque. On en jugera par une courte citation. Cette lettre, adressée au sénateur Pirckheimer, de Nuremberg, est datée de Fribourg en Brisgau, où Erasmus s'était réfugié après sa sortie de Bâle.

« Depuis quinze ans j'entretenais des relations avec Bâle; depuis dix ans j'avais trouvé dans ses murailles une retraite tranquille, et dans Froben un ami sincère; sa mort même n'a point affaibli mon affection pour ses enfants. Ayant donc adopté cette ville pour patrie, elle avait trouvé en moi un citoyen qui ne lui fut jamais à charge et qui ne donna jamais aucun sujet de plainte. Avant l'établissement de la réforme, je jouissais de la faveur du clergé, des magistrats et du peuple; mais quand il fut connu qu'on n'obtiendrait jamais plus de moi une part quelconque à cette révolution religieuse; quelques malintentionnés de la dernière classe m'attaquèrent par des libelles et des caricatures. Tout ce qu'ils retirèrent de leurs mauvais procédés, ce fut un éloignement plus prononcé pour les maximes de leur parti. Mais, sentant que ma position devenait de plus en plus critique, et que mes ennemis ne

est une des plus belles et des plus dignes d'envie. Il contribua beaucoup à débarrasser le langage usuel des savants de ce jargon scholastique dont il était infecté; en épurant la langue, il en fit un véritable instrument de civilisation tout façonné pour des conquêtes nouvelles. C'est le plus beau service qu'un esprit élevé puisse ambitionner de rendre à ses semblables, et la gloire la plus pure qu'il soit possible de se donner ici-bas.

Des souvenirs historiques se rattachent à d'autres maisons de la ville. Nous citerons la maison de M. Burckard, au faubourg Neuf : c'est là que fut conclue la paix de 1795, entre la France, l'Espagne et la Prusse; celle de M. Rieber, située près de la porte Saint-Jean, où se fit, la même année, l'échange de Marie-Thérèse-Charlotte de France (aujourd'hui S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême), contre les députés et ministres français, prisonniers en Autriche; enfin, *le Seiderhoff*, habité en 1814 par l'empereur Alexandre, et quatre siècles auparavant par l'empereur Rodolphe I^{er}.

Bâle est sans contredit la ville la plus grande de toute la Suisse, et l'une des plus peuplées. On y compte environ dix-huit mille habitants. William Coxe écrivait, il y a quatre-vingts ans, que la ville contiendrait aisément cent mille âmes. On pourrait en dire autant de toutes les cités, pour peu qu'on transformât leurs jardins en habitations. Pareille population serait présentement fort à l'étroit dans Bâle, où l'on ne compte guère que deux mille maisons.

Il est temps de terminer les renseignements particuliers à la ville et de parler des autres parties de son territoire.

tarderaient pas à me rendre odieux à mes protecteurs en répandant le bruit que ma réserve était une censure indirecte de tout ce qui se passait dans la ville, je songeai à la quitter. L'idée de laisser imparfaits la plupart de mes ouvrages, et la crainte des dangers qui me menaçaient, si je m'éloignais brusquement, me firent hésiter dans l'accomplissement de ma résolution; le triomphe du parti qui m'était hostile m'y décida enfin. Voyant les églises dépouillées de leurs ornements et le déchaînement d'une populace effrénée, je délibérai si je sortirais publiquement de Bâle où si je m'évaderais furtivement. Je m'arrêtai, non sans hésitation, au parti le plus honorable. J'avais expédié en secret mon argent et mes bijoux, mais j'emplis ouvertement deux voitures de mes livres et de mes manuscrits, qui sortirent des murs sans encombre. Je me disposais à partir moi-même le lendemain quand on vint m'avertir que les ecclésiastiques étaient fort animés contre moi pour deux raisons : l'une, qu'allant à la maison de Froben, et ayant rencontré quelques-uns d'entre eux, j'avais pris à droite en me couvrant la bouche du pan de mon manteau pour leur témoigner, par ce geste, toute mon aversion, lorsqu'en vérité c'était uniquement pour me préserver de l'air, qui me cause de violentes douleurs de dents. L'autre motif de leur colère c'était que, dans mon colloque intitulé *le Cyclope*, je parlais d'un individu à long nez qui portait un masque de brebis et un cœur de renard, badinage assez innocent qui tombait sur un de mes plagiaires pourvu d'un nez de grande dimension, et qui se coiffait d'un bonnet de laine. J'ignorais absolument qu'*Æcolampade* se coiffât de la même manière, et l'on prétendait que j'avais fait sa caricature. J'écrivis sur-le-champ à *Æcolampade* pour me justifier. Je lui demandai une entrevue qu'il m'accorda. Notre entretien fut long, mais sans aucune aigreur ni dispute; bref, il m'affirma qu'il ne s'était pas senti offensé. « Je sais, me dit-il, que vous nous quittez, mais ce n'est pas pour ne plus revenir. » Je lui répondis que j'allais directement à Fribourg, comptant y passer quelques mois, et aller ensuite où Dieu m'appellerait. Puis nous nous séparâmes en nous tendant mutuellement la main. Informé de ma détermination, le grand-tribun (Jacob Meyer), homme prudent, bien que le coryphée des novateurs, interrogea un mien ami sur le motif de mon départ : « L'aurait-on offensé ? » demanda-t-il. « Je ne le crois pas, répondit mon ami, mais Érasme ne veut pas, par un plus long séjour, indisposer contre lui les théologiens. » Je louai une barque pour gagner Neurenbourg, mais on tenta, sous différents prétextes, de mettre obstacle à mon voyage, sans cependant s'y opposer ouvertement. Le patron de la barque, ainsi que mes amis, trouvaient bon que l'embarquement se fît non du port attenant au pont du Rhin, mais d'un autre port moins fréquenté, près de la chapelle Saint-Antoine. Le patron, mandé devant le sénat, reçut la défense de partir d'un autre lieu que du pont. Il obéit, et je partis sous les yeux d'un grand nombre de spectateurs, au milieu d'un morne silence. »

Érasme ne tint pas rancune à sa ville de prédilection; il quitta Fribourg après un séjour de six ans, et l'on sait qu'il s'en revint mourir tranquillement dans sa maison de Bâle.

CHAPITRE II.

Physionomie de la campagne, des bourgs, villages, etc., du canton de Bâle.

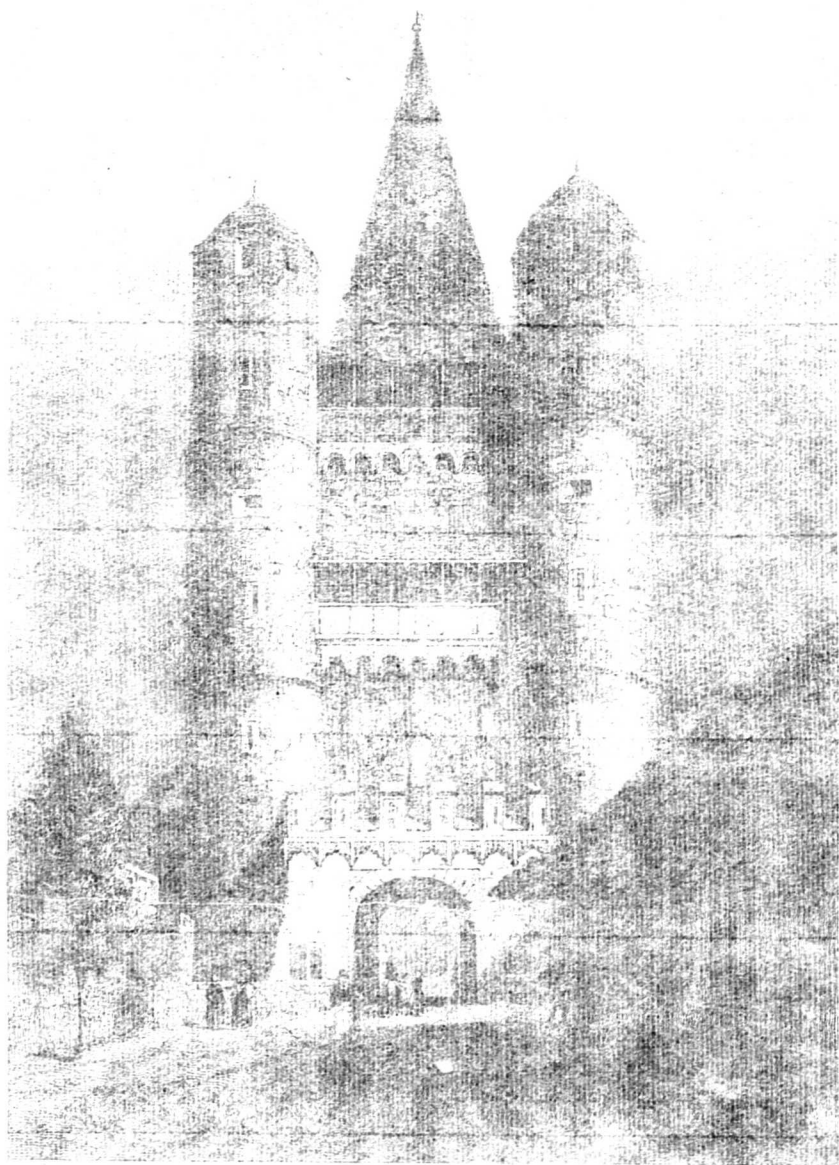
Quelques jours suffisent pour visiter les bourgs, villages, hauteurs, vallons et points de vue les plus remarquables du canton de Bâle. Néanmoins, peu de voyageurs consentent à s'y arrêter, impatients qu'ils sont d'aller chercher la Suisse au bord de ses lacs et au pied de ses glaciers. Il est vrai de dire qu'on ne voit aux environs de Bâle ni glaciers, ni lacs; mais, ces merveilles exceptées, toutes les beautés du sol helvétique se retrouvent en petit sur le territoire bâlois. On a dit avec raison qu'il constituait une Suisse en raccourci.

Nous conduirons d'abord le lecteur à Saint-Jacques, les Thermopyles du pays. C'est un monticule qui domine la Byrse à une demi-lieue de la capitale; en fait d'habitations, on n'y voit qu'une infirmerie avec sa chapelle. A quelque distance, on traverse la Byrse et son canal, et le paysage prend subitement un autre aspect. Tout à l'heure vous marchiez dans des sentiers étroits et solitaires, bordés de vignes, maintenant les routes s'élargissent, la campagne se pare et s'anime, tout s'empreint de mouvement et d'activité. L'aspect des bords de la Byrse rappelle celui qu'offrent les campagnes de Boudry et de Brot, au canton de Neuchâtel, sauf la différence des occupations et des métiers. La forge lève au-dessus des arbres sa langue de feu; on entend le bruit retentissant des moulins à eau; il y a des filatures, des papeteries, des usines, etc.; c'est une véritable Arcadie industrielle, car les travaux de la campagne ne sont point exclus du tableau qu'ils embellissent au contraire, et qu'ils relèvent par le contraste. Les chants des pâtres et le son de la clochette des génisses se mêlent aux sifflements de la scie et au bruit de la roue. C'est bien là le spectacle qu'offrait la Grèce antique; d'un côté le labeur industriel agissant sur la nature morte et lui faisant subir toutes les transformations de la main-d'œuvre; de l'autre côté, le travail de la vie agricole et pastorale, s'attachant aux flancs de la nature vivante, soumis à ses lois, ne contrariant aucune de ses variations, satisfait de seconder son activité, sans jamais métamorphoser ses éléments. Dans l'espace d'une lieue, la Byrse, torrent et rivière à la fois, donne à tout ici le mouvement et la vie. Sur toute la direction de ses bords, les habitations réparties, soit isolément, soit par groupes de plusieurs maisons, vous apparaissent avec une irrégularité pleine d'imprévu et de pittoresque. Des fabriques entourent et pressent le large filet d'eau, s'en emparent et en quelque sorte *battent monnaie* avec lui. Il n'y a pas long-temps encore que les eaux de cette rivière minaient et emportaient annuellement bien des toises de terrain; pour prévenir ces envahissements, on lui a creusé un nouveau lit sur un prolongement de huit mille pieds en ligne directe; nous recommandons aux amateurs des sciences naturelles une promenade sur les bords de la Byrse, à travers la charmante colline *Brügligen*, et le hameau si vivant de la *Neuwelt*. Au milieu de la forêt de *Hardt*, on s'arrête à la *Maison-Rouge*, tout à la fois auberge, métairie, et fabrique de sucre de betteraves; de la grande route qui passe à côté, on découvre le cours du Rhin jusqu'au-delà d'Augst. Il faut se détourner du grand chemin pour visiter les ruines que contient ce village, autrefois l'*Augusta Rauracorum* des Romains. Ces ruines ne consistent plus qu'en un petit nombre de colonnes de marbre ou plutôt de fûts encore debout et en quelques restes d'aqueduc; on y distingue aussi une espèce d'enceinte de murailles. S'il faut en croire les antiquaires, là s'élevait, sous les empereurs, un cirque assez vaste pour contenir quinze mille

spectateurs (1). Quel que soit l'intérêt qui s'attache aux souvenirs de la puissance romaine, il disparaît ici devant l'intérêt champêtre; partout des bois, des jardins, des prairies. Un peu plus loin, près du ruisseau des Violettes, on touche la frontière d'Argovie. Sur une hauteur voisine, on aperçoit des ruines plus récentes, celles du château de Farnsbourg, que les paysans brûlèrent en 1798. Ce château est situé à l'angle oriental de la petite chaîne de montagnes qui sépare le grand bassin de l'Ergelz du petit.

La vallée de l'Ergelz (Ergelzthal), que l'on atteint à Rothenflüh, a cinq lieues de longueur; elle est terminée par le Schafmath et débouche vers Liestall, du côté du Rhin. C'est l'une des plus peuplées et par conséquent des mieux cultivées de la contrée. La physionomie de cette vallée est absolument celle des vallées de la Suisse intérieure. On y pénètre par un sentier abordable seulement aux piétons, et qui va se prolongeant jusqu'à Aarau. Elle est dominée par d'assez hautes montagnes, à droite le Burg-Fluh, à gauche le Geiss-Fluh, et au nord le Lotschberg. On dirait que pour conserver intactes la pureté et la douceur de leurs mœurs, ces simples peuplades cherchent à s'isoler du reste des hommes. Dans le petit vallon voisin de Tecknau, les voyageurs vont visiter une fort belle chute d'eau. Gelterkinden, l'un des plus grands et des plus riches villages du canton, est situé presque à l'extrémité de la vallée; grâce à l'auberge qui s'y trouve, le voyageur peut se reposer des fatigues de cette journée. Les auberges du territoire bâlois n'ont rien qui ressemble aux fastueux hôtels du pays de Vaud ou de Genève, car elles sont plutôt destinées aux marchands qui traversent le canton, que préparées pour recevoir d'élégants touristes. Le reproche d'avidité que des étrangers font souvent aux hôteliers de la Suisse, n'est juste que lorsqu'ils s'adresse à ceux qui tiennent auberge sur les routes principales qui conduisent en Italie. Presque partout ailleurs la spéculation, fort légitime du reste, garde tous les dehors d'une hospitalité officieuse. Ce que Mabillon écrivait à ce sujet il y a plus d'un siècle est encore vrai aujourd'hui pour beaucoup d'endroits. Quand on se dispose à partir, dit-il, l'hôte apporte le tableau de votre dépense écrit avec de la craie, et après avoir compté à demi-voix, il vous indique la somme, à propos de laquelle la moindre contestation serait regardée comme une injure, tant est grande la bonne foi et l'équité de cette nation. Heureusement pour nos contemporains, le tableau que Mabillon a tracé du singulier confortable qu'offraient alors les auberges suisses ne serait plus fidèle aujourd'hui. « En entrant dans la salle à manger, a-t-il dit, je trouvai une telle quantité de mouches, que tout le temps que j'y demeurai, je fus obligé de m'armer d'un petit balai pour me défendre contre leurs importunités. J'étais suffoqué par l'odeur d'un tabac nauséabond. Le service se fait mal, car on vous donne le plus souvent ce que vous ne voulez pas; le pain est fait avec du levain de bière, les viandes sont imprégnées de poivre, le vin est amer. Quant à la forme des lits, elle me parut des plus incommodes, car ces lits sont plus courts que le corps, et tellement surchargés d'oreillers, qu'on y semble être moins couché qu'assis. La matière n'en vaut pas mieux que la forme, parce que, même au cœur de l'été, au lieu d'une légère couverture, vous êtes étouffé sous une pesante couette de plume. Du reste, tout y est propre et net. » Aujourd'hui vous trouverez, même dans les auberges de l'apparence la plus chétive, du pain, non

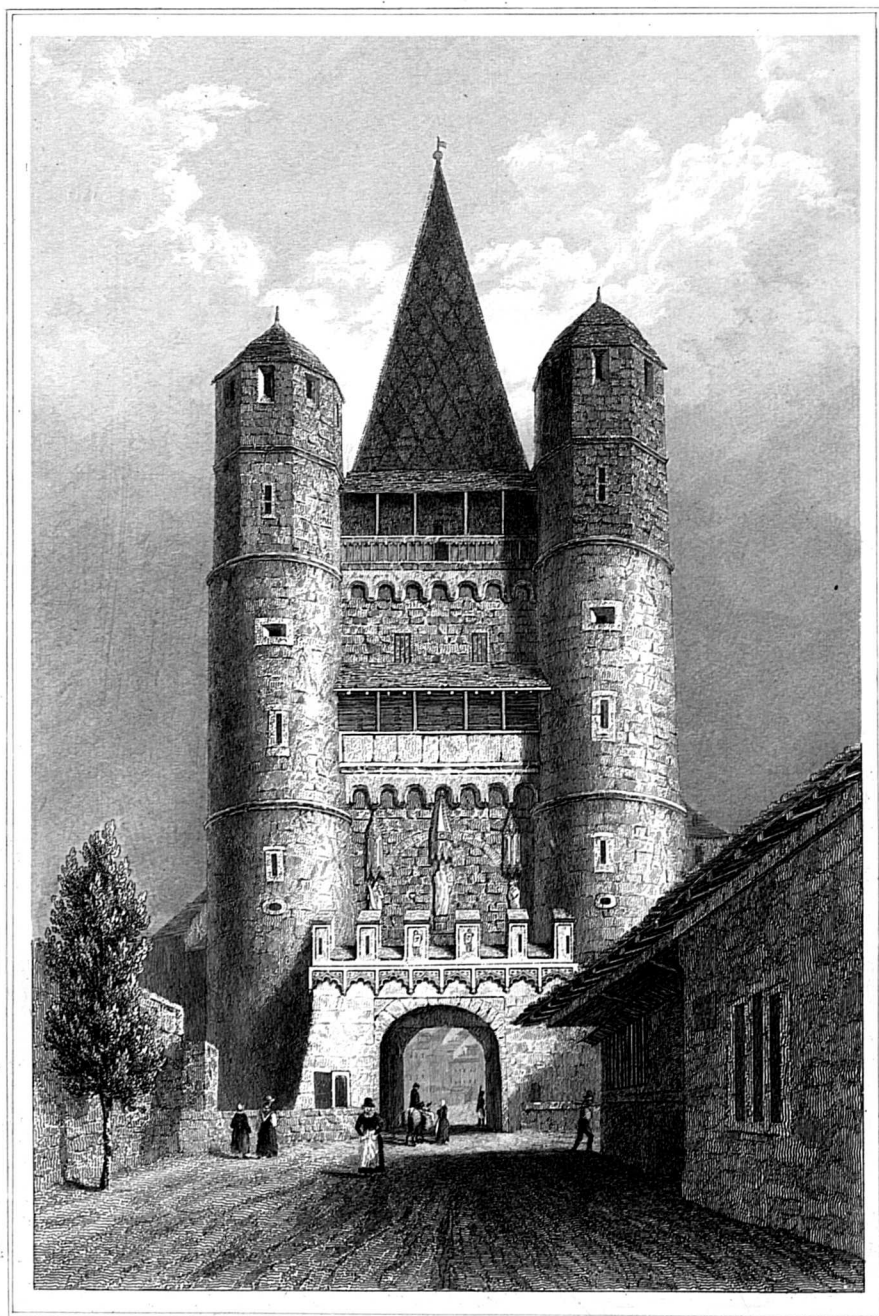
(1) En 1804, une souscription ouverte dans le canton de Bâle, et qui produisit environ 900 liv. de Suisse, fut employée à faire des fouilles à Augst. Ces fouilles, sans être aussi riches qu'on l'espérait, produisirent cependant quelques découvertes précieuses, et notamment un buste de femme en bronze, une douzaine de médailles, des stylets et poinçons de tablettes, des fragments de poterie et de vases ornés de figures en relief, plusieurs ustensiles de cuisine, des débris d'armes romaines, et enfin la découverte d'un bain, l'un des plus grands que les Romains aient construits en-deçà des Alpes.



spectateurs (1). Quel que soit l'intérêt qui s'attache aux souvenirs de la puissance romaine, il disparaît ici devant l'intérêt champêtre; partout des bois, des jardins, des prairies. Un peu plus loin, près du ruisseau des Violentins, on touche la frontière d'Argovie. Sur une hauteur voisine, on aperçoit des ruines, plus résignées, celles du château de Harnsbουργ, que les paysans brûlèrent en 1798. Ce château est situé à l'angle où se termine la petite chaîne de montagnes qui sépare le grand bassin de l'Ergolz du petit.

La vallée de l'Ergolz (Ergoldthal) qui s'étend sur une longueur de cinq lieues; elle est terminée par le Salafin, une des sources du grand Rhin. C'est l'une des plus peuplées et par conséquent des plus riches de la Suisse. L'économie de cette vallée est absolument celle des vallées de la Suisse romande; elle est parcourue par un sentier abordable seulement aux piétons, et qui ne se prolongeant jusqu'à la mer, est dominée par d'assez hautes montagnes, à droite le Burg-Flüh, à gauche le Gersgraben, au nord le Lentschberg. On dirait que pour conserver intactes la pureté et la douceur de leurs mœurs, ces simples peuplades cherchent à s'isoler du reste des hommes. Dans le petit vallon voisin de Teckmau, les voyageurs vont visiter une fort belle chute d'eau. Celtenkinden, l'un des plus grands et des plus riches villages du canton, est situé presque à l'extrémité de la vallée; grâce à l'auberge qui s'y trouve, le voyageur peut se reposer des fatigues de cette journée. Les auberges du territoire bâlois n'ont rien qui ressemble aux fastueux hôtels du pays de Vaud ou de Genève, car elles sont plutôt destinées aux marchands qui traversent le canton, que préparées pour recevoir d'élégants touristes. Le reproche d'avidité que des étrangers font souvent aux hôteliers de la Suisse, n'est juste que lorsqu'ils s'adresse à ceux qui tiennent auberge sur les routes principales qui conduisent en Italie. Presque partout ailleurs la spéculation, fort légitime du reste, garde tous les dehors d'une hospitalité officieuse. Ce que Mabillon écrivait à ce sujet il y a plus d'un siècle est encore vrai aujourd'hui pour beaucoup d'endroits. Quand on se dispose à partir, dit-il, l'hôte apporte le tableau de votre dépense écrit avec de la craie, et après avoir compté à demi-voix, il vous indique la somme, à propos de laquelle la moindre contestation serait regardée comme une injure, tant est grande la bonne foi et l'équité de cette nation. Heureusement pour nos contemporains, le tableau que Mabillon a tracé du singulier confortable qu'offraient alors les auberges subsiste le même plus fidèle aujourd'hui. « En entrant dans la salle à manger, a-t-il dit, je trouvais une table couverte de mouches, que tout le temps que j'y demorais, je fus obligé de m'armer d'un petit bâton pour me défendre contre leurs importunités. L'état suffoqué par l'odeur d'un fiasco nauséabond. Le service se fait mal, car on vous donne le plus souvent ce que vous ne voulez pas; le pain est fait avec du levain de bière, les viandes sont imprégnées de poivre, le vin est amer. Quant à la forme des lits, elle me parut des plus incommodes, car ces lits sont plus courts que le corps, et tellement surchargés d'oreillers, qu'on y semble être moins couché qu'assis. La manière n'en vaut pas mieux que la forme, parce que, même au cœur de l'été, au-dessous d'une légère couverture, vous êtes étouffé sous une pesante couche de plumes. Du reste, tout y est propre et net. » Aujourd'hui vous trouverez, même dans les auberges de l'apparence la plus chétive, du pain, non

(1) En 1807, une souscription eut lieu dans le canton de Bâle, qui produisit environ 800 liv. de Suisse, fut employée à faire des fondles à Augst. Les fondles, sans être aussi belles qu'on l'espérait, produisirent cependant quelques découvertes précieuses, et notamment un fond de fiole en bronze, une douzaine de médailles, des stylets et poignons de fantaisie, des fragments de poterie et de vases, des figures en relief, plusieurs ustensiles de cuisine, des débris d'armes romaines, et enfin le débris d'un coin, l'un des plus grands que les Romains aient construits en deçà des Alpes.



Roca sc.

PORTE ST. PAUL, A. BÂLE

(BÂLE)

Alpes Pittoresques

plus fait avec du levain de bière, mais du plus pur froment, des viandes saines, du bon vin et d'excellents lits. Si vous êtes rançonné, c'est rarement par les aubergistes, mais plutôt par la tourbe des conducteurs, gens âpres à la curée et fort habiles à tirer parti de l'inexpérience du voyageur. Le mélange des monnaies et la difficulté que l'on a d'établir rapidement leur *pair* sont un aliment à l'improbité de ces hommes qui appartiennent beaucoup moins à la nation suisse qu'à la grande famille des chevaliers d'industrie. Plus vous avancez dans le pays, après avoir dépassé Bâle, plus la monnaie des différentes principautés allemandes se mêle aux batz et aux livres suisses; une pièce de 5 francs vaut 34 batz, et le conducteur ou voiturier qui échange votre pièce manque rarement de s'attribuer une assez grosse commission (1).

En quittant Gelterkinden, on s'enfonce dans une autre vallée transversale. Nouveau contraste, car on ne voit là que des collines basses surchargées de petits bosquets. Son aspect, qui n'est pas sans charme, est dépourvu cependant de cette animation qui manque si rarement aux sites de la contrée, je veux dire qu'on n'y aperçoit presque pas d'habitations. C'est une exception à cette règle générale si bien posée par Rousseau, qui dit dans sa lettre à M. de Luxembourg que la Suisse entière peut être regardée comme une grande ville divisée en vingt-deux quartiers, dont les uns sont sur les vallées, d'autres sur les coteaux, d'autres enfin sur les montagnes, où les habitations sont beaucoup moins réunies en villes et villages qu'éparses et dispersées çà et là sur le terrain; en sorte qu'il y a des maisons et des hommes partout. Qui s'imaginerait en effet parcourir des solitudes, quand on trouve des clochers parmi les sapins, des troupeaux sur des rochers, des manufactures sous des précipices et des ateliers sur des torrents! Le grand écrivain genevois altère beaucoup la justesse de ses appréciations et s'éloigne de la vérité, lorsqu'il peint les paysans suisses, les Bâlois comme ceux des autres cantons, fort entichés des modes françaises et mariant de la façon la plus comique les usages des villes avec les habitudes de la campagne. Rousseau n'a jamais vu la Suisse qu'à Neuchâtel, à Genève ou au pays de Vaud: ce n'était pas le moyen de la bien voir et de la bien peindre. Ne dit-il pas quelque part qu'il a retrouvé auprès des glaciers des paysans affublés de tous les pompons du Palais-Royal, et revenant de couper leurs foins, en petite veste à falbalas de dentelle. On pourrait affirmer qu'aujourd'hui encore, et à plus forte raison il y a quatre-vingts ans, les neuf dixièmes des paysans suisses n'ont jamais su ce que c'étaient que pompons et s'il existe un Palais-Royal de Paris; ce n'est certainement pas en parcourant ces florissants villages, qui s'étendent depuis Bâle jusqu'aux Grisons, que vous trouverez des exemples de cette délicatesse grossière et de ce luxe rude dont parle l'humoriste grand homme. Il n'est pas vrai que ces braves gens *ont des entremets* et qu'ils *mangent du pain noir*, qu'ils *servent des vins étrangers* et qu'ils *boivent de la piquette*, et que *des ragoufts fins accompagnent leur lard rance et leurs choux*. Il eût été plus exact et plus juste de dire qu'ils savent s'imposer certaines privations pour exercer plus noblement l'hospitalité; que sans affecter les apparences d'un luxe impossible de leur part, et qui dans tous les cas serait un énorme ridicule, ils ne font pas parade de misère, sorte d'affectation qui humilie toujours, même les plus orgueilleux.

Si nous pensions comme bien des gens, qui prennent l'entassement des mots pour l'éloquence descriptive et qui croient que la couleur locale dépend uniquement de l'exactitude de

(1) Comme renseignement général, nous dirons que 1 franc équivaut à peu près à 7 batz; le florin comprend 15 batz; le batz vaut 4 kreutzers ou 6 blutsches.

la topographie, nous aurions de quoi déployer ici bien des richesses de vocabulaire ; car chacune des mille hauteurs, collines, sentiers, hameaux ou maisons, a sa désignation, mais outre que des appellations allemandes sonnent mal à des oreilles françaises, il n'y aurait que sécheresse dans le tableau, de même qu'il n'y a qu'aridité dans le travail. Laissons donc de côté l'itinéraire détaillé qui nous conduirait au village d'Eptingen, nous nous contenterons de signaler en passant les bains de Ramsen et les restes du château de Hombourg, dont la vue ferait croire à une ruine du moyen-âge, tandis que sa destruction date seulement de la révolution. Le village d'Eptingen est le premier endroit, depuis Bâle, qui, par sa situation au fond d'un ravin dominé par de hautes montagnes, donne une idée véritable des sauvages horreurs qui attendent le voyageur au cœur de la Suisse. Il faut se hâter de sortir de ce gouffre pour visiter *Sissach*, le plus gros bourg du canton, puisque *Liestall* en est la seconde ville. Les bourgeois de Bâle achetèrent Sissach en 1465 ; ce bourg est, grâce à son industrie et à son commerce, assez riche pour entretenir une école d'instituteurs de campagne, établissement organisé sur les plans et d'après la méthode de Pestalozzi. Les amateurs d'antiquités découvriront non loin de là, près des bains de Bubendorff, les traces d'un ancien aqueduc romain qui, selon toute apparence, amenait à Augst les eaux de la belle source de Lausen. Une lieue sépare Sissach de Liestall, petite ville industrielle et que les derniers événements ont tristement illustrée. La séparation de la ville et de la campagne, qui semble définitive aujourd'hui, semble vouer Liestall à l'honneur de devenir chef-lieu. Pour cela, il faudra beaucoup de temps, de travail, de bonne conduite et de bonheur, car la population de Liestall est numériquement faible, et si elle est laborieuse et intelligente, elle est loin encore de réunir les conditions de sécurité, de richesse et de lumières qui constituent une capitale. Il est impossible de songer aux événements dont Liestall a été récemment le théâtre, sans appréhender, pour certains cantons du pays, les résultats d'un esprit de localité trop exclusif. Les Suisses semblent devoir comprendre difficilement que ce système, qui fit la force de beaucoup d'états dans l'antiquité et qui leur fut si utile à eux-mêmes, il y a plusieurs siècles, n'aurait aujourd'hui que des suites désastreuses en présence de l'envahissement industriel. A une époque où la nécessité d'une défense et d'une protection communes liait les cantons les uns aux autres et les confondait ainsi comme dans une même famille, l'esprit de localité pouvait se déployer sans grand inconvénient, parce que *l'en-cas* d'une guerre extérieure suffisait pour régler son essor. Mais quand une guerre purement nationale est devenue impossible, lorsque l'existence de la Suisse a son poids réel dans la balance européenne, et que son indépendance importe non moins à la sécurité d'états voisins qu'à la sienne propre, il est évident que l'esprit local, l'attachement des citoyens, non pas seulement à leur canton, mais à telle partie de leur canton, à telle petite ville, peut entraîner de fâcheuses conséquences. S'il est vrai, comme l'histoire le prouve suffisamment, que les états sont destinés à périr par l'exagération même du principe fondamental de leur gouvernement, il faut que les Suisses tempèrent l'abus de la grande et belle qualité qui les distingue, celle d'aimer par dessus tout le toit natal et la famille.

Les particularités de la route de Liestall à l'Ober-Hauenstein méritent d'être signalées. On distingue par les noms d'Ober-Hauenstein et de Unter-Hauenstein (Hauenstein supérieur et inférieur) deux montagnes du canton qui fait partie de la chaîne du Jura ; les grandes routes qui de Bâle conduisent dans les cantons de Soleure et d'Argovie passent sur ces hauteurs. En sortant de Liestall, s'étend à droite une vallée étroite et longue (Regolzwil) ; de là jusqu'au Schelmenhoch, la route est pleine d'enchantements : c'est un assemblage de

rochers, de cascades, de collines, de bouquets d'arbres, qui réunit aux beautés d'une nature sauvage des ornements qu'on dirait disposés par la main des hommes ; le *Wasserfull*, vaste amas de grottes, s'élève au fond et envoie à la vallée les eaux de ses neuf sources. *Langenbruck* est aussi compris dans l'Ober-Hauenstein ; ce village peu éloigné de Bâle est déjà élevé de près de deux mille pieds au-dessus. Le sol général de la contrée s'élève ainsi plus ou moins sensiblement jusqu'aux confins du Valais et des Grisons ; passé ces limites, il s'abaisse brusquement vers l'Italie ; voilà pourquoi nos Alpes, contemplées de leur versant méridional, semblent plus imposantes que de l'autre côté. Le *Wannenfluh*, qui forme la sommité la plus élevée du Hauenstein, s'élève de mille quatre-vingts pieds au-dessus de Langenbruck, et de quatre mille pieds au-dessus de la mer. Dans le petit vallon voisin (le Schonthal), on voit un vieux bâtiment, jadis couvent de religieuses, fondé au XII^e siècle par les comtes de Frohbourg : c'est aujourd'hui l'infirmerie où l'hôpital de Bâle envoie ses convalescents. De Liestall à Wallenburg, autre petite ville du canton, le chemin n'offre rien de remarquable, si ce n'est qu'on voit la *Frenke* (torrent) se frayer un chemin à travers les parois des rochers. En revenant vers Bâle, et avant d'y rentrer une dernière fois, nous citerons comme lieux dignes d'être visités, Arlesheim, chef-lieu du district de Birseck, Riehen, village qui touche aux frontières du grand-duché de Bade, et enfin le petit Huningue, situé vis-à-vis les ruines de la forteresse française.

La population totale du canton était, d'après le recensement de 1826, de quarante-neuf mille neuf cent trente-cinq habitants ; le nombre des familles, de dix mille neuf cent quatre-vingt-onze ; celui des habitations, de sept mille neuf cent quarante. Le dernier recensement permet d'évaluer cette population à cinquante-six mille âmes. Cette population ne peut que s'accroître, surtout dans la capitale qui pourrait contenir deux fois plus d'habitants qu'elle n'en a (1). Selon l'introduction placée en tête de cet ouvrage, Bâle fournissait à la confédération un contingent de neuf cent dix-huit hommes, et un subside de 20,450 fr., mais ce double chiffre, exact pour ces dernières années, est mobile : il a subi et subira encore des modifications.

Quoique le canton soit redevable de ses richesses à ses fabriques et à ses manufactures, plutôt qu'à l'excellence de ses produits agricoles, l'agriculture n'y est pas moins florissante. Dans les années ordinaires, les habitants n'ont pas besoin de demander du blé à l'étranger ; les récoltes suffisent à leur consommation. La culture des jardins s'est beaucoup perfectionnée dans ces derniers temps, ce qui s'explique naturellement par l'aisance des Bâlois qui leur permet de faire toutes les dépenses nécessaires à la bonne culture ; on sait qu'il est fort peu

(1) Voici un état de la population dressé en 1774. Nous le citons comme terme de comparaison :

Ville de Bâle.....	15,000 habitants.
District de Liestall.....	3,264
District de Waldenbourg.....	6,317
District de Farnsbourg.....	8,166
District de Hombourg.....	1,295
District de Münchenstein.....	2,857
District de Riehen.....	1,281
District du petit Huningue.....	405

38,585 habitants.

On comptait alors dans la ville de Bâle cent soixante-huit ménages et sept cent dix habitants pour cent maisons. La proportion des hommes aux femmes était de un à un et un cinquième. Les bourgeois et les gens de leur dépendance ne formaient guère que la moitié de la population de la ville.

de riches habitants qui ne possèdent des terres et des maisons de campagne; néanmoins, cet état de l'agriculture serait plus satisfaisant encore si les travaux des fabriques n'employaient pas presque tous les bras du pays, ce qui oblige les campagnes à demander des laboureurs aux contrées voisines; beaucoup de ces laboureurs viennent de la Souabe ou du canton de Berne. Les exportations consistent en rubans et étoffes de soie, tabac, fruits secs, fromages et bêtes à cornes; le canton tire principalement de l'étranger le sucre, le café, le sel et beaucoup d'articles de luxe et de toilette. Les poids de Bâle sont les mêmes que ceux de la France; ses monnaies, quant à leur valeur nominale, ne diffèrent pas de celles des cantons voisins, de Berne, Zurich, Fribourg et Argovie. Comme dans les autres parties du pays, de grandes améliorations ont été faites ici sous le rapport de l'uniformité des poids et des mesures. Les fabriques les plus considérables et les plus productives sont celles de papier, d'étoffes de soie et de coton, de cuir, de chandelles et d'ustensiles en fer (1). Nous demandons pardon pour ces détails dont rien ne compense l'aridité, si ce n'est notre désir de ne rien négliger de ce qui peut donner une idée plus exacte et plus complète de notre pays (2).

Ce que nous avons dit plus haut des mœurs et des usages des habitants de Bâle et des autres parties du canton suffira, croyons-nous, pour donner une idée générale de la physionomie de cette population. Sous le rapport de la physiologie des races, les Bâlois se rapprochent beaucoup de leurs voisins de la Souabe et de la Haute-Alsace, race grave, énergique et forte. Les Bâloises ont été de tout temps en grande renommée de grâces et de beauté: une population laborieuse est toujours riche, et le luxe accompagne la richesse. Daniel-l'Ermite écrivait, il y a plus de deux siècles: « Les plus magnifiques des dames suisses sont les Bâloises, et elles savent trop bien à quel point la recherche et l'élégance de la toilette ajoutent à leurs agréments naturels; à ce double égard elles ont le pas sur les autres femmes de la Suisse. » Ces habitudes somptueuses, dont les traces sont peu sensibles aujourd'hui, furent autrefois poussées si loin que le gouvernement intervint pour les réprimer. Des ordonnances rendues dans ce sens, ordonnances encore en vigueur à une époque récente, portaient, entre autres prescriptions: « Qu'aucun habitant de Bâle ne pourrait faire monter un laquais derrière sa voiture; qu'à l'église tout le monde devait être habillé de noir, et que les femmes ne pourraient se faire coiffer par des hommes. » Il faut que l'abus du luxe et des plaisirs qu'il amène ait inspiré des craintes plus sérieuses aux sévères magistrats de la ville, puisqu'un de leurs édits prohibe formellement la danse et frappe tout contrevenant d'une amende de 10 florins. Plus tard, la quotité de l'amende n'ayant pas paru suffisante, on en éleva le chiffre, et enfin on interdit la circulation des voitures après dix heures du soir, de sorte que les dames qui sortaient de quelque bal clandestin étaient obligées de regagner leur

(1) Nous n'insistons pas sur le développement qu'a pris en tout temps le commerce des Bâlois; on sait qu'il s'est fait à Bâle des fortunes considérables. Au commencement de ce siècle, on comptait dans la ville plus de deux cents maisons possédant un capital de plus de 100,000 florins. A la même époque, on avait calculé que dans le canton, sur un espace de sept milles carrés, les soixante paroisses possédaient une valeur de 18,000,000 de francs. Sur les vingt mille habitants de la ville, treize cents possédaient chacun une propriété d'au moins 4,000 francs, et deux cent cinquante en avaient chacun aussi pour plus de 10,000 francs. Ce bien-être, provenant tout entier de l'industrie manufacturière, n'a pu que s'accroître dans de très-grandes proportions depuis une trentaine d'années, et, abstraction faite de la perturbation momentanément causée par la séparation de la ville et de la campagne, on peut dire que jamais le canton de Bâle n'a été plus riche et plus florissant qu'il ne l'est aujourd'hui.

(2) La mesure des graines est le *sac*, la mesure des vins est le *muîd*, qui contient sept mille cinq cent soixante-six pouces cubes de Paris. Le pied de Bâle est d'un quatorzième plus petit que celui de Paris. L'aune de Bâle a deux cent trente-neuf lignes françaises.



de riches habitants qui ne possèdent des terres et des maisons de campagne; néanmoins, cet état de l'agriculture serait plus satisfaisant encore si les travaux des fabriques n'employaient pas presque tous les bras du pays, ce qui oblige les campagnes à demander des travailleurs aux contrées voisines; beaucoup de ces travailleurs viennent de la Souabe ou du canton de Berne. Les exportations consistent en rubans et étoffes de soie, velours, tapisseries, fromages et bêtes à cornes; le canton tire principalement de l'étranger le sucre, le café, le sel et beaucoup d'articles de luxe et de toilette. Les poids de Bâle sont les mêmes que ceux de la France; ses monnaies, quant à leur valeur nominale, ne diffèrent pas de celles des cantons voisins, de Berne, Zurich, Fribourg et Argovie. Comme dans les autres parties du pays, de grandes améliorations ont été faites et sous le rapport de l'agriculture et de l'industrie. Les fabriques les plus considérables et les plus productives sont celles de papier, d'étoffes de soie et de coton, de cuir, de chandelles et d'ustensiles en fer (1). Nous demandons pardon pour ces détails dont rien ne compense l'aridité, si ce n'est notre désir de ne rien négliger de ce qui peut donner une idée plus exacte et plus complète de notre pays (2).

Ce que nous avons dit plus haut des mœurs et des usages des habitants de Bâle et des autres parties du canton suffira, croyons-nous, pour donner une idée générale de la physionomie de cette population. Sous le rapport de la physiologie des races, les Bâlois se rapprochent beaucoup de leurs voisins de la Souabe et de la Haute-Alsace, race grasse, énergique et forte. Les Bâloises ont été de tout temps en grande renommée de grâces et de beauté: une population laborieuse est toujours riche, et le luxe accompagne la richesse. Daniel-Harnitz écrivait, il y a plus de deux siècles: « Les plus magnifiques des dames suisses sont les Bâloises, et elles savent trop bien à quel point la recherche et l'élégance de la toilette ajoutent à leurs agréments naturels; à ce double égard elles ont le pas sur les autres femmes de la Suisse. » Ces habitudes somptueuses, dont les traces sont peu sensibles aujourd'hui, furent autrefois poussées si loin que le gouvernement intervint pour les réprimer. Des ordonnances rendues dans ce sens, ordonnances encore en vigueur à une époque récente, portaient, entre autres prescriptions: « Qu'aucun habitant de Bâle ne pourrait faire monter un laquais derrière sa voiture; qu'à l'église et au mariage le devant être habillé de noir, et que les femmes ne pourraient se faire coiffer par des coiffeurs. » Il paraît que l'abus du luxe et des plaisirs qu'il amène ait inspiré des craintes; car sept ans aux seules magistrats de la ville, puisqu'un de leurs édits prohibe formellement la danse et frappe tout contrevenant d'une amende de 10 florins. Plus tard, la quotité de l'ameuble n'ayant pas paru suffisante, on en éleva le chiffre, et enfin on interdit la circulation des voitures après dix heures du soir, de sorte que les dames qui sortaient de quelque bal clandestin étaient obligées de regagner leur

(1) Nous n'insistons pas sur le développement qu'a pris en tout temps le commerce des Bâlois; on sait qu'il s'est fait à Bâle des fortunes considérables. Au commencement de ce siècle, on comptait dans la ville plus de deux cents maisons possédant un capital de plus de 100,000 florins. A la même époque, on avait calculé que dans le canton, sur un espace de sept milles carrés, les propriétés possédées avaient une valeur de 15,000,000 de francs. Sur les vingt mille habitants de la ville, treize cents possédaient chacun une propriété d'un moins 4,000 francs, et deux cent cinquante en avaient chacun aussi pour plus de 10,000 francs de bien-être, provenant tout entier de l'industrie manufacturière, n'a pu que s'accroître dans de très-grandes proportions depuis une trentaine d'années, et, abstraction faite de la perturbation momentanément causée par la séparation de la ville et de la campagne, on peut dire que jamais le canton de Bâle n'a été plus riche et plus florissant qu'il ne l'est aujourd'hui.

(2) La mesure des grains est le *metz*; la mesure des vins est le *muil*, qui contient sept mille cinq cent soixante-sept boites oules de Paris. Le pied de Bâle est d'un quatorzième plus petit que celui de Paris. L'aune de Bâle a deux cent trente-neuf lignes françaises.



D'après le Croquis de M^r Elger.

A. Duvrier lith.

COSTUME DE BÂLE.

Lith. de Kaepelin.

domicile à pied. Les graves inconvénients que présentent les lois somptuaires, c'est qu'en frappant les classes aisées elles portent atteinte aux intérêts des classes ouvrières. On l'a senti, et toutes ces entraves ont maintenant disparu. Quand le gouvernement bâlois se montrait si rigide pour les citoyens mêmes, il n'est pas surprenant que cette rigidité ait tourné à l'injustice à l'égard des étrangers ; ceux-ci ne pouvaient exercer aucune profession lucrative : présentement, l'interdiction ne frappe que les juifs. Du reste, cet éloignement pour les israélites, éloignement qui va jusqu'à l'aversion, n'est pas particulier aux Bâlois ; il est assez général en Suisse, et peut-être pourrait-on le justifier par quelques motifs plausibles. La liberté illimitée du commerce, source de richesses et de prospérité dans les grands états, ne peut être que funeste aux petits. L'intérêt de leur conservation et de leur existence leur impose la loi dure, mais nécessaire, du monopole. Au surplus, cette mesure a son côté politique qu'il ne nous appartient pas d'examiner. Les juifs, comme certaines personnes l'imaginent, n'obtinrent jamais droit de cité à Bâle ; seulement ils y étaient tolérés autrefois. Par un effet des sentiments, ou, si l'on veut, des préjugés populaires, on les regardait comme une *caste* flétrie. C'était pour eux, à ce qu'il semblerait, que fut institué ce fameux tribunal des *nus-pieds*, appelé à juger les causes non pas des personnes, mais des professions mal famées. Les individus exerçant ces professions étaient, ainsi que les malheureux israélites, relégués dans un quartier isolé qui porte encore le nom de *Kohlenberg* (montagne du charbon) (1). C'était là certainement un terrible ostracisme, qui se comprend, mais qui ne saurait se justifier.

Nous avons mentionné les hommes célèbres auxquels notre canton se glorifie à bon droit d'avoir donné naissance, mais jusqu'à présent les biographes semblent avoir oublié, non pas le plus méritoire, mais le plus *curieux* homme que Bâle ait produit. C'est Thurneiser ; bizarre et merveilleuse existence qui a le mérite de résumer toute une époque et de la faire connaître par ses petits détails, sorte de renseignements bien préférables, selon nous, aux divagations des philosophes ou aux conjectures des savants.

Thurneiser, né à Bâle en 1531, dans une maison qu'on y peut voir encore et qui n'est pas la moindre curiosité de la ville, fut élevé par Jean Huber, professeur de physique et médecin. Le maître faisait lire à son élève les traités de Paracelse, composer des herbiers et préparer des drogues ; mais Thurneiser, voué à une *grande* destinée par le pronostic d'une bohémienne, quitta bientôt son savant patron pour courir après les astrologues, nécromanciens, alchimistes, etc. A dix-neuf ans, et dans la même journée, Thurneiser tenta une double expé-

(1) Dans ce quartier habitaient les vidangeurs, les fossoyeurs, le bourreau et ses aides, tous ceux en un mot appartenant à une caste d'origine réputée infâme, dont les membres ne pouvaient se marier qu'entre eux et auxquels les tribunaux civils étaient fermés. Comme ces gens avaient leurs démêlés et leurs procès, on leur donna un tribunal, ce fut aussi celui des juifs, le *tribunal des nus-pieds*. Il se composait d'un président et de douze juges, tous pris dans la corporation des portefaix. Ils siégeaient en haillons, les jambes nues jusqu'aux genoux. Une particularité aussi ridicule qu'odieuse, c'est que le président devait, même au cœur de l'hiver, tenir, pendant toute la séance, son pied droit dans un baquet plein d'eau. Ce singulier tribunal, qui siégeait en plein air, fut aboli au XVI^e siècle. Dans sa petite chronique de Bâle, Gross mentionne, de ce tribunal, certains jugements qui prouvent que sa juridiction s'étendait jusqu'aux animaux, ce qui n'était qu'un outrage de plus pour les malheureux qui en dépendaient. Ainsi, Gross nous apprend qu'un coq, accusé et convaincu d'avoir pondu un œuf, fut condamné à mort par les gens du *Kohlenberg*, livré au bourreau et brûlé, lui et son œuf, le jeudi après Saint-Laurent, en présence d'un grand concours de curieux qui applaudirent à la sentence ; car, ajoute-t-il, c'était alors une opinion reçue, que le coq pouvait quelquefois pondre un œuf, mais qu'il sortait infailliblement de cet œuf maudit un basilic, ou tout au moins un serpent. Plus tard, on épargna au président du tribunal des pieds-nus la formalité du bain, mais on y astreignit les avocats des parties pendant la durée de leurs plaidoyers, ce qui les rendait très-courts, surtout pendant l'hiver.

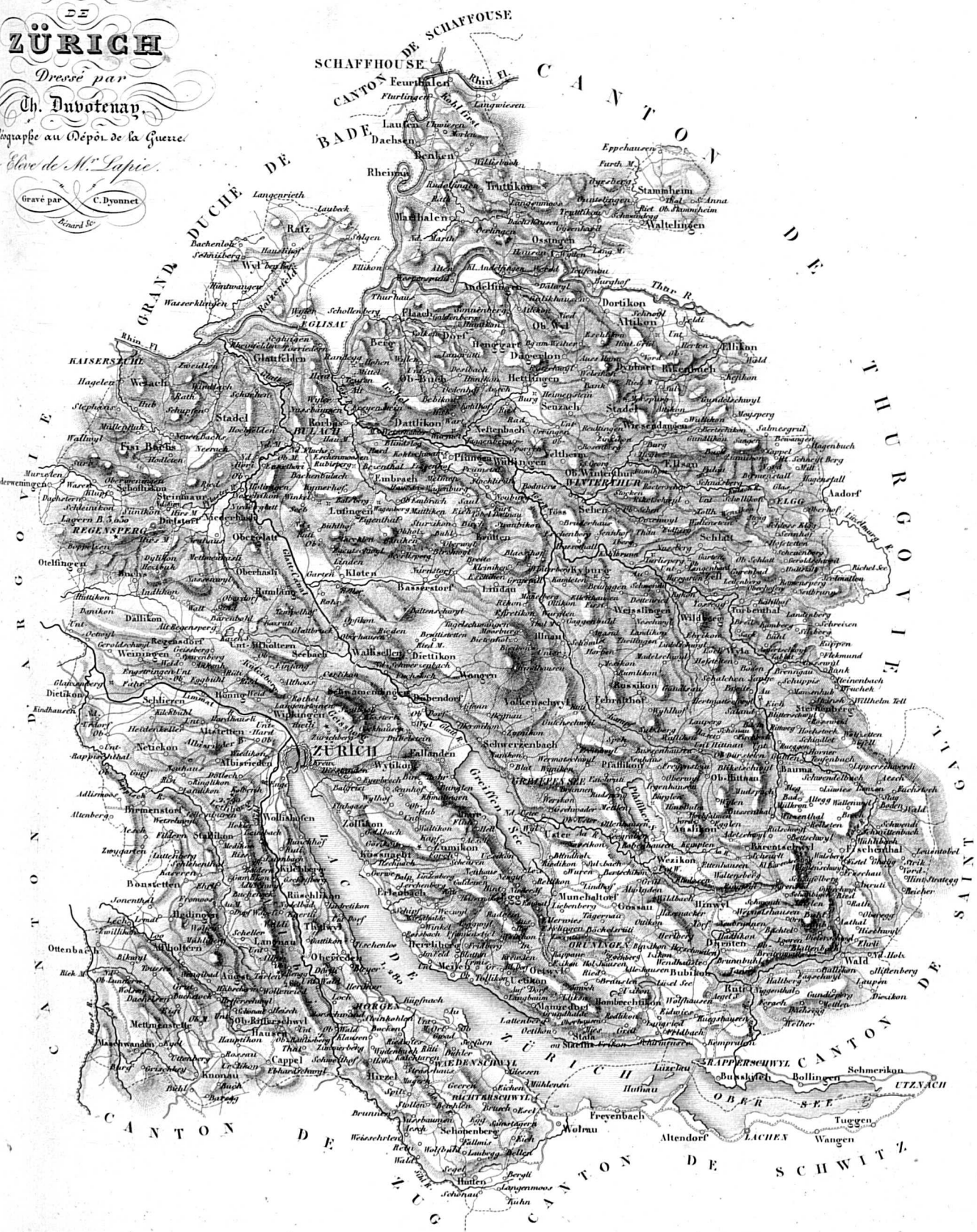
rience qui ne lui réussit point : il prit femme et vendit à des juifs un lingot qu'il croyait d'or et qui n'était que de plomb. Cette circonstance lui fit quitter Bâle forcément ; il y laissa sa femme de plein gré, et ses courses commencèrent par toute l'Europe. Jamais Bâlois n'exécuta pareille tournée ; jamais homme ne suffit à des travaux aussi variés ; par ses ressources, ses splendeurs et ses misères, la vie de Thurneiser tient du prodige. A Constance, il est orfèvre ; à Paris, grammairien ; à Oxford, médecin ; puis il passe en Allemagne et s'inscrit au service de l'électeur de Brandebourg ; il jette le mousquet et va découvrir et diriger des mines en Pologne ; de là il fait une course jusqu'en Russie. C'est le premier Bâlois qui ait vu Moscou, ville aussi fabuleuse alors pour les Européens que peut l'être aujourd'hui pour nous le fameux Tombouctou. De retour en Allemagne, Thurneiser fabrique, à Nuremberg, des instruments d'astronomie, métier qu'il quitte bientôt pour reprendre ses occupations métallurgiques à Schurgaut. Jérôme Cardan, qui passe par là, est enchanté de son esprit et l'initie à la *science des horoscopes*. Sur ces entrefaites l'empereur d'Allemagne, Léopold, le mande à Vienne et lui permet, dit-on, dans l'intérêt de l'art chirurgical, de disséquer une *femme vivante*. Ceci se passe en 1559, et en 1560 Thurneiser parcourt les Orcades, uniquement pour apprendre, de la bouche des centenaires qui s'y trouvent, le régime qu'ils ont suivi pour atteindre pareille vieillesse. L'année suivante, Thurneiser est professeur d'hydrostatique à l'université de Salamanque. A la grande admiration des Espagnols, il renouvelle le miracle de Moïse, des sources et des fontaines jaillissent sous les coups de sa baguette divinatoire ; il étonne les sçavants de l'illustre université par ses expériences de magie blanche et d'alchimie ; bref, on le traque comme sorcier, et il s'esquive en Barbarie, puis en Égypte, gagne l'Arabie, boit de l'eau du Jourdain en passant, visite le jardin des Oliviers, et, remontant vers l'Euphrate, traverse la Perse et la Turquie, arrive aux lieux où fut Troie, et s'embarque pour l'Italie. Les connaissances acquises par Thurneiser, dans cette longue tournée, sont merveilleuses : il s'y perfectionne dans l'art de la transmutation des métaux ; il vole à un rabbin cabaliste d'Arabie les formules des *abraxas*, le secret de faire des talismans, des amulettes et des anneaux constellés, sans oublier les trente-deux chemins de la science et les quarante-neuf portes de la sagesse, dont la cinquantième ne s'ouvre jamais aux habitants de ce monde inférieur. Tout en courant ainsi, Thurneiser fait des livres et trouve le moyen de les faire imprimer ; bien mieux, il les imprime lui-même. Il compose en allemand le livre *Archidoxa*, qui traite du cours, de l'action et de l'influence des planètes, et un autre livre en français sous le titre de *Quintessence*, qui traite des rapports de la médecine et de l'alchimie. En 1570, nous le voyons premier médecin d'Élisabeth, fille de l'empereur Maximilien, la fiancée de Charles IX ; l'année suivante, il réside à la cour de l'électeur de Brandebourg et y fait une fortune brillante en vendant des cosmétiques qui font rajeunir les dames de Berlin. Dans toutes ses courses, Thurneiser avait trouvé le temps de se marier, d'avoir un ménage et des enfants, si bien qu'en 1572 on le découvre à Constance, entouré d'une nombreuse famille, et dirigeant à la fois une minière, une pharmacie, un laboratoire, une imprimerie ; donnant des leçons d'astronomie, de physique, de médecine, d'alchimie, de langues vivantes et mortes ; employant douze cents ouvriers et professant tout ce qu'il sait ou ne sait pas à deux mille auditeurs. Homme de cabinet et homme de plaisir, tantôt en costume de docteur, une baguette à la main, entouré de livres et d'instruments ; et tantôt couvert de diamants, vêtu de soie et de velours, chargé de décorations et de médailles, et traîné dans une voiture à six chevaux.

Telle fut l'existence de ce Thurneiser, qui, à tort, ne figure pas dans la légende des célébrités bâloises : on vient de voir s'il méritait cet oubli.

E. P.

CANTON DE ZÜRICH

Dressé par
Ch. Dubotey,
Géographe au Dépôt de la Guerre.
Elève de M. Lapie.
Gravé par C. Dyonnet



• Les Astérisques désignent les points de vue remarquables

LE CANTON DE ZURICH.

§ I^{er}.

Histoire du canton et de la ville de Zurich.

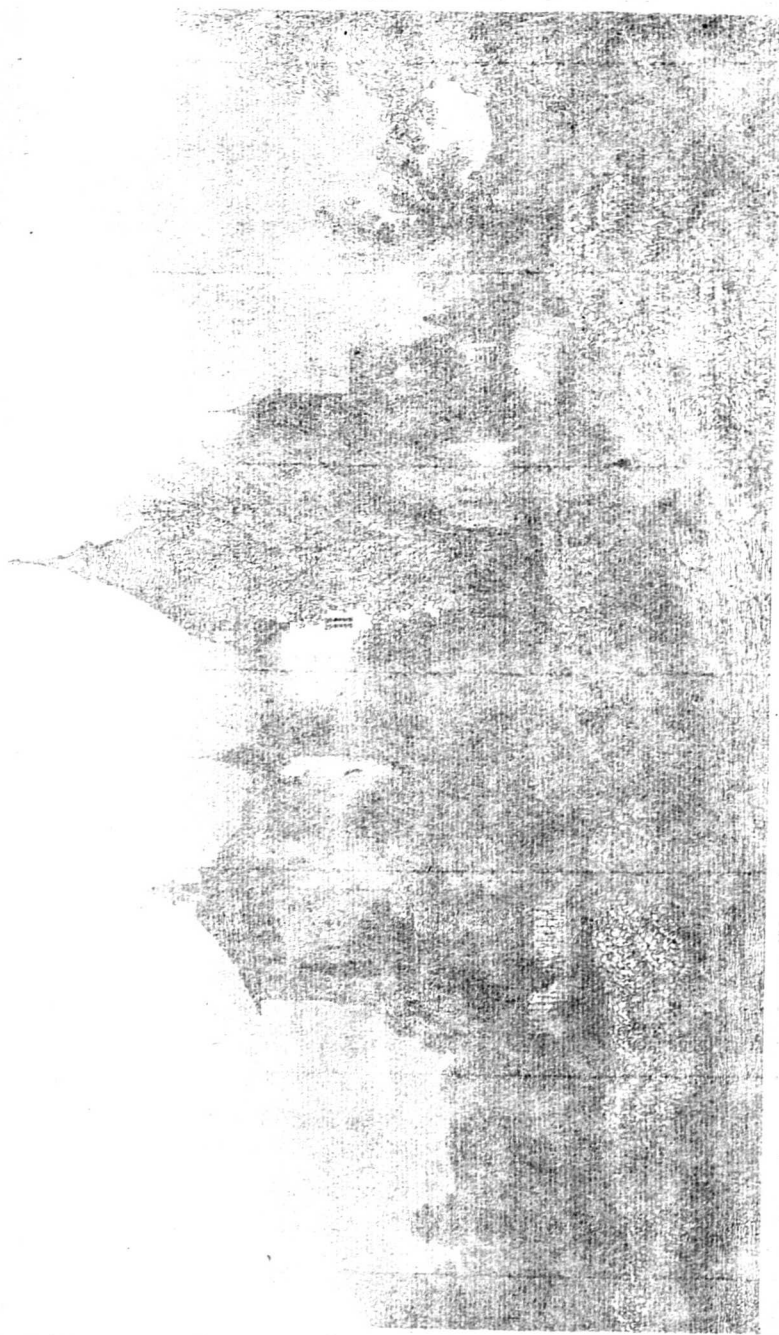
Le canton de Zurich, le premier de la confédération, est borné au nord par le grand-duché de Bade et par les cantons de Schaffouse et de Thurgovie, à l'est par ce dernier canton et celui de Saint-Gall, au sud par les cantons de Schwitz et de Zug, et à l'ouest par celui d'Argovie. Il a dix lieues en longueur sur une largeur égale, et présente une surface de quarante-cinq milles géographiques carrés. Trois chaînes de montagnes traversent le territoire zurichois. La première, celle de l'*Allmann*, s'étend sur la frontière orientale : le *Hærnli* (trois mille cinq cent quatre-vingt-neuf pieds) est considéré comme sa sommité la plus élevée ; la seconde chaîne, celle de la *Lægern*, qui n'est qu'un embranchement du Jura, pénètre dans le canton par sa frontière occidentale : le *Lægerberg* (trois mille vingt-neuf pieds) est sa plus haute sommité ; enfin l'*Albis* (deux mille neuf cent dix-huit pieds) s'élève au sud du canton et s'étend jusqu'aux portes de Zurich. Nous devons donner en commençant ces indications sommaires ; à mesure que nous parcourrons le canton, l'occasion se présentera de signaler ses nombreuses beautés naturelles et surtout son lac, dont la description est inséparable de celle de la ville même. Avant tout, qu'on nous permette de donner quelques renseignements généraux sur l'histoire du canton et de sa capitale.

La fondation de Zurich et son existence politique ont précédé de plusieurs siècles la formation de son canton ; elle a cela de commun avec les autres cantons, ses confédérés, dont l'union consiste bien plus dans une ligue d'intérêts que dans une agrégation de territoires. Une distinction nécessaire à établir, et qu'on aura pu entrevoir dans les différents chapitres de cet ouvrage, c'est que chacun des cantons de la Suisse est une dépendance et en quelque sorte une continuation de sa capitale. Cette règle générale, qui n'admet que d'insignifiantes exceptions, dit assez que la véritable histoire de notre pays ne peut être que celle de ses municipalités ; on ne sera donc pas étonné si, en cherchant à présenter l'histoire du canton de Zurich, nous ne présentons réellement que celle de la ville de Zurich. L'intérêt est là seulement, parce que là seulement est la vérité.

Zurich est l'une des plus anciennes villes, peut-être même la plus ancienne de la Suisse. Nos annales rapportent qu'elle fut bâtie seize ans après celle de Trèves, dont l'antiquité est fabuleuse, puisque la crédulité populaire lui attribue pour fondateur un contemporain d'Abraham. Ne nous arrêtons pas à ces rêveries, et cherchons les premières attestations de l'existence de Zurich dans l'histoire romaine. Tite-Live mentionne les habitants de Zurich, qu'il appelle *Thuricum*. Ils faisaient partie de cette armée des Cimbres qui défit le consul Cassius sur les bords du Léman. Jules César les subjuga, et Zurich fut sujette de l'empire jusqu'à l'invasion des barbares, qui la détruisirent. Dans cette immense confusion, Zurich tomba au pouvoir des Francs, qui la gardèrent jusqu'au moment où leurs rois de la race carlovingienne durent effacer de leurs titres celui d'empereur. A l'article de *Zurich-ville*, nous si-

gnalerons les monuments qui lui restent encore de la domination franque ou française. Zurich appartient aux empereurs d'Allemagne jusqu'en 1218. Parmi les discussions des empereurs et des papes, les bourgeois ayant eu le bon esprit d'adhérer au parti du plus fort, le parti des empereurs, ceux-ci la déclarèrent ville libre et impériale, avec ce privilège restrictif, que jamais il ne serait *loisible à personne d'aliéner Zurich de l'empire*. Quelques années plus tard, cette protection des empereurs ayant attiré sur la tête des habitants l'excommunication du pape, ceux-ci, se sentant exposés, par l'effet de l'interdiction, aux entreprises armées des gentilshommes leurs voisins, ceignirent la ville de fossés et la fortifièrent. Bien que l'existence politique de Zurich ait été le résultat d'une association de bourgeois, cependant son gouvernement présentait alors tous les caractères d'une aristocratie régulièrement organisée. Le pouvoir appartenait à quatre *nobles* et à huit *notables* de la ville qui gouvernaient pendant l'espace de quatre mois et qui désignaient leurs successeurs; par là l'autorité se trouvait concentrée dans un petit nombre de familles qui, comme toutes les classes privilégiées, avaient une dénomination spéciale (*konstafler*). Dans une position faite pour être enviée, ces magistrats eurent le tort d'encourir justement le blâme public, qui les accusait de ne songer qu'aux intérêts de leur caste, de ne rendre aucun compte de leur administration et de n'avoir d'autre règle que leurs caprices. Dès ce moment une révolution devint imminente; pour qu'elle éclatât il ne fallait plus qu'un homme: ce fut Rodolphe Brun. Investi par la bourgeoisie d'un pouvoir discrétionnaire, il chassa pour jamais de la ville les anciens chefs de l'état et fit accepter une constitution nouvelle qui distribuait la population en treize tribus, dont les chefs devaient siéger au conseil. Brun fut nommé bourguemestre et garda son influence avec son pouvoir. Comme il arrive toujours, les bannis de Zurich suscitérent des ennemis à la patrie qui les rejetait. En 1350, ils entrèrent furtivement dans la ville, complotant d'en ouvrir les portes à une troupe nombreuse d'auxiliaires qui leur était promise de Rapperschwyll; mais la conjuration fut découverte, et, après une lutte sanglante, les conjurés succombèrent. Ces événements et la levée de bouclier du duc d'Autriche, qui menaçait Zurich de terribles représailles, déterminèrent son accession à la confédération des quatre cantons d'Uri, de Schwitz, d'Unterwald et de Lucerne (1351). A cette époque il n'y avait pas encore apparence de canton en dehors de l'enceinte des murailles de Zurich, puisqu'elle ne possédait qu'une forêt et quelques maisons sur les bords du lac; mais, dans le siècle suivant, elle acheta ou conquit tout le territoire qui lui appartient aujourd'hui.

Ces dissensions civiles, qui faillirent rompre à jamais les liens encore faibles de l'union helvétique, donnèrent naissance, dans la ville de Zurich, à une société militaire dont le nom bizarre et presque ridicule est loin d'exprimer tout ce que cette institution présentait de respectable et de grand. Un certain nombre de jeunes gens, braves et déterminés, la plupart distingués dans les armes, formèrent un corps de volontaires, au nombre de cent. En 1437, ils acquirent une maison près de l'hôtel-de-ville; c'est là qu'ils concertaient les plus audacieux coups de main et qu'ils délibéraient sur les moyens de sauver la patrie. Dans l'origine, on leur donnait le nom de *schwerdtlers* (gladiateurs), parce que leur arme favorite était cette longue et redoutable épée à deux mains dont le maniement exige une force presque inconnue de nos jours. Plus tard cette association reçut le nom de *société des boucs*, parce que la tête d'un bouc était sculptée sur la porte de la maison. La société se recruta successivement des plus intrépides guerriers de la ville et du canton: elle recevait indistinctement des gentilshommes et des bourgeois: le seul titre qu'elle exigeait des candidats, c'était une action d'éclat. Née de la chevalerie, une pareille institution devait rendre et rendit de grands services à la patrie,



gaulerons les monuments qui lui restent encore de la domination franque ou française. Zurich appartenait aux empereurs d'Allemagne jusqu'en 1218. Parmi les discussions des empereurs et des papes, les bourgeois ayant eu le bon esprit d'adhérer au parti du plus fort, le parti des empereurs, ceux-ci la déclarèrent ville libre et impériale, avec ce privilège restrictif, que jamais il ne serait loisible à personne d'aliéner Zurich de l'empire. Quelques années plus tard, cette protection des empereurs ayant attiré sur la tête des habitants l'excommunication du pape, ceux-ci, se sentant exposés, par l'effet de l'improvidence, aux entreprises armées des gentilshommes leurs voisins, ceignirent la ville de fossés et la fortifièrent. Bien que l'existence politique de Zurich ait été le résultat d'une association de bourgeois, et pendant son gouvernement présentant alors tous les caractères d'une aristocratie régulière et organisée, le pouvoir appartenait à quatre *nobles* et à huit *notables* de la ville qui se succédaient pendant l'espace de quatre ans et qui désignaient leurs successeurs; par là l'autorité se trouvait concentrée dans un petit nombre de familles qui, comme toutes les classes privilégiées, avaient une dénomination spéciale (*konstaffler*). Dans une position faite pour être enviée, ces magistrats eurent le tort d'accourir justement le blâme public, qui les accusait de ne songer qu'aux intérêts de leur caste, de ne rendre aucun compte de leur administration et de n'avoir d'autre règle que leurs caprices. Dès ce moment une révolution devait immanquablement éclater; il ne fallait plus qu'un bras armé, ce fut Rodolphe Hertenstein, chef de la bourgeoisie d'un canton, un secte séparée, il chercha pour jadis de la ville de Zurich, mais de l'union et de la union par une constitution nouvelle qui distribuait la population en quatre tribus, dont les chefs devaient siéger au conseil. Brun fut nommé bourguemestre, et, avec son pouvoir, comme il arrive toujours, les bannis de Zurich suscitèrent des ennemis à la patrie qui les rejetait. En 1350, ils entrèrent furtivement dans la ville, comptant d'ouvrir les portes à une troupe nombreuse d'auxiliaires qui leur était promise de Rapperschwyll; mais la conjuration fut découverte, et, après une lutte sanglante, les conjurés succombèrent. Ces événements et la levée de bouclier du duc d'Autriche, qui menaçait Zurich de terribles représailles, déterminèrent son accession à la confédération des quatre cantons d'Uri, de Schwitz, d'Unterwald et de Glarose (1352). A cette époque il n'y avait pas encore apparence de canton et de chef de canton, mais les quatre cantons de Zurich, qui jusqu'alors n'étaient qu'une force et quelques intérêts séparés, se réunirent pour la première fois, et se donnèrent tout le territoire qui fut appelé le canton de Zurich.

Ces discordes civiles, qui firent naître le canton de Zurich, furent les premières tables de l'union helvétique. Elles firent naître, dans la ville de Zurich, à une société militaire dont le nom même est presque ridicule est loin d'exprimer tout ce que cette institution présentait de respectable et de grand. Un certain nombre de jeunes gens, choisis et déterminés, la plupart distingués dans les armes, formèrent un corps de volontaires, au nombre de cent. En 1437, ils acquirent, comme récompense de l'hôtel-de-ville, le droit qu'ils concernaient les plus audacieux coups de main, qu'ils délibérèrent sur les moyens de sauver la patrie. Dans l'origine, on leur donna le nom de *gladiateurs* (*gladiatores*), parce que leur arme favorite était cette longue et redoutable épée qui s'appelle aujourd'hui le *gladiateur*, et qui est une force presque inconnue de nos jours. Plus tard, on leur donna le nom de *compagnie des boues*, parce que la tête d'un bouc leur servait de casque, et de *compagnie des boues*, parce que la tête d'un bouc leur servait de casque. La société se composa successivement des plus intrépides de la ville, et, par son exemple, le sens de la nation des gentilshommes et des bourgeois. Elle a été, par son exemple, le plus grand, c'était une action d'éclat. Née de la chevalerie, une poignée de volontaires se recruta et rendit de grands services à la patrie,



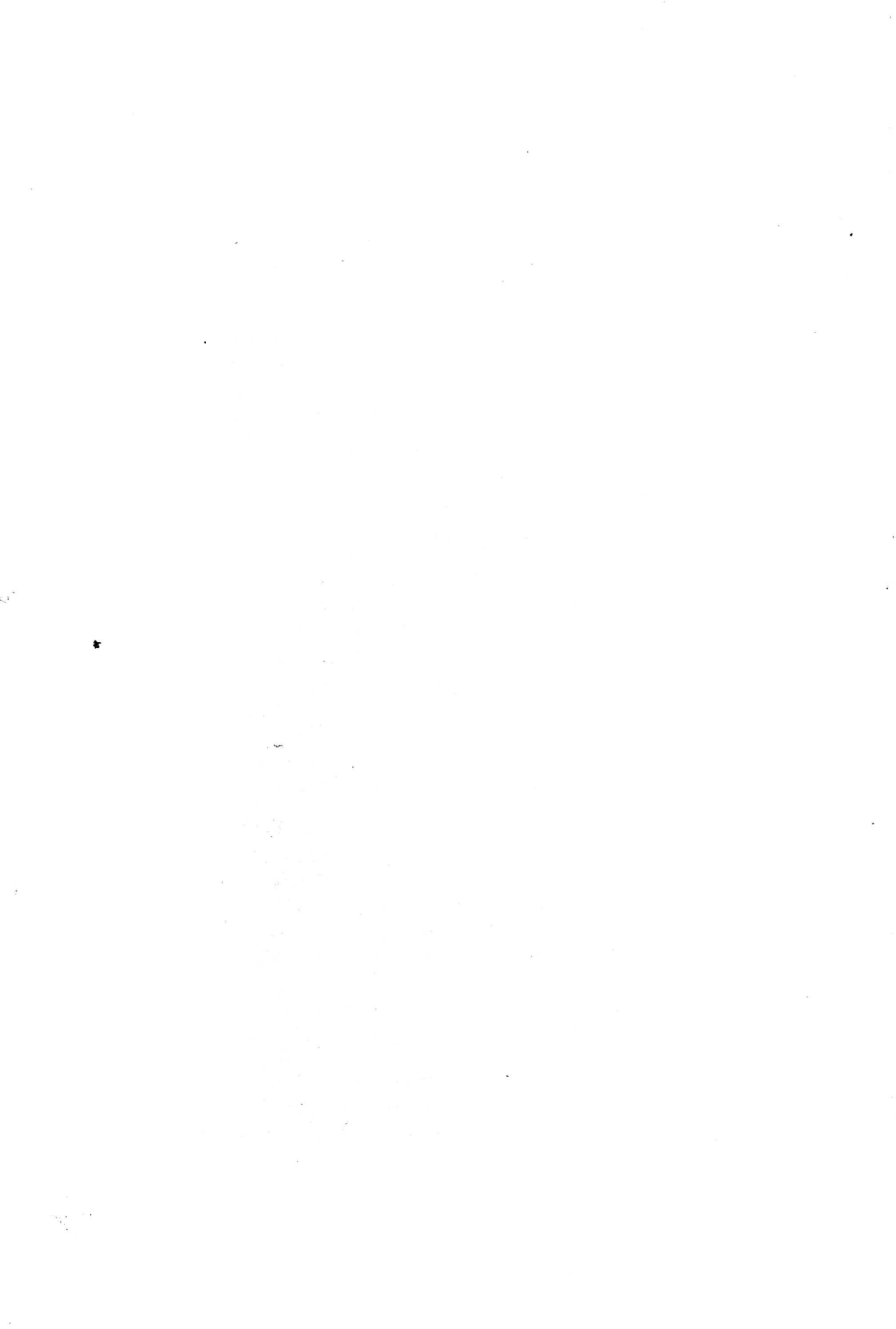
Girard del.

Lepetit sc.

CHATEAU DE KYBURG

(ZURICH)

Alpes Pittoresques



qu'elle sauva, et notamment dans les guerres décisives qu'elle eut à soutenir à son origine. Nous n'avons pas dit quel était son fondateur, et quoique nos annales gardent le silence à ce sujet, on peut augurer qu'il n'était autre que le célèbre Rodolphe Stussi. Le plus exact et le plus véridique des chroniqueurs, Tschudi, ne mentionne pas la société des boucs ; cet injuste oubli s'explique par l'amitié qu'il portait aux plus ardents ennemis de Zurich. L'histoire de cette association se mêle brillamment aux événements militaires dont Zurich fut le théâtre au XIII^e siècle, si bien que toute la gloire qu'elle tira de ces guerres est celle même de l'institution.

La principale de ces guerres, celle qui arma la confédération entière contre Zurich, éclata au sujet de la succession du comte de Toggenbourg. Sa veuve ayant donné à la ville le territoire d'Utnach et de Schmerikon, ceux de Schwitz, dit M. Henri Zschokke, en concurent de la jalousie ; de leur côté, les habitants du sol légué à la ville de Zurich refusèrent de ratifier le legs et tentèrent de secouer le joug. Après des conférences sans résultat, les deux cantons entrèrent en campagne. Une rencontre eut lieu au mont Edzel, et la guerre se fut sans doute terminée là si l'intervention intéressée du duc Frédéric d'Autriche ne l'eût étendue à tous les cantons. L'alliance contractée par Zurich avec ce prince lui est encore reprochée par les confédérés. Dans cette circonstance, Zurich eut un tort qui lui est commun avec les petits états qui commencent à s'agrandir, elle crut que la guerre seule pouvait assurer son existence, et peut-être écouta-t-elle trop la voix de Stussi et les velléités guerrières de ses boucs. Nous n'entrerons pas dans les détails de ce long et sanglant démêlé, il est des pages qu'il faut arracher du livre des peuples. Pendant six ans qu'il dura, mille actions d'éclat illustrèrent les soldats de Zurich : c'est désigner encore cette fameuse société des boucs, car tout l'honneur de cette guerre leur revient, s'il en est à combattre pour une cause que réprouve le patriotisme.

La restitution du comté de Kybourg à l'empereur était le prix de l'appui que Frédéric devait prêter aux Zurichois. Déjà un grand nombre de gens de guerre accouraient dans les murs de la ville pour la défendre ; on y compta bientôt cinq mille hommes de troupes autrichiennes. L'empereur vint en personne à Zurich ; il y reçut le serment de fidélité des habitants de Rapperschwill, et accepta l'hommage d'autres villes qui renoncèrent à leur privilège. Les confédérés indignés sommèrent Zurich de renoncer à toute alliance avec leur éternel ennemi ; leur sommation s'appuyait de l'article du pacte d'union, portant que nul canton ne pourrait, sans le consentement de tous, contracter d'engagement avec une autre puissance. La réponse négative des Zurichois fut le signal de la guerre. L'an 1443, au mois de juillet, l'armée alliée parut sous les murs de la ville. Les habitants et les Autrichiens sortirent à sa rencontre, sous le commandement de Stussi ; on s'aborda dans les prairies qui séparent le village de Wiedikon de l'antique chapelle de Saint-Jacques. Les Zurichois, sortis de leurs murs à la débandade, se battirent en désordre et furent rompus. Ils fuyaient pêle-mêle vers le pont de la Sihl, lorsque Stussi, malgré son grand âge, se plaça, armé de sa hache d'armes, au milieu du pont, menaçant d'abattre tout fuyard. On conte qu'un homme du peuple le frappa d'un coup de lance en lui criant : « Scélérat, tu es l'auteur de tous nos maux ! » D'autres historiens prétendent que Stussi tomba sous les coups de l'ennemi. Sa mort livra la ville aux confédérés ; ils y entrèrent confusément avec ses défenseurs, y mirent le feu et se retirèrent chargés de butin. L'année suivante, Zurich soutint un nouveau siège, et ne dut sa délivrance qu'à la diversion faite en sa faveur par les trente mille Armagnacs auxquels seize cents confédérés vendirent si chèrement le champ de bataille de Saint-Jacques. Cette guerre

sanglante et impie, née d'une dissension futile, fut terminée enfin par les combattants eux-mêmes, fatigués de leurs propres efforts, et honteux des excès qu'ils avaient commis. On stipula de part et d'autre que les choses seraient remises sur le pied où elles étaient avant la guerre; le Toggenbourg fut abandonné au seigneur de Raron, et Zurich renonça à son alliance avec la maison d'Autriche.

Les préliminaires de cette paix furent troublés par un tumulte qui faillit rallumer l'incendie prêt à s'éteindre. Le gouvernement de Zurich, cherchant à rétablir l'ancienne harmonie, avait invité la jeunesse des sept cantons ligüés à venir assister à des jeux militaires. On vit donc au jour fixé entrer dans les murs de la ville quinze cents confédérés qui furent traités avec magnificence. Mais comment, en présence des boucs, contenir suffisamment cette fougueuse troupe qui, naguère encore, assiégeait Zurich. A la suite d'une orgie, quelques Lucernois, égarés par le vin, enlevèrent dans sa maison le célèbre Elammerlin (Malleolus), auteur d'acrimonieux pamphlets dirigés pendant cette malheureuse guerre contre les confédérés, et l'envoyèrent à Lucerne, où il fut enfermé dans un couvent. Le premier sergent des boucs ayant pris la défense de son compatriote, les Lucernois tentèrent de le précipiter des fenêtres de l'hôtel-de-ville. Aussitôt les habitants coururent aux armes, et, sans l'intervention pacifique des magistrats, les hostilités recommençaient. C'est ce tumulte, qu'on accusa les boucs d'avoir occasioné, qui motiva leur exclusion de la paix générale.

Dans les années suivantes, les guerriers de Zurich rachetèrent le scandale de ces révoltes par une belle conduite à Morat; c'est un Zurichois, Jean Waldmann, qui y commandait l'armée confédérée. Cependant, cet esprit d'inquiétude, qui paraît être l'état normal d'un peuple libre, se manifestait au dedans par des séditions, dès qu'il ne trouvait plus un aliment dans la guerre extérieure. Jean Waldmann tomba victime d'une faction populaire. Zurich, mêlée activement aux guerres d'Italie, préluda ainsi au rôle éclatant qu'elle allait jouer dans le grand drame de la réforme. Sous l'influence des prédications du fameux Zwingli, la première elle leva l'étendard et combattit seule à la bataille de Cappel pour la cause du nouveau culte que la moitié de la Suisse devait embrasser.

Délivrée, comme le reste de la contrée, du danger des invasions étrangères, Zurich laissa sa jeunesse guerrière prendre une part active aux autres guerres d'Italie. Les troubles intérieurs qui éclatèrent aux siècles suivants n'altérèrent point sa constitution. Nous allons donner une idée succincte de l'ancienne et de la nouvelle constitution de Zurich, en renvoyant au paragraphe consacré à la description de la ville même l'exposé des événements qui l'ensanglantèrent à l'époque de la révolution française.

Nous avons dit qu'en 1326 la constitution de Zurich avait été changée par Rodolphe Braun. Avant lui, le gouvernement était concentré entre les mains de trente-six sénateurs, dont une moitié appartenait à des nobles de race, et l'autre à la bourgeoisie. On ne sait pas précisément l'origine de ce conseil oligarchique; on l'a attribué tantôt au chapitre des chanoines de Zurich, et tantôt à l'abbesse, dame souveraine de la ville pendant plusieurs siècles. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'abbesse nommait primitivement un conseil aidé de douze assesseurs, dont six étaient d'origine militaire, et six citoyens ou bourgeois. La justice était alors exercée par un *préfet impérial*; l'abbesse avait aussi un tribunal *particulier* ou *de la ville*, espèce de tribunal de commerce. En reconnaissance des services qu'en différentes occasions lui rendirent les bourgeois de Zurich, l'empereur Frédéric II leur octroya le droit d'élire le conseil. La révolution radicale opérée par Rodolphe Braun affecta à tous les citoyens le droit d'élection qui, jusque-là, n'avait appartenu qu'à certaines classes. Aussi,

doit-on considérer ce réformateur politique comme le législateur véritable et presque unique du canton, puisque les principes qu'il posa il y a cinq siècles revivent et sont écrits dans la constitution actuelle.

Les citoyens du canton sont partagés en soixante-cinq tribus ou assemblées électorales. La ville de Zurich en a treize; chaque citoyen âgé de vingt-un ans a le droit de voter dans ces assemblées. Il n'y a d'exclus que les gens à gages, les faillis et les criminels.

L'autorité suprême réside dans un grand conseil composé de deux cent douze membres; il nomme à tous les emplois de l'état et décrète l'impôt; l'éligible doit être âgé de trente ans, et posséder une propriété d'une valeur de 10,000 francs. Les membres de ce conseil sont renouvelés tous les six ans, et restent toujours rééligibles.

Un petit conseil, composé de vingt-cinq membres pris dans le sein du grand, est chargé de l'administration; il propose les lois et surveille leur exécution. Ses membres doivent être âgés de quarante ans. Deux bourguemestres président alternativement d'année en année le grand et le petit conseil. Un comité de sept membres pris dans le sein de l'assemblée générale est chargé des affaires diplomatiques. L'organisation judiciaire du canton reproduit exactement les formes et la législation des autres cantons; il est inutile de la reproduire.

Le canton est divisé en onze districts qui sont : 1° Zurich; 2° Knouau; 3° Wädenschwyl; 4° Meilen; 5° Gruningen; 6° Kybourg; 7° Greiffensée; 8° Wintherthur; 9° Andelfingen; 10° Embrach; 11° Regensberg. Le gouvernement est représenté dans chacun de ces districts par un magistrat qui porte le nom de préfet.

La population est de cent quatre-vingt-cinq mille âmes, et professe la religion réformée, à l'exception des communes de Rheinau et de Dietikon qui sont catholiques. Le clergé du canton se compose de dix chapitres, dont la réunion forme le synode. Cette assemblée générale se tient tous les automnes, sous la présidence de l'*antistes* ou premier pasteur de Zurich. Deux conciles ecclésiastiques dirigent les affaires ordinaires. En 1835, les revenus du canton approchaient de la somme d'un million de francs. C'est indiquer à peu près le chiffre des dépenses. Zurich paie à la confédération un subside de fr. 77,153, et lui fournit un contingent de trois mille sept cents hommes.

§ II.

La ville de Zurich.

Zurich est située à l'une des extrémités de son vaste et beau lac, sur les deux rives de la Limmat, entre l'Uetleberg et l'Älbis, dont l'un, richement bordé, l'autre d'un aspect sauvage, donnent à son paysage le magnifique aspect de ceux des Hautes-Alpes. Zurich est le *Thuricum* des Romains; selon d'autres, elle fut le chef-lieu du *Pagus Tigurinus*. Une vieille tradition lui donne pour fondateur un roi d'Arles, Thuricus, qui vivait l'an 1975 avant notre ère. Anciennement, la ville était ceinte de murailles flanquées de tours; la plus grande partie de ces murailles a été détruite, et il ne reste plus que trois tours, dont la plus célèbre et la plus ancienne est le *Katzersturm*, ou la tour aux hérétiques. La ceinture des fortifications actuelles date de 1642. Zurich est la ville la plus fortifiée de la Suisse, et cependant c'est une de celles qui a été prise le plus souvent, parce qu'elle offre deux grands inconvénients, celui d'être dominée par des hauteurs menaçantes, et de ne pouvoir être défendue que par une garnison nombreuse.

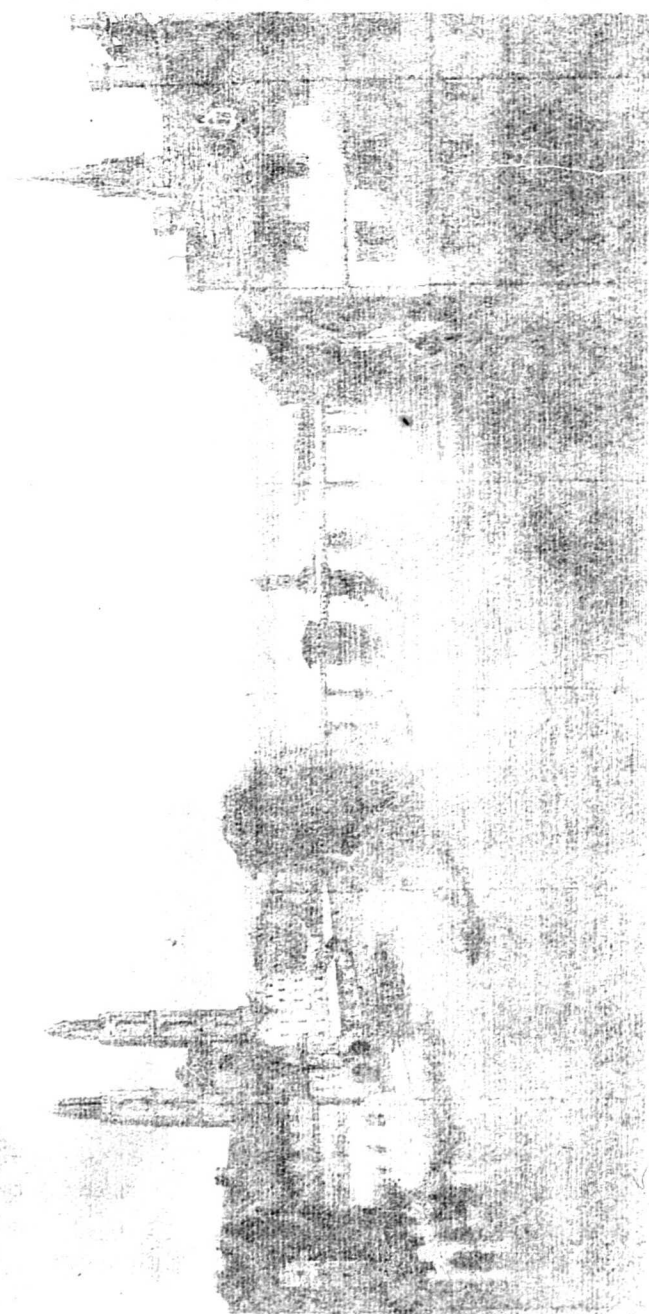
Des deux parties de la cité, celle qui s'élève sur la droite du fleuve est la plus considéra-

ble et aussi la plus ancienne. Des trois ponts qui lient l'une des parties de Zurich à l'autre, un seul est praticable pour les voitures; c'est à la fois une promenade et un marché. On y jouit d'une vue magnifique sur le lac et sur la Limmat; c'est à l'extrémité de ce pont qu'est bâtie l'auberge de *l'Épée*, la plus célèbre, et, ce qui vaut mieux, la meilleure auberge de la Suisse.

L'*hôtel-de-ville* est situé tout auprès de ce pont. C'est une construction du XVII^e siècle, plus remarquable par sa solidité que par son élégance. Celle de ses salles où s'assemble le grand conseil est plus vaste que celle de Westminster, de Londres et du palais Bourbon de Paris. Malheureusement, son élévation est loin d'être en rapport avec l'étendue de son enceinte, c'est-à-dire qu'il n'y a point de tribunes; la salle du petit conseil offre des proportions plus régulières.

Tout près de là, les voyageurs visitent la Wasser-Kirche (église de l'eau). Ce bâtiment a subi d'étranges destinées; l'histoire de sa fondation est renfermée dans une légende bizarre, qui vaut la peine d'être rapportée. Charlemagne, étant à Zurich, ordonna d'y ériger une colonne triomphale aux saints martyrs Félix, Régula et Exuperans, à l'endroit où ils avaient été décapités. A cette colonne étaient suspendus une cloche et son cordon, et l'empereur fit publier que quiconque demanderait justice pouvait tirer cette cloche pendant le diner royal, assurant que lui, empereur, quitterait la table aussitôt pour juger la cause. Un beau jour le tin-tin de la cloche se fait entendre; Charlemagne dépêche un page, mais le page revient, disant qu'il n'a trouvé personne. Trois fois le tintement se renouvelle; enfin, on découvre un grand serpent, suspendu au cordon: c'était le réclamant. « *Hommes ou bêtes*, s'écrie Charlemagne, je dois justice à tout mes sujets », et il suit son sujet le serpent, qui le conduit au bord de la Limmat. Un énorme crapaud s'était emparé du trou occupé par le réclamant; l'empereur fit aussitôt saisir et brûler l'intrus. Le lendemain, le serpent se glisse dans la salle à manger de l'empereur, et, après une inclination profonde, il va déposer un diamant sur la table royale. Charlemagne, émerveillé de l'aventure, d'autant plus qu'elle avait eu lieu à une place teinte du sang des martyrs, y fit construire une église: c'est le Wasser-Kirche. Le savant Scheuchzer, qui cite le fait, du reste bien avéré en Suisse, ajoute qu'il laisse au lecteur étranger le soin de décider s'il est réel ou fabuleux. Au XV^e siècle, Waldmann fit de cet édifice un temple de la Victoire; maintenant c'est la bibliothèque publique. Elle fut fondée en 1628, et contient plus de soixante mille volumes. On y voit plusieurs manuscrits du plus grand prix, entre autres une correspondance originale de Zwingli, des lettres latines de Jane Grey, cette jeune reine, si belle et si savante, et qui mourut à dix-huit ans, assassinée par Henri VIII. Le seul manuscrit de Quintilien qui ait échappé à la barbarie du moyen-âge est ici. On y remarque encore une collection de portraits des chefs de l'église et de l'état, depuis 1330 jusqu'au commencement de ce siècle, ainsi qu'un plan en relief des montagnes de la Suisse, ouvrage de M. Muller d'Engelberg, dressé sur une aussi grande échelle que celui du colonel Pfyffer, que l'on voit à la bibliothèque de Lucerne. D'autres bibliothèques, et notamment celle dite *Caroline*, se recommandent par le choix de leurs livres et la rareté de leurs manuscrits.

L'église cathédrale n'a rien de remarquable, si ce n'est son antiquité. Elle fut fondée au VII^e siècle, par un Robert dont la statue équestre décore une des tours de l'édifice; sur l'autre on voit une statue assise de Charlemagne. L'église de *Notre-Dame*, construction du IX^e siècle, est due à l'empereur Louis-le-Germanique, qui la donna comme abbaye à sa fille Hildegarde.



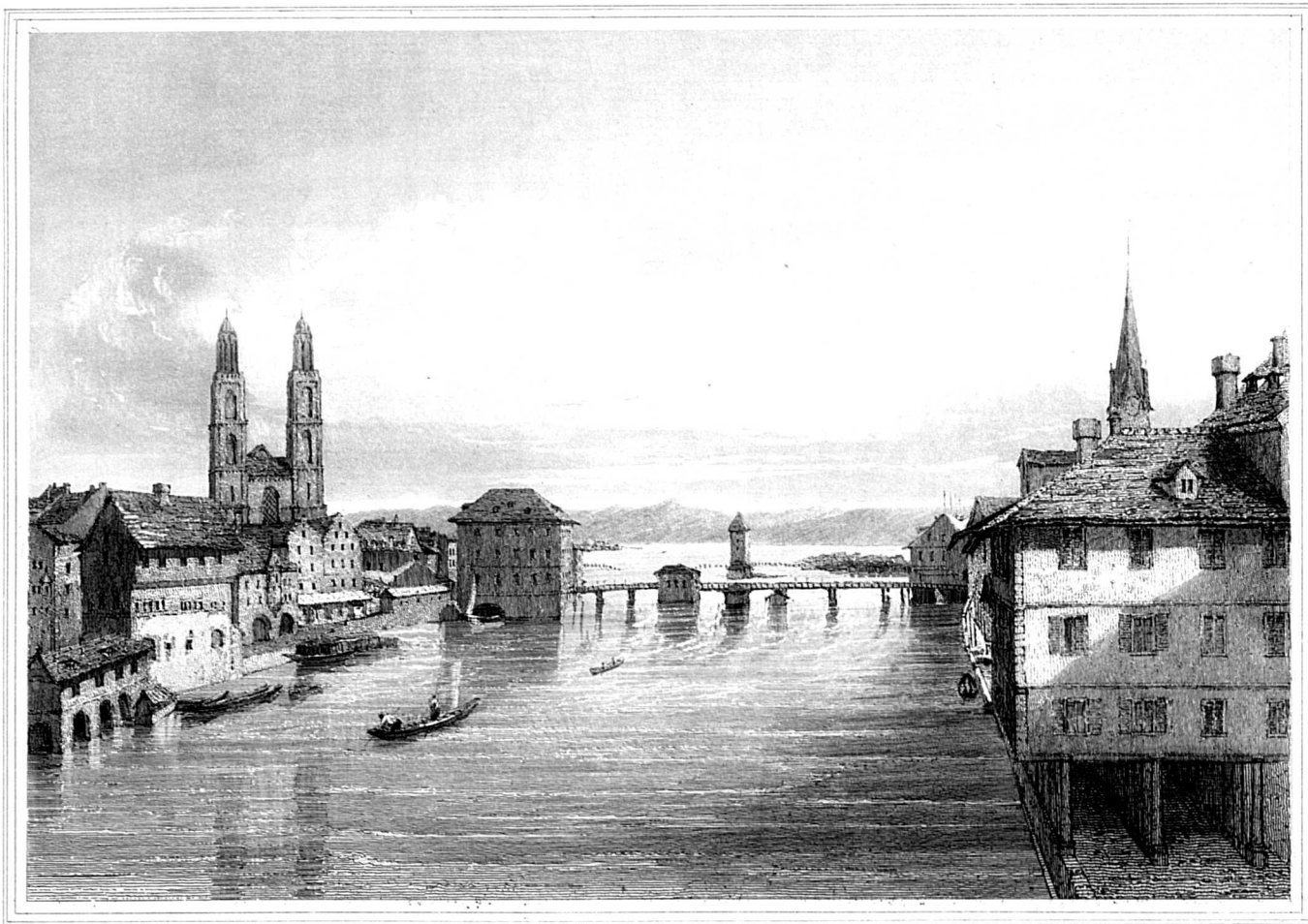
62-100-101

ble et aussi la plus ancienne. Des ponts à arcs qui lient l'une des parties de Zurich à l'autre, un seul est praticable pour les voitures, c'est à la fois une promenade et un marché. On y jouit d'une vue magnifique sur la baie et sur la Limmat ; c'est à l'extrémité de ce pont qu'est bâtie l'auberge de *l'Épée*, la plus décente et, ce qui vaut mieux, la meilleure auberge de la Suisse.

L'*Hôtel-de-ville* est situé tout auprès du pont. C'est une construction du XVII^e siècle, plus remarquable par sa solidité que par son élégance. Celle de ses salles où s'assemble le grand conseil est plus vaste que celle de Westminster, de Londres et du palais Bourbon de Paris. Malheureusement cette disposition est loin d'être en rapport avec l'étendue de son enceinte, c'est-à-dire qu'il y a point de tribunes ; la salle du petit conseil offre des proportions plus convenables.

C'est dans cet hôtel que les voyageurs visitent la Wasser-Kirche (église de l'eau). Ce bâtiment a subi de tranges destinées ; l'histoire de sa fondation est renfermée dans une légende bizarre, qui vaut la peine d'être rapportée. Charlemagne, étant à Zurich, ordonna d'y ériger une colonne triomphale aux saints martyrs Félix, Régula et Exuperans, à l'endroit où ils avaient été décapités. A cette colonne étaient suspendus une cloche et son cordon, et l'empereur fit savoir que quiconque demanderait justice pouvait tirer cette cloche pendant le dîner royal. Un jour que lui, empereur, quitterait la table aussitôt pour juger la cause. Un beau jour le son de la cloche se fait entendre ; Charlemagne dépêche un page, mais le page revient, disant qu'il n'a trouvé personne. Trois fois le tintement se renouvelle ; enfin, on découvre un grand serpent, suspendu au cordon : c'était le réclamant. « Hommes ou bêtes, s'écrie Charlemagne, je dois justice à tout mes sujets », et il suit son sujet le serpent, qui le conduit au bord de la Limmat. Là, le serpent s'arrête et se met à danser, le bon occupé par le réclamant ; l'empereur fit aussitôt arrêter le bonier l'intrus. Le lendemain, le serpent se glisse dans la salle à manger de l'empereur, et, après une inclination profonde, il va déposer un diamant sur la table royale. Charlemagne, émerveillé de l'aventure, d'autant plus qu'elle avait eu lieu à une place teinte du sang des martyrs, y fit construire une église : c'est le Wasser-Kirche. Le savant Schœubner, qui cite le fait du reste bien avéré en Suisse, ajoute qu'il est très-probable que l'empereur ne se décida de décider s'il est réel ou fabuleux. Au XV^e siècle, Waldmann fit bâtir sur les débris du temple de la Victoire ; maintenant c'est la bibliothèque publique. Elle fut fondée par le comte de Habsbourg, et contient plus de soixante mille volumes. On y voit plusieurs manuscrits de la plus grande prix, entre autres une correspondance originale de Zwingli, des lettres latines de Jean Calvin, entre autres une, si belle et si savante, et qui mourut à dix-huit ans, assassiné par un écolier. Elle a aussi un manuscrit de l'Évangile, qui a échappé à la barbarie du moyen âge. On y remarque encore une collection de portraits des chefs de l'église et de l'état, depuis 1330 jusqu'au commencement du XVIII^e siècle, ainsi qu'un plan en relief des montagnes de la Suisse, ouvrage de M. Muller d'Engelberg, dressé sur une aussi grande échelle que celui du colonel Pflyffer, que l'on voit à la bibliothèque de Lucerne. D'autres bibliothèques, et notamment celle dite *Caroline*, se recommandent par le choix de leurs livres et la conservation de leurs manuscrits.

L'église cathédrale n'a rien de remarquable, si ce n'est son antiquité. Elle fut fondée au VII^e siècle, par un Robert dour la légende romane décore l'une des tours de l'édifice ; sur l'autre on voit une statue en bois de Charlemagne. L'église de *Notre-Dame*, construction du IX^e siècle, est due à l'empereur Louis-le-Germanique, qui la donna comme abbaye à sa fille Hildegarda.



Girard del.

Lepetit sc.

VUE DE ZÜRICH.

PRISE DE L'HÔTEL DE L'ÉPÉE

(ZÜRICH)

